





culture Google

Diginal from UNIVERSITY OF WISCONSIN

### LE

## RÈGNE DE MARIE STUART

TOUS DROITS BÉSERVÉS.

CHARTER - INPLINTED BURAND, ROE PUCKERY.



### HISTOIRE

D·U

RÈGNE

ÞE

# MARIE STUART

PAR

### MARTIN PHILIPPSON

ANCIEK PROFESSOR AUG UNIVERSITÉS DE BONN ET DE BRUIELIES

TOME PREMIER



PARIS ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

1891

152112 APR 17 1911 F433 .P53

### PRÉFACE

Les nombreux auteurs qui ont raconté la vie de Marie Stuart ont toujours vu en elle une héroïne de roman. Ils l'ont dépeinte tantôt en victime douce et résignée de la méchanceté des autres, tantôt en criminelle sympathique qui, malgré de terribles défauts, fascinait tous ses contemporains et ne cessa d'exercer une influence irrésistible sur les générations suivantes. Que leurs sentiments ou les résultats de leurs recherches aient inspiré aux écrivains l'une ou l'autre manière de comprendre le caractère de la malheureuse reine d'Écosse, c'est toujours, dans leurs récits, le côté biographique qui a prévalu.

Nous ne voudrions pas essayer de nouveau ce que tant d'autres ont fait, — et parfois très bien fait, — avant nous; nous désirons, au contraire, envisager le sujet sous une forme absolument différente. Ce que nous avons l'intention d'écrire, ce n'est pas la vie de Marie Stuart, c'est l'histoire de la grande lutte dans laquelle elle a été impliquée, et dont son règne est à la fois le point culminant et la solution, la lutte

entre le catholicisme et le protestantisme en Écosse et dans toute la Grande-Bretagne. La question si importante de la religion à laquelle devait désormais appartenir la race anglo-saxonne, dans son immense majorité, a été tranchée par le court règne de Marie Stuart. Ces quelques années comprennent donc un des épisodes les plus curieux et les plus gros de conséquences de l'immense lutte religieuse qui déchire et qui agite si profondément l'Europe du xvi<sup>a</sup> siècle, et qui marque l'heure de la naissance des idées et des tendances modernes.

Mais la question de religion n'est pas la seule qui ait été décidée par le règne de Marie Stuart : cette antithèse se doublait d'un problème politique, non moins important, non moins décisif, d'un intérêt peutêtre plus puissant et plus universel encore. Pendant de longs siècles, la force d'expansion de la nation anglaise avait été paralysée par l'existence, sur le sol même de l'île britannique, d'un autre royaume, rival et ennemi du leur. L'Anglais et l'Écossais se considéraient motuellement avec une haine héréditaire, Tout acte de violence et de cruauté était permis lorsqu'il s'agissait de faire du tort au voisin de l'autre côté de la Tweed. Cet état de guerre continuelle avait eu une certaine raison d'être, aussi longtemps qu'une différence de race avait subsisté entre le Saxon germanique et le Scot celtique. Mais petit à petit, cette différence avait disparu, et le sang anglo-saxon s'était

The last

introduit dans les veines du peuple écossais. Toutefois, bien qu'appartenant dorénavant a la même nationalité, les deux peuples avaient continué leur vie lle animosite et leurs combats tant de fais séculaires. Le plus faitle des deux, - cel n d'Écosse, - s'etait ligué avec la France, autre rivale de l'Angleterre, afia de trouver en elle un appai puissant et constant contre l'adversaire commun. L'Angleterre se trouvait donc prise entre deux ennemis, et ne pouvait se mouvoir sans se heurter contre sa voisine, cette Écosse qui était toujours prête à solliciter le secours des armées étrangères. Les Plantagenets au moyen âge, Henri VIII Tudor au xviº siècle avaient essayé de mettre un terme à cette situation intolérable, en subjuguant l'Écosse, mais ils avaient echoué devant la vaillance et le patriousme des Écossais, assistés par la France C'est alors que germa dans l'esprit des hommes d'Élat de la reine Elisabeth l'idee d'ine union plus juste, d'une fusion entre les deux peuples voisins sur le pied d'une parfaite égalité, idée génereuse et féconde qui trouva immédiatement un écho complaisant dans l'intelligence et dans le cœur des plus éclairés parmi les hommes politiques du royaume septentrional. On prononce déjà le nom de Grande-Bretagne, comme devant être celui du futar Étal unitaire, et on lui promet un grand avenir, une situation impériale. Ce sont là des points intéressants que nous esperons être le premier à établir et à mettre en évidence. Realiser ces projets

magnifiques n'était pas chose facile, en présence des préjugés profondement enracines dans les deux pays. et de l'alliance traditionnelle entre l'Écosse et la France Nous nous proposons de survre le lent progrès de ces efforts unionistes, les luttes qu'ils eurent à soutenir et leur triomphe final, victoire qui seule a rendu possible l'immense essor de l'Angleterre moderne. Jamais la race anglo-saxonne ne se serait propagée sur toute la surface du globe, jamais elle n'aurait convert les mers de ses navires et les continents de ses colonies, si les Cecil et les Lethington ne l'avaient emporté, vers le milieu du xvi° siècle, sur les dessems de Marie de Lorraine et de sa fille Marie Stuart. Dechirée et réduite à l'impuissance par la guerre civile, la France se laisse arracher l'Écosse. cette alliée plusieurs fois séculaire, et permet que l'Angleterre, en se joignant l'Écosse, devienne une pulssance de premier ordre et une rivale dangereuse du royaume très chrétien.

Telles sont les questions d'une importance capitale que nous essaierons de développer dans les pages qui suivent. C'est sons de tels rapports que la personne de Marie Stuart nons inspirera de l'interêt, car nons nous efforcerons d'écrire en historien, et non en biographe. En conséquence, nous ne retracerons la vie de la reine que jusqu'à l'instant de sa captivité. Sa longue existence de prisonnière, avec ses douleurs, ses vaines espérances, ses intrigues et sa fin tragique,

n'eut plus aucune influence sur la double lutte dont nous venons de parler, et qui était decidee et terminée au moment où Marie tomba sous la puissance de la jalouse et haineuse Élisabeth Tudor. De cette sorte nous perdrons sans doute l'avantage de pouvoir toucher et émouvoir les âmes sensibles, mais, en revanche, nous espérons intéresser tous ceux qui se laissent attirer et captiver par l'étude des grands problèmes de l'humanité, et qui aiment à suivre le développement successif des idées et des forces historiques. Aucun de ces phénomènes n'est plus curieux ni plus important que la conquête d'une domination universelle par la race anglo-saxonne, dans le courant de deux siècles et demi. Pour comprendre la possibilité de ce fait unique, inoui, dépassant de beaucoup tout ce que jadis les Romains ont jamais obtenu, il faut connaître les luttes qui ont amené la chute de Marie Stuart et la victoire remportée en Écosse par le parti protestant et anglais.

C'est après une longue préparation de six années que nous entreprenons ce travail, auquel nous avons préludé par un essai sur Marie Stuart et la lique catholique universelle, publié dans les Bulletins de l'Académie royale de Belgique (1886), et par des Études sur l'histoire de Marie Stuart, sèrie de recherches critiques concernant les sources de cette histoire, imprimée dans la Revue historique, années 1888 et 1889.

Si nous croyons nous être placé à un point de vue nonveau pour décrire le règne de Marie Stuart, nous avons également pu nous servir de materiaux que nos prédécesseurs n'avaient pas eus à leur disposition. Hàtons-nous de dire que, parmi ceux-ci, piusieurs ont le plus grand merite pour la connaissance approfondie de notre sujet : qu'il suffise de nommer ici, avec toute la gratitude que nous leur devons, les ouvrages de Mignet et de Gauthier, de Hosack et de Skelton, pour nous taire sur tant d'autres, et notamment sur les plus anciens Mais dans ces dermères années une foule de renseignements ultérieurs nous ont été fournis par des publications nouvelles, parmi lesquelles nous citons: les dépêches des ambassadeurs d'Espagne à la cour d'Elisabeth, dans la grande collection des Documentos méditos para la historia de Espana, t. 87 et 89-92, completant les renseignements donnés déjá sur ces di plomates par Teuler, Gauthier et Froude; les Relations politiques des Pays-Bas et de l'Angleterre, sous le regne de Philippe II, de M. KERVYN DE LETTENHOVE, la Correspondance du cardinal de Granvelle, de feu M Poullet et de M Piot ces deux derniers ouvrages dans la Collection des documents inédits relatifs à Thistoire de Belgique), ie Register of the Pricy Council of Scotland, de M. Burton; les Reports of Royal Commissioners on historical Manuscripts, publication du gouvernement anglais, G. Lefevre-Pontalis, Correspondance politique d'Odet de Selve (Paris, 1888);

et plusieurs autres éditions de sources de moindre importance que nous mentionnerons à leur place. J'ai pu compléter ces materiaux par des recherches personnelles dans les archives et les bibliothèques de Londres, de Florence et de Rome, Partout, j'ai rencontré un accueil des plus bienveillants, et c'est pour moi un devoir fort agréable que de remercier les chefs et les fonctionnaires de ces institutions de leur extrême bonté et de leur aimable prévenance. J'ai mis à la fin de l'ouvrage, comme Paeces justificatures, ceux des documents inédits qui me semblaient les plus intéressants.

De tous ces restes du passé se dégage une lumière souvent très claire et très vive, qui nous permet de voir sous leur véritable jour le caractère et les idées des personnages les plus considérables de la seconde moitié du xvi° siècle. Les traits distinctifs d'Élisabeth d'Angleterre, de Philippe d'Espagne, de Catherine de Médicis apparaissent, avec la plus grande précision, dans leurs rapports avec l'importante question d'Écosse, qui renfermait en elle à la fois l'avenir de l'Angleterre et celui du protestantisme dans l'Europe occidentale.

Bruxelles, le 1er avril 1891

M. PHILIPPSON

Google

) ylnai for , , , , , FRSITY OF JYISCON' fy E. S. C. S. S. State

### HISTOIRE DU RÈGNE

### MARIE STUART

#### LIVRE PREMIER

L AVENEMENT DE MARIE STUART.

#### CHAPITRE PREMIER

L'ECOSSE AU COMMENCEMENT DE LÉPOQUE MODERNE.

Le voyageur qui, venant d'Angleterre, franchit la frontière de l'Écosse actuelle ne remarquera guère de différence considerable entre le pays qu'il vient de quitter et celui dans lequel il pénetre. Aujourd'hui, rien ne ressemble tant à l'Angleterre que le midi de l'Écosse. Les mêmes champs supérieurement cultivés, les mêmes prairies luxuriantes, sur les vertes collincs les mêmes châteaux, entourés de parcs magnifiques, s'offriront aux yeux du touriste; dans les villes, le même mouvement fébrile, les énormes cheminées exhalant leur noire fumée, le bruit des machines qui travaillent sans cesse pour l'immense industrie britannique ; le part de Greenock rivalisant par le nombre des navires qu'il héberge avec les grandes villes maritimes de l'Angleterre. Chez l'habitant, il trouvera la même langue, les mêmes institutions, les mêmes

PHILIPPSON. Marie Stuart.

#### 2 L'ÉCOSSE AU COMMENGEMENT DE L'ÉPOOLE MODERNE.

idées. Se ils un puritanisme plus rigide, des manières plus vives et moins reservées, une prononciation plus large et plus rude, une taille plus svelte et plus élancée lui prouveront qu'il est au milieu d'une tribu distincte de la grande race angle-saxonne, d'une tribu qui, au lieu de s'élre m'èlee au sang normand, comme sa voisine, a subi la fusion avec le sang celtique.

Ma sue speciacle change entierement lorsque, par le Loch-Lomand ou par le Loch-Tay, an entre dans la région montagneuse, dans ces Highlands qui, en embrassant it it le nord, convrent les deux tiers de l'Écosse. Vous y tranvez des hauteurs considérables, mais d'une forme vague et monotone, des vallées pierreuses et sauvages, parfols des gorges formi lables, traversées de torrents écumants : des landes marécageuses, habitées l'oiseaux aquatiques; des gilfes, semblables aux fjords de la Norvege, entrant profundément dans l'intérieur des terres. Point d'arbres, point de culture par-ci par-là une cabane de pâtres, un troupeau de moutons paissant l'herbe des montagnes. Le paysage est enveloppé d'un brouillard argentin qui, dans les rares journées de soleil, en tamise l'éclat par un voile transparent, et qui, tropsouvent, se condense en une pluie fine, continue et pénétrante Sur les côtes, quelques villes peu considérables, sur les lacs, de rares hameaux et quelques demeures seigneuriales. On y a conservé l'ancienne langue gaélique qui, il y a buit siècles, dominait dans l Ecosse entière ; ainsi que l'ancien costume du pays, rlus bizarre que beau. Tel est l'aspect des Highlands qui, jusqu'à un certain degre, ont garde la physionomie qu'ils offraient à l'époque de la Réformation.

Les rares voyageurs qui, vers le milieu du xvi\* siè-

cle, usaient pénétrer au delà de la Tweed et de la Solway, sont unan.mes à nous présenter l'Écosse sous les conleurs d'une contrée barbare et inculte « C'est un pays presque entièrement montagneux et marecageux. dit un diplomate étranger1; l'air y est très froid, en sorte que la terre produit peu de ble et de fruits ; mais il abonde en poissons et en animaux, et particulierement en moutons et en brebis. » — « L'Écosse est merveil.eusement montagneuse, stérile, sauvage et marécageuse, ce qui constitue sa sécurité, relate un autre"; dans sa majeure partie elle ne possède point d'arbres. Le pays est fort pauvre ; les hommes sont peu industrieux et se plaisent plutôt au brigandage qu'an labeur. C'est un royaume de peu valeur. A chaque lieue, il y a au moins deux citadelles ou tours dans lesquelles les habitants vont se sauver pendant les premières fureurs des luttes privees qui éclatent continuellement entre eux » La plaine située entre les monts Cheviots, au sud, et les monts Grampians, au nord, était elle-même couverte de marais où habitaient le buter, l'outarde et l'échassier, et de ferêts vierges offrant un asile aux loups, aux cerfs et aux sangliers. De la Clyde jusqu'au cœur même des Highlands, l'ouest de l'Ecosse ne formait qu'une immense forêt. Au milieu de ce désert s'étendarent de vastes prairies ou quelques hectares de terre arable entourant un monastere spacieux, un château-fort féodal ou in hameau composé de quelques misérables cabanes de paysans. Chose curieuse: le nombre des habitants de cette con-

<sup>1.</sup> Relazione di Giac. Soranzo (1554); Alexei, Relazioni venete del secolo XVII, 1ºº sério, t. III, p. 46.

<sup>2</sup> Relax, di Dan Burbaro (1551). 151d., t. II, p. 266.

4 LECOSSE AU COMMENCEMENT DE L'EPOQUE MODERNE.

trée à demi sauvage était relativement considérable. surtout dans la moitié méridionale ; il pouvait l'être, parce que les Écossais se contentaient d'une pauvreté absolue. Dans les vingt-deux comtés du royaume, il y avait une population d'à peu près huit cent mille âmes', chiffre J'une importance minune pour un royaume moderne ; mais à l'époque dont nous parlens, l'Angleterre elle-même ne contenzit que quatre millions, la France et l'Espagne chacune dix ou douze millions d'habitants. Bt la force militaire de ce petit peuple étail considérable, surtout dans une guerre défensive Tout halitant male était astreint au service militaire, à l'appel du roi ou des seigneurs féodaux. Lorsque l'ennemi approchait ou qu'une expédition en Angleterre était projetee, les fe ix s'allumaient sur les sommets des collines et des tours : aussitôt tous les hommes valides accouraient aux places d'alarme, vêtus d'une cotte de mailles, l'armet sur la tête, la lance ou le glaive dans une main, la massue dans l'autre; tons gens rompus

1. Dans son beau livre Mailland of Lethington and the Scotland of Mary Stuari (Etimb. et Luidres, 1887-1888), M. John Skelton n'évalue la population de l'Écosse, au milieu du xvr mècle, qu'à 600,000 habitants (1, 43). Mais ill'estime luimème à un milion, quarante ans plus tard. Or il est incroyable qu'en si peu de temps elle se soit presque doublée, à une époque ou l'industrie et l'agriculture rationnelle n'existaient pas encore en Écosse. Daniel Barbaro d'ailleurs (1 c.), dit de ce pays qu'il était abondant en habitants, et que, en dix heures, on pourrait réunir, dans la seule partie limitrophe de l'Angleterre, cinquante mille guerriers. Cela donnerait, pour le quart méridional de l'Écosse, au moins 250,000 habitants (sono tanti, che se alla aprovista comparisse un esercito di cinquanta mi a persone, non varcherebbero dieci ore che troverebbero riscontre).

aux exercices militaires dès leur plus tendre jeunesse et habitués à suivre aveuglement leurs chefs multaires. Les Écossais avaient pu ainsi maintenir leur indépendance contre leurs voisins du sud, infiniment plus nombreux, plus riches et plus cultivés.

Les étrangers distinguaient facilement en Écosse deux genres absolument différents d'habitants. « Les Ecossais, dit Daniel Barbaro, se servent de deux ·langues: l'une est celle des apprivoises domestici, à peu pres identique à l'anglais : l'autre appartient aux sauvages (sclvaggi), qui parlent d'une manière tout à fait différente.» - Les plus civilisés, d'après Jacques Soranzo, habitent les parties voisines de l'Angleterre et les résidences royates, tandis que les sauvages se trouvent dans les montagnes. L'ambassadeur de France à Londres, en octobre 1565, parle également de « deux gentilhommes du pays des sauvages d'Écosse qui usent du même langage que les Iriandais 1. » La population de l'Ecosse était donc considérée comme composée de barbares, dont une partie seulement ce mmençait à être domestiquée. Le Highlander paraissait à l'Italien et au Français du xvi° siècle sous le même jour qu'un Indien de l'Orénoque ou un Mala.s des Moluques. - Quant aux Écossais du sud, on pouvait encore les separer en deux espèces, bien distincles: les Borderers, habitant les collines, les marécages et les vallées de la frontière, et les Luwlanders, peuplant la plaine qui s'étend le long de la côte orientale et pénètre, en séparant les monts Che-

<sup>1.</sup> J Leslie De origine, moribus et rebus gestis Scotorum (Rome, 1578), p. 7. — Dan. Bardaho, p. 267.

<sup>2.</sup> British Museum (Londres): Baschet Transcripts.

6 L'ÉCOSSE AU COMMEN EMENT DE L'ÉPOQUE MODERNE. viots et les Grampians, jusqu'au Firth of Clyde sur la

cote occidentale

Les Borderers qui, sur la limite de l'Angleterre, demeuraient dans les dales ou vallees formees par la Tweed on ses affluents, ressemblaien, beaucoup, par leur genre de vic, aux Peaux Rouges de l'Amérique. bien qu'ils appartinssent non pas à la race ceitique, mais à la race anglo-saxonne. Leur unique difference avec les Indiens de Cooper et de Marryat consistant. dans leur attachement au sol natal. Mais s'ils revenaient toujours a la vallee où leurs pères et leurs aleux avalent vécu avant eux, ils ne restalent jamais en repos. Ils étaient continuellement en mouvement sur leurs petits chevaux endurants et rapides, pour faire un raid, une incursion de pillards et d'incendiaires, soit chez leurs voisins hostiles, soit dans la plaine écossaise, soit, de preférence, au delà de la Tweed on du Solway, dans les possessions de l'Anglais, leur ennemi héreditaire. En vain les rois d'Écosse et d'Angleterre évablissaient-ils des gardiens (wardens) sur les frontières, avec des corps de troupes, pour maintenir l'ordre et la justice. Les Borderers sa riaient des soldats, jamais assez nombreux, et des pouvoirs publics. En quoi une attaque des wardens pouvait-elle leur nuire? Ils ne vivaient ni d'industrie ni d'agriculture ; ils habitaient des cabanes, dont la destruction les laissait entièrement indifférents. Lears nobles possédaient des pailes, tours de terre, en forme de pyramides, indestructibles par le feu. A l'approche de la troupe ils cachaient leurs familles, leurs hardes, leurs objets précieux et leurs animaux domestiques soit dans les pailes, soit dans les forêts et les rochers, derrière les marais dont seuls ils connaissaient les points accessibles. Eux mêmes, montes sur leurs chevaux, dont ils ne se separaient jamais, vôtus d'un justaucorps de buffle, l'armet d'acier protégeant la tête, le glaive attaché à la selle. l'épieu à la main, connaissant le terrain à cinquante lieues à la rende, la unit aussi bien que le jour, supportant avec aisance toutes les intempéries d'un climat fraid et humide, — ils étaient insaisissables pour leurs adversaires. Les grandes familles des borders: les Scott et les Ker dans l'est, les Johnstone et les Maxwell dans l'ouest, les Armstrong, les Elliot et les Graham dans le centre, surtout dans le Laddesdale, la vallée du Liddle, le refuge des pires coquins, — tous ces chefs de brigands bravaient hardiment les autorités régulières. Dès que le signal de fen apparaissait sur les pailes on sur les montagnes, leurs cavallers se reumssaient autour l'eux pour les suivre dans leurs chevauchées nocturnes, pour incendier les maisons et en emmener les habitants et les objets les plus precieux. Comme les brigands italiens, au milieu de leurs rapines ils murmuraient avec ferveur leurs prières et défilaient leurs chapelets. Le matin, tout était fini, vamqueurs et vaincus avaient disparu dans des retraites inaccessibles. Et pourtant, ma gré leur scélératesse, ces gredins possédaient des qualités, voire même des vertus. lls gardaient une fidélité absolue à leur parole et à leurs promesses. La trahison et la violation de la foi jurée étaient considerées par eux comme des crimes énormes et punies avec la dernière rigueur. Sils volaient sans scrupules, parce quals croyatent au droit du plus fort, ils s'abstenaient autant que possible de verser le sang: d'abord parce qu'ils y voyaient un gros péché, et ensuite parce qu'ils craignaient la vengeance de la

#### L'ÉCOSSE AU COMMENCEMENT DE L'ÉPOQUE MODERNE.

famille de la victime. La vendetta héréditaire était une institution régulière dans les borders aussi bien qu'en Corse. Ces voleurs des frontières (border-thieves) possédaient enfin une vive imagination et la tendresse envers leurs proches, qualités qui s'exprimaient en une poésie pleine de charmes et d'attraction. Leur manière de vivre était d'une très grande simplicité : ils se nourrissaient de viande, de lait et d'orge cuite, ne consommant guère ni pain ni bonne bière et ne buvant jamais de vin, qu'ils n'appréciaient point.

Aux xiii" et xiv" siècles encore, les habitants des Lasses terresattaqués au sud par les Borderers, s'étaient yus harcelés et pilles au nord par les Highlanders. Mais, petit à petit, les sauvages des montagnes avaient renoncé à ce brigandage dirige contre leurs compatriotes plus civilises. Non pas qu'ilsse fussent soumis à l'autorité du gouvernement royal : ils n'ibéissaient qu'an chef de leur clan, au Mac-Gregor, au Campbell, au Mac-Donald. Mais ces chefs mêmes avaient trouvé a leur goût de descendre pacifiquement de leurs montagnes, de jouir d'une vie plus raffinée, telle qu'on pouvait la mener dans les villes de Perth, d'Aberdeen, de Stirling et d'Édimbourg, de briller à la cour du roi et de prendre part aux intrigues et aux luttes qui la divisaient sans cesse. Ils s'étaient affublés de titres de comte et de baron, d'après l'exemple des chefs feodaux du midi ; et ces mêmes hommes qui, dans leurs résidences au milieu du clan, se vétaient simplement et uniformément du plaid et du kilt, d'une couleur invariablement brune. portaient à la cour des costumes luxueux, harroles et resplendissants, selon la mode de Paris et de Vallado-

LESLIE, 61. — DAN BARBARO, 267. — SKELTON, I, 47.

lid. Ce n'était plus que pendant les guerres civiles, assez frequentes, il est vrai, qu'ils faisaient descendre dans les basses terres leurs clans hardis, vêtus de laquettes de laine entrelacée d'anneaux de fer, armés d'arcs, de haches et de larges glaives à deux mains et a deux tranchants. Mais si les montagnards avaient renoncé à leurs rapines, ils avaient encore conservé dans leur maniere de vivre toute la sauvagerie de leurs ancêtres. Avec la même fidélité inébranlable qu'ils montraient à leurs chefs, ils tenaient à leur ancienne langue gaelique, à leur simplicité extrême et hostile à toute culture. Ils se nourrissaient de pain d'avoine et d'orge et des poissons qu'us prenaient, quand la faim les y forçait, dans les nombreux lacs et les rivières de leur pays. Us pourchassaient le gibier si abondant dans leurs landes et leurs forêts, et lorsqu'ils l'avaient tue, ils le déponillaient pour le cuire dans sa propre peau remplie d'éau et servant de chaudron. Les buyaient avec délices le sang et le jus des chairs. Enveloppés de leur plaid, ils couchaient sur la dure, souvent dans la neige; leurs lits mêmes n'étaient que des amas de bruyère ou de foin. Autant que la chasse ils aimaient la guerre, qui ne cessait jamais entre eux, et ils n'elevaient leurs fils que pour ces deux genres d'occupation, les seuls qu'ils croyaient convenir aux hommes. Leurs repas grossiers étaient cependant égayés par le son de la harpe et le bruit des chansons; les bards étaient fort estimés chez eux comme chez les Brotons

1. G. BUCHANAN, Rerum Scottearum historia (éd. Ed.mbourg 1649), livre I, p. 235, attribue ces mœurs aux habitants des fles écossaises, mais comme celles-ci. évidemment, possédalent peu de gibier, ces habitudes doivent appartenir aussi bien et davantage encore aux Highlanders celtiques du continent des temps anciens. Les sauvages du nord, tout aussi bien que les Borderers du sud, excellaient dans une musique qui, il est vrai, ne charmait guère des oreilles plus rassinées, et dans une poésie qui nous plait l'autant plus par sa simplicite, par son sentiment vrai et sincère, et par la fidelite avec laquelle elle reflète la vie d'une époque primitive, disparue à tout jamais dans l'oubli du passé.

Les Highlands étaient alors à peu près aussi inconnus au reste de l'humanité que le sont aujourd'hui les centres de l'Afrique et de l'Australie. Les chemins étaient inficiles, plutôt des sentiers que des routes; la nourriture rare; le confort nul. Rochers ét marais oppositent au voyageur des obstacles infranchissables. Les côtes étaient infestées le brigands, et la mer de pirates. Les îles qui forment une partie si considérable de l'É osse septentmonale étaient pour ainsi dire inabordables, en partie par la présence des corsaires, en partie par suite des dangers qu'offrait une mer con tinuellement en fureur Les îles Orkneys et Shetlands entretena ent un petit commerce de poissons et d'huile de poisson, mais il se faisait plutôt avec la Norwege qu'avec l'Écosse ou l'Angleterre.

La partie réellement importante, réellement vivante et cultivee de l'Écosse était les Lowlands, les basses terres celles que, d'après leurs districts les plus fertiles et les plus peuplés, on appelait aussi le Fife et les Lothians C'est ici que résidaient les rois et les primats, qu'avaient leu les événements décisifs pour le sort du royaume, que se faisaient les études, que se composaient les livres d'erud tion ou de belles-lettres, que se

1. LESUE. BUCHANAN. - SEELTON.

concentraient le commorce. l'industrie, la culture intellectuelle et matérielle, bref la vie véritable de la nation. Le cœur et le cerveau de l'Écosse sont compris dans le territoire qui d'Aberdeen au nord-est s'étend vers le sud-ouest jusqu'aux villes de Glasgow et d'Ayr. Les écrivains ecossais du xvi siècle decrivent ce pays avec un orgaeil patriotique un peu exuberant. a Ici, dit Hector Boece dans sa Descriptio Scotiae'. ici croit toute espece de blé ausai richement que dans n'importe que le partie d'Albion; et où le blé ne se trouve pas, il y a une quantité non moins étonnante de bétail. On y rencontre également des pierres noures, extraites du sol, et qui sont très bonnes pour entretenir le feu ; quand elles sont allumées, leur chaleur est tellement, intoleral le qu'elles dissolvent et fondent le fer. » L'existence des mines de charbon, surtout dans le comté de Fife, est d'ai, leurs mentionnée par beaucoup d'autres témoins de cette même époque".

Dans le Clydesdale, on retirait du lit des rivières et des torrents des quantités cons. dérables d'or. En 1540, des mineurs allemands, réputes alors les meilleurs du monde, obtinrent du roi Jacques V la permission d'exploiter d'une manière systematique les mines d'or du Clydesdale. Par malheur, on ignorait completement l'art de travailler les métaux précieux". - Un prélat écossais, l'evêque de Ross, parle en termes emphatiques de la richesse avec laquelle paysans et artisans

se vêtaient dans les Lowlands.

<sup>1.</sup> Tradu.te dans Hollyshed, Chronicles, 1. II (Londros, 4586), p. 12.

Leslie, 23. — Dan. Larbaro, 268.

<sup>3.</sup> Hollnehed, 13. — Leslie, 22 452. — Barbaro, I. c.

#### 12 L'ÉCOSSE AU COMMENCEMENT DE L'ÉPOQUE MODERNE.

Tous cos éloges sont sans doute grandement exageres. Pen lant de longues heures, le voyageur, mêmedans cette partie de l'Ecosse, avait à parcourir d'immenses bruyères, à passer par d'étroits sentiers à travers des marais dangereux ou, sur la côte, a s'enfoncor dans les dunes infinies. Les maisons des paysans, que le ben éveque nous montre si riches et si heureux, etaient de pauvres cabanes, couvertes de paille, sembres, etroites et malpropres, où hemmes, femmes et cafants vivaient en compagnie de leurs animoux domestiques!, comme dans la Calabre ou la Sieile actuelles. Mais compares aux districts des frontieres et des hautes terres, les Lowlands étaient un paradis terrestre. Sauf dans les temps de guorre civile, la sécurite y etait assez grande, et le marchand ambulant pouvait sans crainte conduire son lèger chariot de Glasguw à Edimbourg, d'Edimbourg à Aberdeen. Sur les bords des rivières, au milieu des fertiles vallees, s'elevaient les edifices gothiques des grands monasteres du pays: Haddington, Seikirk, Meirose, Saint Rothan, Saint Colm, Paisley et bien d'autres. Dane l'abbaye de Dumferhne, « trois princes souverains avec to ite leur suite » pouvaient se leger commodement Le son des grandes cloches de Kirkwall s'entendait au delà des vagues et des tempêtes du Firth, juaqu'à la rive opposée. Pendant de longe siecles les couvents avalent oté, au nulleu d'un pays barbare, les seuls refuges de l'instruction et même de la culture matérielle. Au xvi\* siècle encore, ils accords ent aux voyageurs une large hospitalité, d'autant plus précieuse que les routes etaient misérables et les hôtelleries

<sup>1.</sup> SKELTON, I, 76.

rares et mauvaises. C'est également dans les Lowlands que s'élevaient les deux résidences archiépiscopales. Saint-André et Glasgow. Le métropolitain de la première de ces villes portait le titre de primat d'Ecosse et comptant dans sa province huit évêques suffragants. L'archevêque de Glasgow n'était préposé qu'à trois autres évêques, mais sa province était d'une grande étendue, du Solway jusqu'aux îles Shetlands', Quelque pauvre qu'elle fût, l'Écosse pouvait se vanter de posséder dans ses terres basses plusieurs des plus splendides echantillons de l'architecture gothique, aussi majestueuse que gracieuse. La cathédrale épiscopale d'Elgin était « noble et belle, le miroir du pays et la gloire du royaume : Les spiendides édifices religieux qui ornaient l'antique ville de Perth lui avaient fait donner le surnom de la belle cité

Moins somptueux, plus sombres que les couvents et les palais épiscopaux étaient les châteaux-forts de la noblesse, dont les épaisses murailles et les tours imposantes dominaient les terres des vassaux et des paysans. Ces demeures seigneuriales étaient construites plutôt en vue de faciliter la defense que des agrements de la vie domestique. L'accès en était difficile, les fenêtres peu nombreuses et étroites, les chambres, toutes en pierres, froides et noires. Mais la noblesse des basses terres commençait a introduire dans ces faronches réduits le luxe de la Renaissance. Ses fils cadots, no trouvant pas à vivre dans leur pauvre pays, allaient servir à l'étranger, surtout dans cette France qui, depuis de longs siècles, avait été l'allice fidèle de

<sup>1,</sup> LESLE, 67

#### 14 LÉCOSSE AL COMMENCEMENT DE 1 ÉPOQUE MODERNE

leur patrie. A la cour de Louis XII et de François Is, ils apprenaient a connaître la Renaissance, ses arts et son luxe; à leur retour en Écosse, ils y apportaient le goût les Gobelins, richement brodés et destines à cacher la nudite des murs, ninsi que des meubles de prix, des couvertures luxueuses. Des peintures représentant les hauts faits des ancêtres ou les miracles d'un saint favori pendaient aux parois du hall ou de la chapelle. Les lourds buffets en chêne étaient ornés des produits d'un art sculptural aussi delicat que riche d'imagnation.

Le peuple entier, et la noblesse en particulier, armaient les costumes somptueux et voyants. Des ordonnances reyales avalent essayé, en vain, d'obliger les classes inférieures à une simplicité qui fût en rapport avec leurs modestes ressources. Les nobles, exempts de ces tentatives de contrainte, dépensaient pour leurs vêtements et leur nourriture b.en au delà de leur revenu. Une hospitalite illumitée était offerte dans leurs châteaux aux étrangers de distinction et surtout aux nombreux membres de leurs familles et aux vassaux. Es savaient en général parler couramment le français, mais en debors de cela, la somme de leurs connaissances littéraires, historiques et autres était fort restremte. Cependant il y avait quelques exceptions : des gentilshommes parfaitement versés dans la langue latine, sachant citer les poetes de Rome aussi bien que les versets de la Bible ou les peres de l'Aglise. Les manières etaient rudes, souvent grossières, mais superbes, orgueilleuses, on amiait à

<sup>1.</sup> LESLIE, 70.

parler avec une entière liberté, d'un ton emphatique, conforme à l'importance que chacun de ces barons et de ces laurds attachant a lui-même et à sa famille. L'in jure la plus légère ne se supportant point et excitant le désir de la vengeance. Cette noblesse, en effet, etait fort respectée par le peuple, qui avant l'habitude de suivre l'exemple donné par les grands, d'ibéir à la volonté ou au caprice de l'aristocratie, dans toutes les crises politiques ou religieuses de la patrie.

La dépendance de la plèbe envers la noblesse était d'autant plus complète que la bourgeoisie n'était ni forte ni nombreuse. De villes un peu considérables il n'y en avait que sur les côtes des Lowlands, surtout dans l'est. C'est là que se trouvaient les ports principaux, « Ils possèdent, dit des Ecossais un diplomate qui avait visite leur pays 1, des ports excellents et très commodes; il n'y a pas même province on littoral sans port sår et saffisant. Dans toute l'Écosse vous ne trouverez pas d'habitation qui soit éloignée de l'eau salée de plus de vingt milles, parce que les bras de l'Océan penétrent dans le pays de tous les côtés. » Malheureusement, l'absence de l'industrie, de l'esprit d'entreprise, du capital, de l'instruction, jointe a la rudesse du climat et à la pauvreté du sol, ne permettait pas aux Écossais de tirer suffisamment profit de la configuration si favorable de leur côte orientale. Les villes étaient pour la plupart petites et pauvres, leur commerce fort limité. Elles n'étaient point entources de murailles, partant elles étaient ouvertes à toute attaque Dumbarton qui protégeait Glasgow, Leight et

<sup>1</sup> Dan Barbaro, 267

16 LÉCOSSE AL COMMENCEMENT DE L'ÉPOQUE MODERNE.

Horse-Island qui defendaient l'accès d'Édimbourg étaient les seules forteresses importantes 1.

Cependant la bourgeoisie jouissait d'une certaine indépendance Dans chaque ville elle était organisee en corps de métiers (crafts), administres par des doyens decans) librement elus. La commune entière choisissait un conseil communal qui, à son tour, conjointement avec les doyens des métiers, procédait à l'élection du provost (maire) et des baillis (echevins), chargés de l'administration de la ville et surtout de la police. En cas de danger ou de desordre, le provost et les baillis faisaient sonner le tocsin, et aussitôt les citoyens se réunissaient en armes pour maintenir la loi et la paix, ou bien pour se révolter contre une auterité impopulaire.

La capitale même ne convrait qu'une faible étendue de terrain, à peine suffisante pour donner asile à ses quarante mille habitants. Elle était campée d'une manière pittoresque sur le dos du long rocher qui, de l'ancien Châtea i-des-Vierges (Maiden-castle) doscend lentement vers le royal palais de Holyrood. Sur l'arête de ce rocher, elle formait d'abord une seule rue appelée d'abord la Highstreet et dans sa partie inférieure la Canongate, artère lengue d'un kilomètre et demi, bordée par les maisons des marchands et des negociants, hautes de cinq, six et même sept étages. Dans cette voie principale se trouvaient également tous les edifices et services publics : l'église collégiale, dédiée

<sup>1.</sup> LESLIE, 65. BARDADO, l. c

<sup>2</sup> Burton, Register of the Privy Council of Scatland, I, 100. — Cf. Cosmo Innes, Ancient laws and customs of the Burghs of Scatland

à saint Giles, construction gothique du xmº et du xive siècle : le palais du Parlement : le marché avec les Trons, les balances publiques, le Tolbooth, à la fois cour de justice et prison. Entre les bâtiments de cette rue s'ouvraient des ruelles et des impasses qui descendaient des deux côtés du rocher, et dans lesquelles s'élevaient les palais des gentlemen et des nobles : plus de cent tours fortifiees pourvues de murs d'une épaisseur de huit a dix pieds. Les flèches des églises émergeaient à peine du dédale pittoresque de ces sombres et gigantesques ed.fices, descendant et remontant la roche, sur une circonference de dix kilomètres. Spectacle étrange et imposant, surtout vu à travers ce bronklard fin et irisé qui enveloppe, sans les cacher, les paysages écossais, même dans les jours les plus éclatants de lumière. Autour du rocher escarpé sur lequel repose le vieil Édimbourg s'étendaient des lacs et des marecages qui le defendaient mieux que n'auraient su le faire bastions et boulevards. Au nord, vers la mer, là où maintenant la ville nouvelle montre ses larges avenues, ses palais, ses hôtels et ses monuments splendides, brillaient alors les eaux du Nor' Loch qui baignaient le pied même du rocher.

La seconde ville du royaume, en importance, sinon en grandear, était Saint-André (Saint-Andrews), la métropole ecclésiastique et, en même temps, par son ancienne Universite, le centre de l'erudation écossaise, plus important que les deux Universités plus recentes de Giasgow et d'Aberdeen. La résidait le chef de l'église écossaise; d'innombrables cloches, d'une plénatade et d'une beauté de son remarquables, faisaient valoir le caractère religieux de la cité. Dans les col-

PHILIPPSON. Marie Stuart.

lèges de l'Université, on étadiait le droit canonique. la logique et la métaphysique selon Aristote, un pende français et un latin barbare, comme celui de Major. alors tres fameux parmi les défenseurs zélés de l'ancien enseignement contre les humanistes. Tel était le curricutum de l'instruction universitaire : personne dans le pays n'enseignait le grec ou l'hébreu La nouvelle Université de Glisgow, fondee en 1450, avait entierement deçu les esperances de ses fondateurs et était tombée dans un état de parfaite nullite. On n'y apprenait pas même de bon latin. Tous ceux qui desiraiont acquérir une erudition ; lus complète se voyaient obliges à quitter leur pays et à la chercher sur le continent, surtout à Paris, où, à la fin du xv° siècle, 1. y avait à peu près so rante-quinze étudiants écossais, appartenant à ce que l'on appelait la nation allemande du corps des etudiants. Pour abriter et neurrir les plus pauvres parmi ces jeunes Ecossais, on avait fonde un Collège écossais qui, fort pauvre en ressources ne pouvait, par conséquent, venir que faiblement en aide à ses protegés. En genéral, l'instruction classique en Écosse même laissoit beaucoup à desirer Lorsque, vers le milien du xviº siècle, un ambassadeur anglais fil broder sur les vêtements de ses serviteurs la devise grecque: Μονφ άνακτι δουλείω je ne sers que mon prince — les évêques d'Ecosse la lurent Monachulus et y trouvèrent le sens de petit moine ; ils expliquèrent donc sérieusement à leurs compatriotes que les sorviteurs de l'Anglais étaient toue des religieux<sup>a</sup>.

P. HIME Brown, G. Buchanan (Edimb, 1890), p. 13, 24.
 et suiv. 47 et suiv.

<sup>2.</sup> Sadler Papers, t. I., p. 48.

Le troisième rang parmi les villes d'Écosse était occupe par Glasgow, qui commençait à devenir la capitale commerciale du petit royaume. L'évêque de Ross la nomme, avec son emphase habituelle, « l'entrepôt le plus fréquenté de tout l'ouest1. » De la, on expediait dans l'est du pays du bétail engraissé, des poissons, des peaux de bœufs, de la laine, du beurre et du fromage: aux côtes maritimes, du vin, de la bière, de l'hydromel et surtout de l'eau de-vic, « consommée généralement dans ces régions à la place du vin ». Le vice de l'alcool.sme existe donc, hélas. depuis bien longtemps dans les pays septentrionaux! Une des industries principales du littoral, surtout du comté de Fife, était l'extraction du sel de l'eau marine 4. Mais, en dehors de cette fabrication extrémement simple. l'industrie proprement dite n'existait pas dans l'Ecosse d'alors. Nous possédons les livres commerciaux d'un notable négociant écossais, établi à Middelbourg, en Hollande, vers la fin du xv° et le commencement du xvr siècle : André Halyburton, consul de sa nation, et nous y voyons que les marchandises exportées d'Écosse ne consistent qu'en prodults naturels, tels que poissons, fourtures, laine pas un seul produit fabriqué n'y est mentionné. Ceuxer, au contraire, étaient envoyes du continent en Écosse. La marine marchande était si peu développée que les denrees du midi s'importaient en Écosse par les Français et les Néerlandais". De temps à autre,

<sup>1.</sup> LES.IE, 11.

<sup>2.</sup> Holinshed, 12

<sup>3.</sup> Chronicles and memorials relating to Scatland. Leder of Andrew Halyburton.

des lois bien intentionnées, mais absolument contraires au bon sens, entravaient même ce commerce peu considérable, en interdisant l'exportation hors du royagme de l'or et de l'argent ou même, en temps de cherté, des viandes, des grains et des poissons . L'agriculture n'etait pas beaucoup plus considerable que l'industrie. Grands et petits propriétaires vivaient surtout de leurs innombrables troupeaux de l'espèce ovine. Le roi Jacques V, père de Marie Stuart, était luimême un gros éleveur de moutons ; dix mille de ces utiles animaux passaient pour lui dans la vaste forêt d'Ettrick. On recoltait la laine en quantité immense, et meme une laine fort fine et généralement appréciée; mais elle n'était pas travaillée dans le pays. On l'exportait pour la plus grande partie à l'état brut, en France, en Norvège et en Danemark, d'où l'on tirait, en compensation, toute sorte de ble et de produits industriels ".

La distraction principale de la population des campagnes, depuis le noble carl jusqu'au dernier pâtre, était la chasse et la pêche, car les bois et les marais abondaient en gibier de toute espèce. Le sanglier, le loup et le buffle peuplaient les vastes forêts, les oies, les canards et les poules sauvages nichaient dans les landes en nombre incroyable. Tous les étrangers sont unanimes à vanter la quantité et l'excellent goût des poissons qui remplissaient les lacs, les rivières

<sup>1.</sup> Burron, Reg of Pricy Council, I, 103 et suiv. — Etat et constitution du royaume d'Écosse, mémoire présenté aux roi et retne d'Écosse, le 11 janv. 1559 [1560], par Mac G. I, clerc du registre, et Bellenden, clerc de la justice, L. Paris, Négocialions sous François II, p. 227.

<sup>2</sup> DAN. BARBARO, 268 — JACQUES SORANZO, 46.

et les mers de l'Écosse. Aucune loi n'interdisait aux vilams la poursuite du gibier. C'est de celui-ci, et principalement de poissons, que vivait la plus grande partie de la population.

Tel était l'aspect, tel le genre d'existence de l'Écosse et de ses habitants dans la première moitié du xvi siecle. Les institutions politiques y réfletaient encore fidelement l'image de l'époque féodale, disparue dejà dans la presque totalité des pays d'Europe. La veritable puissance était entre les mains de la noblesse, ecclesiastique et temparelle, qui jouissait de revenus relativement considerables et exercait une influence illimitée sur ses vassaux et ses tenanciers. Il est vrai que tous les hommes valides, sans aucune exception, étaient obliges au service militaire gratuit, au premier appel du souverain. Mais ils étaient beaucoup plus enclins à suivre les ordres de leurs chefs immédiats, barons et lairds, que ceux de la couronne. Par suite de cette obligation militaire universelle, ils étaient restes exempts de tout impôt ', de manière que les revenus du tresor royal étaient extrêmement modiques. Il ne jouissait que du produit des domaines. de la couronne, amsi que des quelques droits de douane et de péage établis sur les routes commerciales et dans les ports du pays. Les recettes annuelles ne se montaient qu'à quatre-vingt-dix mille écus par au\*, Avec des ressources si faibles, le monarque ne pouvait pas entretenir d'armée assez importante pour forcer à l'obéissance les nobles et les gens du commun, ou pour resister a l'attaque de l'ennem exté-

Leslib, 70.

<sup>2.</sup> BARBARO, 266 - SORANZO, 46.

rieur. Il etait obligé de se contenter d'une garde du corps de deux ou trois cents hommes. Contre tout danger venant soit du dehors, soit de l'interieur, il se voyait forcé à recourir à la bonne valenté de ses sujets et notamment de l'aristocrat.e. Aussi la théorie du droit public en Ecosse proclamait-elle hautement que le roi dépendait de la nation, « Le peuple, dit le fameux Major, professeur à l'Université de Saint André au commencement du xvi\* siecle, le peuple a le premier fait les rois, en conséquence, leur pouvoir découle de la nation ent.ère . » Cet érudit officiel enseigne ouvertement, dans ses écrits scholastiques, le régicide: « l'uisqu'un membre malade peut être amputé au profit du corps entier, on a également le droit, comme serviteur du corps mystique de l'Eglise et comme serviteur de l'Etat, de tuer un tyran L» Le célèbre humaniste écossais Georges Buchanan developpe la même théorie dans son avre De jure regni: « Le peuple, dit-il, est l'auteur du pouvoir royal et c'est lui qui doit faire les lois et les interpréter ; le roi est seulement l'exécuteur de la volonté nationale. Si le roi transgresse ses pouvoirs ou commet un crime, il peut et doit être jugé et puni par son peuple.» Boèce, dans son histoire d'Écosse, ne s'exprime pas autrement. Ce fait, qu'une telle théorie était genéralement acceptée en Écosse est d'une telle importance qu'il ne faut pas le perdre de vue lorsq i'en veut jager les personnes et les événements de ce pays pendant le xvi° siècle. Comme dans toutes les monarchies feodales. le roi d'Écosse était entoure de son Grand Conseil ou

<sup>1.</sup> MAIDR, De gestis Scotorum, Lv. IV, chap. 17

<sup>2.</sup> Cité par M. Cere, Lufe of Know, vol. I, note D.

Parlement. Mais ce parlement écossals était bien loin de posséder l'importance de celui d'Angleterre. Comme cé dernier, il était composé des barons spirituels et temporeis — évêques, abbés les plus importants, comtes et barons — et deux ou trois représentants de chaque ville royale; il n'était pas divisé, d'ailleurs, en Chambre des Lords et en Chambre des Communes!. Mais cette auguste assemblée était ordinairement dans un état de dépendance complète envers la couronne. Il est vrai que, durant une période revolutionnaire, le parlement s'etait declaré contre le roi Jacques III, en 1488; mais ordinairement il se montrait soumis et obéissant. Son centre de gravité se trouvait dans la Commission centrale, appelee les Lords des articles: elle préparait toutes les résolutions et lois, qui généralement etaient approuvées sans auc me difficulté par l'assemblée plénière. Or de fait, sinon en théorie. cette Commission était formée par nomination royale. On peut donc dire que, à quelques exceptions pres, le Parlement votait toujours selon la volonté du souverain. Celui-ci, du reste, exerçait le pouvoir exécutif avec l'aide de son Conseil privé, composé entièrement d après son bon plaisir et obligé de l'accompagner dans toutes ses pérégrinations. Mais bien que le pouvoir central, comme nous venons de le démontrer, semblât revêtir le caractère de l'absolutisme royal, il n'avait en verité aucune autorité effective. Peu importait aux grands barons, aux Argyle, aux Hamilton, aux Douglas, aux Huntly, que le Parlement et le Conseil prive fussent dociles envers la volonté royale, pasque eux-mêmes avaient la louable habitude de

LESLIE, 73.

n'exécuter parmi les résolutions de ces deux corpspolitiques que celles qui leur plaisaient, et de se revolter aussitôt que le roi et ses conseillers suivaient une politique qui n'avait pas le don de leur être agréable. En théorie le pouvoir royal était à peu près omnipotent; en réalite, il était à peu pres nul. L'ancien particularisme celtique, l'attachement, non pas à uno grande patrie, mais à la tribu, au clan, avaient survecu, en Écosse, à la pureté du sang gaelique. Les chefe de cea clans se combattaient entre eux, conclusient des ligues, n'obéissaient au roi qu'autant que cela leur convenait. Ils se considéraient, et étaient consideres par leurs hommes, comme les véritables souverains, le roi seulement comme le premier d'entre eux. Dans les autres pays féodaux, le souverain, en sa qualité de seigneur suprême du sol entier, se nommait roi du pays : en Écosse, il était appelé seulement roi des Ecossais, King of Scots, et point King of Scotland

Le pouvoir judiciaire avait été exerçe jusqu'au xvi siècle par des juges ambulants, choisis au sein du parlement Jacques V l'organisa sur des bases plus stables et plus solides. En 1532, il institua la Court of session, cour suprême en matière civile, siégeant constamment à Edimbourg. Ce tribunal comprenait, en nombre egal, des membres temporels et ecclesiastiques, nommes par le roi. Il était dirigé par le chancelier ou, en son absence, par un président appartenant à l'ordre spirituel. On pouvait en appeler de cette cour au Conseil privé du souverain. Les accusations capitales étaient jugées par les baillis et senéchaux du roi et des barons, ou par un jury présidé par le Grand Juge qui comptait parmi les dignitaires.

principaux de la couronne. Ce Grand-Juge, avec son jury, décidait également des accusations de haute trahison pendant les intervalles des sessions du par-lement, à qui, s'il était réuni, appartenant la juridiction politique. Les autres grands dignitaires du royaume étaient le connétable, le maréchal et l'amiral.

Rude et belliqueuse, la nation ne subissait que fort peu l'influence de la littérature et de l'érudition. Quelques monastères entretenaient des écoles latines où l'on apprenait à manier assez bien la langue d'Horace et de Cicéron, mais toutes les autres connaissances y étaient fort negligées. L'art de l'imprimerie avait été introduit en Écosse en 1507 par Gautier Chepman: cependant il ne servait guere qu'a propager des livres de prières, des almanachs, des collections de chansons et de ballades populaires, des romans de chevalerie et les statuts du royaume. Le goût littéraire était pen répandu. On avait à peu près oublié les annales rimées du xive siècle. Les œuvres allégoriques et burlesques de Guillaume Danbar ce véritable poète du xive siècle, que, selon l'ormion de Walter Scott, « aucun Ecossa.s n'a jamais surpasse », - creations pleines d'imag nation, de sentiment et de force naturelle, - avaient été combattues et rejetées dans l'ombre par le clerge, à cause de leur libertinage moral, social et religieux qui semblait les rendre dangereuses aux âmes simples et naives. On lisait plutôt les poèmes d'un occ. éstastique de haute naissance, Gavin Douglas, evêque de Dunkeld qui, dans, un style verbeux et quelque peu relâché, composait

État et constitution du royaume d'Écosse, L. c., p. 231 et suiv. — Leslie, 73. — Buston, Pricy Council t I, p XIII.

des allégories sur le modèle de Chaucer et traduisait l'Eneide de Virgile avec esprit, sinon avec fidélité. Il mourut en 1522, huit ans avant Dunbar.

Mais la mêm# époque voyait surgir de toutes parts des poètes satiriques, attaquant les abus dans l'Etat et dans l'Église, surtout la corruption et la paresse du clergé. Ce sont les précurseurs et les altiés de la Réforme religieuse. Pour comprendre ce grand mouvement, dont la reussite definitive est due aux événements qui forment le sujet de notre rec.t, il faut retourner de quelques siècles en arrière et passer rapidement en revue l'histoire antérieure de l'Écosse.

A l'époque où ce pays émerge pour la première fois de l'océan de l'inconnu, il était habité par les Pictes ou Calédoniens, Mais nous y rencontrons frequemment les vestiges de ces populations primitives dont la race, la provenance et la langue sont restées une énigme pour les chercheurs les plus infatigables, et un ont peu de chance de sortir jamais de leur obscurité. Ce peuple, antérieur aux Pictes, construsait des forteresses circulaires, en terre et en pierre, sur les sommets des collines, ou cherchait sa sécurité dans des îlots artificiels, au milieu de lacs naturels où arrangés par la main de l'homme, se logeant ainsi d'une manière qui rappelle les villages lacustres de la Suisse et des pays voisins. Il batissait des tours rondes, en pierres brutes, d'un arrangement particulier, et creueait dans la terre des cavernes completement obscures, dont la destination n'est pas moins incertaine que celle des tours. Il élevait des menhirs et des dolmens, des cercles et de gigantesques tables de pierres, comme l'ont fait des tribus inconnues en France, en Scandinavie, en Asie Minoure,

dans l'Inde et sur les côtes de l'Afrique septentrio-Tous ces monuments ne rappellent pas une population unique des temps primitifs, mais plutôt un degré de culture à peu près identique partout Les anciens habitants de l'Écosse enterraient leurs morts les plus distingués dans des cairns, grandes maisons de pierres, pyramides funéraires en miniaturo. Ils fabriquaient des instruments et des armes, en partie en silex, en partie en bronze, pour lequel l'étain, destiné à rendre le cuivre plus dur et plus résistant, a dû être apporté des contrées mérid.cnales de l'île britannique. Ils cultivaient donc dejà les échanges commerciaux. C'est grâce à ces derniers que les rudes habitants de l'Écosse préhistorique ont pu se procurer les ornements et les vases en or, en argent et en ambre qu'on découvre encore caches sons les ruines de leurs constructions.

Mais vers la fin du premier siècle de notre ère. lorsque les Romains attaquèrent la partic septentrionale de l'île britannique, ces anciennes peuplades y avaient été détruites, ou du moins entièrement soumises, par les Pictes, cont nous rencontrons assez souveut le nom dans les annales de l'empire romain et des premiers siècles du moyen âge. Beaucoup de ces historiens et chroniqueurs ont été en contact personnel avec eux. Depuis Tacite, on a décrit bien les fois leurs mœurs et leurs coutumes ; ce qui n'empêche pas que nous connaissons leur origine et leur langue aussi peu que celles des authochthones. On a depensé une somme incrovable d'éradition, de subtilite, d'enthousiasme et de vervo pour décider, dans un sens ou dans l'autre, le problème si compliqué de l'origine celtique ou germaine des Pictes, L'unique résultat de toute

cette peme a été d'embreuiller davantage la question. Il serait parfatement inutile de discuter encore co point et de passer en revue les arguments contradictoires, ailégués par les deux camps hostiles; contentons nous de dire que, d'après notre conviction, les Pictes ont été vraisemblablement des Celtes, qu'ils ont franchi le Pas de Calais au commencement de notre ère, comme tous les autres habitants de la Grande Brotagne d'alors, et qu'ils ont pénetre jusqu'a l'extrémité de la Britannies. Comment, en effet, les Germains seraient-ils parvenus dans le nord de cette île, si éloigné de leur patrie, protégé par une mer sauvage et orageuse, à une épique où les fils de Teute se trouvaient en un état de barbaris semblable à celui des Peaux-Rouges!

Quoi qu'.. en soit des Pictes, les Rumains réussirent à soumettre la partie méridionale de leur territoire; la limite de l'empire fut marquée par le mur qu'Antonin construisit, au milieu du second siècle apres J.-C., entre le Firth of Forth et l'embouchure de la Ciyde, et qui fermait la partie la plus étroite du pays. Tout le centre et le nord de l'Albins, véritable nom de l'ancienne Écosse, fut abandonné aux Pictes.

Deux siecles après, les Romains, attaquès en Italie même par les Germains et les autres barbares, abandonnèrent les parties extrêmes de leur ancien empire. Avec les légions, toute influence romaine disparut, conme par enchantement, de l'Albine méridiouale. La civilisation italience s'y évanouit aussi bien que les institutions de Rome et le christianisme, implanté à grand'peine par saint Nin en et ses disciples. Le seul resultat durable de la domination les Romains fut que, après leur départ, la plus grande partie de leur ancienne province en Écosse se constitua en royaume

indépendant, celui de Strathelyde; tand,s que tout le reste du pays continua à appartenir aux Pictes.

Cependant, ceux-ci étaient dejà aux prises alors avec des adversaires venant de l'ouest, de l'Irlande.

Dans l'île d'Erin habitait a cette époque une tribu celtique appelée les Scots ou Écossais Chaque fois que, pendant les premiers siecles du christianisme, les historiens ou annalistes parient de la Scotta, de l'Écosse, ils la placent non pas dans l'Écosse actuelle. mais en Ir.ande Aux ixº et xº siècles encore, une partie de cette dernière île portait le nom de Scotia. Les moines venus d'Irlande pour christianiser les peuples germaniques s'appelaient eux-mêmes les Scots et etaient designés ainsi par les autres. Dans la premiere moitié du 17° siècle, des bandes de plus en plus nombreuses de ces Ecossais franchirent le détroit qui sépare la province irlandaise d'Ulater et les îles d'Albine et se fixerent sur la côte occidentale des Highlands, dans les deltas des fleuves où le sol, en partie fertile et en partie marécageux, leur offrait à la fois de la terre arable et un combustible facile à obtenir. De la, on distingua bientôt deux sortes de Scots: ceux d'Hibernia (Irlande) et ceux d'Albania (Ecosse); jusqu'à ce qu'enfin le nom de la peuplade se perdit entièrement dans l'ancienne patrie pour s'attacher ex- 🕆 clusivement à la nouvelle.

Les Écossais venus d'Irlande étaient encore païens et adoanés au druidisme celtique. En effet, leurs congéneres hiberniens ne furent convertes au christianisme qu'au commencement du vi° siecle, par saint Patrick et ses disciples. Les Irlandais accueillirent la nouvelle religion avec ferveur et enthousiasme; sans avoir aucune commexté avec Rome et avec la hiérarchie catho-

## 30 L'ÉCOSSE AU C. MMENCEMENT DE L'ÉPOQUE MODERNE

lique, ils cherchérent à répandre leur foi parmi les nations fidèles encore au paganisme.

Ces schismatiques, ainsi que les partisans de la cour pontificale aimaient à désigner les Irlandais, devinrent les aptires les plus ardents de la doctrine chrétienne Cette tendance fut tout particulièrement favorisée par la circonstance que le centre de gravité de l'Eglise irlandaise était placée dans les monastères, que sa force consistant précisément lans l'ordre monastique, actif et plein d'inimative dans ceste île, nullement compusé d'anachorètes et d'ermites, et considérant la propagande religieuse comme le veritable but de son existence. Les chefs de cette église étaient les abbés, les évêques n'étaient que les officiers de l'abbé, et leur nombre était aussi grand que leur position était sub-alterne.

Tous les saints irlandais sortent des couvents. Un moine, saint Columban, fonda en 563, dans l'ue d'Iona, la premiere communauté carétienne de l'Ecosse. De nos jours, cette pet te île, peru le dans les brumes de l'Atlant.que septentriona., hab.tée seulement par quelques familles de pêcheurs, n'est plus guere visitée que par les touristes friands de souvenirs des temps anciens; au vi° siècle, elle était la patrie des nombreux agriculteurs. et le centre d'un commerce relativement considérable. Nous ne pouvons nous rendre compte de la possibilité d'un tel contraste avec son état actuel et des conditions dans lesquelles une vie si active se développait sur un rocher sterile et isolé! Toutefois, le fait est incontestable. C'est d'Iona que le christianisme s'est répandu sur l'Ecosse entière, dans des luttes séculaires, marquées par la mort de centaines de martyrs et terminees sealement vers l'an 900. Ce fut un christiatisme simple et primitif, complètement différent du catholi cisme officiel, et dont les disciples portaient le nom distanctif de *Culdées*.

Pendant ces longs siècles, la situation politique avait beaucoup changé dans la Grande Bretagne septen trionale Les deux royanmes de Strathclyde et des Pictes s'étaient vus attaquer sans cesse par les Ang.osaxons qui, non contents d'avoir conquis la moltié meridionale de l'île, désiraient se rendre également maîtres du nord. Ces royaumes furent tellement affaiblis par l'hostilité permanente de leurs vois les du sul, qu'ils ne purent s'opposer avec succès aux empiètetementa de plus en plus considerables des Scots. En 503, les immigrants irlandais s'étaient constitués en royaume particulier, sous leur premier chef notable. le grand Loarn, dont le frère et successeur Fergus donna son nom à la plus ancienne dynastie d'Ecosse Elle agrandit continuellement ses domaines aux dépens du royaume des Pictes, et en 843, un de ses souverains les plus importants, Kenneth, reunit définitivement les deux pays. A partir de cette date, le nom des Pictes disparaît de l'histoire; l'Ecosse est constituée à tout jamais. La victoire des Écossais était, en même temps, une victoire du christianisme et d'une civilisation superieure à celle des Pictes, qui nous apparaissent sous les couleurs d'un peuple païen et parbare, tatoué et à demi ou. La facilité avec laquelle l'union s'est produite, et la fusion immédiate des Pictes avec les Écossais fournissent une nouvelle preuve que les deux peuples étaient de la même race. qu'ils appartenaient également à la branche gaélique de la famille celtique.

Le royaume de Stathclyde prolongea son existence

particuliere encure pendant deux siecles, mais sous la suprématie des rois d'Ecoese, jusqu'au moment où il fut, lui aussi, absorbé dans la grande communauté écossaise.

Le nouveau rovaume, gouverné par les descendants de Fergus, fut bientôt menacé d'un terrible danger. Dans la secon le moit é du 1x° siecle, il vit paraître sur ses côtes les feroces Vikings, ces corsaires aussi hardis et entreprenants que cruels, sortis des iles danoises ou des fjords de la Norwège. Chasiés par les révolutions intérieures de leur patrie, ou guillés tout simplement par la soif des richesses et par le desir des aventures, les petits chefs scandinaves réunissent autour d'eux leurs partisans et leurs fidèles, montent sur leurs navires longs et étroits, ornés avec un vériricable amour, et parcourent la mer avec touce la rapidité de leurs cinquante ou cent rames mues par des bras vigoureux. Aucune tempète, aucun danger ne les arrètent. Ils abordent sur toutes les côtes, depuis le Groemand jusqu'à l'Espagne et même jusqu'à Conttantinople. Sur leurs frèles esquifs, ils savent parfailement remonter les fleuves et souvent, pour passer d'une baie à l'autre, ou d'un delta à une autre embouchure, ils trainent leurs embarcations sur les isthmes de terre ferme. Sans pitie, ils egorgent la population entière des contrees qu'us infestent, emmenent le butin, brûlent cites et villages. La terreur qu'ils inspirent est si profonde que des armees dix fois a ipérieures en nombre se debandent à leur approche, sans coup férir. Quand les forces qui les menacent sont trop écrasantes. les Vik ags retournent vite à leurs dragons de mer et regagnent le large, avant que leurs lourds adversaires ne soient arrivés sur la scène de devastation.

L'Ecosse et les archipels qui l'entourent se trouvaient tout naturellement sur le chemin des pirates norvegiens. Pour eux, les distances n'avaient aucune importance, tant qu'il s'agissait de l'eau salee, leur elément naturel. Nous savons qu'une même famille norvégienne était établie dans la mère patrie, aux îles Orkneys, aux îles Faröer et en Islande, et que ses différentes branches se faisaient de nombreuses visites Les Vikings se fixèrent même d'une manière permanente sur les côtes orientales des iles britanniques et y fondèrent trois vastes colonies. La première comprenait les Orkneys avec le littoral est de l'Ecosse, da nord jusqu'à Inverness et même plus ion vers le sud: la seconde s'étendait sur les Lothians et la Northumbrie; la troisième occupait les plaines crientales de l'Irlande et avait pour capitale la ville de Dublin. La seconde et la troisième de ces fondations scandinaves succombèrent sous l'attaque des indigènes. Mais les Norvégiens chassés d'Irlande s'établirent aux Hébrides et dans l'île de Man qui devint le centre de ce royaume des Vikings dans les premières années du xir siècle1; et les Orkneys avec leurs dépendances écossaises gardérent leur position de principauté particulière pendant de longs siècles encore.

L'histoire des deux cents ans qui se sont écoulés entre 860 et 1040 est remplie par les luttes que les rois d'Écosse eurent à soutenir contre ces étrangers. Durant cette terrible période, presque chaque souverain périt misérablement sur le champ de bataille.

1. MOORE, Relations anciennes entre l'île de Man et l'Irlande, The English historical review, oct. 1889.

PRILIPPSON. Morte Stuart.

3

34 LÉCOSSE AU COMMENCEMENT DE LÉPOQUE MODERNE.

Mais pendant que les Écossais échouaient dans leurs essais desesperés pour chasser de leur sol les usurpateurs dancis et norvégiens, ils subirent eux-mêmes, surtout dans les îles et sur la côte orientale, l'infusion, d'une quantité consi lérable de sang scandinave. Ainsi la pureté de la race gaélique fut modifiée par l'alliage avec des éléments germaniques.

Cette époque est close par un règne qui semble avoir été fort calomnié par la légende et par la poésie : celui du fameux Macbeth (1039-1656). Macbeth n'était pas, comme la tradition l'a dépeint, un vassal qui assassina traitreusement son souverain légitame, Duncan, c'était, au contraire, le chef de la province scandinave de Ross dent les habitants avaient toujours combattules rois l'Écosse. Sa femme descendait des anciens princes de ce dernier pays, écartés du trêne par une branche cadette de la dynastie de Fergus. Attaque par Duncan, il réussit à le valocre et à le tuer, et de par les droits que possédait sa femme - qui, soit dit en passant, était ornée du nom-mélodieux de Gronach, - il obtint la couronne royale d'Écosse. Il semble qu'il l'ait portée avec force et intelligence, qu'il ait mis un terme aux révolutions intérieures et aux attaques du dehors qui, jusqu'alors, avaient affaibli et dévasté l'Ecosse, qu'il attchercné à faire entrer son pays lans le cercle des puissances civilisées de l'Europe, en se mettant en rapport avec la cour de Rome, centre intellectuel de l'Occident à cette époque

Macbeth fut tue par le fils de celui qu'il avait tué lui même, par Malec.m, fils de Duncan. Avec le règne de ce prince, s'ouvre une no ivelle période de l'histoire de l'Ecosse.

L'époque de son règne coïncide avec la conquête de

l'Angleterre par les Normands francisés, sous le commandement de Guillaume : outre son importance au point de vue de l'Angleterre, ce fait exerça également, sous beaucoup de rapports, une influence considérable sur sa voisine septentrionale. L'exemple de l'Angleterre ne pouvait être perdu pour cette autre monarchie de la Grande-Bretagne, plus faible et plus petite et soumise dejà, à différentes reprises, à la suprématie du souverain qui régnait à Londres.

La conséquence mévitable de la conquête normande fut l'introduction en Angleterre des institutions féodales. Non pas que ces dernières n'enssent déjà influé. sor l'état social et politique du pays; mais elles n'y étaient jamais parvenues à detruire les vieilles traditions germaniques. Avec le roi normand, au contraire, avec ses se gneurs français et brabançons, la féedalite, dont ils étaient tous sortis, triompha complètement. Seulement, Gundaume le Conquerant et ses successeurs immédiats l'organisèrent d'une manière particulière, pour servir à agrandir plutôt qu'à affaiblir le pouvoir souverain. Lis soumirent les barons aux fenctionnaires et aux juges royaux, amovibles selon la volonié du monarque, et ils établirent des attaches fortes et directes entre l'autorite centrale et tous les hommes libres du territoire, quel que fût le chef féodal auquel ils étaient soums immédiatement.

Sous cette forme speciale, la féodalité ent beaucoup d'attraits pour les rois d'Écosse. Jusqu'alors, leur pouvoir sur les chefs des clans avait été plus nominai que réel; ces personnages se considéraient comme les souverains naturels et independants de leurs tribus et n'obéissaient au roi qu'autant que cela leur plaisait Les membres du clan se croyaient exclusivement hés

envers leur chef. nullement envers celui qui portait la couronne. La féo lalité, surtout telle qu'elle etait comprise dans l'Angleterre normande, modifia pro fondement cet état de choses, et elle le modifia en faveur de la monarchie. Elle proclama le roi seigneur de to it le sol du pays. D'après son bon plaisir et sous certaines conditions, il en concédait à ses fidèles des parties plus ou moins considérables, mais conservait toujours le summum dominum de toutes les terres; et lorsque les vassaux violaient les conditions sous lesquelles ils avaient obtenu leurs flefs, ceux ci retournaient à la couronne. Le souverain, de par son pouvoir supréme, avait le droit d'établir des contrôleurs et des juges au-dessus de ses vassaux et de leurs fonctionhaires; tout sujet pouvait en appeler, des décisions des feudataires et de leurs tribunaux. à la cour du ro.

Malcolm, prince courageux et entreprenant, a imité le premier, paraît-il, l'exemple dunné par Guillaume I<sup>or</sup> d'Angleterre et commencé à implanter en Ecosse les institutions que celui-ci venait d'inaugurer dans le royaume méridional. Le premier, il se fit couronner solennellement sur la grande pierre de Scone, près de Perth, qui était alors la ville la plus considerable du pays. La legende raconte qu'il y convoqua tous les chefs de l'Écosse, et qu'il leur distribua le royaume ent.er, en se réservant seulement la colline de Scone. Une telle scene, nous n'avons pas besoin de le dire, n'a jamais eu lieu. Le véritable sens de la tradition est celui-ci Malcolm a changé les chefs naturels et quasi indépendants des clans en grands yassaux de la couronne. Ce ne fut pas un acte de libéralité de la part du roi, bien loin de là, ce fut un coup d'État, un acte de centralisation et de contrainte, au profit de l'autorité royale. Il fut considéré comme tel par les petits
princes eux-mêmes. Pendant de longs siècles, les
chefs des clans des Highlands, appartenant à la pure
race celtique, et protegés par leurs montagnes et par
leurs landes marécageuses, ont refuse de tenir leurs
domaines par grâce d'une peau de mouton, c'est-àdire par charte royale. La lutte a persisté, sans être
entierement decidée, jusqu'à une époque ou la feodalité avait disparu aussi bien que l'indépendance des
Highlands devant l'omnipotence de l'État moderne.

Dès le règne de Malcolm, un changement profond se manifesto dans la ferme extérieure de la société écossaise. Nous y voyons paraître le chancelier, le grand justicier, les chambellans, les lords, les évêques, comme dans les autres pays de l'Europe. C'est la nu de la barbarie et l'aurore d'une civilisation relative. La nation s'erganise à l'instar des peuples cultivés. Neus comprenons sa hiérarchie sociale, et nous pouvons, dans les actes des dignitaires temporels et spirituels, suivre son développement et son histoire intérieure. L'introduction de la féodalité ne fut pas, d'ailleurs, pour l'Ecosse la seule consequence de la conquête normande de l'Angleterre. Une autre, d'une importance égale, fut la soumission de l'église écossaise au pouvoir de Rome.

L'entreprise de Guillaume de Normandie avait été puissamment favorisée et sutenue par le pape, le célèbre Grégoire VII, l'adversaire de l'empereur Henri IV. La cour pontificale avait désiré détruire, par le glaive des Normands, l'indépendance pres que absolue de l'eglise anglicane. Partout, la victoire du duc Guillaume avait été en même temps la victoire de l'Église romaine

qui triompha désormais en Angleterre d'une maniere complète. Les conséquences de ce fait considérable se firent vivement sentir en Erosse, où Macbeth avait déjà tenu à s'alier avec la curie romaine Dans la première moitié du xii siècle, les rois Alexandre et son père David créèrent non seulement des abbayes, selon le rite romain, mais aussi un grand nombre d'évêchés, dépendants du pape. Ces nouveaux dignitaires ecclésiastiques et leurs subalternes travaillèrent avec succès à la destruction complète de l'ancienne église cuidéenne, et l'Ecosse entra ainsi dans l'immense giron du catholicisme romain.

Nous avous à mentionner une troisième grande consequence, pour l'Ecosse, de la domination étrangere en Angleterro. Une forte partie de la populazion anglosaxonne n'avait accune envie de se soumettre a la tyrannie des nouveaux seigneurs normands et français. Elle préféra émigrer vers le nord, en Ecosse, où elle rencontrait, dans les descendants des Danois, des families de sang et de langue germaniques. Des chefs saxons depouillés par les conquérants arriverent en grand nombre au delà de la Tweed, accompagnés de beaucoup de fidèles avec leurs fami, les et leurs serviteurs. Els s'élablirent en masse dans la partie méridionale du pays, la plus rapprochee de leurancienno patrie. et en même temps la plus ferrile et la plus civilisée Année par année, ils furent survis par d'autres émigrants, impatients de se soustraire au joue d'une race etrangère. Les Ceites, on le sait, ont toujours et partout montré beaucoup de facilité à adopter la langue et les mœurs d'une population différente, superieure en civilisation. C'est ainsi que les Celtes de la Gaule cisalpine ont été ita ianisés, et les Celtes de la Gaule. transalpine romanisés en un temps relativement fort court. De même les Celtes des Lowlands écossais renoncèrent assez vite a leur propre langue pour accepter celle des immigrants anglais. Bientôt on n'entendit plus dans le sud et dans l'est de l'Écosse que le dialecte bas-allemand. Une profonde scission nationale se produisit entre les Sassenach (les Saxons) des basses terres, complètement anglisés, et les Celtes des districts montagneux, qui avaient conservé, avec la langue de leurs pères, leurs vieilles coutumes, leurs institutions.

L'influence anglaise fut encore augmentée par les événements militaires et politiques. Dejà le roi Malcolm apres plusieurs défaites que Guillaume le infliquérant et son fils Guillaume le Roux lui avaient Congées, avaient dû reconnaître la suzeraincté du souverain d'Angleterre. Un siècle plus tard Guillaume le Lion, roi d'Écosse, ayant été fait priscunier, avec un grand nombre de ses nobles, par Henri II d'Augleterre, fondateur de la dynastie des Plantagencts, se déclara vassal de ce dernier, par un traité solennel, conclu en 1174, à Falaise, en Normandie. Les cinq forteresses les plus considérables de l'Écosse furent temporairement levrées aux Anglais, afin d'assurer leur domination sur le royaume septentrional

Ces luttes furent survies d'une longue persode de tranquillité, pendant laquelle la nation ecossaise se developpa paisiblement et toujours dans une certaine dépendance envers l'Angleterre, aussi bien au point de vue intellectuel qu'à celui de la politique. Les l'inites entre les deux pays, autrefois assez douteuses et variables, furent fixées en 1222 d'une manière définitive telles qu'elles existent encore aujourd'hui, avec les

## 40 1 ÉGOSSE AU COMMENCEMENT DE L'ÉPOQUE MODERNE.

fleuves la Tweed et la Solway comme lignes principales de démarcation. Si par ces conventions l'Ecosse avait du céder à l'Angleterre plusieurs districts de la Cambrie et de la Northumbrie, ene s'agrandit d'un autre côté En 1263. Hacon, roi de Norvego, essaya de renouveler les exploits des anciens Vikings, en attaquant I Écosse avec une flotte considérable. Mais son entrepriso échoua piteusement. La papart de ses dra gons de mer furent jetés par la tempête sur les côtes. de l'archipel qui masque l'embouchure de la Clyde Sur terre, les guerriers du roi scandinave furent completement vaincus par les indigenes, à Largs. Cette defaite, infligée aux Scandinaves a la fois par les éléments et par les hommes, ne mit pas seulement à tout jama. un terme à leurs incursions en Écosse, elle affaiblit en outre leurs forces dans ce dernier pays à un tel degre qu'en 1266, Alexandre III put contraindre le roi de Man, des Hébrides et des Orkneys, à se soumettre à son autorité suprème. Sauf le groupe, fort eloigné, des îles Shetland, toute l'Ecosse était désormais réume sous le sceptre d'un même monarque.

Mais aussibien que le roi d'Angleterre, ce souverain vit surgir à son côté, dans son État même, un pouvoir destiné à le tenir en échec : le parlement. Tous les souverains féodaux avalent en l'habitude de consulter, dans les affaires importantes, leur curia, leur cour, composes des grands vassaux laiques et ecclesiastiques qui les entouraient momentanément Lorsque le roi etait fort, il ne suivai, le conseil de ses feudataires qu'autant qu'il le voulait bien. Quand il était faible, il se laissait conduire par l'avis de ses sujets les plus puissants. Tout cela était vague, flottant, sans précision. Mais en Angleterre, et bientôt aussi

en Écosse, la curia regis, la cour du roi, fit des progres importants depuis le x.nº siècle; son induence légale se consolida et s'étendit d'une manière considérable. Le consentement de la curie devint obligatoire pour tout nouvel acte de législation ainsi que pour l'établissement d'une nouvelle contribution. D'autre part, elle se constitua sur une base plus large et plus populaire, en s'adjoignant des représentants de la bourgeoisie, des deputés de toutes les villes placées immediatement sous l'autorité royale. Le sou verain, en outre, ne peut plus consulter certains de ses barons et prélats, à son choix; il doit les convoquer tous pour son conseil. En 1289, nous voyons la noblesse d'Ecoase assemblée pour décider de la succession au trône : dix évêques, douze comtes (earis), singt-trois abbes, onze prieurs et quarante-hait barons (lords). Ce ne sont pas les hôtes passagers et fortuits de la curra regis, c'est un parlement aristocratique régulier. Cependant, soixante ans auparavant, en 1230, nous constatons dejà que le roi Alexandre ne se contenta point de l'avis de ses magnats, mais quil. consulta aussi toute sa communauté, c'est-à-dire les représentants de tous les hommes libres ordinaires1. Des formules analogues reviennent avec une régularité croissante dans les actes royaux. Cette augmentation de l'influence légale de la bourgeoisie est contemporaine, ou plutôt elle est la conséquence naturelle de la grandeur et de la richesse beauceup paus considérables,

1. Statust Dominus rex Alexander, apud Striveling, per consilium et assensum corundum magnatum et todius communitatis snæ; Burron, History of Scotland (2º edit.), t. II, p. 81, note 3.

## 49 LÉGOSSE AU COMMENCEMENT DE L'ÉPOQUE MODERNE.

et partant de l'importance sociale croissante de l'élément urbain, dont le développement rapide est un des faits les plus caracteristiques dans l'histoire du xu° et du xmº siècle dans l'Occident entier. Les communes d'Angleterre et d'Écosse ne firent qu'im.ter l'exemple que les grandes communes d'Italie, d'Allemagne et de France venaient de leur denner, sur une scène plus modeste, il est vrai, et plus en rapport avec la petite étendue de leurs pays. Les citoyens de Perth et d'Alerdeen, d'Édimbourg et le Stirling, d'Ayr et de Haddington obtunrent des privilèges royaux constituant leurs villes en bourgs, c'est-à-dire en communes qui possecaient le droit de tenir marché, de trafiquer librement, d'administrer leurs propres affaires et, en cas de besoin, de se défendre par la force des armes. Il est évident que des corporations si importantes et si bien organisées avaient également le droit de faire entendre leur voix dans les conseils de la nation, obligées qu'elles étaient de supporter une forte part des contribations du royaume. Les quatre villes principales du midi, -Edimbourg, Berwick, Stirling et Roxburgh, - tonaient même une cour speciale, présidée par le grand-chambellan du roi, et rendant des décisions en matière de justice, de police et de législation locale. Cost une sorte d'imitation des importantes Lgues urbaines de Lombardie et d'Allemagne, une hanse écossaise; on employalt, même officiellement, pour cette conféderation le terme ansus'. L'esprit qui animait cea corporations était fort libéral et même démocratique Tandis qu'en Angieterre l'élection

1. Scots Acts, Record edition, t. I, p. 77.

des magistrats urbains appartenait exclusivement aux classes privilégiées de la bourgeousie, en Écosse tous les habitants de la cite qui jouissaient d'une bonne réputation prenavent part à la nomination de ses chefs

De même que la societé civile, l'éguse d'Écosse se modelait de plus en plus sur le régime suivi par les autres nations de l'Europe d'alors. L'influence romaine ne faisait que s'accroître sans cesse. De temps à autredes légats pontificaux se rendirent en Écosse pour y décider, non seulement des affaires ecclésiastiques, mais encore des contestations politiques et judiciaires Quoique, en théorie, les chapitres des cathedrales possédassent le droit d'élire les évêques, le pape s'arrogen très souvent la nomination des prélats. Les légats procédaient également à l'évaluation du dixieme des revenus ecclésiast ques et à son envoi à Rome, imposition qui amena déjà, à cette époque, des protesta tions indignées contre l'avidité et la rapacité de la cour pontificale. Il faut rendre cette justice à l'église d'Écosse que, autant que possible, elle a chercné à s'organiser d'une manière independante vis-à vis de Rome; et en, effet, elle obtant du pape l'autorisation de s'assembler en concile national sans permission pontificale particulière ni présence d'un légat (1225). Elle profita de cette liberté pour établir une législation ecclésiastique speciale et adaptée aux besoins du pays.

Ainsi se developpa l'Ecosse d'une manière paisible et avantageuse. Pendant plus d'un siècle, de 1175 à 1290, aucune guerre importante n'a interrompu son essor materiel. Les rois étalent pacifiques, bienveirlants et scucieux des interèts de leur peuple. Le commerce et le bien-être augmentaient dans une large

mesure: Berwick devint la rivale de Londres. Ces progrès brillants farent malheureusement arrêtés pour longtemps par suite de l'extinction de la dynastie de Fergus, en 1290.

Ce fut un véritable desastre, surtout parce que l'événement coinc.da avec la présence, sur le trône d'Angleterre, d'un monarque vigoureux, entreprenant et plem de talent, Édouard I. Ce souverain résolut de profiter de la lutte intestine, qui venait d'eclater en Ecosse entre les différents prétendants à la couronne et leurs partisans, pour renouveler, d'une mamère efficace et définitive, la soumission de ce pays à la suprematie anglaise. Il avait conçu le magnifique projet de reunir la Grande-Bretagne tout entlère sous une seule et unique domination et d'en faire ainsi une des premières puissances de son époque Déja, il avait réussi à incorporer à l'Angleterre la principauté celtique de (talles; et plusieurs fois il fut sur le point de mener également à bien l'entreprise, tout autrement considerable, de la soumission de l'Ecosse. Les rois de ce pays durent répondre en justice devant la cour r yale de Westminster, la pierre sacrée de Scone futtransportee à Lonires avec le morceau de la vraie. croix, conservé jusqu'alors, comme la plus précieuse relique du pays, à l'abbaye de Holyrood, presd'Edimbourg. A de certains moments en 1296, en 1304 et 1305. l'Écosse fut même directement annexée à l'Angleterre. Un fort parti anglais s'organisa au nord de la Tweed, parti forme par les Highlanders et dirigé par le chef de la fam ne noble la plus importante du royaume, les Comyn, venus probablement de Commes, en Flandre. La cour de Rome se declara en faveur de l'Angleterre et lança plusieurs fois ses foudres contro les adversaires de ce pays. Et pourtant, le sentiment national de la grande majorité des Ecossais était tellement fort, leur haine contre l'oppresseur ëtranger tellement violente, leur courage si grand, qu'ils finirent par vaincre l'ennemi, - malgré l'énorme disproportion des forces matérielles, malgré l'assistance qu'il trouvait auprès des traîtres, malgre l'excommunication et l'interdit pontificaux. Il est vrai que la résistance victorieuse du parti national fut favorisée par deux circonstances, l'une momentanée et fortuite, l'autre d'un caractère général et durable. Le premier de ces faits fut la mort d'Édouard I' au mi lieu de la lutte, en 1397, et son remplacement par un successeur incapable. Le second fut l'allance etroite et permanente, conclue par les patriotes écossais avec un autre adversaire des Plantagenets, la France L'alliance offensive et défensive, arratée entre cette puissance et l'Écosse en 1295, a été le commencement d'une union écroite entre les deux pays, union qui a subsisté pendant deux siècles et demi, et qui n'a éte dissoute que par les circonstances dont nous aurons à parler dans le présent ouvrage. La destruction définitive de l'alliance franco-écossaise, évenement qui seul a rendu possible la réunion de l'Ecosse avec l'Angleterre et le triomphe du protestantisme dans le nord de la Grande-Bretagne, est même un des faits les plus importants et les plus décisifs parmi ceux dont nous aurous à montrer les causes et les effets.

La grande victoire de Bannockburn, remportée en 1314 par Robert Bruce, roi d'Écosse, sur Édouard II, roi d'Angleterre, affermit l'indépendance du premier de ces pays. Ce résultat fut ratifié et sanctionné par le traité de Northampton, en avril 1328. Avec un 46 L'ÉCOSSE AU COMMENCEMENT DE L'ÉPOQUE MODERNE.

heroisme a limitable, les Écossais s'étaient soustraits à l'étreinte de leur puissante adversaire.

Mais quelque glorieux que fût ce résultat, quelque satisfaction qu'il dût inspirer aux Ecossais, ceux-ei ne pouvaient se tromper sur les conséquences désastreuses que cette longue luite de plarante ans, guerre civile autant que guerre étrangère, avaient oues pour leur patrie. « Lorsqu'Alexandre, notre roi, fut mort, dit une ancienne chanson populaire, ce fut fait de la foison de bière et de pain, de vin et de gibier. Notre or fut change on plomb . Le nombre des habitants avait diminue notablement, et leur industrie et leur bienêtre avaient baissé dans une mesure encore plus arge. Co sont la des dommages relativement faciles à reparer pour une nation forte et vivace; mais ce qui était plus permicieux et plus durable, était le caractère querelleur, indiscipliné, violent, batailleur que les Ec seais avaient acquis, les habitudes de meurtre et de rapine qu'ils avaient prises pendant le combat. Ils ont conservé ces traits distinctifs jusqu'en plem xvm° siècle. Chaque seigneur féodal se trouvait à la tête d'une bande féroce et avide de parents, de vassaux et de paysans, prêts sur son ordre à n'importe uel acte de sauvagerie, de rébellion, d'assassinat et te pillage. Les habitants paisibles et industrieux du Fife et des Lothians voyaient chaque année les Gaels armes, les Caterans, descendre des Highlands pour les priver par la force des fruits de leur travail. Aucune Li penale ne réussit à protéger efficacement ceux qui pennaent pour vivre contre caux qui pref raient ne rien faire et se nourrir aux dépens des autres. De temps en temps, il y avait des batailles rangées Jans Jesquelles les larges glaives et les attaques impétueuses des mon-

tagnards échouaient généralement contre les masses profondes et la forêt de lances des Sassenachs. Après une telle défaite, les Highlanders se tenaient tranquilles pendant quelques années, pour recommencer leurs incursions, quand leurs perfes sanglantes étaient oubliées. Entre temps, les habitants des frontieres continuaient leurs luttes et leurs brigandages contre leurs voisins anglais. Les doux nations se haissaient mortellement: les Anglais détestaient les Écossais, parce que ceux-cis'etaient défendus avec succès : les Écossais avaient en horreur les Anglais qu'ils croyaient toujours prêts à les mettre sous le joug. Les traites de paix formels eux-mêmes n'empêchaient guere de part et d'autre les actes d'hostinté, renouveles constamment, dans les districts de frontière Et la rudesse, la ferocité, la turbulence, l'indifférence pour la vie humaine, l'aversion pour tous les arts de la paix, l'égoisme atroce devinrent ainsi les traits caractéristiques de la nation écossaise. Le pays tout entier ressemblait à un champ de bataille, la nation à une armee constamment en campagne. Personne, pour amsi dire, ne mourait dans son lit, presque tous les habitants succombaient d'une façon violente, tués dans une bataille ou par la main d'un assassin ou par celle du bourreau. Le peuple et surtout la gentry et la noblesse étaient perpétuellement décimés par les luttes sanglantes, incessantes, sans trêve ni merci.

Le pouvoir central essaya en vain de mettre un frein à toutes ces passions sauvages. En 1424 commença l'œuvre de la législation systématique et régulière, destinée a elever la loi an dessus de l'état precare de simple contume, plus ou moins variable selon le caprice ou l'intérêt du juge. Malneureusement, si

## (8 L'ÉC)SSE AU COMMENCEMENT DE LÉPOQUE MODERNE

les lois étalent bonnes, il n y avait que les faibles pour les observer, tandis que les forts et les violents les consideraient comme lettres mortes. Les nobles se battaient cans les rues mêmes de la capitale, et les bourges is les y encourageaient, en leur passant par les fenêtres des lances et d'autres armes". Le pays entier, depuis les nontagnes de Calthness jusqu'aux marais de la Solway, n'etait plus qu'un théâtre de batailles et de menrires. L'Écosse ne montrait, il est vrai, aucun vice des nations faibles, mais elle possédait tous les défauts d'une nation débordante de force et d'énergle.

Dans de telles circonstances, l'existence même de l'Écosse aurait été impossible, et elle serait devenue une proie facile pour ses voisins du sud qui n'avaient jamais re ioncé à leurs prétentions sur elle, si l'Angleterre n'avait été entierement occupée, elle-même d'abord par la guerre de Cent ans, contre la France, et ensuite par les guerres civiles des deux Roses. Aussi a-t-elle dû laisser les Ecossais s'égorger entre eux, se contentant de châtier de temps à autre les borderers pour leurs raids sur le territoire anglais

Cette période terrible et stérile de deux siecles, les plus sombres de l'histoire de l'hicosse, est remplie en majeure partie par le règne d'une dynastie nouvelle, destinée à étonner le monde par le bruit de ses aventures. En effet, la famille de Robert Bruce s'éteignit tres rapi lement avec son fils David II, en 1370, et fut remplacée par la célèbre maison de Stuart. Celle-ci tirait son nom de la hante d'gnité de High-Stewart, d'échanson, qu'elle possédait à titre héréditaire. Un mariage heureux lui procura la couronne même. En

<sup>1.</sup> Caldenwood, History, I, 62.

1315. Gauthier le Steward avait éponsé la fille de Robert Bruce — Robert 1<sup>er</sup> — et, par conséquent, son fils fut reconnu sans difficulté successeur au trône, lorsque son consin, le roi Dav d II, fut mort sans laisser d'enfants

La couronne fut pour les Stuarts un don néfaste - à partir du jour où ils la posèrent sur leurs têtes, ils furent poursuivis par le malheur. Ce sort funeste fut, en grande partie, l'œuvre du hasard. Les Stuarts mouraient généralement assez jeunes, en sorte qu'il y avait presque constamment des regnes de mineurs Le troisième roi de cette dynastie, Jacques Ier, avait douze ans à la mort de son père; le quatrième et le cunquieme, Jacques II et III, n'en avaient que sept Jacques IV, à la vérité, était parvenu à l'âge de seize ans, à son avénement, mais Jacques V et Jacques VI n'avaient qu'un an, et Marie Stuart n'était âgee que d'une semaine, lorsque, nominalement, ils obt.nrent la couronne royale. Chacun de ces souverains ne gouverna en réalité que pendant peu d'années pour faire bientôt place à tous les désordres et à toutes les intrigues d'une regence. Dans de telles conditions, l'impunité était assured à tout crime, et l'aristocratic turbulente. desobéissante, belliqueuse et avide, pouvait regagner la puissance presque sans limites qu'elle avait possedée autrefois.

Telle est la part des événements fortuits dans la destinée des Stuarts; mais leur triste sort est dû aussi en tres grande partie aux défauts mêmes de leur caractère, qui reste merveilleusement constant pendant les longs siècles où ces monarques ont occupé une place importante sur la scène du monde. Ils possédaient beaucoup de qualités a mables et même émi-

PHILIPPSON. Marte Stuart.

A

nentes : l'esprit vif. une verve facétique, de la gaité. une eloquence entraînante, la grâce, un don d'initiative prête autant à braver le malheur qu'à profiter des occasions avantageuses. Ces princes qui semblaient si logers ne se laissaient pas facilement écrasor par les revers et poursuivaient avec une persevérance souvent admirable et leurs droits et leurs desseins. Mais ce qui leur faisant défaut était le ban sens, le taca politique, le souci de l'interêt géneral et le sentiment du devoir La race des Stuarts fut profondément égoiste anssi obstinée que légere, considérant tout au point de vue de ses avantages personnels et n'ayant pas le don de comprendre les nécessites de la situation generale des affaires, ni les exigences réelles du moment. Ils survirent presque toujours une politique contraire à celle que leurs véritables intérêts et les vœux de leurs sujets auraient dù leur prescrire. La plupart d'entre eux ont acquis les sympathies de leur entourage personnel, mais ils ne se sont jamais conc.lié d'une manière durat le colles de leurs prupies. Aucun Stuart n'a eté réellement populaire. Mais ce qui leur fut surtout impossible, ce fut de former un projet de Lague haleine, d'y travailler patiemment en silence, de l'exécuter au moment voulu et avec esprit de suite. En effet, l'obstination n'est pas identique avec la conduite ferme et constante. Chez aucun membre de cette famille on ne rencontre la véritable maturité de l'in temgence. Aussi ent-ils echoue dans la presque totante de leurs desseins, et ont-ils fim presque tous dans le malhe m.

On se fera une idee approximative de l'état de l'Ecosse, depuis 1371 jusqu'en 1542, date de l'avenement de Marie Stuart, et on aura en même temps la

notion des résultats obtenus par la famille régnante, lorsque l'on saura que, les sept rois qui se sont assis sur le trône durant cette période, un seul, le premier, a eu une mort paisible et natureile. Parmi les autres, deux, Jacques II et Jacques III, succombérent sous les poignards des seigneurs révoltés. Deux autres, Jacques II et Jacques IV, finirent leur vie sur le champ de bataille. Enfin Robert III et Jacques V, abandonnés et trahis par leurs vassaux, tombérent en démence et s'éteignirent misérablement, ayant per lu tout espoir et même toute lueur de raison. Telle était la situation politique de l'Acosse, lorsque Marie Stuart, enfant âgée de sept jours, succèda à son père Jacques V.

Les adversaires les plus constants et les plus dangereux des Stuarts étaient les membres de la famille de Douglas plus ancienne que la maison roya, e. D'origine flamande, les Douglas, des le xur siècle, avaient occupé une position éminente en Ecosse. Dans la guerre de l'indépendance, leur bannière, montrant un cœur saignant surmonté d'une fière couronne imperiale, avait toujours flotte aux premiers rangs des combattants. L'un après l'autre, leurs chefs et nombre de leurs proches avaient donné leurs vies dans le terrible combat contre l'ennemi héréditaire. Les Douglas étaient devenus la maison la plus populaire du pays, considérée par la foule comme personnifiant toutes les vertus nationales et guerrières. Ils avaient eté d'ailleurs récompensés et traités comme la première famille, après celle du roi, en obtenant tous les biens confisqués sur les Comyn, et notamment les comtes d'Angus, de Morton, de Galloway et de Buchan Après s'être elevés si haut, ils s'étaient peu à peu lassés de leur

position secondaire, d'autant plus qu'ils pouvaient faire valoir de meilleurs droits à la couronne que les Stuarts, pulsqu'ils descendaient, par les femmes, du fils aîne de Guillaume le Lion, tandis que leurs rivaux ne pouvalent se reclamer que du ills cadet du même souverain. Vers l'an 1450, les Douglas commencerent à s affranchir ouvertement du pouvoir royal, exercé par leurs compétiteurs, « Personne, dit un chroniqueur de l'époque, n'etait sûr dans le pays, s.l n'était un Douglas en l'homme d'un Douglas. » Quand le roi Jacques II les somma de lui rendre un prisonnier, ils le livrèrent, mais sans tête. Jacques, pour se venger, après avoir myité à diner au château de Stirnng leur chef, le comte Guillaume, l'y tua de sa propre main. Voilà les mœurs de l'époque l'Le pere de Guillaume provoqua le monarque, comme parjure et assassin, par un acte affiché à la porte du palais du parlement. Cette fois, le souverain l'emporta sur les Douglas, tua deux freres du nouveau comte, le força lui-même à s'enfuir en Angleterre et confisqua ses biens (1455). « Le soloit des Douglas se coucha dans le sang ». Mais, représentee par sa branche cadette, les Angus, la famille de Douglas prit sa revanche sous le régne suivant

Jacques III s'entoura de faveris de basse extraction, fort enviés pour cette raison et accusés en outre d'avoir obtenu du roi le banmssement d'un de ses frères et le meurtre de l'autre. Les seigneurs délibérèrent sur la manière de se débarrasser des favoris et de s'assurer du roi. « C'est moi qui vais attacher le grelot au chat», s'écria Architald Douglas comte d'Angus (1482). de là le surnom d'Attache grelot 'Bell-the-cat' qui lui est resté. Ses partisans et lui tuèrent en effet les amis du

souverain et le tinrent lui même en leur dépendance, jusqu'au moment où ils crurent pouvoir le détrôner Ils au inverent bataille à Sanchieburn, le mirent en fuite et, pour assurer entièrement leur succès. l'assassinèrent (1488). Pendant le demi-siècle qui suivit ces evénements, les Douglas possédèrent un pouvoir pour ainsi dire indépendant, rival de la puissance royale Ils avaient toujours à leur disposition une foule armée de borderers qui les suivaient parfont. À de certains intervalles, ils faisaient une petite incursion dans les rues d'Edimbourg, y égorgeaient leurs adversaires et inspiraient au roi et à son gouvernement une crainte salutaire

Leurs ennemis les plus redautables n'étaient plus les Stuarts, devenus les jouets et les victimes des partis, mais une autre familie noble, alhée à la maison royale, les Hamilton. Une sœur du roi Jacques III, Marie, épouse divorcée de rord Boyd, comte d'Arran, s'était mariée en secondes noces au chef de la maison des Hamilton, qu'obtint tous les domaines des Boyd proscrits et devint, en même temps, par ce mariage le proche parent du sonverain. Par conséquent, les Hamilton d'Arran s'efforcèrent de défendre, contre les Angus, les droits de la couronne qu'ils considéraient comme leur étant destinée en peu de temps.

Malgré ces luttes continuelles, l'Ecosse, jusqu'à un certain degré, augmentait en puissance et developpait même son organisation intérieure. Le dernier des nombreux groupes d'îtes voisins de l'Écosse qui eût encore conservé son indépendance, l'archipel des Shetlands, lui fut cédé en 1467 par le roi Christian l'ar de Danemark et de Norwège. La hiérarchie écossaise reçut sa forme définitive et son indépendance complète

envers l'église anglicane par l'institution d'un archevêché national, celui de Saint-André, en 1471; et vingt ans après, le pape institua encore une autre église métropolitame, à Glasgow. Les Highlands furent pacifiés, par suite de la faveur constante et active que le gouvernement, faible en ressources propres, y accorda à deux familles relativement civilisées, les Cordon comtes de Huntly, dans le nord-et les Camphell comtes. d Argyle, dans Louest. Avec l'aide de ces deux grandes. maisons, dont l'influence augmenta sans cesse, en livisa. les hautes terres et les îles en districts de shériffs, qui y maintinrent assez bien l'ordre public et empêcherent avant tout les incursions des caterans. Les Highlands obeirent désormais particulierement aux deux familles d'Argyle et de Huntly, et ils cessèrent il être un repaire de brigands. L'œuvre d'union, commencée par les souffrances supportées en commun pendant les guerres de l'indépendance, fut enfin consommée : hommes de la montagne et hommes de la plame s'unirent en un même sentiment national — ils ne furent plus qu'Écossais 1

Ce fut dans ce moment même que l'Angleterre reprit ses tentatives pour her l'Ecosse à son propre sort, et faire du royaume septentrional un vassal et un serviteur de sa propre politique.

Une telle tendance était bien naturelle de la part des Anglais. L'existence d'un État étranger et hostile, au delà de la Tweed, était pour eux un danger continuel. Ils se trouvaient gênés dans tous leurs mouvements, dans toute leur politique étrangère par cette épée, constamment dirigée de leur côté le plus vu nerable, et ils étaient d'autant plus impatients de se débarrasser de cette rivalité qu'au fond le peuple d'Écosse

était le même que le leur, sous les rapports de la langue, des mœurs et des institutions. Il leur semblait naturel que les Ecossais, conq fors moins nombreux et dix fois plus pauvres en ressources qu'eux-mêmes, se soumissent à leur haute direction.

Mais ils ne voulaient pas comprendre que les hommes du nord avaient pour eux une haine profonde, haine non scalement de voisins à voisins, mais aussi de frères à frères, la plus terrible de toutes. Pour éviter l'absorption donti Angleterre les menaçait, les Ecossais se jetèrent entièrement dans les bras de la France Pendant un certain temps, l'Ecosse et la France formerent, pour ainsi dire, une seule et même nation. Sept mille Écossais, sous le comte de Buchan, gagnèrent pour les Français contre Henri V d'Angleterre la bataille de Beaugé, en 1421 ; quelques mois plus tard, ils perirent presque tous, encore pour la France, dans la bataille de Verneuil. A partir de cette époque, les rois de France confiérent la garde de leur personne à une tronpe permanente d'Ecossais. Des seigneurs de cette dermère nation acquirent en France des richesses et des honneurs tels qu'ils n'auraient jamais pu en obtenir de semblables dans lour petite et pauvre patrie. Un Archibald Douglas devint duc de Touraine, son compagnon Buchan, connétable de France (1423). Le frère du roi Jacques IV est nommé grand am ral de France. Le chef des Hamilton possède le titre et les revenus de duc de Châtellerault. Un simple prêtre ecossais, André Forman, est élevé a la dignité d'ar-

<sup>1</sup> Voir le discours tres curieux qui fut tenu dans ce sens, au Parlement anglais de l'an 1523, M. Brosch, Geschichte von England, t VI (Gotha, 1890), p. 160.

chevêque de Bourges. En 1498, un ambassadeur d'Espagne à la cour d'Edimbourg rapporte à ses maîtres, les rois cathoriques: « Il y a beaucoup d'education française en Ecosse, et bien du monde y parle français. Car tous les jeunes genti-shommes qui n'ont pas de fortane s'en vont en France et y sont bien reçus, et pour cette cause les Français jouissent en Écosse d'une grando popularité »'. Lorsque, en 1515, le duc d'Albany prit en main la régence de l'Écosse, au nom de son neveu mineur Jacques V, il était completement français et de Fontainebleau. Il mit des garnisons françaises dans les seules forteresses qui meritaient ce nom en Écosse. Il créa le sieur de la Bastle gardien des Marches

En effet, Écossais et Français entreprirent en commun la luite contre la puissance qui était leur ennemie à tous, de père en fils. En 1512, le roi Jacques IV promit à Louis XII, alors en guerre avec l'Angleterre, d'attaquer ce pays du côté du nord. Il exécuta sa promesse, mais à son détriment, car lui et son armée succombèrent à Fiodden, le 9 septembre 1513. Si depuis cette terrible defaite les Écossais n'osèrent plus prendre l'offensive contre leurs voisins du sud, leur ancienne hostilité n'en dara pas moins. Une alliance défensive, dirigée expressement contre l'Angleterre, fut conclue en 1517 entre eux et la France

Cette ligue franco-écossaise avait été, et était encore au xvi siècle, un fait de la plus haute importance, de la plus grande gravité pour les deux pays de l'île

<sup>1.</sup> G.-A. Bergenboth, Calendar of Simancas letters, p. 175.

britannique. Aussi longtemps qu'elle subsistait, l'An gleterre restait confinée dans la situation d'une puissance de second ordre. Eile ne pouvait prendre un veritable essor qu'à la condition d'avoir à ses côtés une Ecosse amie. Mais, si pour l'Angleterre l'union avec l'Écosse était d'un intérêt capital, pour cette dernière il s'agussait d'une question vitale. Que l'on ne s'y trompe point : malgré l'intimité qui régnait entre les deux peuples pendant deux siecles et demi, les Francais n'ont jamais conquis réellement la sympathie de la masse de la nation écossaise. La différence de caractère, de mœurs, de coutumes était trop grande. Même les jeunes lords et les gentlemen qui avaient fait en France un long séjour se debarrassaient assez vite de leur vernis continental après leur retour dans leur patric. L'orgueil moprisant avec lequel les courtisans briliants et raffinés du roi très chretien regardaient leurs rudes et panyres amis d'Écosse avait le don de mettre ceux-ci dans une colère furieuse Lorsque le roi Henri II et le parlement de Paris accordérent aux Écossais une lettre genérale de grande naturalisation, ils le firent sur un ton qui mettait en pleine lumière l'enorme supériorite de la France On la comparait à Rome dont l'amitié avait été avidement recherches comme un immense blenfait par les petites nations barbares. On parlait de l'assistance armée, fournie par les Ecossais pendant la guerre de Cent ans, comme d'un service obligatoire 1. Aussi le duc d'Albany, régent pour Jacques V, ne devint-il jamais populaire,

<sup>1.</sup> Teulet, Relations de la France et de l'Espagne avec l'Écosse, t. I. p. 303 et suiv

à cause de ses habitudes et de son entourage français. Quand il fut parti, son ami et lieutenant d'Arces de la Bastie fut assassiné, et tout le monde favorisa la fuite des meurtriers, en sorte que le crime resta impuni.

L'Écosse ne pouvait sortir de son état de guerre continuelle, de sa misère, de son ignorance et de sa barbarie qu'à la condition d'être en bons rapports avec ses voisins de la même île, de participer à leur industrie, à leur commerce, à leurs colonies, d'être une avec eux par la politique, comme elle l'était déjà par le sang et par la langue. L'avenir de la Grande-Bretagne l'exigeait, sa grandeur et son influence universelle étaient à ce prix. On peut dire que l'immense développement de la puissance britainique dans le monde entier, ce fait d'une si enorme portée historique, aurait été impossible si l'alliance entre l'Écosse et la France avaient toujours subsisté

Il est évident que les Ecossais du xvi siècle ne pouvaient pas entrer dans de telles considérations; ils ne se préoccupaient même pas des avantages immédiats qu'une ligne avec l'Angleterre devait apporter à leur pays Mais il était assez naturel que, la dynastie regnante et le gouvernement étant alhés à la France, l'opposition aristocratique se tournât du côte de l'Angleterre. L'Écosse ne contenait pas encore un partianglais proprement dit; l'animosite contre les voisins du sud était telle encore en 1540, qu'il était impossible à un ambassadeur anglais de trouver à se loger

<sup>1.</sup> TEULET, I. c., p 9-15. — BUCHANAN, Historia Scotiae, Avre X.H. — BURTON, History of Scotland (2° edit.), t. III., p 91 et su.v.

à Édimbourg, sinon sur l'ordre exprès et severe du roi d'Écosse'. Mais il y avant dans la noblesse des onnemis de la royauté des Stuarts qui était fortement unie à la cour de Fontainebleau. Déjà les adversaires du malheureux Jacques III — son propre frère et les Douglas, - étaient d'accord avec le gouvernement anglais. En 1491, deux gentilshommes écossais conspirerent avec Henri VII d'Angleterre pour sui livrer leur jeune roi Jacques IV. Le premier monarque de la dynastic des Tudor chercha, d'ailieurs, par tous les moyens à aviver en Écosse l'influence anglaise. Ainsi, on 1502, il maria sa fille Marguerite à Jacques IV, evenement d'une importance bien plus grande qu'on ne pouvait le prévoir alors. Cent et un ans plus tard, il donna le trône d'Angleterre à l'arrière petit-fils de Jacques IV.

Malheureusement pour l'avenir immédiat des deux pays, le successeur de Henri VII ne suivit point sa politique sage, modérée et habile. L'humeur tyrannique et violente de Henri VIII préférait les moyens brutaux et l'emploi de la menace et de la force à l'art d'une diplomatic prudente et patiente. L'aversion des Écossais pour les manières et les tendances trop exclusivement françaises du duc d'Albany, régent de 1513 à 1524, aurait certes procuré à l'Angleterre de nombroux partisans, que celle-ci, par la douceur et par la modération, aurait pu constituer en un partipolitique solide et permanent. Mais Henri VIII preféra agir par un coup de force: il menaça les Écossais d'une guerre immédiate, s'ils refusaient de chasser

1. Sadler Papers, I, 3.

leur regent gallophile (janvier 1522), il avait espéré que, le gouvernement d'Albany étant déja fort ébranlé, l'intervention anglaise lui donnerait le coup de grâce. Co fut tout le contraire qui arriva. Le sentiment national des Écossais se révolta contre une telle tentauve d'immission étrangere dans les affaires intérieures de leur pays. Toutes les dissensions furent oubliées; l'Angleterre fut considérée de nouveau comme la vieille ennemie. Les états d'Écosse répondirent a Henri en termes d'une fermeté remarquable. « Nous devons absolument rejeter la demande de renvoyer le régent ; et si, pour cette cause, nous sommes menacés d'une invasion, que pouvous-nous faire sinon en appeler à Dieu pour notre ben combat défensif et agir desormais de même que nos ancêtres et prédeces seurs ont éte onligés d'agir autrefois pour la conservation de ce royaume? » Ils ne se contentèrent pas d'un si fler langage. Avec l'aide pecuniaire de la France, as reunirent une armée de 80,000 hommes, pourvue de quarante-cinq bonnes pièces de canon en bronze, et entrerent ainai en Angloterre (1522). Celle-ci, occupee par la guerre contre François let, n'avait que 16,000 hommes pour se défendre contre une attaque. si formi lable. Seule la profonde incapacité d'Albany sauva l'Augleterre et réduiait la lutto à une simple guerre de deprédation et de pillage. Le cardinal Wolsey, premier ministre de Henri VIII, comprit fort bien qu'il fatlait entrer dans une autre voie pour réussir 🛦 établir en Ecusse l'influence anglaise. Au moyen de subsides a stribués aux personnages les plus influents, il

<sup>1.</sup> Henri VIII aux états d'Écosse, 13 janv. 1521 [2], Teuler, I, 26

arriva à faire reconnaître le jeune roi Jacques V, neveu de son propre souverain, comme maître du pays, en dépouillant le duc d'Albany de la régence. Il entretint, pour l'usage du jeune roi d'Ecosse, une garde de neux cents hommes d'armes et lui envoya de riches cadeaux et des ambassadeurs pormanents, qui devinrent, en même temps, les propagateurs zélés de la politique anglaise. Enfin, il gagna l'homme le plus influent d'Écosse, le chancelier Jacques Beaton, archevêque de Saint Andre. Wolsey fut récomponsé de tant d'efforts par la conclusion d'une paix formelle entre le royaume du nord et celui du sud.

Un des hommes d'État les plus éminents de son époque. Wolscy commença ainsi à prendre l'Ecosse dans les mailles de la politique anglaise. Il caressa même l'idée de faire épouser Marie Tudor, alors enfant unique de Henri VIII, par Jacques V qui, de cette manière, aurait réuni un jour sur sa tête les couronnes des deux pays idée superbe et féconde, qui aurait épargne bien des malheurs à chacun des deux royaumes et fondé la grandeur britannique lès le mil.eu d i xyre siècle !

Mais l'œuvre entière de Wolsey fut détruite après sa chute, en 1529. Abandonné à ses propres instincts, Henri VIII revint au système de la violence. Il se ligua avec les barons écossais mecontents, surtout avec les Douglas, et avec les Borderers du Liddesdale, et envoya une armée, sous les ordres du comte de Northumberland, « afin d'entrer dans le royaume d'Ecosse et d'y détruire, dévaster et brûler bié et villes, au plus grand ennui de l'ennemi ». Northumberland remplit sa tâche glorieuse avec un plein succès, mais le résultat, évidemment inévitable, fut d'exaspèrer

contre l'Angleterre l'immense majorité du peuple écos sais et le roi Jacques V lui-même. Ce jeune souverain, qui avait lui-même hérité de sa mère le caractère passionné et violent des Tudor, se tourna de nouveau résolument vers la France que, dès l'an 1534, il assura de son entier dévouement<sup>1</sup>. Au lieu de choisir pour compagne une princesse anglaise, il épousa en 1537 Madeleine, fille de François I", et la jeune femme étant morte au cours de la même année, il s'unit à Marie de Lorra ne, princesse appartenant à la famille des Guises, la première et la plus influente de la France, après la famille royale'. Marie de Lorraine était la fille aînce des douze enfants de Claude de Guise et d'Antoinette de Bourbon. Son premier époux. te duc de Longueville, avant été tué à la tête de sa compagnie, Belle, d'une taille élevee, d'une élégance et d the distinction rares, la jeune venve de vingt-deux ans avait vii sa main briguée par Henri VIII lui-même, après la mort de Jeanne Seymour, trassieme femme de ce monarque. Cepeniant, avec l'assentiment du roi François I<sup>st</sup>, elle refusa de sacrifier sa jeunesse à un mari tel que le souverain d'Angleterre<sup>3</sup>. Celui-ci vit avec fireur se préferer un petit roi d'Ecosse, et l'hostilité entre l'oncle et le neveu devint plus grande encore par ce mar age. Les partisans des Douglas et

Jacques V à François I<sup>2</sup>, 16 février 1520 [4]; Teuler, I, 79.

<sup>2</sup> L'histoire des nombreuses négociations auxquelles ce mariage donna l'eu à été racontée avec beaucoup de falent dans un livre récent : E. Barst, Les mariages de Jacques V Paris, 1889).

<sup>8.</sup> Voir Jean Kaulek, Correspondance politique de M. de Custillon (Paris, 1889 Castillon était ambassadeur de Francois le auprès de Henri VIII

des Anglais furent perserutés et mis à mort avec une cruanté systématique. Jacques accorda une assistance armée aux Irlandais qui s'étaient révoltés contre l'Angleterre Il convint avec son oncle Henri d'une entrevus à York, pour le seul plaisir de l'y faire attendre en vain, avec toute la pompe de sa cour royale.

Cette offense personnelle blessa si cruellement Henri VIII que dans sa fureur il ne songea plus qu'à la tuine complète de son neveu. Il renouvela toutes les prétentions des Édouard quant à la suprématie de la couronne d'Angleterre sur l'Écosse et réunit des troupes pour réaliser ces revendications. D'autre part, Jacques V se prépara a le prévenir et à entrer en Angleterre, à la tête du ban féodai. Mais sa violence, son avidité et la dureté qu'il avait montrée envers sa noblesse, avaient indisposé ses vassaux contre lui. Au moment décisif, il se vit abandonné par eux ; l'attaque de quelques centaines d'Anglais, à Solway Moss, suffit pour mettre en déroute toute son armée (1542). Cette honte lui brisa le cœur et obscurcit sa raison. Il se retira à son château de chasse de Falkland et s'y mit au lit, refusant toute consclation, toute conversation même. On lui annonça que le 7 décembre, an château de Linhthgow, lui était née une fille, son unique rejeton. Il se contenta de murmarer: « Cela commença par une femme, et cela va finir par une femme », faisant allusion à cette circonstance qu'une fille de Robert Brace avait porté la couronne dans la maison des Stuaris. Il mourut peu de jours après, le 14 décembre 15421. Tels furent les tristes

1. Les ventables dates de la na sance de Marie Stuart et de

auspices sous lesquels Marie entra dans la vie· l'Écosse sous le poids d'une defaite houteuse, son pere tue par le chagrin et par le désespoir.

Le combat entre le parti français et l'influence anglaise, dejà si important, si décisif par lui même, s'était et outre doublé d'une lutte religieuse, destinée à prendre blantôt d'immenses proportions. La territle guerre de rel gion qui, pendant le xvr siècle, divisa l'Europe entière et fit couler le sang sur mille champs de bataille, le combat acharné et passionné que se livrèrent la foi traditionnelle et la réforme, inaugurée par Luther et continuée par Calvin, avaient commencé leurs ravages en Écosse, comme dans les autres pays

Nous avons vu que l'ancienne église culdée avait disparu d'Ecosse sans laisser de traces. La hiérarchie catholique avait triomphé sur toute la ligne Mais ici comme partout ailieurs, sa victoire complete devint la première cause de sa decadonce, par la richesse et la puissance temporel e mêmes que cette victoire lui procura. La piété, les intérêts religieux, la science diminuérent : la capidité, l'ambition, le goût de tous les plaistra sensuels s'accriront. Les bénédices occlesiastiques furent regardes avant tout comme sources de revenu. Le clergé écossais eut sa part dans cette corruption genérale de l'ordre spirituel. Depuis le xiii siècle, cent ans à peine après la destruction des rites culdes, les conciles nationaux dénoncent en termes amors la dégénération des ordres monastiques et l'immoralité du clorgé séculier. Ces plaintes et ces reproches se répètent avec une régularité effrayante.

la mort de son père sont constatées par Chalmans, Mary Queen of Scots, t. 145, d'après les données offinelles.

Les rouvoirs publics finissent par s'en émouvoir. En 1424, le Parlement adresse, au nom du roi, une remontrance soiennelle aux chefs des couvents de Bénédictins et d'Augustins, à cause des vices insupportables de leurs moines, et les menuce de la suppression complète de leurs établissements. Mais ces exhortations ne produisirent qu'un effet à peine passager. Bientôt les scandales provoqués par le concubinage des prêtres, par le trafic des indulgences, par la nonrésidence des évêques et des cures, par la pluralité des bénefices ecclesiastiques, reprirent de plus belle. L'élan et l'esprit religieux, l'enthouslasme pour la foi avaient disparu de toutes les parties de la vaste organisation hiérarchique. La religion était devenue un grand fétichisme, destiné systematiquement à enrichir la caste sacerdotale, mais ne parlant point au cœur, ne consolant pas le malheureux et ne contenant point le mechant'. Le peuple avant perdu toute confiance en des gens qui ne croyaient plus ní en eux-mêmes ni en la religion dent ils se prétenda ent les serviteurs. On voyait avec colere un cardinal écossais passer son temps à banqueter et à jouer aux cartes et aux dés, perdant ou gagnant trois mille écus en une seule nuit 9. L'immoralité des couvents anglais, devoilée et dé-

Pour l'ensemble de ces abus, dans les autres pays de l'Europe, on peut comparer, entre autres, mon volume La contre-revolution religieuse au XVI<sup>o</sup> siècle (Brune es et Paris, 1884 p. 4 et suiv.; F. v. Bezold, Geschichte der deutschen Reformation (Berlin, 1886), p. 78, C. v. Huerlen, dans les Mémoires de l'Acad de Bavière, t. IV (1884), p. 37 ss.; Dittrich, dans le Histor-Jahrbuch der Görres-Gesellschaft, t. V. (1884), p. 515 ss., 371 ss.

S DAVID LINDSAY, The tragedy of the cardinal PHILIPPSON. Marie Stuart.

## 66 L'ÉCOSSE AU COMMENCEMENT DE L'ÉPOQUE MI DERNE

noncée par Henri VIII au monde entier, afin de justiher leur sécularisation, fit une profonde impression en Écosse où il n'y avait que trop de familles dont une femme: sœur, fil.e ou même épouse, était la maîtresse du curé, de l'évêque ou d'un simple moine. Un prélat écossais qui, avec un louable courage la défendu de toutes ses forces la cause de son Église contre la Réforme victorieuse, Jean Leslie, évêque de Ross, se voit pourtant force de faire le triste aveu que voici . Poussé par l'avidité, tout le monde cherchait à obtenir les abbayes et autres offices ecclésiastiques, en sorte que la plupart des dignitaires se plaisaient dans la paresse dans l'abondance de toutes les choses, dans les joies et les voluptés du monde, abandonnaient le culte divin, négligearent le devoir d'hospitalité et s'adornament à la luxure. Dans de telles orconstances, les pieuses contributions et les aumônes étaient employées abusivement pour la bonne chère, et les sommes offertes pour le soulagement des miséres des pauvres servaient à augmenter les jouissances des riches 1. » Le catechisme, imposé au clergé d'Écosse par le dernier archevêque catholique de Saint-Andre, prouve par le texte de ses commandements mêmes que la prédication avait presque entièrement cessé de la part des prêtres séculiers. Il est vrai que ce catéchisme était destiné à être sorgneusement caché aux yeux des laiques?. Le mauvais exemple était donné par les prélats; même les premières attaques de l'hérésie ne les réveillerent pas de leur torpeur et de leur paresse :

<sup>4.</sup> LESLIE, 317

<sup>2.</sup> Keite, Affairs of church and state in Scotland (ed de la Spottiswood Society, Edimb., 1844), t. 1°, p. 5, note 1.

ils ne songèrent nullement à se remettre à prêcher et à enseigner, ni même à amender leur vie. Le peuple qui ne connaissait du catholicisme que les vaines cérémonies et qui détestait le clergé, se laissa entraîner par les novateurs '.

L'union intime entre la famille régnante et la France eut pour conséquence d'introduire de nouveaux abus dans l'église écossaise. Imitant l'exemple donné par les rois très chrétiens, les souverains d'Écosse faisaient passer les benefices ecclésiastiques aux frères et aux cousins des courtisans aux fils cadets ou même naturels des barons et d'autres personnages influents, qui souvent les affermaient ou les louaient en guise de commende en sorte que les institutions destinées à la cure des âmes ne servaient qu'à apaiser la soif de richesse et de plassir des nobles2. Les plus hautes dignités de l'Église devinrent la proprieté des bâtards de grande maison : amsi l'archevêque de Glasgow qui, à la tête de ses soluats, trouva une mort peu ecclésiastique sur le champ de bataille de Flodden, était le fils naturel de Jacques III Comment le peuple aurait-il

<sup>1.</sup> Leslie, 588. — Cet a neur n'est certes pas suspert de calomnics onvers le clergé. Ses plaintes sur l'état moral du clergé écossais, dans la première moitié du xvi siècle, sont d'ailleurs confirmées par un très zélé catholique écossais de cette époque, Nikian Winzer, dans ses Certain Tractates, publiés pour la première fois a Ingo stadt, en 1582, et récemment réimprimés par la Scottish Text Society, Édimbourg, 1882.

<sup>2.</sup> Exemples: Leslie, livra IX, p. 381 et suiv. — L'évêque de Ross prétend que ces abus dans la collation des dignités ecclés astiques furent une des causes principales de l'origine et du succès de l'hérésie en Écosse

68 L'ÉCOSSE AU COMMENCEMENT DE L'ÉPOQUE MODERNE.

pu conserver du respect pour une léglise qui avait perdu si entièrement sin caractère spirituel et sacré pour devenir le domaine des rejetons illégiumes des grands seigneurs?

A une époque où elle etait déjà menacée des plus graves dangers, elle ne sungeait qu'à étendre démesurement son influence et sa grandeur. Au tempa de la Réforme, le clerge d Écosse comptait 4,600 membres, un ecclesiastique sur 174 personnes. Dans ce grand nombre, il n'y avait que 2,500 curés et vicaires, et 2,000 moines et religieuses sous la direction de 60 abbés et prieurs, charge terrible pour un pays aussi petit et aussi pauvre que l'Écosse. Les propriétes immi bilières. de ce clergé nombreux étaient estimées à la moitié de toutes les terres du royaume1: évaluation probablement bien exageree; mais qui proave, et qui provoquait aussi de nouveau l'envie portée par la population laique à la richesse de cette caste qui, au lieu d'em ployer ses immenses revenus au service de Dieu et à la consolation des pauvres, les dépensait pour les agréments et les plaisirs d'une vie mondaine, on pour acquerir et consolider son pouvoir temporel.

Il est une source de revenus ecclesiastiques qui, de tout temps, a eu le don d'irriter spécialement les pipulations des campagnes : la dime. Le paysan qui, au prix de son travail quot dien, avait grand'peine à gagner le pain de chaque jour pour lui-même, pour sa femme et pour ses enfants, se voyait, avec chagrin et avec colère, dépouillé du dixième des pauvres fruits de son labeur par un suré qui ne se montrait jamais

Skelton, L 201.

dans la paroisse, ou par un abbé qui menait la viebrillante et dissipée d'un seigneur temporel. En outre le prêtre disposait de mille manières, plus oppressives les unes que les autres, pour extorquer au modeste laboureur oa artisan de l'argent et des valeurs de toute sorte. Les innombrables actes ecclesiastiques, obligatoires sons peine d'excommunication et partant de ruine temporelle aussi blen que spirituelle, entraînaient des frais tellement considérables qu'ils détruisaient des familles entières. Les chansons populaires de l'époque ne laissent aucun doute sur la haine profonde et générale que ces exactions avaient allumée contre l'Eglise au cœur des populations. Le père de famille qui, à la mort de chacan de ses parents se voyait prive de sa me.lieure, et souvent de son unique vache (kurk cow), ainsi que du meilleur vêtement du défunt (upmost cloth), ne pouvait guère nourrir des sentiments de respect et d'affection envers le serviteur de Dieu qui le plongeait dans la misère.

C'est précisément à la fin du xv° et au commencement du xvr° siècle que la hiérarchie semblait destinée, en Écosse, à absorber la propriéte et la puissance de tous les autres états du pays. Jacques Beat, u, archevêque de Saint André, aspirait ouvertement au gouvernement du royaume<sup>1</sup>. Les dermers rois, et surtout Jacques V, avaient montré la plus grande faveur au haut clergé, ils s'étaient appuyés sur lui et l'avaient enricht et agrandi, pour l'opposer à la noblesse. En effet, le prélat n'était point, comme le baron, un guerrier turbulent, prêt à tout mement à tirer le glaive

<sup>1</sup> Jacques V s'en plaignit longuement au pape Paul III; TEURT, I, 81 et suiv.

contre le monarque; il n'avait pas, comme lui, d'enfants légitimes auxquels i, faudrait assurer de vastes domaines et de hautes dignités heréditaires, il n'avait pas, comme le lord, intérêt à affaibir la couronne. Au contra,re, pourvu que le pouvoir central lui fût favorable et le laissât participer à la direction des affaires, le haut dignitaire ecclésiastique avait tout intérêt à le maintenir et à le fortifier, aux dépens d'une aristocratie hi stile à la grande situation temporelle de l'Eglise. Le roi trouvait donc dans le haut clerge un excellent allie et, en outre, un bon conseilier. La plupart des dignitaires ecclesiastiques etaient instruits et intelligents, ayant étudie à l'étranger, à Paris et à Rome, ces capitales intellectuelles et politiques de l'Europe d'alors; ils avaient, par consequent, vu du pays et possédaient une connaissance profonde du monde et des affaires du continent, avec lequel l'Écosse entretenait des rapports si intimes et si suivis. « Les prelats, dit un diplomate anglais qui leur était très hostile, sont les seuls hommes instruits de la cour<sup>1</sup>. » Aussi Jacques V, sévere et tyrannique envers la noblesse, choisit-il ses confidents presque exclusivement parmi les prélats, et composa-t-il son conseil d'ecclésiast, ques 2. Il semblait avoir l'intention de dépoumer entièrement l'aristocratie en faveur du clergé. Tandis qu'il appauvrissant constamment la première par des pénalités, par des confiscations de pretendus domaines royaux et par des procès de haute trahison, il carichissait les prêtres qui etaient ses

1. RALPH SADLER State papers, 1, 47.

<sup>2.</sup> Lettre de l'agent anglais Barlow; Calendar of State papers, Heari VIII, t. V, p 36

favoris. Les grands offices, et surtout celui de chancelier, qui autrefois avaient éte donnés aux chefs de l'aristocratie, passerent aux évêques depuis le commencement du xvi siècle La présidence de la Court of session fut confiee à un abbé; le plus haut tribunal du royaume semblait destine à proteger l'œuvre de la spoliation de la société civile. Des bruits alarmants irritaient la noblesse au plus haut point contre les envalussements de l'ordre ecclésiastique et contre le roi qui le soutenait. Ce fut une des causes principales pour lesquelles c.le abandonna Jacques V à Solway Moss. Au contraire, ne devait-elle pas accepter avec tote les doctrines d'une secte nouvelle qui condamnait toute hierarchie, qui ense gnait que les dîmes n'appartenaient pas aux ecclés astiques1, qui, en consequence, promettait à l'aristocratie la possession des immenses propriétés dont elle se croyai. frustrée par l'Église?

Celle ci avait entre les mains une autre arme dont elle se servait de préférence, surtout en Ecosse, pour enchaîner la societé civile, mais qui, d'autre part, la rendaît odieuse aux laïques . c'était la juridiction ecclésiastique, notamment dans les questions de mariage. L'Église avait tellement étendu les degrés de parenté charnelle et même spirituelle, prohibitifs de l'union matrimoniale, qu'il était devenu quasi impossible de se retrouver dans ce dédale. Il suffisait que des parents au huitième degré des deux parties eussent eu une haison même passagère et illégitime pour empêcher le mariage sans une dispense de l'erdinaire du diocese. Les conséquences de cette législation

<sup>1.</sup> J. Knox, History of the Reformation in Scalland (édit. Day.-Laing), I, 193

étaient particulièrement terribles pour un pays aussi petit et aussi isolò que l'Ecosse. Un témoin qui, certes, n'est pas suspect, l'archevêque-primat de Saint-André, rapporte au pape même, en 1554, [que telles étalent les relations de parente entre les familles nobles d'Ecosse, qu'il était presque impossible pour un filsde bonne maison de trouver un parti qui ne tombât dans les limites des degrés prohibés. Le clergé profita de cet état de choses, non seulement pour accorder les dispenses selon son bon plaisir et suivant les dons qui en accompagnaient la demande, mais aussi pour fournir aux époux désireux de divorcer des prétextes étuolissant l'... galite et, par consequent, la nuilité de leur mariage. On trouvait toujours des témoins qui affirmaient sous la foi du serment que l'un des époux avait eu des rapports légitimes ou extralegaux, ou bien était en relation spirituelle, de parrain, avec une personne parente à un degré que conque de l'autre partie<sup>1</sup>. On peut donc dire que tous les intérêts de famille et mêmo les caprices matrimoniaux de la gentry et de la noblesse écossaires dépendaient entièrement de la décision ecclesiastique. Quelle immense influence morale et sociale du clergé; quel ponyoir, en outre, sur la distribution de la proprieté privée! Le droit de succession dans les familles aisees du pays était, au fond, réglé par l'Église, qui avant à décider de la légitimité ou de la non légitimité des enfants et do leurs pretentions à l'héritage de leurs parents.

L'exécution des jugements de l'Église était assurée par l'excommunication qui frappait impitoyablement

<sup>1</sup> lanks, Scotland before the Reformation; Quarterly Review, t. LXXXIX, p. 49 et suiv.

le refractaire. Or l'excommunication comportait aussi la perte de tous les droits civils et même, si le coupable s'obstinait à ne pas se soumettre. l'emprisonnement à v.e et la confiscation des biens. En 1535, vingt cinq ans encore avant l'adoption du calvinisme comme religion de l'Etat, le Parlement passa un acte pour renforcer les peines temporelles, conséquences de l'excommunication. Tous les auteurs de l'ecoque sont unanimes à nous depeindre les graves abus que le clerge avait l'habitude de commettre dans l'emploi de cette arme terrible. On excommuniait, du hant de la chaire, ceux qui venaient de voler une cuiller en os, ou une bêche, ou des poules et des cies. On delivrait, pour de l'argent, des lettres de malédiction contre tous ceux en général qui violeraient les droits et les propriétés de l'acheteur".

Amsi s'accumulait en Écosse une somme d'amère hostilité, de plus en plus grandissante, contre l'Eglise régnante. La bourgeoisie pauvre et inculte, antant que la noblesse, enviait profondément la richesse toujours croissante des clercs. Toutes les deux, elles craignaient de voir passer entre les mains des prêtres la propriété entière du paye. Les paysans ne supportaient qu'à leur corps défendant les exactions du ciergé. La juridiction ecclesiastique était devenue à la fois odieuse et ridicule a la nation. La corruption, le materiansme pratique et l'esprit mondain, qui prévalaient parmi les prêtres de tous les degrés, leur avaient enlevé l'estime et le respect de la société civile et avaient fin par tuer, dans cette dernière, l'attachement à l'Église et à la religion elles-mêmes.

Knox. I, 39. — Burton, III, 332.

### 74 L'ÉCUS-E AU COMMENCEMENT DE L'ÉPOQUE MODERNE.

C'est precisément dans les classes inférieures que l'opposition religieuse avait engendré et favorise l'eclosion d'opinions et de sectes hérétiques. Les doctrines de Wyclif, ce grand précurseur anglais de Luther et de Calvin, avaient rapidement fait leur chemin dans les districts des frontieres anglo-écossaises. Déjà pendant les premières années du xy siècle, peu de temps apres la mort du théologien d'Oxford, nous rencontrons dans le sud-ouest de l'Écosse, dans la province de Kyle, ses disciples, les Lollards, les bourdonnants, cour qui chantent à mi voix les psaumes et chants sacrés en langue vulgairo, défendus par la hiérarchie romaine. Le code, datant de cette époque et appelé Regiam Majestatem, menaco les hérétiques de la mort par le feu. En effet, un Lollard est brûlé en 1400, un autre en 1408, à Saint André. Une loi de l'an 1421 est spécialement dirigée contre les partisans de Wyclif et preserit au pouveir temporel de se mettre à la disposition de l'Église, afin de les exterminer totalement. Les hérétiques, toutefois, ne se laisserent pas convaincre par ces violences, et peu de temps après, en 1433, nous entendons parler de nouvelles persécutions, non moins steriles, qui les frappent Leur nombre n'en fit que croître, fait prouvé par le zelo fanatique de Robert Blackater, archevêque de Glasgow, qui en 14s4 dénonça en une fois trentequatre Lollards du Kyle an pouvoir civil. Leurs heresies, d'aille irs, se rapportaient plutôt au gouvernement et a la discipline de l'Église qu'à ses dogmes!.

Les deux siècles qui précèdent la Réforme sont caracterisés dans l'Europe envière par la publication

<sup>1.</sup> KNOX, I, 10.

d'ecrits populaires de tout genre, attaquant avec viclence le clergé, la cour pontificale, le pape. L'hostilité contre les clercs était répandue dans tous les rangs de la société laïque, et en particulier dans les classes moyennes et inférieures. Ce même phénomène se fait également remarquer en Ecosse. La haute position que les évêques y occupaient, et la vie riche et opulente qu'ils y menaient et qui confrastait si fort avec la pauvreté générale du pays, les rendalent assez indifférents à ces attaques. Con modément installés dans leurs somptueux palais, ils se moquaient des satires des poetes si faibles et si pauvres; ils trouvaient probablement que c'étaient là des plaisanteries, quelquefors un peu fortes, mais au fond assez amusantes. Ils ne s'apercevalent pas, les aveugles, que ces présies légères, populaires, récitées avec délices dans la cabane du paysan et dans l'ateller de l'artisan, sapaient lentement mais sûrement tout l'édifice hiérarchique de Rome par leurs coups incisifs et répétés. Robert Henryson, bien connu par ses fables, combattit le haut clergé, sans ménager les cardinaux et même le pape, et il montra tout ce monde « amerement torturé dans les flammes de l'enfer ». Un prélat, sir Robert Inglis, abbé de Culross, oubliant sa position ecclesiastique, lança sa Saure générale contre les chefs de l'Église, « si orgueilleux de leur prélature qu'ils ne veulent jamais précher ni prier, si adonnés aux courtisanes qu'ils ne s'en séparent ni nuit ni jour. » Un drame satirique, « Les moines de Berwick », ridiculise, avec beaucoup d'esprit et de verve, les habitudes plates et vulgaires et les mœ irs dissolues du clergé régulier. Enfin, des ballades populaires sans nombre chansonnent les abus et les péchés-de toute sorte des prêtres.

Mais l'adversaire poétique le plus dangereux, le plus profond et le plus haut place de la hiérarchie fut Sir-David Lindsay. — le premier qui ait osé l'attaquer à visiere levée. Né vers 1490, d'une famille ancienne et noble, il fut éleve en compagnie du roi Jacques V. dont il devint l'ami et le confilent. Cette position privilégiée lu: permit d'exprimer ses opinions et ses sentiments avec une entière franchiso. Savant et écrivain distingué, il ne fut pas sculement homme d'Etat et diplomate, mais auss, le poète de la cour. Sans posséder une imagination bien vive ni un sentiment profond, il brille par l'observation très nette de la realité, par la facilite et la richesse de sa langue, par un sens très développe du comique. Chacun de ses coups porte et produit une blessure cuisante; et ils sont surtout dirigés contre le clerge. Rien n'échappe à sa vorve satirique: ni la luxure et la sensualité des « papes, patriarches et venerables prelats », mi les grossières voluptés des moines, ni les exactions des curés et des vicaires, ni l'injustice des cours ecclésiastiques, ni l'absurdite d'un rituel latin que les desservants, eux-mêmes, ne comprenaient point. If ne se complait pas seulement dans les lieux communs des fabliaux, des ballades et des saures populaires; au contraire, il dévoile les maux qu'un clerge avide et tyrannique infligeait alors au pauvre peuple d'Ecusse, dans tous les détails, avec autant de vérité que de noble colère. Il traduit dans un langage clair, net, varié, incis, et tranchant, les sentiments qui se trouvaient au fond de tous les cœurs. Voilà ce qui explique l'immense succès des poesies de David Lindsay, sa popularité universelle et durable. La cour du roi ne se lassait pas d'entendre réciter ses drames satiriques, bien que leur execution

remplit des journées entières, depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, et dans chaque cabane des Lowlands en répetait avec une joie farouche ses attaques contre une hiérarchie dégénérée et currompue.

Tous les essais pour conserver la pireté des dogmes et le respect du clergé echouerent. En 1512, Alexandre Stuart, fils naturel du roi Jacques IV, changea l'hôpital de Saint-Léonard, à Saint-André, en collège universitaire, « dans l'intention de conserver la barque de saint Pierre, ébranlée par les tempêtes, et de relever l'état déclinant le l'Église ». En bien, le second principal de ce collège, Gavin Logie, pencha déjà vers l'hétérodixie, de sorte que « avoir lu aux sources de Saint-Léonard » devint le synonyme d'être un hérétique.

Ainsi le sol était bien préparé en Ecosse, lorsque les premiers germes le la réforme religieuse y furent apportés de l'étranger. Les relations entre le pays et le continent étant assez frequentes, par suite des voyages d'études des jeunes Ecossais et de l'alitance étroite avec la France, les hérésies de Martin Luther s'introduisirent tout naturellement dans la Calédonic. Comme celles de la secte des Lollards, elles ne trouvèrent au commencement d'adeptes que dans les classes modestes : petits bourgeois et clergé inferieur. C'est un fait que l'on observe également pour les premiers protestants des Pays Bas'

En Écosse, le prem.er martyr des nouvelles doctrines

<sup>1.</sup> Lyon, History of St Andrews, t. II, p. 244.

<sup>2.</sup> FERD. VANDER HAECHEN, Bibliographie des martyrologes protestants néerlandais (La Haye, 1896), t. I. p. in et suiv

78 LÉCOSSE AC COMMENCEMENT DE L'ÉPIQUE MODERNE.

fut Patrick Hamilton, jeune homme de vingt-trois ans. qui, à Writenberg, s'était assis aux pieds de Luther et de Melauchth n. Il fut brûié en 1528, devant le vieux Collège de l'Université de Saint-André<sup>1</sup>. Le protomartyr ne fut pas long à être suivi dans la mort par des compagnons d'infortune : peu de temps après lui. Henri Forrest n. ınta aussi sur le bûcher, comme Martiniste, c'est-à-dire Luthérien, également au siège du primat d'Ecosse. Le confesseur même du roi, Seaton, professa publiquement la dectrine de la justification exclusive par la foi, et il n'évita la mort du feu que par un fuite rapide au dela de la frontière anglaise. En 1534, la persécution recommença de nouveau. Day d Stratoon et Norman Gourlay furent briles dans le voisinage même de la capitale. Quatre ana plus tard, leux jeunes gens, les nommes Russel et Kennedy, subirent le même supplice; et en 1539 en fit mourir sur le bucher cinq Lutheriens à la fais, presque tous appartenant au clergé inférieur, dans le château d Élimbourg. Un sort plus clément était réservé au chevalier Jean Borthwick. Cité en 1540, pour cause d heresie, devant les evêques reunis à Édimbourg, il renssit à s'enfuir en Angleterre où il reçut le meilleur accueil de la part du roi Henri VIII. Tandià qu'en Ecosse il était condamné à mort par contumace et son portrait brûle par la main du bourreau, lui-même fut-

t Knox, I, 17. — Les récits de Knox, de Calderwood, etc., sont fort emphatiques, et destinés à faire croire à l'immédiate expansion des sentiments novateurs; ce qui est absolument contraire à a vérité. Il fairt donc en rabattre beaucoup de leurs récits.

envoyé comme ministre d'Angleterre auprès des princes protestants d'Allemagne <sup>1</sup>.

Tels sont ceux qui, jusqu'à la fin du règne de Jacques V, ont été punis pour leurs héresies luthémennes. Comme on vient de le voir, leur nombre n'est pas considérable Certes les souffrances de ces quelques martyrs ne nous touchent pas moins vivement que s'ils avaient été légion ; la douleur était la même pour chacun d'eux, et les tortures physiques et morales ne peuvent se mesurer d'après un chiffre. Ils montrèrent une fermeté, une force de conviction, une sérénité admirables devant les horrours de la plus atroce des morts. Mais il faut bien l'avouer : pendant de longues années leur exemplo n'enrôla guere de nouveaux soldats sous la bannière de la Reforme. Ce peuple qui, à l'exécution des premiers heretiques, criait: « Brûlez-le, brûlez le! » n'était pas encore prêt à abandonner l'Église de Rome, malgre toute son hostilité envers le clerge. Son extrême ignorance et sa simplicité intellectuelle l'empéchaient de rompre résolûment avec toutes les traditions d'un long passé qui lui semblaient aussi naturelles et auss necessaires que de respirer, de boire et de manger. Il manquait encore de chefs, de guides, pour oser arriver à une telle extrémité. Le catholicisme, au contraire, avait trouvé des defenseurs aussi zelés que puissants dans les chefs politique et ecclesiastique de l'Écosse: le roi Jacques V et l'archeveque primat de Saint-André

L'hostilité dont le roi Jacques fit preuve envers son oncle maternel, Henri VIII d'Angleterre, des le com-

<sup>1</sup> LESLIE, t. IV, p. 452

mencement de son regne, se manifesta aussi sur le terrain religieux. A peine le Tudor eut-il abandonné l'Église de Rome que le Stuart s'en déclara le defenseur. Le pape Clément VII lui envoya un chapeau et une épec consacrés, pour le désigner comme champion de la foi contre son voisin schismatique. L'empereur Charles-Quint essaya de l'attirer dans son alliance, le combia de compliments honorifiques et se déclara prêt à le proclamer roi d'Angleterre, a la place de l héretique, son oncle. Nous savons dejà que, pour mettre un frein aux desordres de sa noblesse, Jacques conclut une union intime avec le Laut clergé de son royaume. En vair Henri lui conseilla-t-il à différentes. reprises l'imiter sa propre manière d'agir, en se séparant de Rome et en supprimant les couvents, les citadelles les plus fortes du ponvoir pontifical. Jacques refusa avec fermete ; il repoussa également la deman le de livrer à leur persécuteur les Anglais catheliques, réfugiés sur le sol écossais.

Le roi fut confirmé dans sa fidénté envers la religion traditionnelle par son principal conseiller, David Beaton, l'adversaire le plus formidable, par sa position et par sa haute capacité, que la Reforme naissante ent rencontre en Ecosse. David était le neveu de Jacques Beaton, archevêque de Saint Andre. Eleve en France, il avait montré, dès sa jounesse, des qualites extraordinaires comme savant et comme homme d'état, et avait ainsi attire sur lui l'attention du gouvernement français, qui l'avait promu à la dignité d'évêque de Mirepoix En 1538, le preint avait negocie, avec un plem succes, le mariage de Jacques V avec Marie de Guise Ce grand service le recommanda puissamment à son souvera n' qui ne jugea désermais que d'après ses

conseils, et le combla de ses faveurs. David devint le coadjuteur de son oncle et, en 1539, son successeur commo archevêque de Saint-André; quelques mois auparavant, sur la demande du roi le pape lui avait déjà conferé la pourpre cardinalice. Beaton était le véritable maître de l'Ecosse, plutot que le roi, paresseux et adonné aux plaisirs et à la debauche. Le cardinal voyait dans la révolution religieuse, manguree par Luther, non seulement une révolte contre l'autorité de l'Eglise dont il était un des princes, mais encoreun danger pour le pouvoir royal et pour la sécurite et l'innité de l'État, et il lui resista avec une énergie passionnée Henri VII. aussi bien que les partisans de la réforme luthérienne et calviniste considéraient David Beaton comme leur plus grand et presque comme leur unique adversaire en Écosse

Et pourtant, les idées de réforme flottaient alors tellement dans l'air ambiant de tous les pays d'Europe. la conviction de la nécessité absolue d'un changement radical dans les institutions ecclésiastiques était si profonde et si générale, que le nombre des partisans des idées nouvelles augmenta lentement mais sûrement au nord de la Tweed. En 1539, le duc de Norfolk écrivait des districts septentrionaux de l'Angleterre à un ministre de Henri VIII: « Tous les jours arrivent chez moi quelques gent'lishommes et quelques prêtres réfugiés d'Écosse pour avoir, comme ils disent, étudié les saintes Écritures en anglais: us prétendent que, si on les prenaît, on les mettrait à mort'. » Mais les réformes d'Écosse commencèrent à sentir qu'ils étaient en nombre, et à montrer qu'ils n'étaien, plus d'humeur

Cal. of State papers, Henry VIII, t. V, p. 154.
 Pellipson. Marie Stuart.

### 82 LÉCOSSE AU COMMENCEMENT DE LÉPOQUE MODERNE

à endurer passivement les persécutions. Le parlement de ce pays se crut obligé d'adopter un acte spécial, punissant d'une manière tout particulièrement sévere ceux qui renverseraient les images saintes on attaqueraient les couvents. Toute infraction commise contre les cérémonies ou les dogmes de l'Église, et même la contestation de la suprématie papale fut menacée de la peine capitale<sup>1</sup>. Les stipulations draconiennes de ce suatut prouvent elles-mêmes la grandeur du danger que semblaient courir ses instructions odicielles de l'Eglise. La poésie populaire changea de ton, elle aussi. Au lieu de saures dirigées contre le clerge, d'un caractère plutôt négatif, ne faisant preuve d'aucune conviction positive et précise, nous rencontrons de véritables hymnes, conçues dans l'esprit et dans les tendances de la Reforme. Les auteurs de ces chants aimaient surtout a se servir de mérodies populaires depuis des siècles, dont ils changeaient le texte, souvent fort équivoque, en vers exprimant la gloire du Seigneur et la confiance absolue et exclusive en Jésus-Christ. Un de ces pietes sacres, Jacques Wedderburn, dut quitter sa patrie pour eviter la persécution et se réfugier en France, ou il mourut à Dieppe.

Le rui lui-même, quelque dévoué qu'il fût à l'Eglise était convaincu de la nécessité de mesures reformatrices, afin d'en amender les nombreux abus. Il assistait avec toute sa cour aux représentations des drames satiriques de son ami Lindsay, et après la fin de la comédie, il s'adressait parfois aux évêques présents pour leur rappeler leurs défauts et pour les menacer, s'ils ne changeaient pas leur propre manière de vivre

<sup>1.</sup> Acts of Scot. Parl , t. II, p. 7.

et les mœurs de leur clergé<sup>1</sup>. Le même parlement qui venait d'édicter des peines si terribles contre toute infraction à l'orthodoxie romaine promulgua en 1541 un acte contre les abus de l'Église; en exposant que, « la négligence dans le service de Dieu, la grande malhonnêtete de l'Église, en ne donnant pas satisfaction à l'honneur du Dieu tout-puissant, ains, qu'au saint sacrement de l'autel, à la Vierge et à tous les saints, et enfin la méchanceté et la mauvaise conduite des ecclésiastiques sont la cause et la raison de ce que l'Église et ses serviteurs sont méprisés et traités avec hostilité. Afin d'y remedier, Sa Grâce le Rol exhorte et prie publiquement tous les archevêques, ordinaires et autres prélats, et en général tout clerc, selon sa position, de se réformer eux-mêmes ainsi que leurs subordonnes, dans leurs manières et actions envers Dieu et envers les hommes". »

Toutefois, cette tendance d'une réforme dans la discipline du clergé n'avait rien d'anticatholque; nous la rencontrons même chez les souvers ns et les évêques du pays le plus orthodoxe et le plus fanatique, l'Espagne. En général, la religion romaine et sa domination n'avaient pas été sériensement entamées en Écosse à la mort de Jacques V. L'hostilité nationale envers l'Angteterre, devenue schismatique, servait à retenir dans le giron de l'Église l'immense majorité du peuple écossais. Anglais et hérétique semblaient être des termes identiques. Sur le champ de bataille ou au milieu des luttes quotidiennes sur les Borders, les hommes du nord aimaient à injurier leurs adver-

t. Cal. of State pap , I, e , p. 170.

<sup>2.</sup> Acts of Scot. Part., 1., 370.

saires, en les appelant hérétiques et schismatiques. Un nouvel élément d'opposition et d'hostilite s'était introduit entre les deux moitiés de l'île britannique et avait élargi le gouffre qui les séparait déja depuis des siecles. Mais nécessairement tous ceux qui désiraient en Écosse la victoire de la Réformation, — et leur nombre al.ait toujours en s'augmentant, - tournaient leurs regards vers l'Angleterre. Parti réformé et part, anglais devinrent synonymes en Écosse. Un avenir brillant était-il réservé à ce parti? ou l'Écosse était-elle destinée à devenir à tout jamais l'adversaire religieuse de l'Angleterre, aussi bien qu'elle en était dėjà l'adversaire politique?

Tel est ce dilemme, dont on ne saurait nier l'énorme importance. Car ce n'est pas seulement l'avenir de la Grande-Brevagne, mais aussi l'avenir du protestantisme, de la liberté de conscience et de la liberté politique dans l'Europe entière, qui dépendaient de sa

# DEUXIÈME CHAPITRE.

# L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

Le malheur qui depuis un siècle s'était acharné sur la dynastie des Stuarts l'avait frappée de nouveau. Jacques V était mort à l'âge de trente ans, laissant le trône à une enfant de sept jours : une longue minorité, avec ses competitions et ses luttes, menaçait encore de détruire en Écosse toute paix et toute securité. Mais la noblesse du pays retrouva dans la defaite et dans le désordre le patriotisme dont elle avait manqué si souvent dans des circonstances plus heureuses Elle regla immediatement les affaires de la nation, en confiant l'éducation de la jeune reine à sa mère, Marie de Guise ou de Lorraine<sup>1</sup>, et en donnant la régence à l'héritier le plus proche de la couronne, le comte d'Arran, chef de la famille de Hamilton. Elle croyart, en effet, que l'enfant serait mieux gardee par sa propre mère, et le royaume, par celui qui, comme successeur présomptif, avait tout intérêt à le conserver en bon état. L'arrangement, tel qu'on venait de le prendre, constituant une défaite non seulement pour

1. L'on sait, en effet, que les Guises n'étaient qu'une branche cadette de la maison ducale de Lorraine. Aussi signaient-ils tous, non pas de Guise, mais de Lorraine.

#### 30 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNES-TE DE MARIE STUART

le parti français, mais encore pour le parti clérical. Le premier aurait désire voir Marie de Lorraine à la tête des affaires publiques. Quant au second, il avait eu de bonnes raisons de croire que Jacques V avait destiné les hautes fonctions de régent au cardinal Beaton qui, après la mort du roi, produisit en sa faveur un testament, signé par ce monarque. Mais le prélat était alors profondément impopulaire, comme matigateur et conseiller principal de la politique qui avait amene la défaite et la mort du roi, de manière que le nouveau gouvernement n'eprouva aucune difficulté pour se débarrasser de ce dangereux compétiteur. Il fat accusé d'avoir conspiré avec la France pour mettre l'Écosse à sa discrétion et d'avoir forgé lui-même le prétendu testament royal; il fut interné, en conséquence, dans une forteresse et menacé même d'être livré à son pire ennemi, le roi Henri VIII. Par haine de la reine douairière et du cardinal, le régent penchait plutôt du côté de l'Angleterre et même de la réforme rengiouso. Il fut regardó par les protestants comme un « doux serviteur de Dieu, aimant fort à étudier les saintes Écritures' ». En effet, il laissa proposer au parlement un bill, accepté par celui ci et publié en mars 1543, et qui permit de lire « et le Nouveau Testament et l'Ancien, en langue vulgaire, en anglais ou en écossais, d'après une bonne et fidèle traduction' ». Il donna lui môme à Williams et à Rough, deux no vateurs que le cardinal avant déja destinés au bucher,

<sup>1.</sup> Cal of State P., Henry VIII, t. V., p. 235. — Hamilton Papers, dans Reports of Royal Commissioners of Historical Manuscripts, t. XI, p. 205 et surv.

<sup>2.</sup> Acts of Scot. Parl., II, \$15.

l'autorisation de prêcher publiquement. Ces faits étaient considérés comme autant de succès pour le parti anglais.

Henri VIII trouva donc la voie ouverte pour rattacher l'Ecosse à son propre système politique. D'ailleurs le caractère d'Arran favorisait singulièrement une telle entreprise. C'était un homme d'une intelligence absolument médiocre, très variable dans ses projets, se regardant comme un fin politique, parce qu'il n'avait ni foi ni loi, et avec tout cela facile à conduire par un esprit supérieur : Tout ce qu'il décide aujourd'hui, il le change demain », disait de lui Marie de Lorraine<sup>1</sup>. Avec un peu de modération et d'habileté, en flattant l'amour propre personnel du régent et l'amour propre national des Écossais, en excitant davantage la mefiance des gouvernants contre la reine mère et contre le cardinal, Henri VIII aurait pu l'emporter facilement dans son projet principal: la conclusion d'un traité de mariage entre la petite reine et son propre fils et successeur présomptif, Edouard. L'union de l'Ecosse avec l'Angleterre, ce but vers lequel les Plantagenets avaient tendu en vam pendant de longs siècles, aurait été réalisée du coup

Mais Henri croyait n'avoir besoin d'aucun menagement envers ses voisins du nord. Il les supposait terrifiés par la nouvelle défaite de Solway-Moss et par les dangers de la minorité, prêts à se jeter dans ses bras sous toutes les conditions Quant à Arran, îl espérait le tenir dans une dépendance complète en le leurrant par la promesse de donner a son fils la main de

<sup>1.</sup> SADLER, State Papers I, 75-115. — Cal of St. P., Henra VIII, t. IV, p. 269

la princesse Elisabeth, fille du roi et d'Anne Boleyn. La faction catholique et française serait désarmée par l'envoi de Reaton en Angleterre. En outre le roi était súr de se créer un parti considérable en Écosse, par la rentrée dans ce pays du comte Angus et des autres Douglas qui avaient cherché un refuge dans ses états devant l'hostilité de Jacques V, ainsi que des lords faits prisonmers à Solway; comme rançon, il leur imposa l'obligation de travailler pour lui, et se fit envoyer leurs fils ou parents les plus proches en otages de leur fidélité Les comtes Cassilis et Glencairn, les lords Sommerville, Gray, Maxwell, O.iphant et Fleming s'engagezient de la sorte à soumettre leur patrie à la domination anglaise. Ainsi appuvé il demanda tout simplement qu'on lui Lyràt .mmédiatement l'enfant - Marie Stuart - pour être gardée et élevée en Angleterre, que l'Écosse fût gouvernée par un conseil, composé d'indigenes, mais qui fussent nommés par lul ; enfin, qu'il fût assure de la constante bonne volonté des Ecossais par l'admission de garnisons anglaises dans les trois forteresses principales de leur pays : Edimbourg, Stirling et Dumbarton. Bref, il exigea la complète soumission du royaume septentrional. Son meilleur diplomate, Sir Kalph Sailer, fut envoyé à Edimbourg en mars 1543, avec l'ordre de mettre ce beau plan à exécution et de no rien rabattre de ces modestes exigences. Pour leur donner plus de poids. Henri plaça sur la frontiere 4.000 soldata sous les ordres de lord Lisle, destinés. en cas de besoin, à assister Angus et les antres par usans de l'Angleterre<sup>1</sup>.

1 Cat., I c., V, 242

Mais l'ambassadeur trouva la situation des affaires en Écosse bien différente de l'idée que son maître s'en était formée. Ce petit peuple énergique ne songeait nullement à faire litiere de l'indépendance millénaire pour laquelle il avait versé son sang sur tant de champs de bataille. Les dessems du roi rencontrèrent une résistance générale Le frere d'Angus, Sir George Douglas, un de ces « Écossais assurés » qui venaient d'être renvoyés des prisons anglaises, ne le cacha point à Sir Ralph. Si les Anglais, lui dit-il, essaient de nous soumettre, « il n'y a pas de si petit garçon qui ne lui jette des pierres, et les femmes même mont les combattre avec leurs quenouilles, le peuple préférera plutôt mourar contre eux, et beaucoup de nobles avec le clergé entier s'y opposeront de toutes leurs forces 2 ». Au contraire, les menaces du vieit einemi eurent le résultat de raviver les sympathies pour la France: « le royaume entier murmura qu'on aimait mieux mourir que de rompre les anciennes l'gues avec elle" » Le parti anglais se v.t completement paralysé par le courant hostile de l'opinion publique. Le sentiment féodal faibat devant le sentiment national : les propres yassaux des nobles partisans de l'Angleterre signifièrent aux lords assurés qu'ils les abandonneraient et même les combattraient, s'ils osaient se déclarer pour Henri VIII. A peine pouvaient ils compter sur leurs serviteurs personnels. Avec la meilleure volonté, ils n'auraient pu rien faire pour le roi; et comme ils étaient avant tout des égoïstes et des ambitieux, dénués de tout scrupule, ils commencerent bientôt à

<sup>1.</sup> SADLER, State Papers, 1, 70.

<sup>2</sup> Ibid , p. 168

### 90 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

faire volte-face, maigré toutes les belles assurances qu'ils lui avaient données. Henri chercha en vain à les retenir et à les encourager par des envois réitérés de sommes assez considérables, ils acceptaient parfaitement son or, mais ne l'en trahissaient pas moins. Angus lui-même devint tiède envers son allié et bienfaiteur'.

Le dernier service qu'ils lui rendirent, et il était sincère, fut le conseil pressant d'user, envers leurs compatriotes, des moyens d'amitié et de bienveillance. Que le roi montre de la patience, lui écrivirent ils et wi firent ils dire par Sadler; l'essentiel est que le mariage sont convenu et fixé; ce point gagné, le reste s'ensuivra tout naturellement, en temps et lieu. En attirant les jeunes gentilshommes écossais à sa cour, et en les traitant avec bonté et prévenance, le roi est sûr d'avoir bientôt pour lui tonte la noblesse. — Le parle ment, reuni en mars 1543, chercha également le moyen de mettre d'accord l'opinion publique et la volonté du roi. Il envoya des ambassadeurs pour y conclure, non seulement une paix formelle, mais aussi le mariage entre l'héritier de l'Ai gleterre et la jeune souveraine d'Écosse. Celle-ci resterait dans sa patrie jusqu'au moment de la célébration de l'union; mais pour assurer entre temps Henri VIII de la fidélité des Écossais, ceux-ci lui enverraient comme otages quatre de leurs principaux gent.ishommes, et pour l'assurer des bons sentiments de la jeune reine, ils admettraient dans l'entourage de celle-ci un certain nombre de dames et de seigneurs anglais. Le est vrai que le parlement pres-

Ibid., p. 187, 255, 313, 326, 330, 331. — Cal. of St. P.,
 Co., V., 341

crivit des stipulations très precises, destinées à conserver à l'Écosse dans l'avenir une indépendance entière et à réduire le futur règne de monarques anglais à un gouvernement nominai, toute la réalité du pouvoir étant reservée à un vice-roi indigène<sup>1</sup>

Sans doute, il y avait là quelques conditions tres dures à accepter pour Henri; cependant il aurait pu obtenir encore mainte concession de detail, et avant tout, le principe du mariage anglo-écossais était accepté. C'etait l'essentiel. D'ailleurs, la noblesse qui prédominait au parlement, et qui était beaucoup plus anglophile que la grande majorité de la *gentry* et du people, n'aurait pas pu pour le moment aller plus loin à l'encoutre des desirs du Tudor. Tout le parti catholique étalt en mouvement, irrité, menaçant. Derrière les murs de sa prison, Beaton avait trouve moyen de communiquer avec le dehors et de lancer l'interd... sur l'Écosse entière ; le clergé, qui s'apercevait de tout le danger de la situation et qui voyait dans le primat son chef unique et son défenseur, lui obéit strictement Les conséquences de cette censure extrême furent terribles pour un pays, encore entièrement organisé sur le pied d'une nation catholique. Aucun mariage ne pouvait s'y conclure, aucun enfant n'était baptisé. aucun mort enterré, aucune confession entendue, sinon m articulo mortis. Les cloches se taisaient, les eglises restaient fermees aux fidèles. Comme la fête de Pâques approchait, le peuple, sevre de toute consolation spirituelle, menaça de se soulever et de délivrer le cardinal par la force, si on ne le mettait en liberté et si l'on ne faisait lever ainsi l'interdit intelérable. Le

1. Acts of Scot Part., II, 411 et sulv.

régent, faible et inconstant, fut tellement effrayé qu'en effet il renvoya Beaton dans sa résidence archiepiscopale de Saint-Andre, en ne maintenant son exil que pour la forme.

Clest au milieu de cette effervescence et des progres évilents du parti anti-anglais, étroitement uni au part, catholique, qu'arriva en Ecosse la reponse du roi aux proposițions des ambassadeurs de ce pays. I, se contentait de laisser la petite reine dans sa patrie, mais à la condition que six comtes, évêques et barons fussent envoyés à Londres, en guise d'otages. Et condition plus importante: le royaume septentrional de vait se soumettre sans delai ni restriction à la supré matic de l'Angleterre. Si Henri VIII permettait gracieusement à Arran de continuer à porter le titre de regent, ce n'était que pour être guidé en toutes choses par un conseil dont la totalité, ou du moins la majorité, serait nommée par le gouvernement de Londres. En outre, l'Ecosse aurait à dénoncer immédistement toutes ses anciennes alliances, et notamment celle avec la France, et à s'obliger à n'en conclure désormais qu'avec l'autorisation de l'Angleterre.

Ge fut encore une fois, sous une autre forme, l'exigence d'une soumission absolue. Et le roi avait soin d'ajouter que, si l'on n'obtempérait pas à sa volonté, a il mait la faire respecter par la force! ».

Les Écossais répondirent à l'insolence du Tudor par une nouvelle explosion de fureur nationale. Le cardinal recouvra sa fiberté complete II en profita pour convoquer le clergé à Saint-André; et cette auguste as-

He would follow his purpose by force; Cal. of St. P.,
 t., V. 280.

semblée appela ouvertement le pays a la guerre contre le tyran hérétique (mai 1543)

Mais le régent n'osa pas aller si loin. L'assistance que la France avait promise aux Ecossais n'était plus possible, car ce pays était attaqué lui-mêlne par l'empereur Charles-Quint, allé maintenant avec Henri VIII. Arran convoqua donc un parlement, composé exclusivement de ses partisans et des lords assurés Cette assemblée, desireuse avant tout de maintenir la paix, proposa un nouveau traité. A l'âge de dix ans, Marie Stuart serait envoyée en Angleterre et sans delai ultérieur mariée au prince Édouard. Les conditions de roi, quant aux otages et à la formation immédiate d'une cour d'Anglais pour la petite souveraine, furent acceptées. D'autre part, le nom et l'independance du royaume d'Écusse seraient plemement conservés

Pour le moment, Henri ne pouvait espèrer davantage, Pressé lui-même, d'ailleurs, de prendre part a la guerre contre François I<sup>er</sup>, il signa ce traité le 1<sup>er</sup> juillet 15-43, à Greenwich. Quelques semaines plus tard, le parlement écossais le ratifia également. Tout semblait terminé, et l'union entre l'Angleterre et l'Écosse établie et cimentée d'une manière défin.tive.

Mais à ce moment même, le parti catholique entra en scène avec une vigueur et une énergie remarquables. Il sentait qu'il avait pour lui l'opinion publique. Dirige par un homme de la force et du courage de David Beaton, il frappa un grand coup. Les chefs principaux des Highlands, les Lennox, Argyle et Huntly s'unirent aux chefs des Borders, les Hume, les Kerr, les Scot; ils rassemblèrent leurs vassaux, leurs serviteurs et tenanciers et formèrent ainsi une armée de plus de dix

## 94 - L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

mille hommes. Cette force s'empara sans aucune difticulté de l'enfant et de sa mère et les emmena à Stirling, ville qui, par son éloignement de la frontière anglaise et par la proximité des Highlands, semblait au parti catholique un refuge beaucoup plus sûr que Linlithgow ou même Édimbourg (juillet 15431).

Point de doute que ce coup d'État ne se soit fait avec l'assentiment de Marie de Lorraine. Jusqu'à ce moment, sa conduite avait été fort habile, digne de l'ecole pratique de haute diplomatie et de tromper.e transcendante, établie alors à la cour de Fontainebleau. Afin d'endormir provisoirement la vigilance de Henri VIII, elle s'était montree très dévouée à l'Angleterre; elle avait exprimé le désir de pouvoir s'y retirer, comme en un asile tranquille et sur; e..e avait même su gagner les bonnes grâces du rusé Sadler, en telle sorte qu'il émit l'epinion qu'elle etait la seule personne raisonnaule du royaume. Mais en même temps, elle avait cherché à éveiller les scupçons du diplomate anglais et de son maître contre Arran et Angus, et à leur recommander le cardinal, son a l.e. Elle avait reassi, en effet, a mitiger leur hostilité envers Beaton, avec lequel elle était constamment en secret accord. Ce qui lui important, était de renverser Arran, d'empêcher Angus et les lords assurés de se saisir du penvoir, et de l'obtenir pour elle-même ainsi que pour le parti français et catholique avec lequel elle était liguée par ses antécedents. par ses liens de famille et par ses intérêts. La tour-

<sup>1.</sup> Diurnal of Occurrents in Scotland, p. 28.

<sup>2.</sup> Sadier, State Papers, t. I. p. 84 et suiv.

nure que les affaires venaient de prendre l'encourageant fortement. Le petit peuple murmurait contre Arran, détesté non seulement comme Lérétique, mais encore pour avoir vendu le royaume au Tudor; il haissant franchement Angus et les traîtres alliés avec lui. On les chansonnait publiquement, en les accusant d'être corrompus par les angelus de Londres. Le transport de la jeune reme à Stirling, exécuté sans qu'il y ent la moindre résistance de la part du régent, unt définitivement à néant l'autorité d'Arran et la remplaça par celle de la reine-mère et du cardinal

En vain le pauvre Arran chercha-t il à ressaisir le pouvoir, même aux dépens de sa dignité personnelle En quittant clandestinement Édimbourg, il courut a un château appartenant au lord Livingstone, Callander, où le cardinal se trouvait alors. Il s'humilia profon dément devant le prélat, lui demanda parden et lui promit de se mentrer désormais bon catholique et adversaire de tous les schismatiques et hérétiques du monde. Ses deux prédicateurs peu ortholoxes, Wirliams et Rough, furent éloignés de sa cour.

Son avilissement arrivait trop tard Tout en accucillant avec bienvoillance la brebis égarée qui re venait au bereail, le parti clérical ne se laissa pas détourner de ses projets par le repentir du régent. Quelques jours après la honteuse rétractation d'Arran, les chefs des catholiques se réunirent à Stirling pour affermir et pour légaliser leur victoire. La petite re ne fut solennellement couronnée (11 sept. 1543); et l'année suivante, sa mère fut chargée de la présidence d'un nouveau conseil de régence, composé de ses partisans. A partir de cette époque, Arran ne porta plus que le nom de régent, tandis que le pouvoir effect. f

## 96 L ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART

avait passé entre les mains de Marie de Lorraine et de l'archevêque de Samt-André.

Les événements se développérent désormais avec une grande rapid. é Un legat papal, Marco Grimani. patriarche de Velise, arriva en Ecosse pour encourager et pour soutenir le parti des fidèles et pour empêcher le mariage anglais'. Henri VIII se trompa encore une fois de moyens, en voulant intimider les Ecossais par des actes de violence. En pleine paix, il fit saisir les navires écossais qui se trouvaient dans les ports anglais. Cet acte injustifiable ne servit, naturellement, qu'à exciter davantage encore les passions politiques et rengieuses des Écossais. Sadier n'était plus sûr de sa vie dans les rues d'Edimbourg; un coup de pistolet fut uré contre lui : il se réfugia dans un château fort des Douglas, et de là il regagna la frontière (nov. 1543, heureux d'avoir échappé à la fureur des Ecossais. Le misérable Arran dut répéter sa retractation devant le parlement et devant le peuple. La permission de lire la Bible en langue vulgaire fut retirée; au contraire, on ordonna aux évêques de rechercher soigneusement et de punir les hérétiques avec la dernière rigueur. Sous prétexte que Henri avait rompu la paix, prétexte que la violence de son tempérament leur avait fourni, les Ecossais déclarèrent le traite de Greenwich nul et non avenu (décembre 1543).

La rapture était consommée entre les deux pays qui, quelques mois auparavant, avaient semblé si fortement unis. Le despotisme et l'étourderie de Henri VIII,

<sup>1</sup> Sir Jacques Balfours's Annals, citées dans Kerri, t. Iv. p. 97, note 1

la pr. fonde méfiance des Écossais à l'égard de l'Angleterre, la faiblesse du parti protestant dans leur pays furent les causes principales de cette évolution, également nuisible aux intérêts de l'une et de l'autre' nation.

Sans tarder, la France reparut sur la scène, en profitant energiquement des circonstances. Dans l'assemblée du parlement écossais qui avait eu lieu en décembre 1543, on avait vu se présenter Messires Jacques de la Brosse et Jacques Mesnage, amb assadeurs de Sa Majesté très chrétienne. Les états renouvelèrent avec eux les vieilles et anciennes ligues, traités et conventions d'amitie et d'union, passés à toutes les époques entre les rois d'Ecosse et de France, « et reçurent d'eux la promesse d'aide et d'assistance en faveur de notre dame souveraine, Sa Grâce la Reine, ainsi que des nobles de ce royaume, pour la difense de ce dernier et de sa liberté contre le roi d'Angleterre' ».

Ainsi la France et l'Écosse étaient de nouveau alliées contre l'Angleterre. Les choses étaient exactement ramenées au point où elles avaient été avant les batailles de Flodden et de Solway-Moss, cette situation semblait soule normale, log que, nécessaire.

Ce fut la fin du parti angiais en Ecosse En janvier 1544, tous ses chefs, les comtes d'Angus, de Glencairn et de Cassilis, conclurent avec Arran, devenu l'homme-lige du cardinal, un traité par lequel ils promirent obéissance entiere, assistance et aide « pour la défense du royaume contre nos vieux ennemis d'Angle-

1. Acts of Sc. Parl., II, 432. Traité formel d'alliance, en Jain, daté du 15 decembre 1543, dans Teuler, I, 119

PRIMPPSON Murie Stuart.

terre et pour la liberte de la sainte Eglise n. Un seul Ecossais s'engagea encore, secrètement, en faveur de Henri: le comte de Lennox. Issu d'une notable famille française, les d'Aubigné, il somblait un partisan assuré de la France, Mais l'ambition était bien plus forte en cet homme peu recommandable que le sentiment patriotique. Il désirait éponser Marguerite Douglas, fille de Marguerite Tudor<sup>1</sup>, veuve du roi Jacques IV, et de son second époix, feu le comte d'Angus; et comme Henri VIII, oncle maternel de la jeune fille, disposait de sa main, Lennox se tourna subitement du côte du Tudor. Il garda pour le roi le château fort de Dumbarton dont il était gouverneur, et s'empara d'une somme de dix mille écus que la cour de France y avait déposée en faveur du régent et de Marie de Lorraine. Mais sauf ce traître dont la conduite infâme caractérise bien la noblesse écossaise de cette époque, tous les lords assurés avaient passé au parti victorieux, catholique et séparatiste.

Henri vit son jeu entièrement perde Il fut d'autant plus exaspéré de son échec, qu'il devait s'avouer en être lui-même l'auteur principal. Il résolut de châtier les Écossais assez crue ment pour qu'ils se repentissent de la mauvaise volonté et de la mauvaise foi dont ils avaient fait preuve envers lui. Sans avis préalable, en pleine paix, il envoya au delà de la Tweed le comte d'Hertford, à la tête d'une armée et d'une flotte, pour létruire et incendier le pays, autant que faire se pourrait. Hertford commença par brûler Édimbourg, dont la défense n'avait nullement été prépares.

<sup>1</sup> Cal. of State P., L. c., 355 et suiv.

<sup>2.</sup> Voir plus haut, p. 59.

en même temps que l'abbaye et le palais royal de Holyrood; pendant trois jours du haut de son rocher, la capitale eclaira la terre et la mer des sinistres lucirs de l'incendie Il continua plus lom son œuvre de destruction, sans ménager même la vie des habitants Centquatre-vingt-douze villes, tours et églises paroissiales furent dévastees; quatre cent trois Écossais périrent dans les flammes, huit cent seize furent emmenés prisonniers; dix mille trois cent quatre-vingts têtes de bétail, douze mile quatre cent quatre-vingt-douze moutons et brebis, mille deux cent quatre-vingt-seize chevaux furent capturés par les Anglais. La fin de . expedition fut une défaite sanglante d'un de leurs corps d'armée, à Ancrum. Mais cette victoire fardive n'aida. pas les Écossais à reconstruire leurs villes, leurs villages et leurs châtea ix détruits, ne ressuscita pas leurs morts et ne leur rendit point leurs tro ipeaux. Et l'année suivante, les meux ennemis revincent et tombérent sur les Borders, dont les habitants avaient commis le crime de ne pas vouloir servir le bourreau de leur patrie. Entre le 2 et le 23 septembre 1545, sept monastères, seize châteaux, cinq villes, deux cent quarante-trois villages, treize moulins, trois hôpitaux a furent renversés, brûlés et rases. » Non pas l'iconoclasme calviniste, mais les troupes du *défenseur de la foi* ont rume les belles abbayes de Kelso, de Melrose, de Roxcourg et tant d'autres.

Tel fut le résultat des essais d'union entre l'Angleterre et l'Écosse, après Solway-Moss! Le royaume septentrional étail horriblement dévasté, jeté dans les bras de la France; la haine entre les deux peuples était formidable. Quoique la paix fût cinche, en 1546, entre l'Angleterre et la France, Henri VIII et les Écossais cherchèrent et trouverent des prétextes pour continuer à lutter entre eux. Les deux moities de la Gran le-Bretagne étaient plus éloignées que jamais de se tendre la main. Les lords écossais, dans les documents officiels, glorifièrent le roi de France comme « grand et tendre prince et père aimant de leur reine ». La rupture du traite de mariage de cette dernière avec le prince d'Angleterre fut confirmée et sanctionnée d'une manière solennelle. L'heure de la grandeur et de l'expansion n'avait pas encore sonné pour la race anglo-saxonne.

Le sort des tendances réformatrices en matière de religion avait éte intimement lie aux vicassitudes de la politique. Nous avons vu que la victoire passagère du parti anglais avant fant prendre au régent et au parlement : Ecosse des mesures qui semblaient amener la séparation de ce pays d'avec l'Eglise. Les parlisans da protestantisme avaient repris immédiatement courage. Mais ce n'étaient plus les humbles et passifs disciples de Luther, pleins de respect pour les autorités constituees; c'étalent les fidèles de Calvin, de cet esprit sombre, intolérant, violent et agressif. prêss à prendre l'offensive contre leurs adversaires et à leur infl.ger la même oppression dont eux-mêmes avaient souffert jusqu'alors. La doctrine claire, systématique, l'une logique impitoyable, et les tendances sombres et énergiques du réformateur de Genève re-

<sup>1</sup> Les stémles négociarions de paix entre l'Angleterre et l'Ecosse, en 1546 et en 1547, sont exposées, dans tous leurs détais, dans la Correspondance d'Odet de Seive, 1546-1549, publiée par G. Lefevre-Pontalis (Paris, 1888)

<sup>2</sup> Acts of Sc. Parl., 11, 595.

<sup>3.</sup> Bunton, Privy Council, 1, 29.

pondaient beaucoup mieux au caractère national de l'Écosse que l'esprit mystique et cauteleux et la conduite pacifique et soumise des partisans du prédicateur de Wittemberg. En 1543, les hérétiques se soule-vèrent à Dundee-sur-Tay, — petite localité, devenue de nos jours une grande ville industrielle de 150,000 habitants, — à Édimbourg et en d'autres endroits, et se mirent à détruire les couvents. Cependant, telle était encore la fidélité de l'ammense majorité du peuple pour la religion traditionhelle que hommes et femmes prirent la defense des moines menacés, en sorte que les perturbateurs ne reussirent qu'à Daudee, tandis qu'à Édimbourg et partout ailleurs ils furent chassés et poursuivis'.

Comme nous l'avons yu, la défaite du parti anglais eut pour conséquence l'affermissement du catholicisme et une nouvelle persécution des hérétiques, selon les ordres donnés par le parlement en décembre 1543. L'année suivante, un pendit cinq bons bourgeois de Perth, et l'on noya la femme de l'un d'eux, pour cause d'hérésie. Cette repression qui subitementanéantissait toutes les espérances des calvinistes, les exaspéra et leur inspira l'ardent désir de se venger sur les fils de Bellal, ennemis des élus de Dieu. Le cardinal Beaton surtout leur paraissait, avec raison, être l'âme de la réaction catholique ou, pour parler leur langage, le principal suppôt de Satan. Ils formèrent bientôt le projet de debarrasser le monde de ce réprouvé, ce qui leur semblait une œuvre extrêmement pieuse et recommandable

Un de leurs chefs était alors un certain Georges

1 BURTON, Hist of Scott , III, 249.

Wishart, originaire d'une tonne famille des environs de Dundee'. C'était un vrai fanatique qui couchait sur la paille, portait le même vêtement toute l'année, hiver comme été, jeûnait plusieurs jours de la semanne, réprimait tous les désirs de la chair en se plongeant fréquemment dans une baignoire d'eau froide, toujours placee à côte le sa couche, et donnait tout son argent aux panyres; il se complaisait, du reste, dans les visions et dans les prophéties. Il s'était laissé gagner par les opinions calvinistes répair lues à Dandee, et il résolut de se préparer pour l'apostolat de la nouvelle religion en étudiant la théologie à l'Université de Cambridge. Là, il se mit à prècher avec une ferveur tellement in petueuse et avec tant de sévérité qu'il scandalisa. ses auditeurs au point de courir le danger d'être tue par eux. Quand il déclara publiquement que la Vierge ne pouvait rien pour le salut des âmes humaines, il s'en fallut de peu qu'il ne fût brûlé (1539 . Un avenir favorable à ses idées sembla destine à l'Ecosse lorsque Henr. VIII y envoya Sadler pour conclure l'anion de ce

1. Knox. I, 138 et suiv. — M'Cre, Life of John Knox, 326 et suiv. — On a beaucoup discuté la question de savoir si Georges Wishart le martyr est ident que svec le Wishart qui complotait l'assass nat de Beatin Actuellement, les historiens les plus éminents, et appartenant aux écoles les plus différentes, sont unanimes à répondre d'une manière affirmative (cf. Froude, Hist. of England, t. IV, p. 818 note; Burron, Hist. of Scotl., III, 261, Ce qui nous semble trancher la question, c'est le double fait que : 1º Norman Leslie, le plus important parmi ceux qui vengerent la mort du martyr Wishart sur le cardinal, est le même qui est mentionné comme l'alhé du conspirateur Wishart; et 2º que le martyr se rendait souvent au château d'Ormiston, dont le propriétaire était un autre des conspirateurs.

pays avec l'Angleterre. Wishart retourna douc dans sa patrie Mais que désillusion cruelle l'y attendit, la réaction s'y déclara bientôt, plus violente que jamais. Alors Wishart convint da meurtre du cardinal avec un certain nombre de jeunes gentilshommes de son parti. Point de doute qu'ils ne se fussent considères comme les instruments de la vengeance divine, qu'ils n'eussent été convaincus qu'en tuant Beaton, ils agissaient non seulement selon leur droit, mais encore selon leur devoir. Tel était l'esprit de cette époque ou, des deux côtés, on se croyait champion de Dieu et de la vérité, et ou l'on voyait dans ses adversaires des misérables dignes du dernier châtiment. Les conjurés comptaient parmi eux sir Jacques Kirkaldy de Grange, ancien trésorier d'Ecosse, master Norman Loslio, fila aine du comte de Rothes, et le laurd de Brunstone. Le meurtre accompli, ils espéraient trouver un asile sur 10 territoire anglais. En conséquence, Branstone écrivit à Henri VIII une lettre demandant au roi d'autoriser le meurtre à l'avance; et Wishart, qui connaissait déjal'Angleterre, s'offrit de porter la missive au roi (avril 1544). Il commença par parler au comte de Heriford qui préparait alors son invasion de l'Ecosse, et ce genéral soumit l'affaire à son souverain qui fit venir le fanatique en sa présence. Au nom de ses amis, Wishart s'engagea en outre à lever un corps de troupes destiné à aider les Anglais à chrûler et détruire les terres des abhés, évêques et autres ecclésiastiques ». Ce projet peu patriotique sourit naturellement au vindicatif Tudor qui promit aux conjurés mille livres sterling pour contribuer « à leur bonne et sincère entreprise » Quant au point principal, le meurtre du cardinal, il l'approuva entièrement et les assura d'un refuge dans ses possessions.

104 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

Sadler, qui avait reçu les confidences de son maître, promit même une honnête récompense aux meurtriers après la perpétration du crime. Tout le monde : le roi, Hertford, Sadler, qui certes n'étaient pas aveuglés par le fanatisme, consideraient cet assassinat comme une œuvre sainte et hautement louable.

Toutes ces negociations avaient dure jusqu'à l'année 1545. Peut être alors l'entreprise aurait-elle été exécutée, si le plus important des conjurés ne s'était livré lui même à l'ennemi dont il projetait la mort. Wishart se mit à prêcher aux environs de Haddington, à l'ouest d'Édimbourg. Il avait auprès de lui comme discipie et comme aide un compatricte, natif de la même contreo ou il séjournait : Jean Knox . Réservé à un grand avenir, Knox était encore à peu près m connu. Fils d'un petit ferm.er du comte de Bothwell et né en 1505 dans un faubourg de Haddington, il s'était destiné à la prétrise comme tant d'autres fils de paysans. Bientôt, il s'efait tellement distingué par sa science et par son zèle, qu'en 1530 il fut nommé professeur de philosophie à l'universite de Saint-André. Mais six ans plus tard, l'étude des pères de l'Égliso et de la bible l'avait converti aux idees de la Réforme. Il renonca donc à sa position pour se rendre dans s in district natal, où il a associa bientôt à Wishart. Doué d'un temperament ardent, 1. accompagnait le maître, armé d'un enorme glaive à deux tranchants. pour le défendre contre ses adversaires. Cependant,

<sup>1.</sup> Cal. of State P., 1. c., 377, 419, 450, 471. — Hamilton papers, p. 96. — Haines, State papers, I, 22.

<sup>2</sup> F Brandes, John Knox (Elberfeld, 1862)

une nuit, en l'absence de son fidèle disciple, Wishart, qui reposait dans le château de s. n ami Orm ston, y fut surpris par le comte de Bothwell qui, sur l'ordre du gouverneur et du cardinal. l'arrêta et le condusit à Saint-Andre. Le sort du captif ne pouvait être douteux. Il n'était pas seulement hérétique et précheur d'héresies, mais il avait aussi conspiré avec l'ennemi du pays contre un membre lu gouvernement de l'Écosse Il fut donc condamné à mort et brûlé le 2 mars 1546, devant le château du cardinal à Saint-Antiré Evidemment, la mort de ce fanatique sanguinaire etait plus méritée que celle des humbles martyrs qui avaient souffert avant lui. Beaton avait use du droit incorlestable de défense lég.time, en faisant disparaître un homme qui avait completé sa mort avec l'ennemi public, le roi d'Angleterre.

Les amis de Wishart ne le comprensient pas a.nsi. Loin d'être intimi les par la mort de leur guide spiri tuel, ils en devinrent d'autant plus ardents à tuer le cardinal, afin de venger le martyr et de détruire en mômo temps le chef du parti anti anglais, le sanglant boucher des saints de Dieu. Trois mois apres l'exécution de Wishart, le 29 mai 1546, le laird de Grange et Norman Leslie profitèrent de la sécurité de lour ad versaire qui se croyait en sûreté dans son chûtoau fort de Saint-André. De grand matin, ils se glisserent avec quatorze autres complices armes dans le château, en tuèrent ou chasserent tous les habitants pris complètement au depourvu, fermèrent la parte principale et mirent David Beaton a mort, malgré tous ses cris et ses prières. Dans la ville, on sonna le tocsin, et les habitants, presque tous devoués à leur évêque, se réunirent en armes devant le château. Mais il etait trop blen fortifié pour être prisantrement que par un siège régulier

Amsi mourut David Beaton, le grand chef du parti catho' que et français en Écosse. Les fanatiques qui l'avaient traitreusement assass, né s'étaient sans doute imaginé que, par ce terrible coup, ils désarmeraient les partisans du cardinal et hyperaient l'Ecosse aux Anglais et à la réforme religieuse. Mais les conséquences de ce crime furent blen contraires à leurs espérances. Il est vrai que d'abord les profestants montrèrent une joie sauvage, des centaines de défenseurs, affluerent au château pour en faire la citadelle de la Réforme. Knox se trouva parmi eux et forma de ces rudes soldats de la foi la première commanaité calviniste en Ecosse. A son grand chagrin, la grossièreté et le sensualisme matériel de ses ouailles répon laient fort mal à son (deal de la morale chrétienne. Au lieu des hymnes pieuses, la forteresse de Saint-André retentissalt nuit et jour des bruits d'orgie et de banquet. Henri VIII envova des navires chargés d'armes et de provisions de toute sorte si abondantes que les champions des nouvelles doctrines purent festoyer sans cesso sur le cadavre de leur ennemi. Mais ce secours preté aux assassins par l'ennemi du pays ne servit qu'a exaspérer contre eux la grande majorité du peuple, rejeté dans un fervent catholicisme par le forfait de Loshe et de Grange. On vit le gouverneur et tous les lords temporels « ordonner et demander aux occlésiastiques de dénoncer à Sa Grâce, le gouverneur, les noms des hérétiques relaps ou de ceux qui professent des opinions contraires au sacrement de l'autel, ou qui enseignent des hérésies; Sa Grace et les lords temporels doivent les prendre et faire exécuter sur

leurs personnes les lois du royaume, conformément aux statuts contre les herétiques » Cette del beration fut inscrite dans les procès-verbaux du Conseil d État '. Une petite flotte prit la mer pour détruire les navires anglais qui faisaient le commerce avec la France. Les vaisseaux ecossais, dont le plus considérable s'appelait Le Grand Lion d'Écosse, causerent en effet beaucoup de dommages aux adversaires, jusqu'au mois de mars 1547, où une escadre anglaise détruisit le Grand I ton et la plupart des autres vaisseaux2, Une forte contribution fut imposée tant aux laiques qu'aux ecclesiastiques, pour former une armée considerable, qui bientôt assiégea le château de Saint-André Pendant quatorze mois, ses murailles hautes et épaisses bravèrent les attaques des adversaires; mais au mois d'août 1547, arriva une flotte française avec des artilleurs italiens dont l'habileté termina en quelques heures l'affaire que toutes les forces de l'Écosse n'avaient purésoudre dans l'espace de plus d'une année. Les batteries furent si avantageusement, placées et si bien dirigées que les remparts furent entierement renversés, en socte que la garnisco se rendit au chef français. Elle fut emmenée en France avec Knox; et les defenseurs du château de Saint-André furent rivés aux bancs des galères et chligés de ramer pour le service du roi très chrétien. Seuls, Norman Leslie et un certain Balnaves

i. Berron, Reg. of Privy Council, I, 61, 63.

<sup>2</sup> Odet de Selve, ambassadeur de France à Londres, à l'Amiral, 12 oct., 4 nov. 1546, et au roi François I., 18 mars 1547, G. Levèvhe-Pontalis, Correspondance politique d'Odet de Selve Paris, 1888), p. 41, 50, 417.

108 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

s'étaient évadés du château et arrivèrent sains et saufs à Londres où ils furent fort fêtés et honores.

Le peuple écussars, qui détestait alors les assassins, chanta, en s'adressant à l'ombre de Beaton :

> « Bon prétre, maintenant Tu dois être content, Car Norman et ses frères Rament sur les galères, »

En tout cas, leur captivité ne fut pas de longue durée, Une partie des prisonniers s'évada, en maîtrisant les gardiens Les autres, parmi lesquels se trouvait Knox. et auxquels leur conscience ne permettait aucun acte de violence contre des innocents, furent remis en liberté en 1549, lorsque la domination du parti catholique et français en Écosse sembla si complete et si sûre qu'on crut n'avoir plus rien à craindre de la part des quelques débris du protestantisme Kuox s établit alors dans le midi de l'Angleterre, où il resta pendanttoute la durée du regne protestant d'Edouard VI Après la mort de ce jeune prince et l'avenement de la catholique Marie Tudor, en 1553, il crut prudent de se réfugier à Genève, et ce fut de la bouche même de Jean Calvin qu'il reçut les véritables doctrines et les préceptes rigides de la Réforme helvétique. C'est là que l'esprit de Knox prit son pli définitif

Henri VIII n'avait pas vécu assez longtemps pour apprendre la reddition du château de Saint-André II était mort en février 1547. Son fils Élouard VI étant

Se.ve à François Iw, 28 nov., 6 déc. 1546; ibid., p. 66,
 71.

encore mineur, le comte de Hertford, l'ancien ennemi de l'Écosse elevé au rang de duc de Somerset, devint rogent, avec le titre de Lord Protecteur. Entièrement dévoue à la Réforme, il continua la lutte contre l'Écosse catholique qu'il haïssait profondement. Comme le parti protestant en Angleterre se maintenant avec peine centre ses compatriotes catholiques qui formaient encore la majorité du peuple, le Protecteur croyait ne pouvoir laisser subsister à ses côtes une Écosse, appartenant a l'église romaine, et qui, à chaque moment, aurait pu encourager et assister ses coreligionnaires anglais. Somerset avait donc l'intention de forcer les Ecossais à conclure le mariage de Marie Stuart avec Edouard Tudor et, par cela même, d'amener la victoire du parti reformateur parmi eux. Ce fut pourtant une faute grave. Une experience trots fols séculaire avait suffisamment demontre que, malgré toutes ses victoires passageres, l'Angleterre était hors d'état de soumettre l'Écosse aidée par la France; que les Écossais n'avaient aucun penchant à se courber devant le vieil ennemi, et qu'en agissant par la force on s'alienait de plus en plus ce petit peuple orguenleux, jaloux de son honneur et de son indépendance nationale. En septembre 1547, Somerset passa de nouveau la Tweed à la tête d'une belle armée, amplement pourvue de cavalerie et d'artillerie. Les Anglais annonçaient hautement qu'ils allaient chercher la petite reine, et qu'ils ne rentreraient pas dans leur pays sans l'emmener. Mais s ils avaient espéré « avoyr la petite royne sans combat ne perte de genz, an

<sup>1</sup> Selve au roi Henri II, 17 sept 1547; ibid., p 204.

moyer de leurs intelligences 1 . en Écosse, ils se virent bientôt detrompes. Toute l'Écosse se leva contre eux d'un mouvement unanime. La croix embrasee vola de ville en ville, de comté en comté. Les barons quittèrent leurs châteaux des Lowlands, les chefs des montaguards leurs tours, les moines leurs couvents, pour prendre le glaive et la lance contre les Inglish Il n'y avait plus en Écosse ni sectes ni partis différents Ce fut une veritable guerre de religion. Les Écossais appelerent les Auglais chiens d'hérenques ; de part et d'autre, on combattit avec le plus grand acharnement et la plus terrible cruauté. On ne fit aucun quartier à l'ennemi; d'horribles massacres, dignes des Caraibes ou des sauvages de l'Afrique centrale, déshonorèrent les deux nations. Enfin, le Protecteur vainquit le ban écossais à Pinkie, a dix kilomètres est d'Édimbourg (10 sept. 1547): vingt-cinq mille Ecossais avaient été battus par seize mille Anglais, et avaient nerdu six à sept mille hommes, tandis que leurs adversaires ne comptaient que deux cents morts". Après cette brillante victoire, le Protecteur ravagea les environs de cette ville et brûla de nouveau les monastères. Mais, rappelé en Angleterre par des difficultés interieures, il dut abandonner l'Ecosse en y laissant le comte de Warwick. Sa victoire sanglante n'avait servi qu'à unir définitivement tous les Ecos sais, sans exception, pour la defense de la patrie. La

<sup>1</sup> Le même au connétable de Montmorency, 3 soût 1547; 1bid., p. 177.

<sup>2</sup> Récits de la bataille de Pinkie, par des Écossais et des Français, térnoins oculaires, dans les dépêches de Selve, p. 218, 221 et suiv.

France resta fidèle à la cause écossaise et refusa les offres seduisantes par lesquelles le Protecteur essayait de la séparer de son ancienne aluée. Une force française, six mille hommes avec une puissante artillerie et de bons ingemeurs, vint an secours de l'Écosse. Les Anglais furent vaincus en differentes rencontres, les forteresses cont ils s'étaient empares sur le sol écossais furent reprises et les garnisons passées par les armes. Quelque pauvres qu'ils fussent, les Écossais acnétaient à tout prix aux Français leurs prisonniers anglais, pour le seul plaisir de pouvoir les mettre à mort avec une creauté raffinée.

Mais le résultat le plus important, le plus décisif de la some politique de Somerset fut de rendre tout à fait impossible le mariage entre les deux jeunes souverains et de décider l'envoi de la jeune reine en France. Le Protecteur comprit lui-même les graves fautes qu'il venait de commettre, et rechercha avec ardeur les moyens de remedier à leurs conséquences désastreuses. Il s'adressa donc aux comtes de Huntly et de Bothwell et à lord Maxwel, qui étaient à Londres comme prisonniers des dernières guerres ; 1. leur offrit les plus brillants avantages personnels, s'ils voula.ent l'aider par leur influence et par leurs amis, à realiser encore le mariage entre Édouard VI et Marie Stuart. Ces gentilshommes lui firent, en effet, les plus belies promesses, qu'ils étaient décidés à ne pas remplir. Les Douglas, au contraire, le comte d'Angus à leur tête, passèrent réellement aux Anglais. Coux-ci

<sup>1.</sup> Ibid., p. 239, 247, 457 et suiv.

<sup>2.</sup> Jean de Beaugue, Hist. de la Guerre d'Écosse (éd du Mauland Club), p 103

#### 4.2 L'ECOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

furent tout encouragés par ces succes, réels et imaginaires, et crurent leur cause gagnée et la résistance ultérieure du parti national en Écossé impossible. Edonard VI parla dejà de Marie comme de sa femme". Dans la joie de son cœur, Somerset dressa un projet de convention, destiné à rattacher intimement et à tout jamals l'Écosse à l'Angleterre Ce document prouve que, dès le mineu du xvi° siecle, les hommes d'etat anglais tendaient vers l'union étroite des deux moitiés de la Grande-Bretagne. Dans deux mois le parlement d'Écosse devait se réunir pour décider la conclusion du mariage entre la petite reiné et le roi d'Angleterre Un mois a rès, une ambassade éccssaise devait se rendre à Londres pour parfaire le traité et pour proclamer les fiançailles. Dans trois aus, lors que Marie aura neuf ans, elle sera conduite en Angleterre; entre temps, son enfourage sera composé de personnes choisles par le gouvernement anglais. Ce dernier conservera tontes ses conguêtes en Écosse, et ses partisans dans ce pays ne seront nullement attaqués ou inquietés. Les protestants d'Ecosse jouiront d'une entière liberté de conscience. Augun Ecossais ne pourra plus servir un prince étranger, sans l'autorisation spéciale duro d'Angleterre, qui aura le droit de pren irc a sa solde tous les Ecossais qu'il desirera employer. Dunbar et Edimbourg même seront livres aux Anglais, comme places de săreté, et des otages leur seront donnés pour garantir l'exécution intégrale du traité. L'article le plus important est le huitieme. Il disait : « Que en l'assemblée subdicte des estatz d'Escosse sera consenty

Tout cela J'apres la correspondance d'Odet de Selve,
 219, 224, 231, 233, 234, 245, 274, 284, 303, etc

et accordé que, en faisant ledict mariage dans lesdicts troys ans et lorsque ladicte royne d'Escosse sera menée et conduicte en Angleterre, sera faict suppression et extinction tant du nom d'Escosse et d'Escossoys que du nom d'Angleterre et d'Angloys, et seront les deux peuples et les deux royaulmes unys et réduictz en ung empire quy sera dict et nommé toujours l'empire de la Grande Bretaigne, et le prince dominateur d'ycelluy, empereur de la Grande Bretaigne ...

Imposer de telles conditions, c'était parler le langage du vainqueur. Mais l'essentiel est que nous nous trouvons ict en présence d'un programme pour l'aventr, tel que plus tard tous les grands politiques de l'Angleterre ont tâché de le réaliser. Cecil, son fils Salisbury, Onvier Cromwell, les ministres whigs de la reche Anne n'ont fait que mettre à exécution les idées contenues dans le huitième article du projet de Somerset. Tout y est: l'union des deux royaumes au double point de vue de la politique extérieure et de la religion, l'unité du pouvoir suprême, le atrede Grande-Bretagne; même le caractère *impérial* de cette double couronne (the imperial crown of Great Britain) Toute la lutte des années suivantes, entre Marie Stuart et le parti anti-anglats d'un côte et le parti de l'Angleterre de l'autre, n'a pas d'autre but que de réaliser ou de combattre les idées émises par le Protecteur

Il va sans dire que, dans de telles conditions, les partisans de la France songérent à un moyen radical d'empêcher l'Angleterre d'arriver à ses fins. L'ambassadeur du roi très chrétien à Londres, M. de Selve,

 Mémoire contenant les articles proposés au comte de Huntly, Lerèvre-Pontalis, p. 268.

PRUSPESON, Marie Stuart

fut le premier à conseiller à son gouvernement d'enlever la petite reine et de la conduire en France 1. Ce projet hardi rencontra hientôt un accueil sympathique chez les amis de ce dernier pays en Roosse. Il s'agissait de soustraire, d'une manière sûre et définitive, la petite Marie aux attaques et aux desseins des Anglais; et on supposait en même temps qu'en ôtant à ceux-ci à tout jamais l'espoir de la voir unie à leur roi, on les amènerait à cesser leurs incursions, destinées surtout à faciliter ce mariage. D'autre part, la France, en obtenant ainsi gain de cause dans ses projets matrimomaux, se cruirait entièrement solidaire avec l'Ecosse et la defendrait de toutes ses forces contre l'hostilité du gouvernement d'Édouard VI Les États Lyrèrent donc la royale enfant à M. d'Essé, général commandant l'armée française en Écosse. Elle s'embarqua sur la flutte française dans le port de la forteresse de Dumbarton, et quoique l'escadre anglaise essayat de la capturer, elle débarqua saine et sauve à Brest, le 13 août 1548, dans la sixième année de sa vie déjà si mouvementée.

Ainsi la grave question du mariage de la jeune reine était tranchée, et avec elle la politique de l'Ecosse, qui se tourna d'une manière définitive vers l'alliance française. Marie de Lorraine l'avait emporté sur le gouvernement d'Edouard VI<sup>a</sup>. La bataille de Pinkie avait rendu impossable le mariage

Selve au Connétable, 14 décembre 1547; 161d. p. 25%.

<sup>2.</sup> J Lesue (p. 490), si bien informé de toutes les relations entre les cours d'Écosse et de France, en sa qualité de ministre d'Écosse à Paris, attribue l'envoi de Marie Stuart en France tout particulierement à Marie de Lorraine.

anglais, cette victoire tactique avait été la plus terrible défaite pulitique. Le gouvernement de Westminster dut le reconnaître malgré lui, surtout après la chute de Somerset, en automne 1549. Son successeur, le comte de Warwick devenu duc de Northumberland, conclut avec la France un traité de paix qui ne garantissait pas seulement l'intégrité de l'Écosse, mais l'abandonnait aussi à l'influence française et renonçait implicitement à l'union entre Edouard et Marie Stuart (24 mars 1550"). Les garnisons anglaises quittèrent les forteresses qu'elles occupaient encore en Écosse. Ce pays respira enfin, libre de toute invasion étrangère. Seules, les forteresses d'Inchkeith et de Dumbarton étaient encore défendues par quelques compagnies françaises.

Marie de Lorraine triomphait, et elle voulut jouir de son triomphe. Imméd.atement après la conclusion de la paix, elle se rendit dans son pays natal, où elle fut reçue avec le plus grand éclat, et où elle retrouva son enfant, élevée comme une fille de France et destinée à devenir l'epouse du Dauphin, le futur souverain du plus beau royaume de la chretienté. Mais elle avait entrepris son voyage avec d'autres intentions encore que celle de satisfaire son amour propre et son amour maternel Elle désirant s'assurer l'approbation et l'assistance du gouvernement français pour transformer en régence titulaire la position prépondérante, mais mal definie, que l'assemblée des lords lui avait attribuée en 1544. Il s'agissait de se conciller pour ce projet l'assentiment du régent actuel, le comte d'Arran; et ce résultat fut obtenu par la liberalité du roi

RYMER, Foedera, VI, 182

## 116 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE SIUART.

Henri II de France Le chef des Hamilton promit de transferer sa dignité a Marie de Lorrame, en échange du duché français de Châtellerault, qui lui fut donné avec un revenu annuel de douze mille livres. Les autres seigneurs écossais les plus influents furent egalement gagnés par des concessions de terres et de dignités , Lorsque l'on eut longuement et délicatement préparé le terrain, le transfert fut accompli par acte public ; en avril 1554, Marie de Lorrame devint regente de nom, comme elle l'était déjà de fait depuis dix ans.

Cette princesse n'était pas indigne de la haute position qu'elle venait d'obcuper. Sa vie privée était al solument préprochable, et elle maintenait dans son entourage une décence et une moralité qui contrastaient vivement avec la confluite licencieuse que l'on menait dans toutes les autres grandes cours de l'époque : à Madrid et à Londres aussi bien qu'à Fontainebleau. Son amour de la justice avait passé en proverbe\*. Elle était bonne et charitable, sans aucune petitesse ou mesquinerio de sentiments. Et pourtant, malgré ses nombreuses qualités, son règne a été desastreux pour la double cause qu'elle défendait; la cause de l'alliance française et celle de l'église cathe lique. C'est qu'elle n'avait pas appris à connaître suffisamment le caractère des Ecossois. Ils étaient avant tout desireux de maintenir l'indépendance de leur pays; qui la défendant était leur ami, leur adversaire qui la menaçait. Maintenant le danger de la domination anglaise était passe, alle nétait plus guère à craindre. Mais ne l'aurait-on évitée, au prix des plus

<sup>1.</sup> LESLIE, 510.

<sup>2.</sup> Skelton, Mailland, t. I, p. 214, note.

terribles sacrifices, que pour tomber sous la domination française? Teile était la question que se posaient tous les Ecussais patriotes. Ils avaient desire l'alliance française, précisément pour sauvegarder leur liberté nationale, mais ils détestaient la suprématie de la France, plus peut-être que celle de l'Angleterre à la quelle les liens d'une origine et d'une langue commines les rattachaient toujours. Il aurait failu, de la part de la régente, beaucoup de tact politique et de précaution pour ménager l'irritable orgueil national de ses sujets. Au moment même où l'armes française avait sauve leur pays de l'attaque angla.se. en 1548, une circonstance futile n'avait elle pas amené une lutte sanglante entre Écossais et Français, dans les rues mêmes d'Edimbourg 1? Ce tact, ces procautions, Marie ne sut pas les employer. Restee française de eœur et d'esprit, elle ne songeait qu'à faire de l'Ecosse une province de sa patrie, et la reaction popularo qui ne pouvait manquer de se manifester contre une tellé tendance a reconstitué en Écosse, d'une manière plus forte que jamais, le parti anglais et protestant et a amene le résultat que, depuis trois siècles. la politique anglaise s'était efforcée en yain d'obtenir : l'union des deux moitiés de la Grande-Bretagne sous le même roi et la même religion.

Marie crut tout naturei de nommer des compatrioles à plusieurs hautes dignites tant ecclesiastiques que temporeilles Son conseiller principal devint un Français, llenri Clutin d'Oysel, seigneur de Villeparisis, qui avait surtoit durigé les négociations entre la

Teulet, I, 280 et saiv — Baugté, 76 — Sir H. Ellis, Original latters, 3º série, t. III, p. 292.

# 118 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE LE MARIE STUART.

France et l'Ecosse depuis 1548. Elle desirait, en outre. placer sa propre personno, la royauté et l'influence française, au-dessus des fluctuations et des intrigues des partis ecossais. C'est à cot effet qu'elle mit des garmsons françaises dans plusieurs forteresses des plus importantes du pays et essaya de former une armee permanente, en exigeant, pour la maintenir, un impôt perpétuel sur le revenu, sur le modèle de la taille française. Mais elle dut abandonner ce dernier projet devant la résistance quasi unanime de tous les seigneurs et propriétaires fenciers. Elle se vit obligée de se contenter d'une taxe per elevee, payable pendant deux ans seulement<sup>4</sup>, Les Ecossais se plaignaient hautement que la régente les negligeât, qu'il fallut être Français pour mériter un emploi en Ecosse<sup>2</sup>. Ainsi le mécontentement se faisait sentir dans le peuple et surtout dans l'aristocratie

Ce fut dans ces circonstances qu'eut lieu le mariage formel entre Marie Stuart et le Dauphin François (avri. 1558, Les Etats d'Ecosse s'y firent représenter par une députation de huit personnes parmi les quelles se trouvaient un Beaton, archevêque de Glasgow, Jacques Stuart prieur de Saint-Andre, fils illégitime de Jacques V, et Erskine, laird de Dun. Ces commissaires avaient été chargés de sauvegarder l'in lépendance de l'Écosse vis-à-vis de la France Ils stipulèrent, en effet, avec le gouvernement de Henri II que leur pays serait toujours considéré comme un royaume distinct et garderait tous ses droits et privilèges;

D'Oysel à l'évêque de Dacqs, ambassadeur de France à Londres, 28 mars 1556 [7]; TEULET, I, 294

<sup>2</sup> Leslin peu suspect pourtant ), p. 522, 526.

que l'époux de leur reine Marie porterait bien le nom de roi d'Écosse, mais seulement comme titre honorifique; que si aucun fils ne naissait du mariage, les deux pays seraient entièrement séparés derechef.

Ce traite, quelque détaillé qu'il fût, sembla toutefois offrir peu le garantie aux Écossais qui, dès le premier moment, concurent des soupçons sur la bonne foi du gouvernement français. Ne leur demandait il pas de lui envoyer la couronne, le sceptre, tous les emblèmes de la royauté ecossaise? Ces craintes étaient bien fondées. La jeune reine, en effet, quelques jours avant son mariage, avait, par trois documents signés de sa main, transféré clandestinement son royaume à la familio de son mari. Enfin, le Dauphin exigon et obtint que les États d'Écosse lui octrevassent la couronne alte *matrimoniale*, c'est à dire son couronnement comme corégent de sa femme : contrairement au traite d'avril 15581. Il est vrai que les États n'accordérent la couronne au prince français que « pour la durée seule du mariage ». Mais le peuple et ses chefs étaient d'avis que la maison de Valois comprenait autrement cette stipulation, et qu'elle croyait y trouver le droit de conserver la royaute d'Ecosse pour elle au cas où la reme Marie mourrait sans enfants, avant le Dauphin. Henri II, d'ailleurs, l'avait bien compris ainsi ' ne s'était-il pas écr é, des l'arrivée de Marie sur le sol français: « La France et l'Ecosse ne font plus qu'un 3»?

Ces craintes ne firent qu'angmenter après la mort subite de Henri II, le 10 juillet 1559, et après l'avè-

<sup>1.</sup> Acts of Scot. Parl., II, 506.

<sup>2</sup> F DECRUE, Anne due de Montmorencye (Paris, 1889) p. 76.

120 L'ÉCOSSE PENDANP LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

nement de François II à la couronne de France. Le jeune couple prit immédiatement le titre de roi et de reine de France et d'Écosse et écartela son écusson des armes des deux pays, comme s'ils n'avaient formé qu'un seul Etat. Et., en effet, les affaires d'Écusse furent discutees et décidees dans les conseils de Paris et de Fontainebleau, ni plus ni moins que celles de France. L'ambition de François et de Marie semi la ne s'arrêter point à sette annexion airecte de l'Écosse, ils prirent également le titre et les armes d'Angleterre et d'Irlande. De la sorte, l'intérêt de l'indépendance écossaise commença à s'i lentifier avec l'intérêt anglais. Les deux pays, si hostiles jusqu'alors, se virent unis dans les mêmes griefs et dans les mêmes dangers; leur situation politique les poussa à s'allier contre les projets du gouvernement français et de sa regrésentante à Edimbourg, Marie de Lorraine. Le parti anglais ressuscita en Ecosso. Dès l'an 1552, alors que le souvenir des services rendus par la France était encore présent, le conseil d'Etat s'opposa ouvertement à la realisation du désir de Henri II, qui voulait que l'Ecosse rompit avec l'empereur auquel il venait de déclarer la guerre. On prétendait devoir eviter au pays « toute incummodité 1 ». Cette réplignance a faire les moindres sacrifices pour la cause de la France s'accrut avec le temps qui effaça la memoire de ses bienfaits, Lorsque, en 1558, la regente commanda an ban feodal d'attaquer l'Angleterre, de nouveau en guerre avec la France, les seigneurs refusérent à

<sup>1</sup> Burron, Reg. of Priny Council, I, 120: séance du 20 mars 1552

l'unanimité d'obtempérer à cet ordre . Les Anglais ne leur semblaient plus les vieux ennemis.

La consequence de ce fait fut une amélioration notable dans les rapports entre les deux nations. En 1552, on convint de diviser enfin le pays débatable, district des frontières sur la nationalité desquels on n'avait jamais pu se mettre d'accord, et qui avaient toujours servi de refuge a tous les malfaiteurs des Borders. Ecossais et Anglais réglerent à l'amiable les rapports qui désormais devaient exister sur la limite des deux royaumes, la manière de réprimer, par des efforts communs, tous les desordres et crimes commis dans les Marches, ainsi que la reddition des dernièrs prisonnièrs de guerre retenus encore cans les fers de part et d'autre. De cette façon, une source inépuisable de différends entre les deux peuples disparut enfin.

Rt avec le parti anglais se releva le parti de la réforme religieuse. Catholicisme et tendances françaises, protestantisme et tendances anglaises semblaient tellement solidaires, que l'un n'allait pas sans l'autre; surtout depuis que la catholique Marie Tudor avait disparu, en novembre 1558, et avait été remplacee par sa sœur Élisabeth qui, de même que son frère Edouard VI, favorisant ouvertement la Reformation.

Après la victoire complète du parti français, en 1547, après le meurtre du cardinal Beaton et la prise du château de Saint-André, on aurait pu croire le protestantisme écossais mort et enterré. Non pas que l'opposition contre le clergé eût disparu au fond des cœurs;

<sup>1.</sup> Cal of State Papers, Foreign series, Elizabeth, 1559, p 98.

<sup>2.</sup> Burron, ouvr. cite, I, 117 et suiv. — Rymer, Feedera.

#### 122 LÉGOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

non pas que la noblesse est renoncé à envier et à désirer pour elle-même les richesses des évêques et des couvents; non pas que la bourgeoisie eût éte moins outres de l'immoralité des prêtres. Toutes ces causes d'hostilité contre l'Église subsistaient, mais elles étaient refoulées, cachées pour le moment. L'animosité contre les Anglais, fauteurs de l'hérèsie, et contre les calvinistes écossais, leurs allies, avaient rendu impopulaire leur religion. Dans son propre interét bien compris, le clergé fit alors preuve de beaucoup de patriotisme. Il supporta, en grande partie, les frais de la guerre de l'indépendance contre les voisins du sud, ce qui lui procura de nombreuses sympathies<sup>1</sup>. A la surface, l'Écosse semblait plus fervente catholique que jamais. Ceux mêmes qui autrefois avaient professé des opinions héterodoxes croyaient utile de dissimilar pour le moment : « ils se prosternaient dans la maison de Rummon », l'après l'expression de Knox, c'est-à-dire, ils fréquentaient le service catholique, comme lant de leurs coreligionnaires anglais le firent sous le regae éphémère de Marie Tudor. Les quelques fidèles qui ne pouvaient consentir à un tel compromis avec leur conscience se réfugièrent sur le continent, cù Knox forma avec eux une petite communauté à Francfort-sur-Mein.

Au reste, la régente ne rendit pas la vie dure aux crypto-calvinistes, pourvu qu'ils ne fissent pas trop de bruit de leur hétérodox.e. Elle n'était point intolerante et ne favorisait nullement la persécution religieuse. Elle fit même convoquer, dès 1549, un concile national, destiné à la réforme des mœurs du clergé.

1. Burton, over cite, I, 83, 84.

Il est vrai qu'elle ne sut pas empêcher que celui-ci, une fois reuni, ne travaillât à renforcer les lois contre les hérétiques et l'inquis tion épiscopale, mais les resultats de ses efforts furent peu considérables. Les exécutions des hérétiques furent extrêmement rares; on n'en trouve pas une vingtaine durant toute cette période<sup>1</sup>. Certes, c'en est encore vingt fois trop, mais enfin, le nombre des victimes n'est point comparable. aux hecatombes que le fanatisme religieux à immorées en France, dans les Pays-Bas, ou même en Angleterre. Au contraire, Jorsque Marie Tudor persécuta ses sujets protestants. Marle de Lorraine, par opposition contre l'Angleterre, leur accorda un asile en Écosse. Même des ministres protestants augiais, tels que Harlow et Willocks, purent se réfugier au delà de la Tweed et prêcher leur religion sans être molestes, indulgence pour laquelle ils se sont montrés fort ingrats envers la régente.

Pelit à petit, le partiréformé releva la tête en Écosse. Les passions politiques et religieuses qui, pendant quelque temps, avaient couvert et dissimulé les véritables sentiments des classes supérieures et des populations urbaines, diminuèrent et laissèrent reparaître à la surface les tendances anti-hièrarch ques. La profonde corruption du clerge irrita de nouveau les bons qu'il scandalisait et les mauvais qui l'enviaient. Le concile de 1549 avait dû enjoin ère aux prêtres « de renvoyer leurs concubines et les enfants qu'elles leur auraient donnés, de ne pas doter ces enfants de bénefices ecclésiastiques ni de les enrichir, les files par des dots et les files par des baronnies,

1. KEITH, I, 148 et suiv. - KNOX, I, 227 et suiv

#### 124 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEINESSE DE MARIE STUART

tailiées dans le patrimoine de l'Église ». Les prélats y furent exhortés à ne point entretenir dans leurs hôtels « de manifestes tyrognes, joueurs, maquereaux, blaschémateurs » Mais ces préceptes n'eurent aucun succes, ce qui n'a pas lieu d'étonner, attendu que le mauvais exemple était donné par le primat même de l'eglise d'Ecosse. Jean Hamilton, frère du régent et archevêque de Saint-André, v.vait notoirement en adultere et s'en cachait si peu qu'en différentes sessions du parlement il fit legitimer les enfants provenant de ces relations crimmelles. La colère contre de tels prélats et contre de tels vicaires de Dieu augmenta dans des proportions terribles et leta des centaines et des milliérs de personnes dans les bras de la réforme relig euse et du part, calviniste. D'autre part, l'opposition contre les tendances françaises de Marie de Lorraine amena un grand nombre de mécontents politiques à la même secte novatrice. Jean Knox crut le temps venu de retourner dans sa patrie et d'y propager la semence de la bonne doctrine. Il aborda a Leith, en septembre 1555.

Depuis cette époque, il devint le véritable chef, le guide incontestable et le prophète du protestantisme écossais. Il se considérait lui-même comme ayant reçu du ciel la charge de moner son peuple sur le chemin du salut. Un zèle immense le remplissait et le sumulait. Tout respect humain lui était ôtranger. Sa mission divine le rendait invulnérable et infaillible à ses propres yeux : il avait toujours raison, et ses contradicteurs avaient toujours tort. Lorsque, un jour, pour le refuter, en lui cita un passage des Ecritures parlant des preceptes et des actes des aputres Jacques et Paul, il répondit hardiment qu'il doutait fort que leur

manière de parler et d'agir procédât, en ce cas, du Samt-Esprit<sup>1</sup>. If ne connaissait point la tergiversation on l'équivoque, la crainte ni les ménagements. On etait le serviteur et l'élu de Dieu, si l'on partageait exactement et si l'on pratiquait les doctrines de Calvin et de Knox lui-même ; sinon, on était l'ennemi de Dieu, un réprouve, un suppôt de Satan, digne de la mort temporelle et éternelle. Il avait fait paraître une joie sauvage après la mort du cardinal Beaton « le sanglant boucher des saints de Dieu<sup>1</sup>»; il ne salua pas avec moins de satisfaction en 1565, l'assassinat de David Riccio, « la juste punition de ce poitron et vil gradin, cet acte équitable et digne de toute louange" 4. Ma.s, d'autre part, il était toujours prêt à paver de sa personne. Il était autant l'adversaire des membres de son parti qui lui paraissalent tièdes dans le service de Dieu que des grands de la terre qui « fléchissaient encore le genou devant la grande idole de Babylone». A taute occasion, il prèchait la doctrine, non se ilement du droit, mais encore du devoir de la résistance contre les autorités civiles qui agiraient contrairement aux préceptes de Dieu, c'est-a-dire du calvinisme, « Il faut avoir soin, écrit-il aux Ecossais, avec la volonté du gouvernement ou contre elle, que vous et vos frères. les sujets de ce royaume, obtenlez la libre prédication de l'évangile du Christ et l'administration des vrais sacrements. Vous avez en outre le droit et même le devoir de défendre vos frères contre toute persécution ou tyrannie de quel prince ou empereur qu'elle pro-

<sup>1</sup> Hist of Reformation, I, 248

<sup>2</sup> Ibid., I, 178 et suiv.

<sup>3</sup> Ibid., L., 99, 235.

126 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

cede'» Dans cette lutte, il exposait lui-même librement sa vie à tous les dangers, provenant de ses adversaires publiques et religieux. Ajoutez à cela que Knox était d'une éloquence enflammée, mâle, pleine de grandeur. Nous la retrouvons même dans son livre—l'Histoire de la Réforme en Écosse— ce qui certes n'est pas une faible preuve de ses qualités oratoires, si l'on considère combien les meilleurs liscours perdent à être lus, au lieu d'être entendus.

Après son premier retour en Ecosse, Knox prêcha pendant plusieurs mois dans les provinces les plus importantes des Terres-Basses, en Lothian, Fife, Angus, à Edimbourg même. Son but principal était de detruire cette moderation opportuniste ou plutôt cette hypocrisie qui consistait à salvre exteriourement les rites de Bease eatherque, tout on croyant aux dogmes protestants dans le for interieur. Il so mit a prouver, aussi bien dans des conferences particulières que dans des sermons publics, l'impieté de la messe, e et combien il était dangereux de communier avec l'idolâtrie d'une maniero quelconque ». Sa parole eut un immenso retentissement, et il gagna un bon nombre d'adoptes convaincus: tol, entre birn d'autres, le laird Erskine de Dun. Fa.t plus important encore beaucoup parmi les chefs ambitieux de l'aristocratie crurent rencontror désormais assez de force et de consistance dans le parti réformé pour se tourner vers lui et pour se ligier avec les novateurs. Tels furent les comtes d'Argyle et de Glencairn et lord Jacques Stuart, frère naturel de la reme Marie, jeune homme à qui sa naissance et ses qualités politiques avaient dejà donne une

L. M'Care Notes, p. 461

position importante. Il avait des raisons particulières pour embrasser la cause du calvinisme. Son père l'ayant destiné à la carrière ecclésiastique, qui semblait la plus convenable pour un membre il égitime de la famille royale, on lui avait confére le prieuré de Saint Andre. Cependant le jeune homme, ambitieux et avide de richesses et de grandeurs, détestant le sacerdoce N'ayant encore reçu aucun ordre, i. avait demandé à la régente de lui donner le comté de Murray, dont la possession l'aurait placé du coup parmi les nobles les plus puissants du pays. Marie, qui se méfiait du bâtard, non sans raison, avait refusé d'obtempérer à sa demande<sup>1</sup>. Cette déception excita en lord Jacques une extrême colere et le désir de se venger de la faction française et d'arriver à ses fins par une opposition acharnée — En général, tous ces se gneurs voyaient le chemin du pouvoir ferme pour eux par la régente et par la reine, avec leurs conseilers français et leur entourage de prélats. En se rangeant du côté du protestantisme, ils pouvaient espérer non seulement s'emparer des biens des évêches et des monastères catholiques, mais aussi renverser la faction régnante et arriver eux-mêmes au pouvoir. Leur exemple décida un grand nombre de leurs vassaux et fermiers à adopter la Réforme.

Avec le talent pratique d'organisation qui a toujours distingué les disciples de Calvin, Knox rémit de suite tous ces éléments en un seul faisceau. Des communautés furent fondées, des pasteurs furent désignés, et la communion administrée d'après le rite de Genève. Ainsi se forma, dès l'automne 1555, le parti

1. LESLIE, 53B.

128 L'ECOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

calviniste en Écosse, sous l'influence et sous la direction de Knox.

A côte de ces partisans resolus de la Réforme, il restait, cependant, un nombre assez considérable de gens qui, tout en approuvant les nouvelles doctrines par conviction ou par raison politique, préféraient encore temporiser et attendre des circonstances plus favorables pour se décider ouvertement. Le représentant le plus notable de ces opportunistes était Guillaume Mart, and, lared (seigneur) de Lethington jeune gentilhomme d'une instruction étendue, même savante, d un esprit facile et plein d'à-propos, d'un talent politique reel, quoique trop enclin aux petites dinesses et à la ruse pour être vraiment un grand homme d'Etat, et qui servait Marie de Lorraine en qualité de diplomate. Lethington et les hommes de sa trem; e étaient éclairés. sceptiques, ambitieux ; ils favorisaient le parti des novateurs plutôt que celui de l'ancienne église, parce qu'ils y trouvaient de quoi mieux satisfaire leurs aspirations intellectuelles ainsi que leurs prétentions personnelles et politiques; mais ils ne voulaient point lui faire de sacrifice. Ils comptaient gagner par ce parti, et non pas perdre. C'est pourquel, a la graude colère de Knex, ils conseillerent à leurs amis d'attendre des temps meilleurs, avant de se déclarer ouvertement pour la Réforme. Il est clair, en tout cas, que les révolutions importantes ne se font pas par des hommes tels que Lethington, mais par des hommes de la trempe de Jean Knox.

Les agressements de ce dernier devinrent tollement publics et manifestes que, malgré la tendance tolérante dominant pour le moment dans le gouvernement d'Ecosse, les évêques ne purent plus fermer les youx. On re pouvait laisser passer sans les punir des actes évidents d'apostasie et d'excitation a l'herèsie. Knox. fut cite à comparaître devant les prelats à Edimbourg. Malgré toute sa bravoure, il gardait assez de bon sens pour ne pas se livrer à ses adversaires ni mettre en peril — par la mort du prophète — l'œuvre dont il se cacyait charge par le ciel. Il commença par s'adresser à la regente dans une lettre éloquente et passionnée dans laquelle il la supplia de ne point prêter aux évêques le bras séculier pour dégrage la vérité au profide l'idolâtrie. On peut facilement juger de l'impression qu'une tede epître dut produire sur Marle de Lorraine, élevee dès sa jeunesse dans les élégances de l'humanisme classique et dans la dévotion envers l'Église. « Voulez-vous lire une pasquinade ?» dit-elle dedaigneusement à l'archevêque de Glasgow, en lui passant la lettre. Knox se sentit frappé au cœur, lorsqu'il apprit la manière merrisante dont la regente avait traité son écrit ; il bondit sous l'injure infligée à son infaill oilite et à son immense amour propre Désormais il hait Marie et sa famille d'une colere profonde et inext.nguible. « Si vous n'estimez pas plus, ecrit il à la regente, les exhortations du serviteur de Dieu, que les plasanteries de Pasquin, altre le Seigueur vous enverra sous peu des messagers avec lesquels il ne vous sera pas possible de plalsanter ainsi. » Après avoir, de cetto maniero, soulagé son c pur uiceré. il quitta l'Ecosse, pour retourner encore une fois à Genève. Les evéques s'amusérent entre temps à le faire brûler en effigie.

L'essai de résistance de la part des prélats ne pouvait plus endiguer les flots toujours montants du protestantisme. Favorises par l'antagenisme de plus en

PH CEPSON. Marie Stuart.

plus marqué contre la France, par l'opposition contre la prepondérance politique et la luxure du clerge, par l'ambition et la convolt se des nobles et des politiciens, le nombre et la hardiesse des partisans du'calvinisme augmenterent sans cesse. Bientôt les disciples ecosais de Calvin se crurent assez puissants pour former publiquement un parti politique. Le 3 décembre 1557 ils se réunirent à Édimbourg et conclurent ce qu'ils appelèrent leur premier concnant ou lique. Ce document est trop caracteristique pour ne pas être cité ici dans ses parties essentie les :

« Constatant avec quelle cruanté s'exerce la fureur de Satan dans ses membres, les antechrists de notre epoque, qui cherchent à renverser et à détruire l'Evangile du Christ et sa communauté, nous sommes tenus, selon notre strict devoir, de combattre pour la cause de notre Maître, même jusqu'à la mort ; car nous sommes assurés de vaincre en Lui. Considérant bien ce devoir qui nous incombe, nous promettons, devent la majesté de Dieu et devant la communauté que, par sa grâce, nous appulquerons constamment et avec toute diligence tout notre pouvoir, toute notre fortune et notre vie même à maintenir, à favoriser et à établir la très sainte parole de Dieu et sa communauté ; et que nous travallerons, tant que nous pourrons, à avoir de fidéles ministres, afin d'administrer purement et sincèrement l'Evangale et les sacrements du Christ à son peuple. Nous les maintiendrons, nourrirons et defendrons, ainsi que l'entière communauté du Christ et chacun de ses membres, selon toute notre puissance et au risque de notre vie, contre Satan et contre tout pouvoir criminal qui voudrait tyranniser ou triubler la susdite communauté. Nous nous liguons dans la

sainte parole et la commanauté de Dieu, en renonçant à la communauté de Satan, avec toutes ses abominations superstitieuses et son idolâtrie, et même nous nous en déclarons ouvertement les adversaires, par cette promesse sincère devant Dieu, attestée à sa cummunauté par notre signature du présent document'».

L'on voit que le covenant respirait tout le farouche fanatisme ordinaire aux calvinistes. Les adhérents avalent l'air de vouloir commencer sans retard la latte contre l'Église romaine qu'on y comblait d'injures. Cependant les chefs du parti etalent avant tout des homn es politiques, décidés à se risquer beaucoup moins et al les qu'er paroles. Ils tenaient principalementà organiser leur armée, sans qu'elle entrât encore en action, Partant, ils firent passer deux résolutions par lesquelles ils établirent le culte réforméen Ecosse, avec lecture de la Bible et prieres d'après le Common prayer book, redige par Edouard VI d'Angleterre" Mais ils eurent soin d'ajouter prudemment: « On a cru nécessuire que l'enseignement, la prédication et l'interprétation de l'Écriture se fassent d'une manière privée, dans des maisons tranquilles, sans grande affluence de peuple, jusqu'à ce que plus tard Dieu amène le prince à permettre la prédication publique par des ministres sancères et fidèles " ». On s'aperçoit facilement de l'absence de Knox qui certes n'aurait pas permis

KNOX, I, 273.

<sup>2.</sup> FROUDE, History of England from the fall of Wolsey, t. VII (3° éd. Londres, 1864), p. 109, note 1, a prouvé qu'ic. il s'agit réellement du Common prayer book anglican d'Ldouard VI, et pas d'un autre, comme les auteurs presbytériens, adversaires de l'anglicanisme, ont voulu le prétendre.

<sup>3.</sup> Knox, I, 302 et su.v.

aux calvinistes de se cacher ainsi. En effet, la régente fut assez tolérante pour permettre aux novateurs de tenir leurs assemblées privées et d'y lire et expliquer la Bible.

Mais le commun des réformés possédait plus de zèle et moins de modération que leurs chefs politiques, et le liberalisme de Marie de Lorraine fut mal récompensé. L'effet du covenant se fit sentir dans toutes les Terres-Basses par le vol et la destruction des images religieuses. La statue de saint Gilles, patron d'Edimbourg, fut d'abord jetes dans le North-Loch', et ensuite brûlée, avec une certaine publicité. Ce fait était trop patent pour que les évêques eussent pu le laissor passer sous silence. Ils demandèrent à la régente de punir les coupables. Marie de Lorraine était peu portée à s'exposer à une guerre civile pour quelques images de saints brisées ou noyées, elle se contenta donc de citer les prédicants devant son conseil. C'était là, évidemment, une mesure d'une grande modération : mais cette modération même encourages les protestants 🛦 s'opposer à la plus légère tentative de répression. Malgré l'ordre exprès du Conseil, prescrivant a tous ce x qui scraient venus à Edimbourg sans permission de l'autorité suprême, d'en partir immediatement, des milliers de gens armés, surtout des comtés occidentaux de Kyle, d'Ayr et de Galloway, penetrèrent jusqu'à la regente même. Ils ne cachérent pas les veritables motifs de leurs antipathies contre le clergé. « Ces prêtres, disaient-ils, nous oppriment, nous et nos tenanciers, pour nourrir leur paresse et leur faméantise. Devous-nous le souffrir plus long-

<sup>4</sup> Voir p.us haut, p 18

temps? Non, Madame, cela ne sera pas ». Marte de Lorraine, sans armee, presque sans garde du corps, abandonnée par l'aristocratie, se vit hors d'état de résister à ce mouvement populaire. Elle tranquillisa de son mieux ces hommes rules mais point méchants, par toute sorte de flatteries, et leur promit une tolérance entière, pour eux et leurs prédicants.

Désespérant de trouver assistance chez la régente et ses fonctionnaires, les évêques essayèrent de punir eux mêmes les chefs de l'hérésie et surtout les prêtres apostats. Peu de temps après la promesse de toleran se donnée par Marie de Lorraine, l'archevêque de Saint-André fit saisir un vieux prêtre, Gauthier Mill, agé de plus de quatre vingts ans, qui s'etait converti au protestantisme, et le condamna a mort. Mais les fonctionnaires séculiers du prélat refusérent d'executer la sentence, et personne ne voulut fournir les cordes et le poteau goudronné, nécessaires à l'exeoution. Il se trouva enfin un servitour subalterne qui mit le vicillard à mort. Ce fait cruel et scan laleux et les circonstances caracteristiques qui l'avaient accompagné produisirent une impression si pénible qu'il est resté le dernier de son genre en Ecosse, — Gauthier Mil clôt la liste, relativement peu nombreuse. des martyrs protestants dans ce pays (avril 1558)

Les calvinistes zélés virent dans l'exécution du vieux prêtre une déclaration de guerre, et leurs chefs aristocratiques crurent le irs forces assez considérables pour jeter le masque, s'emparer des richesses de l'Église et conquérir le pouvoir temporel. Ces chefs prirent le nom de Lords de la Congrégation, et à ce

Knox, I, 256 et suiv.

titre ils alresserent à la regente une éloquente protestation contre les persécutions religieuses. Ils demandérent ouvertement l'abolition des abus ecclés astiques et la prédication exclusive selon la parole divine, c'est-à-dire selon l'Evangile seul, tel que les protestants le comprenaient. Fidèle à sa constante politique, Marie de Lorranne repondit d'une manière lébonnaire, sans reponsser la pétition des lords, en leur conseillant seulement la moderation et la patience. En tout cas, les calvinistes formaient maintenant un parti considérable prêt à commencer la lutte et conduit par des chefs puissants, ambitieux et avides.

Ces discussions religieuses avaient calmé les passions politiques et internationales. L'ancienne hostinté envers l'Angleterre avalt entierement disparu. On ne pout pas dire, d'autre part, qu'en ce moment il y ait déjà eu en Ecosse une antipathie prononcée contre la France, un penchant particulier pour les Anglais. Au contraire, de son second exil à Genève, Knox publia son fameux pamphlet « Premier coup do trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes », qui visait surtout Mario Tudor, mais dont Elisabeth Tudor ne fut pas moins fachée que Marie de Lorraine ou Marie Stuart. La jeune reine qui, depuis le 16 novembre 1558, dirigenit les affaires d'Angleterre, n'oublia jamais cet affront et ne permit plus au réformateur écossais de mettre les pieds sur le sol anglais.

Cependant, l'avènement d'une souveraine protesfante en Angleterre changes entièrement la situation pour les reformés qui habitaient au nord de la Tweed et influa beaucoup sur leurs sentiments politiques. Ils savaient maintenant où s'adresser, en cas de nécessité, pour trouver appui et sout en. Aussi longtemps que Marie de Lorraine gardait la neutralité entre les deux partis religieux et se montrait plutôt bienveillante envers les novateurs<sup>1</sup>, ceux-ci n'avaient aucune raison pour incliner du côté de l'Angleterre Mais si sa conduite changeait, si elle se mettait à défendre l'Eglise a laquelle, au fond de son cœur, elle continuait d'appartenir, le chemin était tout tracé pour le parti calviniste. Contre la régente et les secours que la France lui accorderait, les protestants ecossais devaient en appeler à Élisabeth d'Angleterre, le parti calviniste deviendrait un parti anglais. Et cette eventualité ne tarda pas à se changer en réalite.

L'on vit arriver à la cour d'Édimbourg un agent français, M. de Bethencourt, chargé par son gouvernement d'une mission importante auprès de la regente. Depuis l'automne 1558. Henri II s'était résolu à renoncer à tous ses projets de canquête extérieure et à terminer sa longue guerre contre l'Espagne, afin de concentrer tous ses efforts sur la destruction de l'hérésie à l'intérieur de ses états. Il révait à une sainte alliance de toutes les puissances catholiques pour l'entière suppression de l'héterodoxie. A ce qu'il paraît, Béthencourt avait reçu l'ordre de gagner Marie de Lorraine à ce projet de persecution générale des novateurs; il lui promit vraisemblablement l'assistance d'une armée française pour l'accomplissement en Écosse d'une tâche si pieuse?. En effet, à partir de cette mission de Béthencourt, le ton de la régente change entièrement en matière de politique religiouse. Elle

<sup>1.</sup> KNOX. I. 315

<sup>2.</sup> Mémoires de Castelnau

436 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MADIE STUADT.

prend une position franchement hostile aux protestants: fa.t des plus importants, et qui a decidé de l'avenir de la Grande-Bretagne.

Elle essaya, avec l'aide du pape, d'enrayer les progrès de la réforme radicale et calviniste, par la réforme moderee Le Dauphin François, Marie et elle s'adressèrent deux au pentife pour l'informer de tout ce qu'on avait déjà fait pour le bien de l'église d'Écosse, et pour lui exposer le besoin urgent que cel.e-ci avait encore de voir s'exercer une justice sévère et se realiser une réformation énergique du clergé et des institutions ecclesiastiques. Ils l'engagerent à y contribuer pour sa part, le gouvernement temporel n'ayant pas les moyens suffisants pour attendre a lui seul un but si désirable. En attendant, la régente réunit dans les premiers mois de 1359, un concile national, destiné à abour les abus ecclésiastiques, ainsi qu'à définir et à renforcer les dogmes catholiques. Cette assemblee publia, entre autres, une exhortation relative au sacrement de l'autel et affirmant de nouveau la présence reelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Mais elle n'eut aucun succès. Les questions dogmatiques étaient entrèrement indifférentes à la grande majorite de la nation écossaise : les hommes du peuple voulaient s'affranchir des dimes et des droits casuels de l'Eglise, et « les nobles av.des et pauvres, dont la plupart ne craignaient ni D.eu ni diable, guettaient le clerge aisé et bien nouvri à l'instar d'une

<sup>1.</sup> Lettre non datée du roi dauphin et de la roine dauphine; d'après le contexte elle est de l'année 1558, car elle mentionne le fait que la régente gouverne l'Écosse depuis quatre ans. Report of Royal Commissioners, t. IX, vol. II, p. 416<sup>b</sup>.

bande de loups affamés '». — « Les hommes puissants voulaient mettre les mains sur les terres de l'Église, et les gens du commun se nourrir du butin des abbayes et maisons religiouses », dit un gentilhomme écossais ".

La regente était décidée à ne pas faire de nouvelles concessions aux novateurs et à inaugurer une politique de répression à leur égard, aussitôt qu'elle aurait reçude France les secours qu'elle en attendait. Une députation de la congrégation calviniste vint la trouver, la priant de prendre elle-même en main la cause de la réforme religieuse et lui rappelant les encouragements qu'autrefois elle avait fait parven.r aux protestants. « Il no sied point à des sujets, répliqua t-elle, de faire peser sur leurs princes plus de promesses qu'ils n'ont eux-mêmes envie d'en tenir ». Mat imprudent et témeraire qui justifiait d'avance les entreprises révolutionnaires des calvinistes 'Elle menaça les predicants de les chasser du pays, et de pis encore. Et en effet, elle ent l'intention de les punir sevèrement. Les plus importants des ministres furent cités à comparaître, devant elle, le 10 mai, à Stirling, pour se justifier des accusations élevees contre eux, c'est-àdare de subir un procès criminel.

On était arrivé au moment critique II ne restait aux sectaires qu'à se soumettre ou à résister ouvertement. Ils choisirent la dernière alternative. Dejà, ils avaient invité Knox, leur chef spirituel et politique, à revenir

Ainsi s'exprime M. Froude VII. 198), dont le zèle protestant n'est pourtant point sujet à susp cion.

<sup>2</sup> LORD HERRIES, Historical memoirs of the reign of Mary Queen of Scots (ed. de Rob. Pitchinn, Édimb., 1836), p. 55.

au pays afin de prendre lui-même la direction de la latte Ils se reunirent, au nombre de cinq à six mille, tous armes, et accompagnèrent leurs prédicants à Stirling Marie de Lorraine, avec raison, refusa de recevoir une telle multitude, et considérant comme un acte de rébellion le fait que les ministres calvinistes s'en étalent entoures, etle les mit hors la loi (10 mai). Le master de Maxwell fut conduit en prison pour avoir pris leur défense.

C'est dans ces circonstances que Knox rentra en Ecosse, le 2 mai 1559. La confiance dans la réussite finale de sa mission ne l'avait jamais abandonné. Lorsque, malheureux galérien et mortellement malade, il avait, de son grabat sur le naviro français, revu dans le leintain les côtes de sa patrie, il s'était écrié : « Je suis sur que je ne quitterai pas cetto vie, avant que ma langue n'ait glorifié le nom de D.cu sur la terre que je vois devant moi, » Maintonant, le temps de son triomphe était proche. Pour la grande majornté des soi-disants protestants d'Ecosse. l'attaque contre l'Eglise constituée avait surtout le sens d'une révolution acciale et économique, le caractère religieux n'était, pour ainsi dire, qu'un masque, un manteau pour cacher des buts plus seculiers. C'est Knox qui a donné à ce changement sa tendance vraiment calviniste, c'est lui qui, sur la base des convoitises matérielles, a elevé l'edifice de l'église presbytérienne. C'est lui qui a forme les autres ministres à son image, qui a combattu et vaincu le parti modéré et politique. C'est lui, enfin, qui a remplacé une génération d'abominables brigands et pillards par des générations de vrais croyants, de chrétiens austères et convainces, malheureusement aussi fanatiques et intolérants. Il ne reculait devant aucun moyen de violence et de force brutale pour arriver à ses fins. Mais il faut le dire à sa gloire: il s'abstint seigneusement de verser le sang des prêtres catholiques. Lui et ses partisans n'ont pas vengé sur les prélats et sur leurs serviteurs la mort des martyrs protestants. S'il a grossierement insulté les evêques, en les appelant « chiens sanglants » et « bouchers cruels », il ne les a pas imités, du moins, dans la persécution religieuse pous sée jusqu'au meurtre. — plus conséquent avec luimême, sous ce rapport, que bien d'autres réformateurs, et surtout que son propre maître Jean Calvini.

Knox ne desirant pas la destruction des catholiques, mais il travaillait avec d'autant plus d'energie à la destruction du catholicisme. Quoique encore sons le coup d'une sentence capitale, il se rendit à Perth, décide à partager le sort de ses frères, les autres predicants, sort qu'ils succombassent, sort qu'ils l'emportassent sur l'ancienne église. À la nouvelle des mesures hostiles, prises par la régente le 10 mai, Knox monta le lendemain en chaire dans l'église de Saint-Jean et tonna avec la plus grande vehémence contre l'idolâtrie, la messe et les images saintes. « Abattez les mus, s'écria-t-il, afin que les corneilles ne puissent pas les réparer ». Ses paroles portèrent à son comble les passions de la populace : lorsque, immédiatement après ce discours, un prêtre se mit à dire la messe et ouvrit le tabernacle sur le grand

<sup>1:</sup> Son adversaire Leslie l'avoue franchement (p. 581): « Tamen nobilium haereticorum huma utas non est reticenda quod de tempore paucos catholicos de religionis re mulctarint exilio, pauciores carcere, morte nullos. »

autel de l'église, la multitude sui jeta des pierres, brisa le tabernacle et, en un clin dœil, détruisit autels, ornements, statues et tableaux sacrés. L'émotion se repandit par toute la ville, et la foule envahit les couvents des Chartreux, des Carmes, des Franciscains et des Dominicains, qu'elle mit à sac et incendia complètement, non sans avoir, cependant, laisse partir les moines charges de toutes les choses précieuses qu'ils pouvaient emporter. Là fut détruit aussi l'émfice des archives, bâtiment célèbre comme lieu de sépulture des premiers rois de la dynastie des Stuarts'.

La régente demande à lord Ruthven, prévôt héréditaire de Perth, de réprimer et de punir les désordres. Mais ce gent.lhon.me, complé ement gagné à la cause des novateurs, répondit qu'il ne pouvait empêcher les habitants d'agir silon leur conscience. L'impunité donna à la foule protestante le courage de continuer son œuvre de destruction. Dans la localité de Cupar-Fifo, non loin de Perth, elle démolit immédiatement un couvent de Dominicains

On a grandement exagéré les torts que l'iconoclasme de 1559 a infligés aux édifices sacrés de l'Écosse Il est vrai que les couvents furent rasés sans merci par la populace calviniste qui les considérait comme les forteresses du catholicisme ou, d'après le languge de la secte, de Satan et de sa superstition N'oublions point, cependant, que dans le midi de l'Écosse il ne restait plus guère de monastères à incendier, les troupes du défenseur de la foi Heuri VIII ayant déja pleinement accompli cette besogne. Quant

<sup>1.</sup> KN 3X, I, 320.

aux églises, les calvinistes ne songeaient nullement à les détruire, paisqu'ils désiraient s'en servir pour leur propre culte. Ils se contentaient de briser et de brûler tous les emblèmes du culte catholique et réduisirent les bûtiments à une ent ère nudité.

Justement outrée d'une rébellion dirigée autant contre sa religion que contre son pouvoir temporel, la régente menaça d'employer la force pour reprendre Perth. Mais la Congrégation, trop avancée pour reculer, ne désarma point, convoqua à Perth même ses amis des comtés voisins et publia un certain nombre de manifestes, adressés à la régente, aux chefs des troupes françaises stationnant en Écosse, et au restide la noblesse, afin de justifier ses actes. Le plus curieux de ces documents est la lettre « destinée à la genération de l'Antechrist, les pestilentiels prélats et leurs tonsurés en Ecosse ». Cette épitre, rédigée jusqu'à la fin en termes d'une aussi exquise urbanite, annonçait au clergé catholique que, « s'il persistait dans sa méchante cruauté et son aveugle furie, il serait traité partout où on mettrait les mains sur lui comme une troupe d assassins et d'ennemis publics de Dieu et des hommes, et qu'on commencerait envers lui la même guerre que Dieu commande à Israél de faire aux Cananites1 ».

Cependant, les actes ne répondirent pas entièrement à ces fieres menaces. L'armée de la régente augmenta rapidement en nombre, les évêques y amenant leurs contingents pour combattre des adversaires si peu charitables. Dans de telles circonstances, la Congré-

<sup>1.</sup> Knox, I, 335

<sup>2.</sup> Leslie, 548

gation préfera eviter le combat et rendre la ville à Marie de Lorraine, moyennant la promesse d'une amnistie complète et de la liberté de religion pour les Labitants (20 mai). Mais comme il était facile de le prévoir, la pacification ne dura pas plus de deux ou trois jours, les passions étant trop excitées et les interêts trep opposés pour qu'elle pit subsister. Argyle et Jacquee Stuart rassen blérent leurs amis et reprirent l'euvre de la destruction du culte et des monastères cathe ... jues. Ils frappèrent un grand coup en se ruant sur le centre ecclesiastique du pays, la vine de Saint-· Andre, ou, après un sermon prèche par Knex dans l'eglise metropolitaine meme, la populace dévasta cet edifice et brûla ensuite tous les couvents (11 juin). Depuis ce jour si nefaste pour la cité primatiale, elle ne s'est jamais relevee d'une decadence de plus en plus complete

En presence de ces événements, la régente se crut degagée à son tour des obligations contractées lors de la capitulation de Perth. Elle chassa les magistrats de cette ville et les remplaça par des cathonques éprouves, y établif une garnison de six centa suldats éc ssais et défendit tout autre cuite que celui de l'Eglise romaine. Après ces mesures, elle marcha résolument contre l'armée de la Congrégation Mais elle la trouva plus forte qu'elle ne l'avait pense. L'energie et même la sauvagerie muntrées par les protestants leur amenaient tous les jours de nouveaux partisans. To at ce que l'Éxosse contenait d'ambilieux, d'hommes turbulents et d'amis du pillage, venait grossic leurs rangs. \* Nous ne savens plus distinguer l'ami de l'ennemi, s'ecrie douloureusement M. d Ovsel: car celui qui est avec nous le matin sera l'après-midi

parmi les nouveaux chrétiens nouveaux chrétiens nouvereurs nouvereurs bien superieurs en nombre Ceux-ci éprouverent également une certaine hesitation à combattre leurs compatriotes et leur regente légiture. Bref, de part et d'autre, on conclut un armistice de huit jours (13 juin s

Se sentant la plus faible, Marie retourna avec ses troupes à Édimbourg, où elle convoqua une assemblée des nobles afin de terminer definitivement la guerre civile'. Mais cette reumon ne put avoir lieu. Comme les chefs de la Congrégation voyaient le littoral oriental entièrement à leur disposition, ils rassemtlèrent leurs forces et marchèrent sur Perth, dont ils s'emparèrent de nauveau. Ils en profiterent pour detruire la célebre abbaye de Skone où autrefois, pendant le longs siecles, les rois d'Écusse avaient été couronnés\*. Après cette barbarie anti-patriotique dont Knox même ressentit quelque honte, ils se rendirent à Stirling et à Linlithgow, où les mêmes scènes se reprodui sirent. Ils appelaient cela « mettre la réforme à execation ». Ainsi ils s'étaient rapprochés de la capitale du royaume; et telle était la terreur qu'ils inspiraient, telle la sympathie que la grande majorité des habitants d'Édimbourg montrait pour eux, que la régente crut prudent de se retirer, avec tous ses soldats francais et écossais, au château fort de Dunbar ou elle trouva au moins la sécurité personnoile\*. Apres son

- 1. D'Oysel à M de Noailles, 16 juin 1559, TEULET, I, 319.
- 2 Ce document se trouve dans Knox, I, 353 et suiv.
- 8 LESLIE 541.
- 4 Knox, Lesue, etc Instruction pour le sieur du Fresnoy, envoyé en France par la régente ; Teulet, I, 328
  - 5 Knox I 329

depart, la multitude se rua sur les couvents et les détruisit d'une manière si complète que, quand la Congregation fit son entree solennelle dans Edimbourg, le 29 juin, elle n'y trouva que peu de chose à dévaster pour faire disparaître de la cité tous les monuments de l'idotdtre.

Les Low, ands tout entiers appartenaient maintenant au calv.nisme, qui sembla y triompher définitivement. Malgré toutes les protestations de la part des loras de la Congregation, affirmant que, abstraction faite du domaine rengieux, ils étaient les fidèles sujets du roi et de la reine, ils empiétèrent sur les fonctions gouvernementales, en s'emparant de la Monnaie royale. Leur intention était de forcer la régente à admettre la Réforme par tout le royaume et à en éloigner les troupes françaises. « Si Sa Grâce veut agir ainsi, ecrit un les chefs des calvinistes, Kirkaldy de Grange, nous allons lui obeir et annexer à la couronne les revenus entiers les couvents : sinon, nous sommes résolus à ne nous prêter à aucune transaction<sup>a</sup> ». Mais la situation des sectaires était beaucoup moins absurée qu'ils ne le supposaient.

Dans la plupart des cas, il n'est pas difficile aux révolutions populaires de l'emporter dans un premier clan, mais il est plus malaisé pour elles de se main tenir. La révolution est affaire de passion, et la passion, generalement et par sa nature même de courte durée, disparaît après s'être assouvie; les zélés calvinistes de Perth, du Fife et des comtés occidentaux



<sup>1</sup> Ibid., 363.

<sup>2</sup> Kirks.dy a Sir Henry Percy, 100 junlet 1553, Tytlen, History of Scotland, t. VI (Edimb. 1842), p. 116 et suiv

voyaient finir les provisions qu'ils avaient apportées à la capitale, ils avaient hâte de retourner à leurs occupations ordinaires et à leurs familles, en peu de jours, ils se dispersèrent complètement. Beaucoup parmi les lords commencèrent alors à désespérer du succès. Pourrait on se fier à cette foule inconstante? N'avait on pas à craindre la vengeance de la régente, les troupes que la France enverrait à son secours? De l'Angleterre no venait aucune assistance effective, mais seulement de bonnes paroles qui ne servaient à rien. Le misérable duc de Châtenerauit, toujours aussi faible de courage que dépourvu de principes, le comte de Huntly, le plus grand propriétaire foncier du royaume, et qui, au fond, etait catholique, beaucoup d'autres repassèrent sans vergogne du côte de la régente et alièrent renforcer les troupes de M d'Oysei Le 23 juillet avec ses quelques centames de soldats français. Oysel put occuper Leith, port de mer d'Édimbourg Alors Erskine, gouverneur du château de la capitale, quoiqu'il fût des premiers partisans de la Réforme, mit toute son influence en œuvre pour forcer les calvinistes de rentrer dans la légalité; il menaça de tirer sur eux a boulets, s'ils ne concluaient pas la para avec la regente.

La Congrégation se vit dans une satuation tellement pénible qu'elle dat se soumettre. Ses chefs offrirent à Marie de Lorraine des conditions, assez humiliantes pour eux-mêmes, et fort en desaccord avec le langage orgueilleur et insolent dont ils s'étaient servis jus-

1 Lettre de Crofts à Cecil, 20 jui.let 1559, FROUDE, VII, 126

Partierson. Marie Stuart.

qu'alors (28 juillet. Ils pronurent d'évacuer Édimbourg, ainsi que le palais de Holyrood; de rendre la Monnaie à l'usage exclusif de l'autorité royale; de ne plus attaquer de couvents ni de changer le service du culte dans aucune eguise, jusqu'à la prochaîne réunion du parlement. D'autre part, ils exigerent la liberté de conscience, le renvoi des troupes françaises et la promesse de ne pas en introduire de nouvelles dans le pays, sans l'autorisation préalable des Etats.

La régente n'était pas assez simple pour méconnaître le piège qu'un lui avait dresse dans cette dernière condition. Se priver du concours des soldats français, c'ôtait so mettre, sans armes ni défense, à la merci des calvinistes. Tout en acceptant les autres articles du traité, elle refusa dene de se séparer des troupes françaises. La Congregation n'était pas en état de lui résister. Malgré les conseils violents de quelques calvinistes extrêmes, elle cèda et consentit au traité. selon les décisions de Marie de Lorraine<sup>4</sup>. Les chefs et leurs compagnons armes quitterent la capitale : les Hamilton pour se retirer à Glasgow, Ruthven et les autres pour retourner à Stirling et à Perth. On doutait ai les nobles qui jusqu'alors avaient été les guides et les soutiens du parti calviniste, lui resteraient encore fidèles. Car Marie Stuart s'était adressée directement à chacun d'eux pour les réconcilier avec la cause royale, en n'épargnant ni promesses ni ménaces. Elleétait surtout en correspondance suivie avec son frère naturel, lord Jacques Stuart, auguel elle promit la tolérance religieuse pour tous les Écossais, à condition

<sup>1.</sup> TEULET, I, 304.

qu'ils revinssent à l'alliance française et à l'ancienne hostilité envers l'Angleterre<sup>1</sup>.

Mais déjà ce dernier pays entrait en scene. Le conflit, destiné à devenir fatal à la jeune reine d'Écosse, avait commencé entre elle et E. sabeth Tudor.

Le caractère de cette princesse a été jugé d'une maniere si differente par les divers historiens, qu'il y de quoi désespèrer leurs lecteurs. Trop admirée autrefois, souvent portee aux nues, elle est généralement dédaignee et fort mal traites par les auteurs modernes qui déprécient non seulement ses qualités morales, mais encore son intelligence. Il est vrai que les publications récentes de documents du xvr siècle ent définitivement fait disparaître le charme qui entourait la reme-vierge. Élisabeth ne pourra jamais recouvrer la position brillante qu'elle a occupée autrefo,s dans l'opinion pul lique. Mais il ne faut pas non plus donner dans l'extrême contraire. Pour juger Élisabeth avec équité, on doit la replacer dans son époque et dans son entourage, et envisager le développement de son caractère d'après les événements de sa jeunesse. Un jugement absolu sur un personnage que, qu'il soit sera toujours injuste, ou trop favorable ou trop sevère : ce n'est que d'après ses rapports avec les circonstances et avec l'entourage qui l'ont influencé que nous parviendrons à l'apprecier avec sincérité.

Él.sabeth avait ou une jounesse, non sculement des plus tristes, mais aussi entourée de mille dangers. Nee le 7 septembre 1533, elle avait, à l'âge de deux ans et demi, perdu sa mère qui lui fut enlevée par une mort

Dépêche de S. Nicolas Throgmorton, Paris, 10 sept. 1559;
 Cal. of State Pap

violente et ignominieuse; elle-même avant été fletrie alors par son propro père comme bâtarde. Ainsi, pendant les années de son enfance et de sa jeunesse, elle fot privée de tout amour de familie, et végéta dans une véritable pauvreté! Dans sa retraite, elle eut l'heureuse idée de chercher une consolation dans les études fortes et solides. Comme taut d'autres dames les plus nobles de cette epoque, elle apprit, outre le français et l'italien, outre le jeu de la guitare et es travaux feminis, les mathematiques et les lai gues auciennes. Elle lisait dans l'originai les discours de Demostnène et les dialogues de Platon, et ecrivait couramment le latin classique. Ces occupations sérieuses n'ont point nui, d'ailleurs, a la grâce et à l'amabilité des princesses du xvi° siècle.

La mort de Henri VIII et l'avenement du jeune Édouard VI qui aimait beaucoup sa sœur améliorèrent considérablement la situation extérieure d'Élisabeth. Mais elle eut à subre que épreuve terrible d'un autre genre, épreuve pour son cœur aussi bien que pour son existence materielle. Le frère du Lord-Protecteur Somerset, Sir Thomas Seymour, homme aussi ambitieux que spirituel et séduisant, brigua sa main et sut allumer un amour ardent dans le cœur de la jeune princesse. Le Protecteur, qui voyait dans une union entre son frère et la fille de Henri VIII un danger d'autant plus grave pour sa propre domination que la santé du petit roi était fort precaire, fut assez scélérat pour faire condamner à mort et exécuter Sir Thomas, en 1519. Telle était, dans cette ej oque violente et brutale.

<sup>1.</sup> L. Wiesenen, La jeunesse d'Élisabeth d'Angleterre (Paris, 1878).

la fragilité des liens les plus étroits et les plus sacres du sang l'Élisabeth montra en cette triste occasion une force de caractère, une perspicacité, une adresse, faites pour exciter notre admiration. Privée de ses confidents, livrée à des gardiens hostiles, menacee de honte et de dégradation, elle sut résister habilement à tons les essais qu'on fit pour lui arracher des aveux, et ma gré ses propres angoisses, elle s'efforça en même temps quoique en vain, de sauver ses serviteurs et surtout, homme qui, le premier, lui avait inspiré de l'amour

A peine cette crise fut-elle passée et l'équitibre de son esprit retabli, qu'Édouard disparut à son tour et fit place à sa sœur aînee, Marie Tudor. L'hostinté etait inévitable entre la nouvelle reine et Élisabeth En effet, si l'une était legitime, l'autre ne l'était point; l'une était catholique. l'autre refusait d'entendre la messe ; l'une était âgée et malade, - l'astre couchant, l'autre jeune et vig ureuse, - le soleil levant. Les ambassadeurs de Charles-Quint qui dirigeaient surtout la politique de Marie lui conseillèrent, en effet, de se débarrasser de cette rivale dangereuse par les moyens les plus violents<sup>1</sup>. Les périls qui menaçaient ainsi la vie d'El sabeth grandirent après la révolte malencontreuse de Sir Thomas Wyatt (1554). La jeune princesse avait pris une position assez équivoque pendant cette émeute qui, durant quelques jours, avait été près de réussir. Il n'est donc pas étonnant qu'après la défarte des rebelles la reine, qui depuis longtemps se mefiait de sa sœur, la fit arrêter et conduire à la Tour

<sup>1.</sup> Cf CH. Piot, Voyages des souverains des Pays-Bas, t. IV, Appendice p. 227, 235

de Londres, cette terrible antichambre de la mort. Beaucoup de catholiques zélés et l'ambassadeur impérial, Renard, presserent la reme continuellement de faire intenter à Elisabeth un proces de naute trahison qui n'aurait pu se terminer que par sa condamnation à la peine capitale. Marie était assez disposée à suivre ce conseil. Elisabeth aurai, été permie sans l'indignation que la noblesse et le people auglais manifestèrent hautement à la pensée de voir sacrifier l'heritière du trône à des passions personnelles et religieuses. A la fin, la reine céda aux exigences de l'opinion publique, mais elle le fit de mauvaise grâce, en montrant à sa sœur, à différentes reprises, sa haine, sa médance et son secret désir de la perdre, aussitüt qu'elle en aurait la possibilité.

C'est à cette école amère qu'E. Isabeth apprit l'art de dissimuler, de cacher soigneusement ses opinions et ses intentions veritables, de se maîtriser, de ne s'en remettre qu'à son propre jugement. La conscience d'avoir traverse de telles oprouves sans y laisser sa liberté, son honneur et sa v.e, la rendait orgueilleuse et lu inspirant une très haute idée de ses propres facultes. Ayant dû lutter contre tout le monde, elle s'inspira d'un égoisme sans borne, n'aimant au fond personne autre qu'elle-même.

Son élévation au trône, après la mort de Marie, se fit avec l'aide et sous la protection de Philippe II d'Espagne. Cette circonstance étrange, la faveur montree par un roi catholique à une princesse dont l'orthodoxie était fort douteuse, s'explique par la situation génerale des affaires européennes. Depuis plus d'un demi-siècle, l'Espagne luttait opiniatrément contre la France pour la suprématie dans le monde

chrétien. Or, si le parti catholique en Angleterre se fût opposé à l'avènement d'Élisabeth, la couronne de ce pays serait échue à sa cousine Marie Stuart, reme d'Ecosse et future reme de France trois grands royaumes auraient été unis sous la puissance de la maison de Valois et seraient devenus les adversaires des Habsbourg d'Espagne Au reste, Philippe II se flatait de l'espoir qu'Elisabeth succéderait à Marie Tudor, non sealement comme reine, mais encore comme son épouse. Voilà pourquo, il asa de toute son influence sur les catholiques d'Angleterre en faveur d'Élisabeth, avec laquelle il maintint encore assez longtemps d'excellents rapports. Sous le nouveau règne, l'Angleterre resta l'alliée de l'Espagne et, par consequent, l'adversaire de la France. Cette hostilité s'accrut par suite de l'adoption du titre et des armes d'Angleterre et d'Irlande par Marie Stuart et son epoux, qui ne menacait pas seulement le trône d Elisabeth, mais qui comportait aussi un affront sangiant à son adresse personnelle. Car on ne pouvait lui contester le droit de régner sur l'Angleterre qu'en la déclarant bâtarde, issue d'un adultère, et en accusant sa mère d'avoir manque à ses devoirs d'opouse.

Les questions religieuses, non moins que les dissensions politiques, creaient un antagenisme irrémodiable entre Elisabeth et Marie Stuart, entre le geuvernement anglais et le geuvernement français. La grande lutte qui, pendant le xvi° siècle, divisait l'Europe entière et faisait couler le sang sur mille champs de betaille, le combat acharne et passionné entre la religion traditionnelle et la foi nouvelle mangurée par Luther et Calvin sévissait ausai, avec une ardeur

croissante, dans la Grande-Bretagne. En Angleterre, le catholicisme, triomphant sous Marie Tudor, fut vaince, apres sa mort, par une forte reaction protestante qui obligea la reine Elisabeth a ailer plus loin qu'elle ne l'aurait elle-même desire, dans la voie des reformes religieuses, et qui donna à cette souveraine, presque malgre elle, la posti, in de chef et de champin du protestantisme Mais les partisans des anciennes doctrines étaient encore excessivement nombreux, surtout dans les comtes du nord et de l'ouest, habites par une population agricole et conservatrice et gouvernés par de grandes familles aristocratiques qui restaient attachées à la foi de leurs ancêtres. L'Irlande et le pays de Galles étalent encore entièrement catholiques. Aussi la revolte y grondaiteile constamment, en menacant le trône d'Elisabeth. Au jugement intéressé de ces catholiques, Marie Stuart, catholique elle-même et descendant directement de Henri VII par sa fille a'nee Marguerite, grand'mère de Marie, était l'héritière légitime de la couronne. Son nom servait de cri de ralliement aux adversaires religieux de la fière et impérieuse Tudor.

Les chefs du parti calviniste en Ecosse comprirent très bien la grandeur de l'antagonisme qui existait entre la royaute française et la reine Elisabeth. Aussi long-temps qu'ils avaient pu espèrer l'emporter avec leurs propres moyens, ils avaient évité de s'adresser à l'ancien ennemi. Maintenant que leur cause etait sérieusement menacée, que les forces nationales ne suffisaient plus pour la maintenir, ils se tournèrent tout naturellement vers la souveraine d'Angleterre, adversaire des Guises par sa politique et par sa confession religieuse. Kirkaldy de Grange, un des meurtriers du cardinal

Beaton et, en général, protestant très zélé, avait été le premier a écrire au gouvernement anglais pour solli citer son assistance. Knox, le fier et orgueil.eux prophète, s'humilia jusqu'à envoyer à Londres plus eurs apologies de son malheureux « Coup de trompette » qui avait si profondement blessé Elisabeth Mais cette souveraine accueillit d'abord leurs avances avec une grande froideur.

La fille de Henri VIII partageait entièrement les idées autoritaires de son père. Pouvait-il être permis à des sujets de se révolter contre leur prince naturel et légitime? Reine qui avait à lutter également contre des sujets mécontents, pouvait-elle donner la main et accorder un secours quelconque à des rebelles d'un royaume voisin? Est-ce que la cause des rois n'était pas identique et la même partout? Et puis, elle haissait le calvinisme Personnellement, elle inclinait vers un catholicisme anti-papal, national, tel que son père l'avait pratiqué dans les deraières grinze années de son règne. Il est vrai que, par son propre passé, par les circonstances de son avenement, ainsi que par les tendances de la partie la plus active et la plus énergique de son peuple. Elisabeth avait été forcée d'introduire dans son pays un protestantisme modéré et hiérarchiquement organisé. Mais elle n'en ressentait que d'autant plus d'aversion contre le calvinisme dont le caractère républicain et démocralique et dont l'horreur pour toute autorité autre que l'autorité divine lui étaient profondément odieux. Elle craignait, dans les calvinistes, les ennemis de tout ordre, dans l'État aussi bien que dans l'Église. En

Lettre de Kirkaidy a Gecil, 23 juin 1559; Cal. of State P.

effet elle les a toujours persecutes en Angleterre. L'he était donc peu portee à venir à leur secours en Ecosse: d'autant moins que le caractère fougueux de Knox sa prédilection pour la théocratie alliée à la demagegie, son indifférence pour les autorites civiles lui étaient fort antipathiques. Les rudes excuses du réformateur, redigées dans un langage fier et violent, ne firent que l'irriter davantage contre lui.

Heureusement pour les calvinistes écossais, ils trouverent un allié important à la cour de Westminster dans l'homme d'État auquel, avant tous les autres, la Grande-Bretagne est redevable de son union définituve, ainsi que de sa séparation d'avec Rome; nous voulons parler de Guillaume Cecil.

Né en 1520, à Bourn, dans le Lincolnshire, d'une famille d'excellents gentilshommes campagnards, Guillaume Cec.l s'était adonné à l'étude de la théologie et du droit. La vivacité et la clarté de son esprit l'avaient obligé à prendre immédiatement partidans la lutte des opinions religieuses qui occupait alors tout le monde, et il attira bientôt l'attention générale par la précision et la hard.esse avec laquelle il défendit les idées nouvelles. Henri VIII, dans un de ces moments où il favorisait la réforme religieuse, le fit entrer dans le service public, et il y montra tant de capacité que le duc de Somerset, son coreligionnaire, l'ôleva, à l'âge de vingt-sept ans, à la

<sup>1.</sup> JEAN STRYPE. Annales of the Reformation during Elizabeth's reign (2° éd., Oxford, 1824, 7 vol.) — SAM HOPKINS, The Puritans and Queen Elizabeth (3 vol., New-York, 1872).

<sup>2.</sup> Names, Memoirs of Lord Burghley (2 vol. in-4, Londres, 1828-1831).

haute et importante position de secrétaire d'État. Il va sans 'd.re qu'il dut abandonner ses fonctions sous Marie Tudor, mais la manière habile et honnête dont il les avait exercées lui avaient produré l'estame de cette princesse qui ne l'inquiéta nullement. A peine Elisabeth fut-elle montée sur le trône qu'avec la perspicacité et avec la profonde connaissance des hommes qui l'ont toupurs distinguee, elle appela Cecil à remplir de nouveau les fonctions de secrétaire d'État, c'est-à-dire de ministre des affaires étrangères. La haute intelligence politique de Cecil, son courage, sa fermete, la clarte de ses vues en firent immediatement le principal conseiller de la reine, non pas en titre, mais en fait. « Cecil gouverne la reine; c'est un homme capable, quoique un détestable hérétique 🧸 écrivait l'ambassadeur d'Espagne à son maitre Cependant, une telle appréciation du rôle de Cecil est exageree. D'abord, Edisabeth ne se laissait gouverner par personne; et ensuite, des divergences énormes de caractère et d'idées séparaient la souveraine et le ministre Autant celle-la était hésitante, cauteleuse, indecise, aimant à tenir toujours une porte ouverte pour revenir sur ses résolutions, — autant Cecil était énergique, ferme, clair sur ce qu'il avait à faire et à laisser, prompt à l'action, conséquent avec lui-même. Pour toute decision importante, il avait l'habitude de noter sur un bout de papier les raisons qui militaient en faveur de celle-ci, et en regard les raisons contraires; il faisait alors la comparaison entre les deux côtés du raisonnement et, après mûre réflexion, il prenait sa résolution; une fois prise, elle était immuable Élisabeth, conservatrice en matière de religion, penchait plut3t vers le catholicisme modéré que

vers le calvinisme ; Cécil, protestant convaincu et presque passionne, ne voyait de salut pour l'individu et pour l'État que dans les doctrines des réformateurs. Il voulait imposer au gouvernement anglais une politique franchement protestante, tant a l'interieur du pays que pour les affaires du dehors. Son rêve etait de placer l'Angleterre à la tête du protestantisme universel, d'en faire la grande puissance qui dirigeât, défendit et exploitat les autres États réformes dans le monde entier. Grandeur du protestantisme et avec elle grandeur de l'Angleterre, - tel était le double but de ce ministre! Pour arriver à ses fins, il ne craignait pas d'employer la ruse, l'astuce, le mensonge, voire même le meurtre. Si l'on yeut excuser Philippe II, on n'a qu'à se réclamer de Guidaume Geoil L'un voyait dans le catholicisme, et l'autre dans le protestantisme, à la fois la cause de Dieu et celle de la patrie: il fallait la faire triomi her par tous les moyens, et tous étaient lons, s'ils servalent cette grande idée. Homme austère dans sa vie privee s'il en fut jamais, d'une honnêteté rigile, se ruinant dans ses fonctions publiques, au lieu de s'y enrichir comme tant d'autres de ses contemporains, Cecil espionnait, mentait, corrompait, assassinait sans vergagne pour le bien du protestantisme; et ces choses hideuses en elles mêmes le deviennent doublement. parce qu'il les commet au nom de Dieu qu'il invoque à tout moment dans ses œuvres de ténèbres. Vingt fois, il est en desaccord avec Elisabeth; vingt fois elle le traite avoc colère : vingt fois il offre sa démission. Mais elle n'a garde de se priver d'un tel conseiller, le premier homme d'État de son époque: ello revient toujours à son inspirateur, au Seigneur Esprit, comme elle l'appelle, moitié en p.aisantant, moitié serieuse'.

Un tel ministre ne pouvait rester sourd aux demandes de secours qu'en été 1559 les calvinistes d'Ecosse faisaient parvenir a son gouvernement. Il fit en leur faveur tout ce qu'il lui était permis d'entreprendre sans y être autorisé par la reme: il les encouragea à la resistance et leur promit de travaider pour eux auprès de sa souveraine. Il leur donna le conseil pratique de s'emparer des richesses de l'Église et de les employer à l'avancement temporel et spirituel do leur propre cause. Et enfin, il leur dévoila le but qu'il s'était proposé à lui même et qu'il leur montra comme offrant l'unique chemin de salut pour ens comme pour l'Angieterre. C'est le programme constant de Cecil dans les affaires d'Eccsse : « Le plus grand bonheur pour l'Écosse est une paix perpetuelle avec l'Angleterre ou de devenir une seule monarchie avec elle, en sorté que désormais les deux ne feraient plus qu'une île bien unie " ». A cet effet, les Écossais devaient faire triompher chez eux la réforme religieuse; et si leur reine refusait d'y consentir ou même s'il était vraisemblable qu'elle refuserait, u il était apparent que le Tout-Puissant avait décidé de la priver de son royanme, » Voità la manière cavailère dont Cecil s'exprimait sur le droit legitime des princes, quand celui-ci était en desaccord avec le desseins du Tout-Puissant, c'est-à-dire de Gec.l Iui-

<sup>1,</sup> WRIGHT, Elisabeth and her times, t. []

<sup>2.</sup> Sadler Papers, I. 375 et suiv. — Cette communication est litherale ment conforme à une note, écrite par Cecil pour lui-même, le 5 avril 1559; KEITH, I, 368.

même! C'est un langage absolument identique à celui dont le roi catholique et ses serviteurs avaient l'habitude de se servir dans leurs entreprises. Une fois libre, l'Ecosse « pourrait considerer quels seraient les meilleurs moyens pour mettre les deux pays d'accord ».

Nous verrons que Cecil est toujours resté fidèle à ce programme, bien digne d'un protestant zélé et d'un bon patriote anglais. La difficulté consistait à le faire accepter aux Écossais. Jusqu'alors, ceux-ci s'étaient toujours refusés à toute union avec l'Angleterre, parce qu'un tel fait aurait entraîné sans doute leur soumission à ce pays, beaucoup plus grand, plus rache, plus puissant que le leur. Et pourtant, telle etait la nécessité qui pesait sur les calvinistes écossais qu'ils commencèrent à adhèrer aux idées de Cecil. S'il fallait être ou français ou anglais, mieux valait pour eux être anglais, en l'emportant ainsi sur les adversaires de l'intérieur, en faisant triumpher la Réforme, en apoliant l'Eglise de ses terres et de ses richesses. Cette acceptation de la suprématie anglaise par les calvinistes au nord de la Tweed est un fait des plus importants pour le développement des rapports entre l'Angleterre et l'Ecosse. Dans la pétition que, le 19 juillet 1559, les fords de la Congrégation --Argyle, Ruthven, Jacques Stuart, Boyd, Ochiltree adressèrent à Élisabeth, ils indiquérent l'union des royaumes comme le véritable but qu'on devrait essayor d'attemdre. Quelques mois plus tard, lorsque le danger fut devenu plus pressant, la Congrégation s'exprima encore avec plus de précision. Elle se déclara prête à réunir les deux couronnes en une scule, qui dovait reprondre le nom ancien de la

Grande-Bretagne '. Il est évident que cette couronne unique était destinée, non pas a la catholique Marie Stuart, mais à Élisabeth Tudor.

Les conseils de plus en plus pressants de Cecil et le danger de voir tomber l'Ecosse dans les mains de la France qui déjà envoyait des secours armés à Marie de Lorraine firent une certaine impression sur l'esprit d'Elisabeth et vainquirent son antipathie envers des rebelles et surtout des rebelles calvinistes. Se.on sa maniere, elle agit d'abord faiblement, tout en protestant d'intentions contraires. Ene adressa à Marie de Lor raine une lettre pleine de promesses d'amitie et de bon voisinage (7 août 1559°); et le lendemain, elle expédia aux Borders Sir Ralph Sadler qui connaissait l'Écosse de si longue date<sup>8</sup>, avec trois mille livres sterling a distribuer, selon son bon plaisir, parmi les rebelles, et avec l'ordre « de traiter en tout secret avec toutes sortes de personnes en Écosse pour l'Union des royanmes », et selon les instructions qu'il recevrait de Cecil. Ces instructions consistaient à employer tous les moyens possibles pour exciter les Écossais contre les Français et pour enlever la couronne à Marie Stuart, afin de la donner soit aux Hamilton, sort à lord Jacques Stuart\*. Des relations confinuelles furent établies entre les gouverneurs anglais places sur la frontière et les lords de la Congrégation, relations dont l'existence fut niée par Élisabeth devant

Mémoire ballé à M. de la Mothe 20 déc 1559; TEULET,
 1, 384.

<sup>2.</sup> Ibid., I, 341

<sup>3.</sup> Voir plus haut p. 88 et suiv.

<sup>4.</sup> FROUDE, VII, 135.

180 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

les diplomates français avec une impudence étonnante .

Le gouvernement français ne fut pas la dupe des assurances si manifestement hypocrites de la reine d'Angleterre. Il envoya à la regente un diplomate, destine à jouer plus tard un certain rôle dans la vie de Marie Stuart : Philibert du Croc ou Le Croc Né vers l'an 1515. Du Croc avant éte nommé secrétaire d'Antoine de Noailles, ambassadeur de France à Londres. Il connaissant donc à fond les affaires de la Grande-Bretagne. Il vint annoncer à Marie de Lorrame non seulement qu'une armée considérable était en voie de formation, sous le commandement du marquis d'Elbeuf, le plus jeune frere de la régente. pour venir a son secours, mais encore qu'une troupe francaise, moins considérable, arriverait immédiatement en Ecosse, comme avant-garde, avec de l'artitlerie et une forte somme d'argent. En effet, quelques jours aprés, quatre compagnies françaises débar juérent à Leith, de telle sorte que les troupes de cette nationalité en Ecosse s'elevèrent au chiffre de seize compagnies. Avec ces forces et les moyens pécuniaires qu'elle venait de recevoir. Marie de Lorraine se mit sans délai à fortifier Leith, le part d'Edimbourg, très favorablement situé pour maintenir ses communications maritimes avec la France. Son cœur était rempli de courage, d'espoir et de fermeté. Les promesses de secours utérieurs de la part du gouvernement de Fontaingbleau, apportées par Du Croc, furent d'ailleurs répétées et corrobordes par un autre ambassaleur, M. de Bithencourt, qui revint alors à Édimbourg.

Teller, t. I, p. 342 et su.y.

Elle était sûre que le pouvoir royai et l'église catholique réunis l'emporteraient sur l'opposition aristocratique, à la condition qu'elle même montrât un peu d hab.lete et de modération. Mais en ce moment même des circonstances indépendantes de sa volonté la forcorent d'agir trop rapidement et de laisser violer avec brutalité les promesses de liberté de conscience que le traite du 24 juillet avait faites aux calvinistes. Elle y fut obligée par les conseillers que le roi de France lui envoya, et qui, forts de la protection accordée par leur gouvernement à la régente, crurent pouvoir parler en maîtres. C'etalent un diplomate. M. de la Brosse, et un ecclesiastique, le fameux Nicolas de Pellevé, alors évêque d'Amiens, plus tard archevêque de Sens et cardinal. Le presat, venu en qualite de nonce apostolique et entouré d'un nombreux état-major de théologiens, docteurs de la Sorbonne, voulait persuader à la régente que ses obligations envers les héretiques ne la liaient point. En vain s opposa-t-elle avec sa to érance et son intelligence. habituelles a ces essais de reaction catholique violente : La Brosse et Pellevé agirent sans elle et contre elle. Partout, dans la capitale comme dans le reste du pays, ils rétablirent le culte catholique, faisant consacrer de nouveau les églises profances par les novateurs, faisant prêcher par les docteurs qui les avaient accompagnés, excitant et encourageant les prêtres ind.gènes. I ne fois encore, au commencement de l'année 1559, le catnolicisme et le parti français, étroitement alhés, semblèrent triompher 1.

Cependant, les tristes prévisions de Marie de Lor-

 Memoires de Michel de Castelnau de Mauvissière, éd. Punipraon. Mario Stuart.



raine ne se realisérent que trop vite Révoltes de voir de nouveau les Français prendre les rênes du gouvernement et leur imposer la volonté de l'étranger, les Ecossais se souleverent de tous les côtes. Les forces réunies sous les ordres de la regente, quelque trois mille hommes, étaient trop faibles pour prendre l'offensive et pour tenir tout le pays dans l'obéissance. D'autre part, les calvinistes étaient sûrs maintenant de ne pas être abandonnes par l'Angleterre qui, elle aussi, voya tlavec pe ne les empietements d'un gouvernement dirigé par les Guises. Les lords de la Congrégation ne se contentarent pas, a reste, du secours anglais. Ils comprensient parfaitement que dans cette partie reculée de l'Europe il ne s'agissait point d'une lutte particulière et isolée, mais que le combat qu'ils livraient n'était qu'un épisode dans la territie bataille. qui faisait rage sans cesse entre le catholicisme et la réformation dans le monde entier. Ils s'adresserent donc également aux huguenots de France, afin que ceux-ci empêchassent l'envoi ultérieur de troupes françaises en Ecusse, et au roi de Dahemark et aux protestants d'Allemagné pour obtenir leur assistance 1,

Leur alties de beaucoup la plus importante restait toutefois l'Angleterre. Élisabeth leur procura la participation de la première maison noble du pays. les Hamilton. Le duc de Châtellerault, toujours indécis,

Le Ladoureur, t. I. p 35. Leslie, p. 564 560: excellent historien et très bien informé. — Cf Knox, I, 391 et suiv., Sadler Papers, I, 470; Spottiswoode, History of the Church of Scotland, p. 136. — Instructions de Béthencourt, du 16 juillet 1559; L. Paris, Négociations sous François II, p. 12 et suiv.

<sup>1.</sup> LESLIE, 558.

toujours sans conviction, toujours égoiste, oublia ses nombreuses obligations envers la regente et envers le roi de France , lorsque Élisabeth fit miroiter à ses yeux l'image seduisante de la couronne d'Écosse pour sa famille et dans le lointain un mariage entre ellemême et le fils ainé du duc, le comte d'Arran. Ce jeune bomme, capitaine en chef de la garde écossaise. an service de François II et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, fut tellement ébloui par cette perspective qu'il deserta son poste, se rendit à Genève (juin 1559) pour se déclarer protestant et, par . Angleterre, retourna en Écosse, en y apportant de nouveaux subsides de la part d'Elisabeth. En septembre 1559, il réumt les nobles calvinistes autour de lui, à Stirling, et bientôt après à Hamilton-Castle, ou le duc, son pere, signa une ligue, — un bond, comme on disait en Écosse, - avec Argyle, lord Jacques Stuart et leurs alliés La violation du traité du 24 juillet, de la part de la régente, donnait le prétexte à cette levée de bouchers. Comme hératier présomptif de la couronne et gardien de la liberté du pays, le duc mit le premier son nom au bas d'une pétition, adressée à la regente, et lui demandant de faire cesser les travaux de fortification que les Français avalent commences autour de Leith.

C'esant exiger de Marie de Lorraine de désarmer devant la révolte menaçante des calvinistes. Tout naturellement, elle répondit par un refus absolu. C'est ce que les mécontents avaient espéré: ils annoncerent qu'ils se réuniraient de nouveau le 15 octobre pour

Réthencourt venais encore de lui apporter des lettres fort amicales de la part de François II et de Marie Stuart,
 L. Faris, Négociations, p. 17

prononcer la décliéance de la régente, si, avant cette date, elle ne venait pas à résipiscence. Le même Erskine pri, en sa qualite de commandant du ch'iteau d'Edimbourg, les avait jadis menaces de ses canons, leur promit cette fois sa neutralité bienveillante.

La crise tendait évidemment vers une solution violente, et ceci par le fait de Marie de Lorraine, ou plutôt de ses conseillers étrangers, aussi bien que par celui de ses adversaires. La force seule pouvait décider entre le pouvoir légitime représentant l'ancienne Éplise. et l'alliance française, et les rebelles, qui personnifiaient la reformation et la suprematie de l'Angleterre. Dans la lutte de deux principes universels et de deux grands États, l'indépendance du petit royaume d'Écosse était devenue impossible; la seule question était de savoir laquelle des deux puissances étrangères serait la maîtresse du pays. Or, il ne nous paraît pas douteux que, ce duemme une fois posé, le véritable interêt de l'Ecosse et de son avenir n'exigeat l'alliance de l'Angleterre, avec laquelle tant d'attaches matérielles et ideales unissaient la partie septentrionale de la Grande-Bretagne Sans le vouloir et sans y penser, les gentilshommes rapaces et perfides du parti calviniste combattaient pour le bien et pour la grandeur de leur peuple, tout en luttant pour leur ambition et pour leur profit personnels

Le 15 octobre, les protestants se réunirent en effet à Édimbourg : Chatellerault, Arran, Argyle, lord Jacques Stuart, Glencairn, Rithven, Ochiltree, Boyd et beaucoup d'autres. Ils amenèrent une fouie nombreuse de vassaux et de partisans, quinze mille hommes :

1. Sadler at Croft à Cecil. 24 oct. 1559 ; WRIGHT, I. 17.



mais c'était là plutôt une multitude qu'une armée. Fiers, cependant, d'un tel nombre de soldats, fiers de voir la régente s'enflur devant eux du palais de Hulyrood pour se cacher derrière ses retranchements de Leith, ces chefs formèrent, avec les représentants de quelques villes, une espèce de parlement qui proclama la déchéance de Marie de Lorraine. « Au nom de nos souverains dont nous sommes le conseil naturel et legal dans les affaires de cette chose publique qui est la nôtre, » ils déclarerent que Marie, ayant violé les libertés du royaume en employant des troupes étrangères, avait cessé de gouverner.

Il serait diffiche d'établir jusqu'à quel point un tel coup d État était conforme au droit public de l'Écosse; en tout cas, il n'etait pas entierement dépourvu de raisons. Les lords de la Congrégation envoyèrent à tous les princes de la chrétienté une circulaire par laquelle ils accusaient la régenté, cette femme d'origme étrangère, de ne s'être emparée du pouvoir que pour livrer l'Ecosse à la France, d'avoir illégalement remph tous les offices publics de Français ; d'avoir voulu ruiner et le clerge et la noblesse; d'avoir introduit des soldats étrangers dans toutes les forteresses importantes du pays, contrairement aux lois existantes et a ses propres promesses. Les lords prétendaient qu'ils ne compattaient que pour le droit et pour les libertés de leur patrie, et qu'ils étaient prêts à rendre à leur reine toute l'obéissance qui lui était due!. Il y a certes beaucoup d'hypocrisie dans ce manifeste, qui se tait sur les veritables intentions des conjures, de ne laisser à leurs souverains qu'un semblant d'au-

1. TEULET, t. H. p. 1 et suiv.

torile, jusqu'a ce que le moment fut venu de les en depouiller également ; mais les reproches adresses à Marie de Lorraine et à son entourage ne sont pas denues de findement. Quai qu'il en soit, ce n'était plus au droit, c'était à la force de décider de la contestation. Et la force semblait se prononcer en faveur de la regente. Quelques essais, tentes par les lords pour prendre d'assaut les lignes de Leith, éch juèrent miserablement par suite de la maladresse militaire des Écossais. Une nouvelle somme de trois mille livres, envoyée par Elisabeth aux rebelles, fut capturée par le jeune comte Bothwell, reste fidèle à la cause legitime. Bientôt apres, quinze cents Français firent une sortie, enlevérent les deux uniques canons de leurs adversaires et penétrèrent jusque dans Édimbourg (1° novembre]. Dans une autre rencontre, le 6 novembre, une poignée de Français battit toute l'armée écossaise, en lui taant trois cents hommes, dont leur meilleur officier, Alexandre Halyburton, et en leur faisant plusieurs centaines de prisonniers. Cette défaite mit à une trop rude épreuve la consistance de la multitude « d'hommes pour la plupart sans pléte ni hométeté " », qui s'était rassemblée à Edimbourg dans l'espoir d'une victoire facile et immédiate. Encore le même juur, les chefs protestants se virent complètement abandonnés par leurs hommes. Que pouvaient-ils faire sinon suivre l'exemple de ces derniers ? Els s'enfurrent honteusement e∍en grand désordre de la capitale, où ils abandonnérent toutes leurs provisions de guerre et dans laquelle la

<sup>1.</sup> SADLER, I, 680.

<sup>2.</sup> KNOX, I, 653.

régente rentra triomphalement, le 7 novembre 1559°. Le culte catholique fut immédiatement rétabli à Édimbourg, pour y régner sans conteste pendant toute la durée de l'hiver.

Le parti français et catholique venait de remporter une victure complete. L'armée considérable du marquis d'Elbeuf était sur le point de faire voile vers l'Ecosse. Puisque trois mille Français étaient venus à bout de toutes les forces calvinistes du pays, il était évident que vingt mille pourraient facilement écraser tout germe de révolte. La prise des trois mille livres par Bothwell avait dévoile d'une manière éclatante la condaite tortucuse d'Elisabeth et l'avait convaincue de mensonge. La France aurait donc éte dans son droit en profitant de sa position en Ecosse pour susciter des embarras à la reine d'Angleterre, pour venir en aide aux catholiques mecontents de ce pays, et préparer l'invasion des états d'Élisabeth.

Cette princesse sentit toute la difficulté de la situation et se rendit parfaitement compte de son caractère menaçant Devait-elle, pouvait-elle subir définitivement une défaite aussi manifeste que la destruction du parti anglais en Écosse? Devait-elle, pouvait-elle abandonner de royaume à l'ennemi héreditaire du nom anglais? Devait-elle, pouvait-elle courir le risque dangereux de voir s'établir pour toujours au nord de la Tweed un pouvoir hostile, menace continuelle non seulement pour la grandeur, mais encore pour l'existence même de l'Angleterre? Elle demanda au roi d'Espagne de la secourir contre l'ennemi commun:

<sup>1.</sup> D'Oysel à M. de Noalles, 12 nov. 1559; TEULET, I, 378 et auv.

cependant, Philippe II, tout à son œuvre de persecution rel gieuse à l'intérieur de son immense empire, ne voulant pas de guerre pour le moment et n en désirant surtout point en faveur de protestants contre la réaction romaine, irrité de plus contre Elisabeth à cause de ses refus résteres de mariage avec un prince de la maison de Habsbourg, -- Philippe II ne lui donna aucun espeir d'assistance active. Mais Élisabeth, soutenue par Cecil, n'en résolut pas moins d'agir, seule, si c'était nécessaire, contre la France, « L'Ecosse, disait-elle, est comme un glacis qui protege l'entrée de l'Angleterre, par là seulement les Français pourraient pénétrer dans mon pays. Sur mer, je serai toujours la plus forte<sup>1</sup>. » E.le était donc décidée à leur fermer ceglacis. Selon son habitude, elle cherchaà éviter une rupture formelle, sans cesser pourtant de seccurar vigoureusement la cause de ses allrés écossars. Au moyen d'un fort envoi de livres sterling, elle mit Erskine a même de garder le ch'iteau d'Edimbourg contre les Français. Elle fit argent de toute manière, par des emprunts et par la vente de terres ecclésiastiques. Elle expédia deux mille soldats à Borwick pour être prêts à entrer en Écosse. Ellearma commo pour uno grando guerro. A la fin, ello envoya a Berwick une flotte comman lee par l'amiral Winter (décembre 1559), avec l'ordre exprés de s'opposer à toute escadro française qui essaierait encore d'amener en Ecosse des soldats ou des previsions de guerre. Un conflit sanglant pouvait éclater à tout instant'.

<sup>1</sup> L'évêque d'Avila (ambassadeur d'Espagne à Londres) à Granvelle, 13 déc. 1559; Kervyn de Lervennove, Relations politiques des Pays-Bus et de l'Angleterre, II, 127.

<sup>2.</sup> FROUDE, VII, 156-178.

De leur côte, les Français caressaient a importants projets. Ils destraient rendre à l'Angleterre les malheurs qu'elle leur avait fait supporter autrefois pat ses invasions et occuper avec leur grande flotte l'île de Wight ou un port quelconque de l'Angleterre même. Mais ils rencontrérent un premier obstacle à la cour d'Espagne. Bien que Philippe II n'eût nullement l'intention de soutenir activement Élisabeth, il ne voulait pas non plus que l'Angleterre fût contrainte à se soumettre à la France, rivale constante de la politique casullane. Il déclara donc avec beaucoup d'énergie aux hommes d'État français qu'il ne souffrirait pas que leur gouvernement mit la main sur l'Angleterre.

Enfin tout conflit direct entre la France et l'Angleterre fut evité par un évenement imprévil, le plus terrible coup que la cause française et catholique en Écosse eût jamais reçu. La grande flotte du marquis d'Elbeuf, qui avait quitté Dieppe dans les derniers jours de decembre, fut entierement detruite par une effroyable tempête, et presque tous les marins et soldats qu'elle portait se noyerent : le reste retourna dans les ports français. Seul, M. de Martigues, avec une centaine d'hommes, parvint à Leith. Les conséquences de ce désastre maritime furent presque aussi importantes que celles de la destruction de l'Invincible Armada,

1. Granvolle à Philippe II, 20 mai 1560 (Weiss, Papiers d'État de Granvelle, t. VI, p. 93): « los Franceses creo que ya huvieran tentado de mover assi algo y de poner el pié sobre la isla de Wicht, ò en algun puerto de inglaterra, si V. M. tan expressamente no huviera mandado dezir al obispo de Limoge que resolutamente no cufrirá que se apoderen Franceses de inglaterra, como tambien se ha dicho aqui à mons de la Forest, »

vingt-huit ans plus tard. Toutes les esperances de Marie de Lorraine et de ses quelques partisans écossais: Bothwell, Ross, Sempil, Seton, étaient réduites à neant. La régente ne pouvait plus compter que sur ses quatre male Français et sur les quelques centaines d'Ecossais qui l'entouraient. Et à peine la mer redevint-ene calme que l'amiral Winter quitta les ports où il s'atait abrité pendant la tempête, parut dans le Form, demantela plusieurs retranchements français et coupa à la forteresse de Leith toute communication par mer. Il excusa ces actes d'hostilité en prétextant un simple malentendu; mais il se garda bien de donner satisfaction à la regente et de rétablir les choses dans leur ancien état.

Cotte entrée en action de la flotte anglaise a décidé du cours que les événements d'Écosse ont pris définitivement. Rien, en effet, ne serait pus faux que de croire ce pays séparé en deux grands partis religieux, qui se serment combatt is avec conviction et fanatisme. Il y avait quelques caivinistes zelés, tels que Knox et plusieurs autres prédicants ; il y avait, sans doute, aussi que ques catholiques zerés parmi le clergé. Mais l'immense majorité de la population, dans toutes les classes, s'était detachée de l'ancienne religion, ou plutot de la merarchie, sans véritable en il ogsiasme pour la for nouvelle. Elle etait prête à l'accepter, voire à piller pour elle églises et monastères; elle n'était pas prête à faire pour elle des sacrifices cons. létables. Quelques nobles ambitieux s'étaient déclarés les champions du protestantisme, afin de se servir de ce pretexte pour a'emparer du pouvoir ot pour dépouiller l'Eglise de ses richesses; et lorsqu'ils semblaient l'emporter, ils trouvaient toujours une masse de partisans qui voulaient bien

triompher et s'enrichir avec eux. Mais quand les mauvais jours arrivaient, cette foule se dispersant prudemment, chacun tentrant chez soi. Sans doute, la réforme religieuse n'était pas pour les Écossais d'alors une question nationale Autrefois, quelle levée générale. quand la croix enflammée portait de hameau en hameau le message que la patrie était en danger! Comme ils arrayment tous alors, le chef de clan comme le baron de Fife, le Highlander comme le citoyen d'Edim bourg ou de Glasgow, pour combattre pour la bonne cause! Des désastres tels que Flodden et Pinkie n'avaient point étouffe la sainte ardeur, ils n'avaient fait que l'enflammer encore davantage. Et maintenant? Après les honteux événements d Édimbourg, en eté et en automne 1559, les chefs calvinistes se voyaient abandonnés de tout le monde. Avec trois mule Français, d'Oysel avait pu hardiment marcher sur Glasgow, en chasser les sectaires et y rétablir le culte catholique. Ensuite il s'était tourné vers le Fife province où les protestants étalent surtout nombreux, avait battu-Arran et lord Jacques à Kinghorn, le 7 janvier 1560, en leur mettant hors de combat à peu près sinq cents soldats, et avait réduit toutes les forces de la Congrégation au modeste chiffre de deux cents hommes 1.

C'est en ce moment même, où les protestants sem blaient entièrement aneantis, que d'Oysel reçut la double nouvelle du désastre de la flotte française et de l'apparition de l'escadro anglaise dans le Forth. Tout fut changé par ces deux evenements dans la situation réciproque des partis en Eccase. L'intervention anglaise sauva le calvinisme, presque terrassé,

<sup>1</sup> D Oysel à Noailles, 9 anv 1560, Teuler, 1, 409.

et força les catholiques et la faction française à une defensive pénible. Pour ne pas être coupe de sa base d'operation, la forteresse de Leith, d'Oysel dut renoncer à toutes ses conquêtes et se retirer rapidement, en contournant le Forth I, fut heureux de pouvoir rentrer dans Leith avec sa petite armée Les calvinistes n'avaient pas osé l'inquièter dans sa dangereuse retraite. En revanche, forsqu'ils n'eurent plus aucun adversaire à redouter, ils se jetèrent sur Aberdeen et y détruisirent les monastères; c'est avec peine qu'on put les amener à respecter la grande tour de la belle cathédrale épiscopale de cette vulle.

Ce qui importait le plus, c'était de savoir si la France était à même de réparer les désastres de la flotte d'Elbeuf, d'equiper une nouvelle expédition maritime et une nouvelle armée, de menacer l'Angleterre d'une manière effective. On dut bientôt se convaincre de l'impossibilité de telles mesures de la part du gouvernement français. Les calvinistes écossais ne s'étaient pas adressés en vain à leurs coreligionaures du continent. De tous les côtes, les huguenous se remuzient et menaçaient la royanté, intimement hée au parti catholique sous la direction de la maison de Guise. C'était le mouvement qui, en mars 1560, devait conduire à l'étrange essai de révolution, connu sous le nom de tumulte d'Amboise. Menace à l'intérieur du royaume par ces adversaires formidables, craignant pour son existence même gouvernement des Guises n'avait plus un so dat, plus un écu à consacrer aux affaires extérieures. Ils donnèrent donc à leur sœur, la régente d'Écosse, le conseil de faire la paix avec les rebelles, à n'importe quelles conditions, pourvu que l'autorité nominale du roi et de la reine restât întacte. Avant tout il fallait gagner du temps et attendre des circonstances meilleures î. Le roi très chrétien se montra envers l'Angleterre d'une douceur évangélique. Les ambassadeurs se succédèrent à Londres peur assurer de sa part Elisabeth qu'il ne songeait pas à agir hostilement contre elle; que le couple royal, en prenant les titres d'Angleterre et d'Iriande, s'était trouvé sous la pression de Henri II, et que mainte nant l'emploi de co titre avait cessé. Quant à l'Ecosse, ils offirment d'en retirer tous les soldats français, sauf une garde de quatre cents hemmes, et de laisser le gouvernement du pays aux indigènes, à la condition qu'Élisabeth s'obligeât à ne pas y intervenir (janvier à mars 1560°).

Trutes ces protestations d'amitié toutes ces offres conciliantes ne produisirent sur Élisabeth qu'une seule impression: c'est que la France était entièrement désarmée pour le moment, et que l'Angleterre pouvait et devait profiter de la situation afin d'établir définitivement sa prepondérance en Écosse. Elle répondit donc aux ambassadeurs avec beaucoup d'énergie qu'elle avait regardé et qu'ene regardait toujours l'usage du titre d'Angleterre par le roi et la reine de France comme une injure publique pour elle et pour son royalme; et qu'elle voyait dans les prétendus rébelles d'Écosse des sujets loyaux et sages, qui voulaient certes obéir à leur propre souveraine, mais

<sup>1</sup> Le duc de Guise et le cardinal de Lorraine à la régente. 19 févr. 1560; Cal. of State Papers, Forcign series, Elisabeth, 1559-60 p 384 et suiv

<sup>2.</sup> Ibid., passim.

pas à la maison de Guise. Elle agit en conformité avec ces fières déclarations. L'Angleterre entière retentit de preparatifs et d'exercices militaires. Élisabeth même contrôla et inspecta les troupes. On la vit monter à cheval et les passer en revue, comme une Bradamante 1, selon le Jerme de l'ambassadeur d'Espagne. La marine ne fut pas négligée non plus; une nouvelle escadre fut équipée pour pouvoir venir en aide aux vaisseaux de Winter. Enfin, un pas decisif fut fait par la conclusion d'un traité formel entre l'orgueilleuse Tu lor at les rebelles d'Ecosse. Le 25 fevrier 1560, les principa ix lords de la Congrégation arrivèrent à Berwick, sur le sol anglais, et ouvrirent des confe rences avec le due de Norfolk, plénipotentiaire de la reine Elisabeth. Après avoir negocié pendant deux jours, la convention fut signée le 27 février entre Norfolk, « au nom et au lieu de Son Altesse » (la reine), et les lords écossais, « au nom et au lieu du noble et puissant prince, Jacques, duc de Châtellerault, seconde personne du royaume d'Écosse et déclare par acte du Parlement d'Écosse héritier présomptif du même royaume, ainsi que des autres lords de son parti, alliés avec in dans cette cause pour maintenir et défendre les annens droits et libertes de leur pays ». De cette façon on avait en vue de cacher autant que possible l'alliance publique du successeur de Henri VIII avec des rebelles. Pour tranquilliser entièrement la délicatesse bien connue de la conscience d'Élisabeth, on ajouta la déclaration que nen ne serait fait au préjudice de l'autorité



L'évêque d'Aquila au comte Feria, 12 févr. 1560; KERVYN DE LETTENHOVE, Relations des Pays-Bas et de l'Anglet., 11, 229.

légitime de la reme d'Ecosse<sup>4</sup>. Rarement I hypocrisie fut poussée plus loin! Le véritable but était, selon l'instrument du traité, d'empêcher l'annexion de l'Écosse à la couronne de France, de préserver ses libertés séculaires et son existence comme royaume chretien professant la vraie religion du Carist, de la délivrer de toute invasion étrangere. Pour arriver à ces fins, les deux parties contractantes s'obligèrent à mettre sur pied une armée ; aucune d'elles ne ferait la paix sans le consentement de l'autre. Comme les allies se connaissaient assez mutuellement pour avoir les uns pour les autres la plus belle messance, il fut stipulé que les Ecossais enverraient à Elisabeth des otages garantissant leur fidélité, et que les Anglais rascraient toutes les forteresses qu'ils prendraient, ou les livreraient aux mains du duc et de ses partisans et no so retrancheraient pas eux-mêmes en Écosso sans la permission du due et des siens.

Pour la première fois depuis des siècles, un traité public d'alliance était conclu entre un parti considérable d'Écossais et les vicux ennemis. L'Angleterre avait enfin mis la main sur le royaume septentrional!

Le temps des tergiversations était passe. Flisabeth étant résolne maintenant à employer la force pour éloigner d'Écosse les troupes françaises. Le 28 mars 1560, lord Grey passa la frontière à la tête de six mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux Dans sa marche, il rencontra la petite armée des lords de la Congregation, qui se réunit à ses troupes. La régente, maladé depuis la fin de l'année précèdente,

Ilaynes, p. 253. — Élisabeth ratifia cette convention le 19 mars; ibid., p. 264

176 LÉ 1888 PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

ne voulant pas prendre une part active à la guerre et craignant d'être prise dans Leith, rouva un asile relativement paisible dans le chiteau d'Édimbourg, où Erskine la reçut d'après un ordre exprés que la reine Marie Stuart venait de lui donner. Le château resta neutre. Le règne de Marie de Lorraine était bien fini. Malade de corps et d'esprit, elle n'avait plus aucune autorité. L'Ecesse appartenait aux calvinistes et à la reine d'Angleterre, sauf la petite ville de Leith, tenue au nom de la France par d'Oysel et par ses braves soldats.

Les calvinistes victorieux crurent le temps venu de resserrer les liens de leur parti et de se donner une organisation meilleure et definitive, ce que d'ailleurs leur, protectrice Elisabeth ne cessait de leur demander Le 27 avril 1560, ils conclurent leur second covenant<sup>1</sup>. Quelle difference entre la situation actuelle et celle du 3 décembre 1557, Jorsqu'ils avaient rédigé et signé leur première ligne 'Alors, ils avaient eu tout à cramare de la part d'un pouvoir officiel hostile, encore soudement établi ; maintenant, ils étaient sur le point de remporter la victoire, et il ne s'agissait plus pour eux que de protiter de ces succès afin de fonder à tout jamais le regne de leur parti-politique et religieux. Ils s'obligèrent, « en présence de notre Dieu, à favoriser la reformation de la religion, selon la parole de Dieu; et à prendre soin, par tous les moyens possibles, que la vérité de la parole de Dieu alt hure exercice dans ce royalme, ensemble avec la juste administration des sacrements ». A cet effet, « nous devons efficacement tendre, de concert avec

KNOX, II, 61-64.

l'armee que la reine d'Angleterre vient d'envoyer dans ce pays, à l'expalsion, hors de ce royaume, de la reine-mère et des autres étrangers français oppresseurs de notre liberté, et au reconvrement de nos anciens privileges et libertés : afin que nous puissions à l'avenir être gouvernes exclusivement par les lois et coutumes da pays et par des indigenes de celui-ci, sauf l'obélissance due au roi et à la reine ». Cependant, sans réserver d'aucune façon cette obéissance, ils promirent fidelité et soumission absolues au conseil de la Congrégation. Ainsi, malgré la vaine furniule que nous avons indiquée, ils se révoltèrent quiertement contre leur souveraine légitime qu'ils étaient prêts à combattre, non seulement au nom de la rengion, mais aussi pour la cause d'une alliance également étrangere, l'alliance angiaise.

L'armée de Grey assiègeait entre temps Leith, où d'Oysol et Martigues se trouvalent avec quatre mille hommes. La direction des troupes anglaises etait aussi detestable que les soliats eux mêmes à. Les chefs pechalent par incurit, maladresse et rapacite, les soldats par manque de discipline, par paresse et même par làchete. Pendant de longues semaines, les assiègearts ne firent guère de progrès contre les retranchements fort hat lement construits par les Français, et leurs assauts, qui leur contaient des pertes enormes, echouerent devant la bravoure de la garnison. La desertion diminua encore davantage le nombre des soldats anglais, tandis que les generaux et les

PRILIPPSON. Marie Stuart.

<sup>1.</sup> Voir, pour les details, E. Bekker, Beitraege our engl. Geschichte im Zeualter Elisabeths (Giessen, 1887), p. 41 et 2019

## 178 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

capitaines se falsaient payer la sulle comme si l'armée était encore au grand complet. Cette mauvaise conduite des soldats anglais devant Leith a beaucour contribué a encourager plus tard Philippe II. a tenter la conquite le l'Angleterre. Nul deute que, si la Franco cut cu alors sa liberté d'action, l'envoi d'une petite armée française aurait suffi pour chasser d'Ecosso les troupes de la reine Elisabeth et à y former de nouveau un grand parti français et catholique. Car, sauf un à deux mille hommes qui étaient venus renforcer l'armée des assiegeants, les Ecossais assistaient à la lutte dans une complete maction, comme si l'affaire ne les interessait pas le moins du monde. Il y a plus encore: après que le grand assaut des Anglais e il eté repoussé, les citoyens d'Édimbourg refuserent de recevoir leurs a...es blesses dans leurs maisons, même contre paiement, et, avec une cruaute barbare, ils les laisserent mourir dans les rues! Evidemment, pour la grande majorite de la population écossaise, il ne pouvait nullement être question d'enthousiasme calviniste! En presence d'une telle situation, on comprend l'immense importance de la levée de boucliers des huguenots, au printemps de 1560. Ensabeth avait bien su ce qu'elle faisait, en l'encourageant et en la favor sant de tous ses moyens. Cette révolte a echolé pour la France même, mais en revanche, elle a sauvé le protestantisme en Ecosse, et peut-être aussi en Angleterre, où les cath. Lques, fort irrités contre leur reine, n'attendaient que l'approche d'une armée étrangère pour se soulever en masse.

La situation dans laquelle Elisabeth se trouvait

<sup>1</sup> Cal. of State P , for. ser. Eliz., 1560-61, p. 26.

semblait tellement dangereuse, que le pape Pie IV conçut l'espoir de la ramener au catholicisme par la crainte. Il nomma donc Vincent Parpagia, abbé du Saint Sauveur, son nonce en Angleterre, pour essayer de la faire rentrer dans le giron de l'Église'. Il ecrivit une lettre à sa très chère fille en Jésus Christ, afin de l'exhorter à écouter avec bienveillance les paroles de Parpaglia, et il pria les rois de France et d'Espagne, ainsi que la duchesse de Parme et Granvelle, evêque d'Arras, de travailler avec zele en faveur de la mis sion dont l'abbé était charge auprès de la reine d'Angleterre.

Mais le tumulte d'Amboise et les désordres qui le suivirent aneantirent toutes ces espérances. Ils empechèrent le gouvernement français d'envoyer en Grande-Bretagne une seule compagnie, un se il vaisseau. Le roi tres chretien n'osait pas même expédier une lettre à la regente, de peur qu'elle ne tombât entre les mains des Ang ais et n'excitât leur colère contre

- 1. Ms. Arch secrétes du Vatican, Nanziatura di Germania, vol. 4, 4 mai 1560 · Al Vescovo di Terrac na (nonce en Espagne) Le pape a décide d'envoyer un nonce à la rema d'Angleterre « per tentar et far proua di riduria al gremio de la Chiesa et ubidienza di questa santa sede, parendogli une i occasione deli garbugli ne li quali al presente detta Regina si ritroua diano speranza di poter hauer honor di questa impresa Hora S Suhà fa to ele note per questo effetto de l'Abbate Parpagha. Et già gui hà dati denari per partire, et gli da tanta fretta che per ogni modo credo che per tutto dimami partirà » Les rois de France et d'Espagne doivent contribuer à la réussite de cette mission.
- 2. Ms. lettres de Pie IV à Élisabeth, du 5 mai 1560, et a Granvelle, du 8 mai 1560 Bibliothèque Barberine, à Rome, vol XXXI, 10

im' Grâce à ces circonstances, la position d'Élisabeth et des protestants de la Grande-Bretagne devint excellente; aussi la reine refusa-t-elle absolument de recevoir le nonce que le pape lui avait adressé. Toute la bravoure, toute l'habilete militaire de la garnison de Leith, si admirables qu'elles fussent, ne pouvaient que retarder de quelques semaines la catastrophe définitive des interêts français et catholiques en Écosse. Ces soldats héroliques savaient resister au glaive et au canon de l'ennemi, ils ne pouvaient pas à la longue résister à la famine qui les menaçait d'une mort saus gloire

Marie de Lorraine n'eut pas le chagrin d'assister à cette ruine de toutes ses esperances et de tous ses efforts. Minée par l'hydroplsie, entourée dejà des ombres le la mort, elle n'avait cesse un instant de porter le plus vif intérêt aux événements qui se passaient sous ses yeux. Elle s'était donné une peine inouie pour regagner les rebelles, soit par de bonnes paroles, soit par des promesses de toute sorte d'avan tages personnels. Mais l'arrivée de l'armée anglaise avait détruit l'effet de ses habiles negociations. Du haut des rochers qui formaient l'enceinte du château d'Edimbeurg, la moribonde avait alors suivi avec joie les peripèties de l'assaut maiheureux, donné par les Anglais aux remparts de Leith. Elle chercha de toutes manières à se mettre en communication



<sup>1</sup> Le cardina, de Lorraine a sa sœur Marie, 19 fèvr 1560, H. de la Ferrière, Le XVI siècle et les Valois, p. 25.

<sup>2.</sup> Arch. du Vatican, l. c.

<sup>3.</sup> L'év d'Amiens et Marie de Lorra ne au cardinal 27 mars 1550 ; La Ferrière, p. 26 et suiv.

avec d'Oysel et ses braves soldats. Mais dejà ses forces l'abandonnaient. En mourant, elle montra encore cette hauteur de vue, cette absence de préjuges, cette grandeur d'âme qui font de cette fille des Ouises un des personnages les plus attrayants et les plus sympathiques de sa rude époque Elle voulait mourir en paix avec le peuple qu'elle avait si longtemps gouverné, et dont des circonstances indépendantes de sa volonté venaient de la séparer. Elle fit donc venir à son chevet le duc de Châtellerault et lor i Jacques Stuart et les retint jusqu'à son dermer moment, ne se plaignant point de ses souffrances ni de sa mort prématurée, mais déplorant les malheurs de l'Écosse et la part qu'elle y avait prise elle-même. Pour complaire à ces gentilshommes, elle souffrit que le ministre Willocks, un des plus zélés partisans de Knox, vint la voir et l'entretint pendant plusieurs heures'. Mais après son depart, elle recut les sacrements en bonne catholique, et mourut le 10 juin, vers minuit, en présence du duc et de lord Jacques.

Ainsi disparut cette femme qui, pendant vingt ans, dans les bons et dans les mauvais temps, avait vaillamment soutenu la cause de la France en Écosse. Toujours prête à payer de sa personne, douée d'autant de courage que de persévérance, d'habileté et de sage moderation, elle aurait sauvé cette cause si des circonstances exterieures, en dehors de tout calcul politique possible, n'avaient pas detruit son œuvre. Sa mort fut le signal de la disparition de l'influence française en Écosse. « Que Dieu, par sa grande merci, nous délivre du reste du sang des Guses, amen,

Cal. of State P. — Knox, II, 71.

amen, » remarqua le pieux Knox, avec une allusion assez claire à la fille de Marie de Lorraine.

Son corps fut traité avec tous les egards dus à son rang éleve et à ses hautes qualités personnelles. On le conserva pour le transporter en France, quand les temps sera ent devenus plus tranquilles et permettraient les communications pacifiques avec ce pays.

Élisabeth avait hâte d'en finir avec les affaires d Écosse et de récolter les fruits de ses efforts pécumaires et militaires. La situation générale lui était entièrement favorable et la rendait maîtresse absolue des événements. Les menaces et les bravades du gouvernement de François II contre elle n'avaient pas eu d'autre conséquence que de montrer toute l'impaissance de la France, minée et affaiblie comme elle l'était alors par les désordres intérieurs. Philippe II qui, pendant quelque temps, avait montré des ve.l'ilés d'intervenir, à son tour, avec une petite armée en faveur des catholiques d'Écosse<sup>1</sup>, vena.t de subir, lui aussi, une grave défaite maritime, qui lui avait eté infl.gee par la flotte ottomane, sur les côtes de l'Afrique septen trionale: et depuis cette destruction de son escadre. il montra de nouveau une amabilité extrême envers la reine d'Angleterre; à tel point qu'il dépêcha deux diplomates, Pacheco et Garcilaso de la Vega, auprès du roi de France, afin de l'exhorter à conclure la paix avec l'Angleterre sous n'importe quelles conditions. La

<sup>1.</sup> KNOX. I. c.

<sup>2.</sup> Philippe II à Quadra, 4 juin 1562 a Agora des años, cuando se le rebelaron los del reino de Escotia, le (c'ext-à-dire à la France) ofreses 2000 infantes para pacificarios, > Documentos inéditos para la historia de España, t. LXXXVII, p 403.

mort de Marie de Lorraine faisait disparaître le dernier obstacle aux desseins d'Elisabeth. Dès la fin de mai 1560, elle envoya Cecil en Ecosse à l'effet de hâter la prise de Leith ou de conclure un traité avec les Français et les Ecossais. Le nom de Cecil était tout un programme et prouvait que sa souveraine avait la volonte bien arrètée d'attacher l'Ecosse à l'Angleterre par des liens, politiques et rengieux. Les instructions que le ministre avait reçues, et auxquelies il avait travaillé lui-même, exigeaient que les Français evacuassent l'Écosse aussi bien que les Anglais, que la liberté de conscience fût sanctionnée; que François II et Marie Stuart renonçassent, d'une manière plus ou moins solennelle, au titre et aux armes d'Angleterre; et qu'ils eussent à rétrocèder immédiatement Calais à ce dermer pays. Voilà les conditions dont il devait convenir avec les lords de la Congrégation et avec les commissaires français, Monseigneur de Montac, évêque de Valence, et M de Ran lan, chambellan du roi très chrétien.

La plus grave difficulté consistait en ce que les plénipetentiaires français refusaient absolument de laisser garantir par la reine d'Angleterre les concessions qu'ils devaient faire aux sujets révoltés de leurs souverains. Une pareille condition leur paraissait une humiliation profonde pour leur roi dont les relations avec ses sujets sembleraient ainsi être placées sous le contrôle d'une puissance étrangère Pen lant longtemps, les négociations furent sur le point d'être rompues à cause de cette circonstance. Mais la situation de la garnison de Leith devint tellement désesperce par suite du manque total de vivres, et le gouvernement était si manifestement hors d'état de faire la moindre entre-

prise militaire<sup>1</sup>, que Monluc et Randan finirent par céder, en sauvant au moins la forme; la clause fut rédigée de façon à faire paraître la concession du roi de France comme un effet de son amitié particulière pour la reine d'Angleterre<sup>2</sup>.

Le traité entre la France et l'Angleterre fut signé à Edimbourg, le 6 juillet 1560°. Suivant sa teneur, les troupes françaises avaient à quitter l'Ecosse, à l'exception d'un petit nombre qui resterait en garnison dans le château de Dunbar et dans l'île d'Inchkeith, dans le Forth. Les royaumes d'Angleterre et d'Irlande furent reconnus appartenir de plein droit à la reine Elisabeth; par conséquent, le roi très chrétien et sa fomme renoncérent à tout jameus à en porter le titre. Le hui tieme article garantiesait toutes les concessions faites le même jour aux Écossais par François II et Marie.

Cos concessions sont contenues dans un document daté également du 6 juillet et signé par les plémpotentiaires français; ceux ci éviterent autant que possible de l'appeter un tra té, parce qu'un tel terme leur semblait etre entièrement impropre à une convention entre souverains et sujets. Au fond, c'était un véri-

- 1. Le secrétaire d'état Du Fresno à lev. de Limeges. 28 ju llet 1560 : les conditions du traité sont iniques « mais il faloyt saulver quatre mille hommes des plus vaillans du mende qui estoyent perdus, et ny avoit plus moyen de les secourir ni exempter du péril où ils estoyent » (Paris, Négnetations, p. 444.)
- 2. Quant aux détails de ces négociations, voir le travail cité plus haut, de M. E. BERKER, p. 62 et suiv.
  - 3. Rymer, Fordera Angilae, VI, IV, 104
- 4 Voir l'excellente dissertation de M. E. Bekker, sur la convention franco-écossaise du 6 juillet 1560 ouvr cité, p. 79 et surv.

table traité. Il avait été négacié, avec l'aide de Cecal. par lord Jacques Stuart et par le joune Maitland de Lethington, autrefois secrétaire d'État de la regente. mais passe aux rebelles à la fin de l'an 1559, de beau coup le plus fin politique parmi les Écossais. Voici les conditions principales. Les fortifications de Leith seront détruites. Tous les soldats français quitterent le pays. à l'exception de soixante hommes à Inchkeith et d'autant à Dunhar. A l'avenir, aucune troupe française n entrera en Ecosse, sauf avec, assentiment des Etats du royaume Le parlement se réunira le 1" août, et désormais, les questions de paix et de guerre ne seront plus tranchées par les souverains sans le conseil et le consentement de cette assemblee. Durant l'absence de la reme. les affaires politiques seront administrees par douze gentilshommes, dont sept seront nommés par la reine et cinq par les États. Aucune des grandes fonctions du royaume ne pourra plus être exercée par un étranger. Une amnistie générale sera accordée pour tous les événements politiques des dernières aunées. D'autre part, toute assemblée armée et tout acte de resistance contre l'autorité de la reme et de ses magistrats sont sévèrement interdits. Les nobles qui possedent des terres ou des bénéfices en France pourront les garder. Quant à l'organisation religieuse, les commissaires français avaient demande le retablissement de l'ancienne hiérarchie. Il est évident que ni les lords de la Congregation, ni Guillaume Cecil ne vou laient ni ne pouvaient admettre une telle concession. la conformité en matiere de religion étant la meilleure garantie de l'alliance entre l'Écosse et l'Angleterre. Les commissaires français durent se confeuter d'une vague promesse que les griefs portes devant le

parloment par les prélats et prétres catholiques scraient examinés et redressés en toute équité. Il est évident qu'une telle assemblée, calviniste dans son immense majorité par suite des derniers evenements, devait econduire les prelats, si meme ceux-ci croyaient prendre la peine de s'adresser aux coreligionnaires d'Argyle et de lord Jacques. C'était s'implement pour paraître avoir voulu sauvegarder les intérêts catholiques que les diplomates français insistaient en faveur d'un te, article. La défense d'inquiéter dorenavant les cleres dans leurs biens ou dans leur liberté n'avait pas plus de valeur récile. Tout d'a.l.eurs fut remis en question par un autre article, concedant à la noblesse et au peuple d'Ecosse la faculté d'envoyer au roi et à la reme des députés qui les informeraient de certains vœux de la nation relatifs a la religion.

Elisabeth, aussi fière dans le bonheur qu'elle était facile à se décourager dans la mauy aise fortune, fut fort mecontente du traité d'Elimbourg, dont l'auteur principal, Cecil, se vit frar pe de disgrâce pour quelque temps. Etle avait exigé que son negociateur lui procurat la restitution immédiate de la ville de Calais, perdue pour l Augleterre à la suite du traité de Câteau Cambrésis, en 1559, et, en outre, une indemnité pécuniaire de cinq cent mille ecus. Commo si la situation militairo avait justifié de tels sacrifices de la part de la France' Il est certain que, malgré toute l'estime que son gouvernement avait pour les defenseurs de Leith, il les aurait abandonnes a leur sort plutôt que de les racheter par l'abandon d'une place française aussi importante que Calais! En tout cas, Ensabeth avait tort de no pas reconnaître les immenses avantages que ce traité procurait à l'Angleterre et à son influence extérieure. En premier lieu, il proc.amait la legit.mite de l'origine de la reine et de ses droits à la couronne d'Angleterre, et cela de la part des personnages qui, sans cet aven, auraient pu réclamer pour eux-mêmes la succession de Marie Tudor. En outre, la victoire du protestantisme et du part, angla, s'en Fonsse était décidée et sanctionnée par la convention du 6 juillet. En vain cherchait-elle à maintenir la fiction d'une autorité royale dans ce pays : au fond, elle légalisait tous les efforts, toutes les révoltes, toutes les prétentions des calvimstes, allies à E. sabeth. La royauté n'était plus qu'un simple décor ; les véritables maîtres du pays etaient les lords et les prédicants de la Congrégation, et ces lords et ces predicants étaient obligés de s'appuyer sur l'Augleterre protestante, pour combattre tout essai de réaction politique et religie ise de la part de la royauté. Le grand but poursaive lepais si longtemps par la politique anglaise était enfin atteint, l'alliance trois fois séculaire entre la France et l'Écosse était rompue. Au lieu de servir à celle-ci d'ouvrage avancé contre l'Angleterre, l'Ecosse était maintenant une citadelle britannique contre la France. L'île entière était unie de fait, protégée contre toute attaque étrangère par sa ceinture de flots et par ses marins nombreux et hardis. Cocil écrivait avec raison à sa reine 1: « Le traité vous procurera finalement cette conquête de l'Écosse que nul de vos prédécesseurs, avoc toutes leurs batailles victorieuses, n'a jamais pu obtenir; et ceci par le moyen de la sympathie et de la bonne volonté de la noblesse, qui profiteront plus à l'An

Cecil et Wotton à Élisabeth, 8 juillet 1560; TYTLER, VI.

gleterre que ne le feraient les revenus mêmes de la couronne. » Et, d'autre part, la victoire du protestantisme en Ecosse était la meilleure garantie de securite interieure pour la reine protestante d'Angleterre; son gouvernement était puissamment affermi par le voisinage des calvimstes d'Écosse. Quelque différence qu'il y sût entre la doctrine cauteleuse et conservatrice de l'Eglise anglicane et les idees radicales et théocratiques des partisans de Knox, ils étaient les uns et les autres unanimes dans la lutte contre la grande prostatuée de Babylone, contre l'antechrist de Rome. Tout cela était déjà pleinement compris par les contemporains intelligents, a Par cet accord, dit un diplomate français de l'époque, la reine d'Angleterre commença tellement d'assurer s'in-Etat el sa religion qu'elle peut dire avoir plus fait que tous les rois ses prédécesseurs, dont le principal point est d'avoir divisé les Français d'avec les Ecossais. division par le moven de laquelle elle a affaibli les uns et les autres, et s'en est fortifiée. » Tout cela valait bien la possession de Calais!

Rassurée de ce côté et devenue pour ainsi dire invulnérable. Elisabeth pouvait intervenir à loisir dans les affaires du continent, en faveur de l'influence anglaise et du protestant, smo curopéen. Le traité d'Édimbourg est devenu la base et le point de départ de la grandeur de l'Angleterre et de l'essor de la réformation dans l'Europe occ. dentale. Pour l'Écosse, c'est le commencement d'une ere entièrement nouvelle, non seu ement en matiere religieuse, mais encore en matiere politique; c'est la fin de la meille insmitie traditionnelle

<sup>1.</sup> MICH DE CASTRINAU, Mémoires, livre II, chap. 6.

contre sa voisine méridianale et le premier pas vers une union complete avec elle.

François II et Marie Stuart reconnurent bien l'importance de la défaite qu'ils venalent de subir par le traité du 6 juillet, « Ce sont de dures et intolerables conditions, écrivant le jeune roi à l'evêque de Limoges, son ambassadeur en Espagne, aux juelles, pour le bien et la tranquillité de mon royaulme et de mes sujets, je me suis accommodé. Il est b.en étrange, et mal supportable à un grand prince comme moy d'estre rédulat à cette extremité de receveir la loy de son subject. Par là, vous pourrez juger quelle obligation je deus avoir à la royne d'Angleterre qui a donné le cueur à mes subjects de tenter ec que sans son support, faveur et ayde, ils n'enssent jamais osé penser, ny moins entreprendre'. » François et Marie chercherent autant que possible à diminuer l'importance de ce fait, même par le moyen d'un acté déloyal. Par la procuration publique donnée à leurs commissaires pour l'Ecosse le 2 mai 1560, à Chenenceaux, ils avaient promis « en bon foy et parolle de roy et de royne, avoir pour agreable et tenir firme et stable tout ce que par noz dutz Depputes aura estre faict, conclud ou arreste, et le tout entretenir, garder et observer, approuver et ransfier dedans le temps, et amsi qu'ilz adviseront, sans jamais aller ne venir au contraire en quelque sort que ce soit<sup>‡</sup>. » Malgre cette obligation forme le, sur laquelle leurs adversaires

Lettre du 28 juillet 1560; L. Paris, Négociations, p. 429 et suiv. — François s'exprime dans le même sens envers le duo de Savoic, dans sa lettre du 1<sup>th</sup> août 1560; A. DE RUBLE, La première jeunesse de Marie Stuart, p. 312.

RYMER, Foedera, VI, 1V, 100.

se sont toujours appuvés. François et Marie évitèrent constamment de ratifler et de recannaître ce traité. Il est vrai qu'ils prétendaient avoir de bonnes raisons pour agir ainsi. D'après eux, les conventions supulées par leurs ambassadeurs en Ecosse ne pouvaient être valables, attendu que ceux-ci, pendant toute la durée des négociations, auraient été traités comme prisonniers et empêches dans la liberté de leurs mouvements; par conséquent, la paix devait être consideres comme exterquer par la ferce et partant n'obligeait personne. En second lieu, disaient-ils, les Ecossais avaient violé eux-mêmes les conditions sous lesquelles le traité avait eté signe en se montrant desobéissants envers leurs souverains, en réunissant le parlement sans autorisation royale, en dérobant les sommes destinées à la paye des troupes de Leith qui étaient sur le point d'être rapatriées. Ce dernier argument était toutefois sans valeur, le traité avec l'Angleterre étant independant de celui conclu avec les Écossais. Quoi qu'il en soit, malgré les instances de l'hrogmorton, ambassadeur de la reme Elisabeth en France, la ratification fut de plus en plus ajournée. Les agissements des Écossais donnérent bientôt au couple royal le prétexte de la refuser ent.èrement.

Le parti calviniste en Écosse n'avait pas hésité un instant à mettre sa victoire à profit sans montrer le moindre souci même des faibles restes du pouvoir royal. Il procédait comme si leur pays était une république sous le protectorat de la reine d'Angleterre. On convoqua définitivement le parlemen, pour le premier

t. Quadra à Philippe II, 4 août 1560; Documentos inéditos para la historia de España, t. LXXXVII, p. 805.



août, et quoique les sonverains n'enssent ni donné leur assentiment in envoyé des plénipotentiaires, on decida à la pluralité des voix que le parlement et ses réso-Intions seraient consideres comme étant entierement légaux. Et quelle assemblée informe était ce pretenduparlement! A côté des lords temporels et spirituels, le parti calviniste y avait introduit plusieurs centaines de petits lairds, de tenanciers libres et d'autres propriétaires moyens, appartenant surfout à la province foncièrement protestante de F.fe, qui s'étaient léjà emparés de biens ecclesiastiques, tout en attenlant avec impatience l'autorisation légale<sup>1</sup>. Ainsi, on s'était crée une forte majorité calviniste, aux dépens, il est vrai, de la légalité qui excluait absolument des séances les lairds et les petits propriétaires. Restaient encore à craindre l'opposition et les protestations de la n... norité catholique. Mais les calvinistes, en véritables revolutionnaires, savaient lui imposer silence. Ceux qui oscront se déclarer fidèles à l'ancienne religion furent menacés de mort dans les rues d'Edimbourg . Le due de Châtellerault annonça a son propre frere, l'archevêque de Saint-Andre, qu'il le tuerait de sa main, s'il risquait un seul mot dans la discussion retigieuse<sup>a</sup>. Enfin les catholiques, comprenant tres bien que toute opposition serait inutale, préferèrent se taire et s'abstenir, pour ne pas avoir l'air de reconnaître la legalite des procédes de ce preten lu parlement, auxquels ils contesterent toute autorité et toute valeur. Le comte

<sup>1.</sup> Cal of State P., l. c , p 218, 235, 240. - Keith, I, 316 et suiv.

<sup>2.</sup> Cal. of St. P., ibid p. 152 note

<sup>3.</sup> Kerth, I, 322

d'Athol, les lords Somerville et Borthwick declarérent qu'ils persistaient dans la foi de leurs aïeux, mais ne prisent pas part autrement aux actes de l'assemblée

Maitland de Lethington, ce jeune politicien plein de finesse et depourvu de scrupules, fut élu par celle-ci faiseur de harangues, c'est-a-dire president, et ouvrit les séances par un discours qui exhortait le parlement a fonder en Ecosse le regne de Dieu et de la justice et à fortifier l'union entre leur patrie et l'Angleterre « dans la crainte de Dieu », autrement dit dans le protestantisme C'était indiquer clairement le programme du parti victorieux.

En effet, Knox et les autres ministres par irent immédiatement devant le pariement pour lui soumettre une petialog reglamant, en termes d'ane extrême violeuce, l'ab. maon de l'idoldtrie, la desaruction de l'autorité du pape et de toute la hierarchie, le rétablissement de la véritable parole de Dieut. L'assemblée se montra fort gracieuse envers les chefs spirituels du calvimsme et les invita à formuler une confession de foi que l'on put déclarer obligatoire pour le pays entier. Les ministres se contenterent de traduire en dialecte écossais la confession de l'église de Geneve : il est vrai que les politiques du parti y apportèrent quelques adoucissements, destinés à affablir le caractère théocratique et violent de la doctrine de Calvin\*. Avec cas modifications, la confession fut approuvec le 17 avril par le Parlement comme religion de l'Etat. parce qu'elle était, disait-il, « une doctrine bonne et

W.

<sup>1.</sup> Knox, History, t. II, p. 89 et suiv.

<sup>2.</sup> loid , p. 95 et surv

salutaire, fondée sur l'infaillible vérité de la parole de Dien\* ».

L'archevêque de Saint-André, bravant les menaces de son frère, ainsi que les évêques de Dunkeld et de Dumblane, avaient voté contre la confession; les nobles encore catholiques, tals que les comtes Cassilis, Caithness, Crawford, Athol, Eglinton, les lords Hume et Gray, s'étalent abstenus de paraître à l'assemblée. Une semaine plus tard, celle-ci tira les conséquences de sa résolution, dans un double sens, en supprimant la religion catholique et en enrichiseant la noblesse. La religion traditionnelle fut abolie, avec toutes ses cérémonies et son culte, en même temps que les lois ecclésiastiques du passé. Il fut ordonne que la lecture ou même l'audition de la messe serait passible la première fois de la confiscation des biens et d'un châtiment corporel, la seconde fois du bannissement hors du royaume, et la troisième de la peine capitale. Ainsi, le calvinisme, encure persécuté un an auparavant, montra ouvertement son intolerance aussitôt qu'il ent obtenu la domination. L'autorité et la juridiction du pare aussi bien que du clergé d'Écosse furent déclarées nulles et abolies à tout jamais. Desormals il n'y aurait plus que des tribanaux temporels, à l'exclusion de tout tribunal ecclésiastique. Les prélats catholiques furent dépouillés du droit de donner leurs terres en fief, et tous leurs anciens fiefs appartiendraient en propre à leurs tenanciers actuels sans aucune procé-

PHILIPPSON. Marie Stuart.

<sup>1.</sup> Act. Parl. Scot., t. II, p. 526 et suiv.

<sup>2</sup> Ces faits, contraires aux procès-verbaux officiels du parlement, sont prouves par une lettre de l'archev, de Saint-André à l'archev, de Glasgow, du 18 août 1560; KEITH, III, 4.

dure judiciaire ultérioure. Par ces décrets, on satisfaisait la rapacité de la noblesse, possesseur de la plupart des fiefs ecclésiastiques, et on l'excitait à piller encore davantage le clergé catholique. Les plaintes que, en conformite avec le traite d'E limbrurg, les prélats avaient portées devant le Parlement furent ajournées par celui-cî jusqu'au dermer moment de la session. On leur repondit alors qu'on ne leur ferait justice qu'à la condition qu'ils signassent les articles de la nonvelle religion, - acte d'apostasie qu'aucun d'entre eux n'était dispose a commettre! Alors les tords of articles declarèrent hypocritement que, aucun plaignant ne s'étant présenté, on avait satisfait aux exigences du traité de paix! Le cierge catholique était anéanti, dans sa situation temporelle aussi bien que dans sa position religieuse

D'auleurs, les lords restés catholiques ne prirent pas une part moins large à la curée que leurs confrères protestants. On ne pressurait pas seulement les tonsurés, mais aussi les laïques. Quelques mois après, les ministres calvinistes se plaignirent devant le Parlement, « dans la douleur de leurs âmes, que beaucoup de gentilshommes sont actuellement aussi cruels envers leurs tenanciers que les papistes l'out jamais éte, en exigeant d'eux tout ce qu'autrefois ils avalent payé à l'église, en sorte que la tyrannie papiste est seulement changée en tyrannie les nobles et autres propriétaires

<sup>1.</sup> La chose est ainsi relatée par le chambellan de l'archev. de Glasgow, dans une lettre adressee à son maître le 28 noût 1560, Kerre, III, 7. Cette lettre d'affaires est evidemment plus digne de fo. que la vers on intéressée, donnée par Lethington à Cecil, le 6 sept 1560 Cal. of St. P., I. c., p. 278.

laïques '\* Vouà la liberté ét angélique, telle que la noblesse écossaise la comprenait mettre dans leurs propres poches les revenus de l'Eglise, contre lesquels is avaient jeté de si hauts cris!

Les résolutions du parlement du mois d'août 1560 ont change l'Ecosse, d'un seul coup, de pays catholique en pays calviniste. Jamais et nulle part, la métamorphose ne s'est accomplie avec une telle rapidité. Dans toutes les basses terres, les ministres protestants, entourés d'une populace armée, chassèrent sans delai les prêtres catholiques des églises, firent cesser les anciennes cérémonies et introduisirent leur propre culte par la force. Grace aux circonstances, une petite minorité, hardie, ontreprenante, turbuiente avait réussi à imposer sa religion à une nation entière, qui, il est vrai, était devenue entierement indifférente en matière de confession et avait perdu la foi dans la doctrine catholique. Mais il n'est pas douteux que, si le sort avait décidé autrement des faits militaires et politiques. l'immense majorité des Ecossais aurait consenti sanstrop de repugnance à rester fidele aux traditions religieuses, sauf quelques réformes urgentes dans le domaine des mœurs et des finances du clergé. Maintenant c'était i affaire des ministres protestants d'inculquer leurs idees à la population et de faire une véritéde la conversion toute extérieure et, en partie, apparente de la nation

Les états avaient encore une autre affaire à cœur, outre la révolution religiouse : ils désiraient donner une forme précise à l'union entre les deux pays de la Grande-

<sup>1.</sup> Knox, II, 221

<sup>2.</sup> Lettre de l'archev. de Saint André, citée plus haut, p. 5.

196 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

Bretagne, la rendre durable et permanente. L'esprit de parti et le désir de se garantir d'une réaction catholique et française imposaient silence à cette ancienne tendance particulariste que les Ecossais avaient si souvent montrée envers l'Angleterre. Marie Stuart venait de perdre toute véritable autorité dans son royaume à la suite de l'expulsion des Français et des évenements qui en avaient été les conséquences. Ses sujets la considéraient comme la souveraine d'un pays étranger, reine sans enfants qui auraient pu la remplacer et lui succéder en Écosse : tout lien entre elle et sa première patrie semblait rompu. Ne vaudrait-ilpas mieux, pensaient les calvinistes, la priver ostensiblement d'une couronne qui, en realité, ne lui apparfenait plus et établir une royanté vraiment nationale, qui garantirait en même temps l'union religieuse et politique avec les voisins du sud? Le projet consistait à transférer la couronne aux Hamilton et à marier le fatur chef de cette maison, le comte d'Arran, avec Élisabeth Tudor. Le parlement prépara la réalisation de ce dessein important, en déclarant que le duc de Châtellerault était la seconde personne du royaume et l'héritier présomptif du trône, et que son fils Arran y avait le plus de droits après lui-même. Il decida ensuite que au nom des États d'Écosse, on demanderait officiellement la main d'Elisabeth pour le comte d'Arran. La teneur de l'adresse, qu'à cette occasion le parlement envoya au Conseil privé d'Angleterre, montre clairement que le parti calviniste avait une pleine et entière conscience du but et de l'immense importance d'une telle démarche. « A notre grand regret, disait ca document, nous n'avons pas de roi à vous offer, mais nous yous presentons celui qui, étant

le plus rapproché du trône, vous apportera l'amitié et les forces d'un royaume. Avec lui, nous vous assurons des cœurs et de la bonne volonte d'une nation entière. Nous ne vous présentons pas un étranger, mais pour ainsi dire votre propre compatriote, vu que cette ile est une patrie commune pour nous tous; que qu'un qui parle votre propre langue et qui professe la même religion. Vous n'avez pas à craindre que, par le mariage d'un roi d'Écosse avec une reine d'Angleterre, la préponderance de votre pays soit amoindrie, car elle subsistera tonjours par ses propres qualités; vous n'avez pas à craindre non plus quelque alteration de vos lois, attendu que la legislation de l'Écosse est empruntée à celle de l'Angleterre, et que de cette sorte les deux royaumes sont gouvernés d'après la même façon. Amsı, la reme d'Angleterre pourrait acquerir la prépondérance sur mer et établir tout naturellement une certaine suprématte sur l'Océan, puisqu'elle serait séparée du reste du monde »

C'est le programme de tout l'avenir de la Grande-Bretagne: unité de la grande île, aivulnérabilité à cause de son caractère insulaire, dumination des mers! La clarté des idées et la perspicacité historique dont ce document fait preuve rendent fort vraisemblable la supposition qu'il a été conçu et rédige par Maitland de Lethington, le plus zelé fauteur du projet de mariage et de l'union anglo écossaise en général. Il devint membre de la deputation que les états nommèrent pour porter leur demande devant Énsabeth, et dont faisaient en outre partie les comtes de Morton et de Glencairn. En automne 1560, ces trois seigneurs se rendirent à Londres, où ils trouvérent un accueil des plus favorables auprès des comtes de Bedford et de

## 198 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

Pembroxe, ainsi qu'auprès des autres chefs du parti protestant Mais Cecil était toujours en disgrâce, et Elisabeth même semblait plutôt incliner vers un mariage avec le beau Robert Dudley, plus tard comte de Leicester. Tout était incertain Les trois Écossais menacèrent de se tourner vers la France, si la reine n'acceptait pas leur lemande, car, comme ils disaient, il s'agissait « de sauver leurs têtes », — menaces et craintes probablement bien exagérées

Avant de se séparer, le parlement d'Édimbourg s'était rappele qu'il y avait encore quelque part un roi et une reine d'Ecosse, et qu'il était convenable de les consulter au moins pour la forme. Tout en violant hardiment l'esprit et la lettre du traité du 6 juillet, il fallant avoir l'air de le respecter. Les Etats donc resolurent d'expédier auprès des souverains, en France, un messager, qui leur soumettrait les résolutions de l'assemblee et leur en demanderait la ratification. Afin de montrer qu'il n'était question que d'une simple affaire de forme, le parlement avait choisi pour cetenvoi un gentilhomme des plus obscurs, et qui n'avait jamais marqué dans la vie politique, Sir Jacques Sandilanda de Calder, grand-prieur des chevaliers de Saint-Jean-de-Jerusalem en Ecosse. Les Etats avaient dressé une liste de vingt-quatre noms, et le seigneur de Saint-Jean, comme on appelait ordinairement Sandilande, devait prier le roi et la reine d'en choisir huit, tandis que les États en nommeraient six autres, pour gouverner le royaume durant l'absence des souverains<sup>1</sup>. Mais ils surent aussi la hardiesse de de-

Pouvoirs donnés au seigneur de Saint Jean, le 17 soût 1560;
 TEULET, II, p. 147.

mander à ces derniers d'approuver et même de favoriser le projet de mariage entre Énsabeth et Arran,
a lequel, non seullement pour l'honneur qu'il a d'estre
si proche parent de la Royne nostre souverane [Marie
Stuart], mais aussi pour la nourriture qu'il a prins en
France des son enfance, est très affectionne de faire
toujours très humble service à Vostre Majesté ». Ils
voulaient ainsi amener le gouvernement français à
croire que, par un tel mariage, l'amitié entre lui et
l'Angleterre obtiendrait la memeure garantie!

Le panyre Sandilands se vit bien déçu dans son attente. Le gouvernement français était d'avis qu'il ne pouvait en aucun cas accepter un traite aussi défavorable, même si Marie Stuart « avait la corde au cou ». Les conditions, disait-il, étaient d'une telle nature qu'elles Jonnaient à la reme l'Angleterre la protection des protestants écossais contre Leurs Maiestés tres chrétiennes, et par cela même lui conféraient la domination du royaume septentrional. On était très satisfait de voir qu'Élisabeth s'était contentée d'un traité non ratifié et avait désarmé sans aucune garantie ultérieure. L'agent des Etats d'Ecosse arriva en France en un mauvais moment. Le roi François II venait de répondre péremptoirement à l'ambassadeur anglais Throgmorton qu'i. ne ratifierait point le traité d'Edimbourg, avant que les Ecossais cussent fait soumission entiere à leurs souverains legitimes. « Notre re.ne est dupée, s'ecria douloureusement le diplomate

Lettre des états d'Écosse à François II, le 21 août 1560;
 Teulet, II, p. 150.

Réponse faicle à l'ambassadeur d'Angieterre, 15 sept. 1560;
 Paris, 530

200 L'ÉCOSSE PENDANT LA JEUNESSE DE MARIE STUART.

anglais, et elle a été delogée par la fraude d'une position avantageuse b En vain, les Anglais répondirentils, non sans raison, que le traité franco-anglais était chose particulière, indépendante de la conduite des Écossais'. On accueillit en sourrant une telle déclaration: ne savait-on pas que le parti dominant en Ecosse dependait absolument d'Elisabeth? Il est vrai que Marie Stuart chercha à dorer un peu la pilule, en ajoutant à la lettre que son mari envoya à Élisabeth la déclaration d'amitié que voic. . « Vous pouvez vous assurer que de notre part nous procéderons tou jours avec l'affection naturelle que la proximité du sang nous commande, et la tenacité du devoir que re quiert une parfaite et droite intention pour la correspendance que nous en espérons de voire part. » Mais-Elisabeth ne se laissa pas leurrer par ces bollos phrases; elle comprenait très bien que le gouvernement français n'avait pas d'autre but que de trainer les choses en longueur, afin d'attendre une bonne occasion pour rouver la question d'Écosse et pour envoyer une armée en Grande-Bretagne. Elle repliqua donc aux épitres du roi très chrétien et de sa femme par une déclaration fulminante, datés du 25 septembre, ou elle accusa François et Marie d'avoir violé. toutes les conditions du traite et de n'avoir pas même so de les frais du renvoi de la garnison française de Leith dans sa patrie. Elle donna la plus grande publicité à cette déclaration hostile, en la communiquant à tous les hommes marquants de France et au roi

<sup>1.</sup> Dépêche de l'ambassadeur de Venise, Michel Surian, citée dans M. BROSCH, Gesch. v. Engl., t. VI, p. 472 et suiv.

<sup>2.</sup> François II à l'év. de Limoges; Paris, p. 609.

d'Espagne, afin de prouver à tout le monde qui était responsable du retard apporté à la pac.fication si désirable de l'Écosse<sup>1</sup>.

Les rapports entre la France et les deux royaumes britanniques étaient donc passablement tendus lorsquo le prieur de Saint-Jean arriva a la cour du roi très chrétien. Il se mit immédiatement en rapport avec Throgmorton, et colui-ci, pour lui faciliter la tâche, demanda une audience à Marie Stuart, personnellement, afin de la rendre favorable à l'accord. Mais il trouva la jeune reine fermement résolue à agir en conformité avec son mari et avec ses oncles, les Guises. « Je vais vous dire, declara-t-elle, ce qui me meut à refuser la ratification du traité: mes sujets d'Écosse ne font leur devoir en rien, et ils n'ont pas satisfait à un seul point de ce qui leur incombait. Je suis leur reine; or, ils m'appellent ainsi, mais ils ne me traitent point comme telle. Ils ont agi selon leur bon plaisir. Moi, je veux les assembler sous mon autorité et les faire procéder selon les lois du royaume, dont ils se vantent sans cesse, et qu'ils n'observent jamais. Et puis, ils ont envoyé de grands personnages à votre maîtresse, et moi, qui suis leur souveraine, ils me traitent avec mépris, en expédiant vers moi un pauvre petit gentilhomme: on leur apprendra à faire leur devoir. » Cette allusion à la petite qualité de Sandilands était fort justifiée, et Throgmorton s'efforça en vain de prouver que le prieur était un homme d'un rang élevé. « Je m'étonne, repliqua la reinc, comment

<sup>1</sup> La Fernière, ouur cité, p 42 et suiv., d'après les documents du Record office de Londres.

il se fait qu'ils aient pu envoyer un autre genre d'hommes à votre maîtresse<sup>1</sup>. »

Elle consentit à recevoir Sandilands, et personnellement elle le traita avec bonté, en l'exhortant à se montrer un fidele serviteur de ses souverains. Mais quant à sa commission, elle refusa absolument de l'écouter. « Mes sujets, dit-elle, doivent apprendre que c'était leur devoir de s'assembler au nom de leurs souverains, et non en leur propre nom, comme s'ils vousaient se constituer en république. » La maladie qui venait déjà de frapper le malheureux François servit de prétexte pour ne pas accorder d'autre audience à Sandilands. Il fut renvoyé en Écosse avec une lettre patente du roi aux états, leur exprimant tout le mécontentement que leurs résolutions lui faisaient eprouver, et leur annongant qu'il avait l'intention de dépêcher envers eux deux deputés pour temr un parlement legal et pour prendre des décisions plus raisonnables3.

Pour le moment, les menaces du roi et de la reine de France ne pouvaient se réaliser, ces princes et leurs conseillers tout-puissants, les Guises, étant encore pléinement occupes à étouffer la rebellion des huguenots G'est pour cette raison qu'ils avaient tou-jours recommande à leurs représentants en Ecosse et en Angleterre de gagner du temps. Mas l'avenir était gros de perils pour les calvinistes d'Ecosse et même

Throgmorton & E. sabeth, 17 nov. 1560, Tytler, History, VI, 193 ss.

<sup>2.</sup> WRIGHT, Life and times of Queen Elisabeth, I. 51; Throg-morton à Chamberlain, 24 nov. 1560.

<sup>3.</sup> Lettre du 16 nov. 1560; Paris, 692.

your Elisabeth d'Angleterre. Avec une sévérite terrible, avec une véritable cruauté les Guises venaient de punir tous ceux qui avaient été suspects d'avoir participé d'une man.ère quelconque a la conjuration d'Amboise. La cour leva de fortes armées et augmenta sans cesse le nombre de ses soldats. Elle fit arrêter les chefs du parti huguenot qui étaient de sang royal, le roi de Navarre et son frère, le prince de Condé, et ce dernier se vit condamner à mort comme herêtique. Il etait evident pour tout le mende que le gouvernement ne pensait qu'à la destruction complète du protestantisme français et qu'il la preparait avec une extrême energie<sup>1</sup>. Ce résultat obtenu, François II et les Guises auraient certes tourné leurs forces victorieuses contre l'Écosse et surtout contre l'Angleterre. C'est alors qu'ils récolteraient les fruits de cette persevérance qui les poussait à ne pas ratifier le traite d'Édimbourg et à ne pas renoncer so ennellement au titre et aux armes d'Angleterre François et Marie pouvaient espérer encore placer un jour sur leurs têtes la couronne des Tudor. Les craintes etaient d'autant plus intenses dans la Grande-Bretagne que la

1. Voir Prinippson, Geschichte Westeuropas im Zesialler, Philippe II (Barlin, 1984) II 108

Philipps II. (Berlin, 1884), II, 106

2. La persistance de ces projets d'invasion de l'Angleterre chez le gouvernement de François II est démontrée par le témoignage de Philippe II d'Espagne Le 10 juin 1563, il corit à son ambassadeur à Londres : « Me acordo del trabajo y inquietud en que me tuvo el Rey Francisco siendo casado con la Rema de Escocia, que sé cierto, si él viviera, no pudieramos excusar destar diss há metidos en la guerra sobre défender yo à la reina de Inglaterra, querienaola él invadir, como lo tenta resusito. » (Doc. med. p. la hist. de Esp., LXXXVII, 521.)

campagne du printemps avait prouvé la supériorité des soldats français et la faiblesse militaire des Anglais<sup>1</sup>.

Mais en ce moment même, tout aussi bien qu'en janvier 1560, la politique de réaction catholique fut subitement frappée d'un coup fatal : le 5 décembre 1560 François II mourut d'un ulcère cérébral.

Les protestants du monde entier se livrèrent à la joie. « Lorsque tout était perdu, s'eoria Bèze à Genève, voici le Seigneur notre Dieu qui s'eveilla. » Et Knox lui repondit d'Écosse. « Sentez la puissante main de Dieu qui d'en haut nous envoie une délivrance admirable et fort plaisante; car le malheureux François, le mari de notre souveraine, mourut substement d'une oreille corrompue, cette sourde ereille qui n'a jamais voulu entendre la vérité de Dieu<sup>2</sup>! »

Marie Stuart n'était plus la puissante reine de France. C'était une jeune veuve de dix-huit ans, sans racines dans sa patrie d'adoption et détrônée, en fait sinon en théorie, dans son pays natal. Pussedait-elle assez de courage et d'adresse pour continuer la lutte dans des conditions aussi difficiles?

<sup>1.</sup> KNOX, II, 132.

Hist. of reform., II, 132, 134.

## CHAPITRE III

## L'AVENEMENT DE MARIE STUART EN ÉCOSSE

Le palais royal de Linlithgow où, le 7 décembre 1542', naquit Marie Stuart, s'élève sur une colline aux pentes douces et insensibles, au-dessis d'un lac argenté. Il consistait alors en quatre tours, réunies par trois corps de bâtiment, tandis qu'un côté du quadrilatère restait encore ouvert\*. Il était orné de tous les artifices d'une architecture primitave et naive : les pierres des facades étaient soigneusement polies, les salles étaient pavées de tuiles polies de différentes couleurs, resplendissantes sous la lumière qui entrait a grands flots par les larges fenêtres. C'est la que la petite reine passa ses premiers mois, sous la garde fidèle de sa mère. Elle grandit et se fortifia rapidement Le diplomate anglais Sadler, auquel Marie de Lorraine, pleine d'un touchant orgued maternel, montra l'enfant toute nue, trois mois après sa naissance, la décrit comme « un bébé aussi bien constitué que j'ai jamais vu de son âge. » Il put la regarder à

Chalmers, Life of Mary Queen of Scots (2 éd. Londres, 1822,) I, 3 a établi cette date l'après les données officielles.

Ce côté a éte fermé plus tard par un bâtiment construit par Jacques VI, fils de Marie Stuart.

loisir une seconde fois encore, cinq mois plus tard, et assura de nouveau son sonverain « na'elle est une enfant aussi belle, aussi parfalte et forte que n'importe quelle petite de son âge que j'ai vue ». A cette époque, cependant, Marie Stuart ne se trouvait plus dans son château natal. Afin de la garantir des projets viblents et des incursions des Anglais, sa mère, avec l'assentiment de la noblesse d'Ecosse, l'avait transférée au château de Stirling. Cette forteresse très ancienne, bâtic sur une colline escarpée, et accossible seulement du côté de la ville, fortifiée elle aussi, etait considéree comme imprenable. C'était la « clef des High ands », et, en pou d'houres, si l'ennemi semblait trop redoutable, la petite reine pouvait être emmenee dans ces montagnes et ces rochers, dépeurvus alors de routes o i desentiers, et o l'une armée de cinquante mille. Anglais l'aurait cherchée en vain. Elle fut placée dans la tour qui, au-dessus de l'abîme et des flots de la rivière du Forth, offre une vue ravissante sur les premières élévations des H ghlands. Son herceau y était entouré des hommes d'armes des lords Lindsay, Livingstone et-Erskine, ces deux derniers charges definitivement de la garder contre tout ennemi, tant écossais qu'étranger, au péril de leurs vies et de leurs biens'.

C'est à Stirling que, le 9 septembre 1543, l'enfant fut solenne lement couronnée reine d'Écosse dans l'église pittoresque, construite en 1494 par les Franciscains dans le pumpeux style du gathique fleuri. Bien des nobles fléchirent le genou devant la jeune princesse que plus tard ils devaient trahir et combattre par la ruse et la violence.

1. Act Parl Scot , II, 463

Amsi se passèrent pour Marie plusieurs années paisibles, dans l'air pur et fortifiant de Stirling Après le desastre de Pinkie, en septembre 1547, la royale enfant, n'étant plus en sûreté à Stirling, au milieu d'une guerre farieuse, fut amenée au prieuré d'Inchmahome, couvent qui était situé dans une île superbement boisée, au milieu du lac de Menteith. Toute une série de legendes locales s'est formée autour de ce séjour de la celèbre reine sous les ombrages des noyers d'Inchmahome'. E.ics sont cerendant suffisamment démenties par le fait qu'elle n'y resta que pondant quelques froids mois d'automne et d'hiver; le 28 fé vrier 1548, en effet, elle partit pour Dumbarton, où elle devait s'embarquer pour la France'. En y attendit pendant plus de cinq mois l'arrivée des vaisseaux français destinés à l'emmener dans sa nouvelle patrie. elle tomba meme dangereusement malade dans les premiers jours de son séjour à Dumbarton, en sorte que le bruit de sa mort se répandit au loin heureusement, elle ne tarda pas a recouvrer la santé<sup>3</sup>. Enfin, le 18 juillet 1548, elle foula pour la première fois le sol français, en posant les pieds sur le plancher des navires. du roi tres chretien. Malgré sa je messe, elle avait un entourage vraiment royal; ses trois frères naturels, lord

<sup>1.</sup> Miss Aones Strickland, Lives of the Queens of Scotland, t. III (2° éd., Londres, 1861), p. 21 et suiv. — Dans tous les cas, la petite reine a été réellement à Inchmahome, fait mentionné dans la Decharge, donnée par elle à ses gardiens, les lords Erskine et Livingstone, le 20 juillet 1548, Reports of Royal Commissioners on historical Manuscripts, IX, II, col. 192°.

<sup>2.</sup> Ms Exchequer Records Register House, Edimbourg.

<sup>3.</sup> Selve à Henri II, 21, 23 mars 1548; p. 345

Jacques, prieur de Saint-André, lord Jean, prieur de Coldingham, et lord Robert, prieur de Holyroodhouse: sa gouvernante, lady Fleming; ses fidéles gardiens, les lords Erskine et Livingstone; ses petites filles d'honneur et amies intimes, les quatre Marie : Livingstone, Fleming, Seton et Beaton; et tout un essaim de jeunes gentilshommes; — en tout, une centame de personnes, appartenant presque toutes à la noblesse écossaise On attendit encore en rade pendant dix jours un temps favorable Marie de Lorraine désirait ardemment accompagner sa fille dans le passage dangereux, mais le régent ne voulait risquer à la fois la vie ou du moins la liberté des deux princesses, et persuada la reine donairière de rester en Écosse. Après avoir fait à sa mère des adieux bien douloureux, la petite Marie Stuart partit de Dumbarton le 7 acût, Le sénéchal de Normandie, M. de Brézé, auguel elle était confiée personnellement, et l'amiral de Villegaignon la conduisirent sûrement, avec l'aide de plusieurs pilotes écossais, non seulement à travers les flots redoutés de la mer d'Irlande, mais aussi à côté de l'escadre anglaise, envoyée pour capturer la jeune reine et pour la conduire à Londres. Ce fut certamement une entreprise andaciouse que colle de l'amiral Villegaignon, contournant ainsi toute l'Ecosse vers le nord, avec des galères; des navires de cette sorte no s'étaient jamais aventurés dans ces caux dangereuses et presque inconnues. Heureu sement pour lui et la potite reine, le gouvernement peu intelligent de Somerset n'avait pas en mer assez

<sup>1.</sup> LESLIE, 494.

<sup>2</sup> Selve a Henri II, 1 août 1548 ; p. 421.

de varaseaux pour intercepter la fiotte française. Le 13 août 1548, Marie aborda same et sauve avec tout son monde à Brest, d'où elle se rendit, à petites journées et entourée d'une pompe reellement royale, à Saint-Germain-en-Laye où résidait alors la cour de Henri H.

Un s'est complu à decrire, avec force détails, la splendeur, le laxe et la débauche de cette cour, les trois cents dames qui y étaient toujours présentes, les centaines de pages et de gentilshommes inoccupes, les perpetuelles intrigues amoureuses, les fêtes galantes qui s'y donnaient, la corruption sensuelle qui y réguait en maîtresse. Il est certain que les palais de François I et de Henri II n'offralent point le spectacle d'une moralité austère, que l'essor extraordinaire des arts et de la poésie amollissait les mœurs; que l'exemple donné par les nombreuses amours du souverain n'était que trop imite par ses courtisans; que la Renaissance, avec son caractère enjoué et païen, avait amené là, comme partout, un certain relache ment. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que les descriptions qui font de la cour de Fontainebleau et de Saint-Germain de véritables jardins d'Armide se basent presque exclusivement sur les récits de ce virtuose en chronique scandaleuse qui s appelle Brantôme. Or, il serait superflu aujourd'hui de voulo.r prouver que l'auteur des Dames galantes, ne pensant nullement à écrire un livre d'histoire, mais un nyre à la fois poétique et amusant, a largement mêle la firtion à la vente Il suffira de rappeler le conte

- 1. Selve au Connetable, 31 juniet 1548; p. 420.
- CHALMERS, I, 17.

Philippson, Marie Stuart

absolument fantaisiste des amours de la belle Élisabeth de France, femme du roi Philippe II d'Espagne, avec Don Carlos, enfant contrefait et à mortié idiot, historiette que M. de Mouy en France, et M. Gachard, en Belgique, ont définitivement réleguée dans le domaine de la fable. Il ne faut pas non plus prenire à la lettre les déclarations amourenses des poètes, tels que Marot, Saint-Gelais, Ronsard et tant d'autres. On ne s'adressait alors aux dames qu'en termes galants; le langage de l'epoque était plus hore et plus licencieux que nos usages actuels ne le comporteraient; et il est impossible que les poètes aient jour de l'amour de toutes ces princesses et de toutes ces granies dames, auxquelles ils font les yeux doux dans leurs vers.

La cour du roi très chrètien offrait la particularité d'une union intime entre le moyen âge chevaleresque et les tendances humanistes, portées vers les arts, les lettres et l'érudition. Les exercices du corps y étaient fort appréciés : les rois se piquaient d'être les premiers chevaliers de leur époque, joitant eux-mêmes dans les tournois qui attiraient à leur cour des gentilshommes du monde entier; les jeux de paume, où brillaient l'aginté et l'adresse physique, n'étaient pas moins en honneur que la chasse dont les rades et bruyants plaisirs remplissaient régulièrement plusieurs jours de la semaine. Mais on n'en trouvait pas moins. le temps pour les études sérieuses et même austères A nulle époque, la science n a été aussi appréciée par les princes et les nobles que pendant le xvi° siècle. Toutes les dames des maisons de France et de Lorraine possédaient une solide erudition; toutes, elles comprenaient le latin, et quelquefois même le grec, aussi

bien que l'italien, et leurs délices principales consistaient à converser avec les savants. Elles composaient pour la plupart elles-mêmes, en prose et en vers, Lestémoignages des diplomates contemporains confirment plemement, à cet égard, les dires de Brantôme. Les souverains, ces princes guerriers et chasseurs, s'entouraient d'une foule brillante de poètes et d'artistes François I<sup>\*\*</sup> avaitson Marot; Henri II, Mellin de Saint-Gelais; Charles IX. Ronsard, Henri III, Desportes Toutes les heures qu'ils pouvaient donner au loisir étaient remplies par des occupations littéraires ou des conversations savantes. Les uns faisaient des vers, les autres redigealent des traités de chasse. En opposition intentionnelle avec l'Université de Paris qui tenait obstinément à toutes les traditions du moyen age. François I<sup>er</sup> fond**a** le Collège royal, tout imbu de l'esprit humaniste. Le grand Léonard de Vinci s'etergnit a Fontainebleau, dans les bras mêmes de co roi, qui après la mort de l'eminent artiste appela à Paris André del Sarto. Pierre Nepveu construisait ses palais, Jean Goujon et Germain Pilon les décoraient de leurs statues. Pierre Lescot et Philibert Delorme, les plus grands maîtres de l'admirable architecture de la Renaissance française, travaillaient pour Henri II et pour Catherine de Médicis. La frivolité de la vie privée de ces princes. était modérée et pour ainsi dire ennoblie par des occupations aussi élevées et aussi méritoires. L'art embellissait même, es plaisirs, mondains, les danses, les ballets, les représentations theâtrales, qui ne cessaient guere dans cette cour aussi nombreuse que brillante, où se réunissait tout ce que la France possedait en noblesse, en beauté, en richesse, en bravoure et en esprit.

La jeune Écossaise, agée de six ans à peine, fut

reche par la famille royale avec la plus vive tendresse. Un ne voyait pas seulement en elle la future épouse du Dauphin, mais aussi la femme qui apporterait à la France le cadeau d'un royaume entier. « Quant à ce que me mandez, écrit le roi Henri II à M. de Humieres, gouverneur des enfants de France quel rang le veux que tienne ma fille, la royne d'Escosse, je vous advise que j'entends qu'elle marche devant mes filles. Car le mariage d'este et de mon fils est arresté et conclud¹, » Il v avait, sans doute, beaucoup de calcul égoiste dans l'amour qu'on montrait à cette enfant privée de ses parents. Le comte de Warwick, plus tard duc de Northumberland et lord Protecteur, demanda à l'ambassadeur de France s'il etait vrai que son maître appelait la reine d'Ecosse sa fille; et sur sa reponse affirmative, il ajouta en souriant avec ironie: « Après avoir mangé le chou, vous voudriez avoir le jardin2, » Catherine de Médicis qui, plus tard, devint l'adversaire décidée de sa bru, la comblait alors de témoignages de bente et d'attachement. Dans ses lettres à Marie de Lorraine, ene louait en termes enthousiastes la beaute, la sagosse, les qualites extraordinaires de cette enfant dans laquelle elle voyait une benedaction lu ciel pour tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher et la future consolation de sa propre vieillesse\*. Henri II écrivait de même au connétable de Montmorency, son favori: « Saint Luc [qu il avait en-

<sup>1</sup> Lettre du 23 août 1548, A. DE RUBLE, La première jeunosse de Marie Stuart (Paris 1891) p. 18

<sup>2.</sup> Mémoire de M. de Lanssac : Teulet, Relations, I. 245

<sup>3.</sup> Physicure ms lettres, dans l'Advocater' library à Ed.m-bourg.

voyé visiter Marie Stuart] ma aussi tant loue lespris et les facons de faire de madiete fille la royne descosse, que cella me redouble lenvy de la veoir<sup>1</sup>, » En effet, Marie Stuart se trouvait entourée d'une telle somme de tendresse et de soms qu'elle pouvait à peine sentir l'absence de ses véritables parents. Sa grand'mere, la douairière de Guise, son oncle et sa tante, François de Guise, le conquerant de Calais, et sa femme, Anne d'Este, lui faisaient souvent visite. Elle fut élevée avec les enfants mêmes du couple royal, et sous la surveillance d'une des femmes les plus parfaites et les plus distinguées de l'epoque, Marguerite de France, sœur de Henri II, qui en 1559 épousa le duc de Savole. Elle inspira aux jeunes princesses, dès leur plus tendre enfance, le goût des études fortes et même savantes". Avant tout, une amitié tendre et presque passionnée, une veritable amitie de jeunes filles lia Marie Stuart à sa future boile-sœur Élisabeth de France, Vingt ans plus tard encore, lorsque Marie était prisonnière de la reine d'Angleterre et qu'Eli sabeth depérissait sous le terrible poids de l'étiquette castillane et d'un mari tel que Philippe II, la jeune reine d'Espagne exprimait son attachement fidèle et toujours enthousiaste pour son amie d'enfance, dans les termes les plus touchants<sup>3</sup> Combien peu ces deux

<sup>1.</sup> Le 24 oct. 1548, Report of Roy Commiss., IX, 11, 415.

<sup>2</sup> Sopro tutto erud.ta, e ben dotta nella lingua latina, greca et anche italiana; Helazione di Marino Cavalli, dans N. Tom-waseo, Relations des ambassadeurs vénitiens, I, 284. — Cf. Brantone, Œuvres (éd. Petitot), V, 230.

Ms. Dépêche de l'archev. de Rossano, nouce apost. à Madrid, du 27 juin 1568 (Arch. secr. du Vatican, Nunz. di Spagna, vol. IV): « Non uogho anchora lassar di dire à V. S.

enfants heureuses et aimantes pouvaiont-elles prévoir le malheureux sort qui les attendait l'une et l'autre. Elisabeth devait s'éteindre en un triste mariage, avant d'être arrivée à la trentaine; Marie devait perdre sa liberté dans les plus beiles années de sa jeunesse et subir une mert violente et ignominieuse après vingt années de captivite!

Entourée des meilleurs maîtres et surveillée par des dames d'une haute érudition, Marie Stuart fit de rapides progrès dans ses études. Elle comprenait et parlait le latin, nous possédons encore les thèmes auxquels, pour cette langue, elle dut travailler à l'âge. de douze ans; ils ont genéralement la forme de iettres adressées à sa famille et à ses amis, et font reconnaître une bonne elève!. Son maître de latin était le fameux Écossais Georges Buchanan, un des latinistes les plus éloquents de son époque et qui, en vers enthousiastes et fort classiques, exaltait la qualité de sa royale élève au-dessus de tout ce que la nature et l'art auraient jamais crée. Le livre favori de la princesse était les Vies des hommes illustres, de Plutarque. En fait de langues vivantes, elle parlait avec facilité le français, l'angla.s, l'écossais et l'italien. Le

Res, che essendo questa Regina Cathes non solo amorenole ma tenerissima di quella di Scotia, essendosi oltre il parentado alicuate inslomo ab infantia », etc. Elsabeth de France intervint ac vement a sprés de son époux en faveur de son amis captive: « Avertissement touchant le faict de la royne d'Escoce »; Corresp. diplomalique de La Mothe-Féncion, t. II, p. 214

 Ces themes ont été publiés à Londres, en 1855, sous les auspices du Warior-Club et par les soins de M. Anatole de Montaiglon français devint, copendant, sa véritable langue maternelle, la seule dans laquelle elle s'exprimait avec aisance et avec un goût littéraire. L'histoire et la geographie lui furent enseignées avec un soin particulier, comme sciences indispensables au métier de roi. L'on crotra facilement que les arts d'agrement ne restaient pas étrangers à une jeune princesse elevée à la cour de France au temps de la Renaissance. « Elle chantait très bien, a accordant avec le luth qu'elle touchait bien johiment et composait des vers dont jen ai vus aucuns de beaux et très bien faits », dit Brantôme". Elle excellait dans la danse qu'elle aimait avec passion : a l'âge de onze ans dejà, elle prit part a de grands ballets exécutés devant toute la cour?. Elle s'exerçait également à la chasse qui, plus tard, devint, avec la danse, son plaisir favoris. Sonvent, elle se mélait aux fêtes de la cour, et y ful lonjours remarquée tout spécialement, malgré sa grande jeunesse.

Sa beauté se développa en même temps que son esprit et sa grâce naturelle. En général, les princesses et les remes sont toujours belles et gracieuses pour les courtisans qui les entourent, mais dans la jeune Marie Stuart ces qualités sont louées avec taut d'emphase et avec une si grande unanimité, qu'elles doivent avoir reellement existe. Non seulement Brantôme parle avec ravissement de ses yeux resplendissant de vie et d'esprit, de son aspect noble et plein de charme, de sa voix douce et de ses mains les mieux tournées du monde; non seulement l'ambassadeur vé-

<sup>1.</sup> V, 84, 86,

<sup>2.</sup> STRICKLAND, HI, 40

<sup>\$</sup> SKELTON, I, 84

nitien Giovanni Capello est ravi de ses attraits'; mais sa réputation à cet égard s'était même répandue jusqu'en Suède, et ceci « au dire de tout le monde ». Dans sa jeunesse, elle fut attaquée d'une maladie affreuse, le plus terrible fleau de cette époque, la petite verole, ordinairement fatale, sinon à la vie même, tout au moins à la beauté: mais grâce aux soins que lui donna en cette occasion Ferne, médecin ordinaire du roi Henri II, elle fut guérie, et sans que la maladie eût laissé de traces sur ses traits juvéniles.

Ses portraits de jeune fille, à l'âge de treize et quatorze ans, antérieurs à son complet développement physique, montrent une figure ovale et plutôt pâle, avec un front très haut, entouré de cheveux châtains: ses yeux, mi-clos, sont à peu près de la même couleur. Son nez est un peu long, légèrement arque : la bouche. ferme et tres sérieuse, offre une forme charmante et délicate. L'ensemble présente le même caractere que ses meilleurs portraits postérieurs : plutôt une grâce donce, mélancolique et touchante que la beauté reguhère. Mais combien cette grâce est-elle plus attrayante, plus séduisante, que la froide beauté classique! Enfant et jeune fil e, Marie exerçait déjà ce charme un'ésistible qui, plus fard, lui a conquis les hommes les plus divers de condition, de caractere et d'opinion: don dangereux, p utôt fatal qu'utue à la maineureuse souveraine qui en était doués!

Cette teinte mélancolique, si peu en rapport avec

М.

<sup>1</sup> TOMMASEO I, 374.

GRUER, Geschichte Schwedens, t. [[ (Hambourg, 1834), p. 159.

<sup>3</sup> Marle en parle elle-même, dans une lettre à Él.sabeth d'Angleterre, du mois de mai 1566. Labanory, t. VII, p. 304 et suiv.

son jeune âge s'explique en partie par un etat de santé fort délicat. Sa mère avant reçu, à cet egard, des rapports tellement alarmants, que le cardina, de Lorraine se vit obligé de la rassurer, en avril 1554. Mais au milieu des phrases destinées a tranquilliser une mère inquiète de l'état de son enfant, nous rencontrons des indications qui prouvent que la jeune Marie était déjà atteinte de douleurs de cœur et de foie<sup>1</sup>, — affections chroniques dont elle eut souvent à souffrir dans son âge mûr. C'était, d'ailleurs, une enfant précoce, sinon de corps, au moins dans son développement intellectuel. « Vostre fille, écrit le cardinal de Lorraine à la mère de Marie Stuart, lorsque celle-ci n'a que dix ans, vostre fille est tellement crue et croist tous les jours en grandeur, bonte, beaute, saigesse et vertus, que c'est la plus parfaite et accomplie en toutes choses honnestes et vertueuses qu'il eat possible ; et suis contrainct de vous dire, madame, que le roi [Henri II] y prend tel goust, qu'il passe bien son temps à deviser avec elle l'espace d'une heure, et elle le scart aussi bien entretenir de bons et saiges propos, comme ferait une femme de vingt-cinq ans. » Plus tard, eile prit un véritable ascendant à la cour de son futur beau-pere « Bien vous assureré-ge, madame, écrit encore le cardinal, que n'est rien plus beau ne plus honneste que la royne vostre fille; elle gouverne le roy et la royne<sup>v</sup> ». A neuf ans, la petite souversine s'occupe déjà de politique et y montre une discrétion qui enchante sa mère , un an plus tard elle lui écrit sur les affaires d'Écosse avec une maturité étounante de

<sup>1.</sup> LADANOFF, I, 21.

<sup>2</sup> Ibid., 9, 36

jugement'. A treize ans, elle prononce devant le roi, la reine et toute la cour, en la salle du Louvre, un discours latin qu'elle a rédige elle-même . « La reine d'Écosse, dit en 1554 Giovanni Capello, est très belle et de manieres tellement parfaites, qu'elle inspire de l'admiration à tous ceux qui considérent ses qualites ; — elle est aussi noble d'àme que belle et gracieuse », dit, en 1560, un autre Vénitien. Suriano . Elle possédait le don de l'éloquence, de savoir ravir ses auditeurs par un langage aimable et persuasif . Ajoutez à tout cela la bonté de son cœur qui aimait à se montrer aberal, à donner, à faire des heureux dans son entourage , — trait de caractère qu'elle a toujours conserve jusque dans les dermers moments de sa vie.

Les premiers poètes de l'époque, Rohsard, du Beliay, Maisonfleur, rivalisérent de louanges adressées à la charmante jeune reine Ronsard avait des raisons particulières d'être dévoué à Marie Stuart. Page de treize ans, il avait été donné par Charles de Lorraine à M<sup>mo</sup> de Longueville, et avait accompagné cette dame, lorsqu'elle partit pour l'Ecosse après avoir épousé le roi Jacques V; comme i, a dit de lui même dans une élègie a Remy Belleau:

- Ibid , p 5 et suiv
- 2. BRANTOME, V. 83.
- 3. TOMMASEO, I, 374.
- 4. ALPH. DE RUBLE, Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, t. HI, p. 196
- 5. Ainst recontait Sir Thomas Craig, qui avait connu Marie personnellement. Claude Nau, Memoirs of Mary Qu. of Scots, publiés par Stevenson, p. CXXIV.
- Marie S. Jart a sa mère, en 1552, 1555, 1557; I ABANOFF,
   7, 26, 31, 44

après je fus mené
Suyvant le roi d'Escosse, en Escossaisse terre.
Où je fus trente mois, et six en Angleterre »

Il n'est donc pas étonnant qu'il se montrât aimable envers la fille de son ancienne protectrice. Le tendre poète chanta :

" Amour de ses beaux traits luy composa les yeux, Et les Graces qui sont les trois filles des cieux De leurs dons les plus beaux cette princesse ornerent. Et pour mieux la servir les cieux abandonnérent »

## Et du Bellay imita le maître:

« Toy qui a ven l'excellence de celle Qui rend le ciel sur l'Écosse envieux, Dy hardiment, contentez-vous, mes yeux, Vous ne verrez jamais chose plus beile.

« Par une chaine à sa langue attachée, Hercule à soy les peuples attiroit ' Mais ceste-cy tire ceulx qu'elle voit Par une chaîne en ses beaux yeux cachée. »

Mais ce ne furent pas sculement les attracts phy s.ques de Marie que Du Bellay exalta:

α Fn vostre esprit le ciel s'est surmonté. »

Élevée au milieu des artistes et des poetes, elle avait appris à estimer les qualités de l'esprit. Ses petites compositions poétiques qui, en effet, font preuve de sentiments vrais et profonds, d'une simplicité attrayante et d'une grande facilité dans l'expression, étaient, provenant d'une reine, doublement admirées. Son style épistolaire était vif et agréable, comme sa manière de parler. Tout ceia lui gagnait les cœurs de ceux qui avaient l'occasion de l'approcher.

Marie passa ainsi une jeunesse des plus heureuses

dans cette cour brillante et dans l'intimité d'une famille qui tenait à elle par une amitié renforcée de calculs intéressés. Aimée, choyée, partageant ses heures entre le travail intellectuel et les plaisirs élégants et variés, lestinée, semblait-il, a un avenir encore plus enchanteur, quand elle serait la souverame du premier royaume du temps, elle paraissait la créature la plus favorisée par le destin. Cependant, dès cette époque de sa vie, s'épaississaient autour d'elle les embres menagantes qui, un jour, devaient entièrement obscureir sa vie.

Lorsque, en 1550, Marie de Lorraine avait fait à son enfant sa première visite, qui fat aussi la dernière, elle avait surtout confié la surveillance de la jeune reme à l'un de ses freres, le cardinal de Lorraine. Le prélat s'acquitta de ses devoirs paternels avec le plus grand som et la fidélite la plus parfaite, montrant à la jeune fille un attachement constant et exerçant sur elle, sur son état physique et moral, un contrôle qui ne se relachait jamais. C'est lui qui tenait continuellement la régente d'Ecosse au courant des faits et des gestes de sa fille. Il n'est donc pas étonnant qu'un homme de cette haute intelligence, d'une dignité imposante dans ses manières, revêtu de la pourpre cardinalice, et avec toutes ces grandes qualités tendre et aimable envers sa niece. - qu'un tel homme acquit une influence presque absolue sur l'esprit de cette enfant. Marie Stuart s'habituait à voir dans le cardinal son véritable pere. Charles de Lorraine en profita pour faire servir la future reine de France à la realisation des projets que lui inspirait son ambition effrenée. Il prépara le terrain, en éloignant la gouvernante écossaise et en la remplaçant par une Française, catholique bigote et fort bornee, Mee Parois, destinée à tourner l'esprit de la jeune princesse vers une dévotion exagérée et à la soumettre entièrement aux conseils des prêtres remains. Le frère ainé et belliqueux du cardinal, le célèbre duc François de Guise, chef de la famille. s'efforcait avec non moins d'ardeur d'établir l'influence de la maison de Lorraine dans le cœur de sa nièce Entouré de l'aureole de sa gloire militaire, il venait souvent la chercher et l'emmener à son château de Meudon, où elle prenait part à des chevauchées gaies et fortifiantes et surtout à d'interminables parties de chasse ' Aussi, dès sa premiere jeunesse, Marie devint-elle un instrument doche entre les mains des Guises. Déjà à l'âge de douze ans, elle commence à contredire sa mère dans les affaires pontiques d'Écosse, et à lui donner même des ordres, selon l'avis de « Monsieur le cardinal<sup>2</sup> ».

Les Guises exercèrent la première fois leur influence lorsqu'il s'agit de transférer la régence du duc de Châtellerault à Marie de Lorraine Pour prendre une décision aussi importante et tellement contraire aux usages du royaume d'Ecosse, il fallait un acte de volonté royale. A cet effet, Henri II, dès le mois de décembre 1553, s'adressa à la noblesse de ce pays, afin de lui demander son assentiment à ce que Marie fût déclarée majeure<sup>3</sup>: ce qui lui permettait de confier le gouvernement de son royaume à qui lui plairait. Les Écossais influents semblent avoir accepte en 1553

Marie Stuart à sa mère, les 28 dec. 1555 et 22 mars 1557;
 LABANOFF, I. 32, 37

<sup>2.</sup> Ibid , 27, 41

<sup>3.</sup> Henri II à Lord Ruthven. 12 décembre 1552; Report of Roy Commiss., IX, II, 1946

une telle déclaration. Or, la jeune souveraine n'avait alors que onze ans. Mais on supplea au défaut d'âge par une consultation du parlement de l'aris, qui, en 1554, déclara que la reine d'Ecosse, étant entrée dans sa louzieme annee, devait être reconnne majeure. et cela, parce que, en premier lieu « les roys ont, par la prudence divine, un ange et esprit de Dieu protecteur et défenseur » particulier, et que, en second lieu. les rois de France avalent souvent administré leur pays , avant d'avoir accompli leur quatorzième année, âge légal de leur majorité<sup>1</sup>! Ainsi, une magistrature étran gère se permettait de légiférer pour l'Ecosse, d'après l'exemple, d'ai.leurs fort peu concauant, d'un royaume étranger. En effet, la majorité fut proclamée encore dans l'année 1551, et à cette occasion, Marie, dont on venait de faire, au moins pour la forme, une véritable souveraine, recut un établissement royal, une petite cour spéciale3. Les soucis d'une telle position vinrent l'assaillir à une époque de la vie où d'autres petites filles partagent leur temps entre leurs leçons et leurs poupees. Elle avait à recevoir des députés et des lettres des differents partis qui divisalent l'Écosse ; ses réponses étaient généralement dictées par son oncle, te cardinal<sup>a</sup>. Conseillée par lui, elle faisait tout pour augmenter le pouvoir de sa mere et récompenser les Français dont celle-ci avait l'habitude de se servir dans l'administration de l'Écosse; tel, entre autres, et même tout particumèrement, M. d'Oysel. Il ne faut pas perdre de vue ce fait, — un gouvernement tout fran-

2. STRICKLAND, III, 40.

<sup>1</sup> TEULET, I, p 274 et suiv

<sup>3.</sup> Balcarras Collection, Advocates' Library, Édimbourg.

çais décidant des affaires de l'Ecosse, — pour comprendre l'antipathie contre le nom français qui s'emparait de plus en plus de la nation écossaise, si facile à s'irriter de l'influence étrangère.

Henri II avait hâte de rendre définitif ce qu'il espérait être l'annexion perpétuelle de l'Ecosse à la France. Dàs sa treizieme annee, on afficha l'intimité de Marie avec le dauphin « Le dauphin aime beaucoup la petite reine d'Écosse, dit l'ambassadeur venitien Capello, en 1555; c'est une fort jolic petite fille de douze ou de treize ans. Il advient parfois que, se faisant tous les deux des caresses, ils aiment à se retirer tout à part dans un com des salles, pour qu'on ne puisse entendre leurs petits secrets 1. » Quand Marie approchait de sa quinzième année et que le dauphin en avait treize, le roi s'occupa du mariage entre les deux jeunes gens. Comme nous avons vu<sup>1</sup>, les états d'Écosse consentirent à cette union, mais sous certaines conditions, st. pulées expressément dans le contrat, qui fut dressé avec solennité, le 19 avril 1558, et destinées à garantir à tout jamais l'indépendance, l'intégrité et la constitution de leur pays. Malheureusement, ce ne fut qu'une pure comédie de la part du gouvernement français. Quinze jours avant la signature du contrat public. Henri II avait fait accepter à sa bru, secrètement et à l'insu des commissaires écossais, trois documents de la plus haute gravité, et qui farsaient de l'Écosse une province de la France. Le premier de ces actes comportait une donation formelle de l'Ecosse à la marson de Valois, faite en considération des services rendus de tout temps par

<sup>1.</sup> BASCHET, Les princes de l'Europe au XVI siècle, p. 486.

Voir plus hant p. 119.

la France à l'autre royaume, en le défendant contre les Anglais, ses vieux ennemis et surtont des secours que lienn il avait accordés à Marie Stuart elle-même, en l'entretenant de ses propres deniers pendant son jeune âge. Elle loi transmettait également les droits qui devalent lui échoir sur l'Angleterre et sur l'Irlande Le second acte accor iait immédiatement a Henri l'usufruit des revenus de l'Écosse, jusqu'an remboursement total des sommes, dépensées par lui pour la defense de ce pays, et ju'il évaluait à un million d'écus. L'Écosse était ainsi déclarée taillable et corvéable sous le bon plaisir du roi de France, juequ'à extination d'une dette qu'elle n'avait jamais reconnue, et dont le montant était hautement fantaisiste et usuraire. Le troisième acte est pout être le plus révoltant de tous. Marie Stuart v annule l'avance le consentement qu'elle est obligée de donner aux articles dressés par los états de son royaume. Elle enteni, dit elle, disposer de son héritage en vrais reine, et sa volonté est de « lier, joindre, annexer le royaume d'Ecosse à la courenne de France ». Elle proteste contre tout engagement contraire qu'elle prendrait envers ses sujets, y etant forcee, parce qu'elle est loin de son pays, qu'elle n'en possède pas les places fortes, et qu'elle craint sans cela des troubles qui ameneraient sa ruine - Ses oncles, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, lui avaient conseilé de consentir aux exigences du roi Henri II<sup>1</sup>.

Ce fut là un triste début de Marie Stiart dans sa carrière de souveraine. Nous nous plaisons à croire que la jeune princesse en agissant a.usi se conforma à la volonté de son beau-père et de ses oncles plutô, par faiblesse et

<sup>1</sup> Les trois actes se trouvent dans Labanoff, 1, p. 50 et suiv.

obéissance habituelle, que par perfidie. Toujours est-in qu'elle était déja assez âgée et suffisamment intelligente pour comprendre que ces trois actes constituaient, de sa part, une veritable trahison envers ses sujets, envers ce royaume que ses aïeux lu avaient laissé, et dont, avant toute autre considération, elle était tenue de défendre les intérêts et l'indépendance. Afin d'être admise elle-même au brillant trône de France, elle sacrifiait sans scrupule ses devoirs d'Écossaise et de reine, devoirs nés avec elle, et qui auraient dù primer dans son esprit toute autre idée et toute autre tendance. Il est facile de faire remonter la responsabilité de cette action machiavélique au seul roi Henri II; sans doute, il en porte la plus grande part: mais il ne serait pas juste d'oublier que Marie était déjà d'ago à comprendre l'importance d'une pareille domarche et sa haute immoralite. La manière dont deux ans plus tard l'ambassadeur d'Angleterre, son adversaire autant par nationalite que par religion, loue et exalte son esprit et sa grande inte...gence politique, ne neus permet pas de voir dans cette jeune reine un instrument inconscient de son beau-pere. Les trois documents signes par elle, le 4 avril 1558, n'ont pas eu de conséquences effectives, et ils sont restés lettre morte. Ils démontrent toutefois ce que l'Ecosse avant à attendre d'une reine qui la considérait exclusivement comme un moyen d'arriver à d'autres positions, plus brillantes et plus élevées; et ils absolvent, pour ainsi dire, d'avance ses sijets écossais du crime de s'être opposés aux projets de leur princesse, pour laquelle ils

 Dép. de Throgmorton du 31 décembre 1560; STRICKLAND, III, 140, 144.

Philippson. Marie Stuart.

éprouvaient une médiance instinctive et malheureusement trop justifiee par ses mobiles secrets.

Le mariage entre les deux enfants fut célébré le 24 avril 1558, avec une pompe et une magnificence qui étaient bien en rapport avec la haute position des deux conjoints, mais qui cachaient ma, l'absurdité de l'union d'une jeune fille telle que Marie avec un garçon faible et maladif<sup>\*</sup>. Le poète écossais Buchanan et même le grave chancelier de l'Hôpital composérent des épithalames en l'honneur du couple royal. Dès que la cérémonie nui tiale fut terminée, la jeune mariée, qu'imitèrent les députés de son pays, salua le dauph,n roi d'Écosse. Elle fit frapper à Édimbourg des monnaies nouvelles, montrant, à côté de son image et de son chiffre, ceux de François, amsi que les deux écussons surmontés de la même conronne, avec les deux légendes: Fecit utraque unum, et Franciscus et Maria, Dei gratia reges Scotorian delphini Viennenses. Afin de marquer plus distinctement encore l'union complète entre la France et l'Ecosse, Henri II, par un acte dúment enregistré par son parlement, octroya aux aujets du dernier pays des lettres de grande naturahaation (juin et juillet 1558 \* Tout ce qu'une politique astucieuse avait ou imaginer pour her l'Écosse à la France s ctart fart: l'avenir se chargeart d'enseigner aux rois que leurs intrigues les micux ourdies etaient impuissantes devant la volonte fermement arrêtée d'un pe iple quelque petit et pauvre qu'il fût

<sup>1.</sup> Cérémonies du mariage de monseigneur le Dauphin avec la reine d'Écosse : Teplet, t. I. p. 302 et suiv.

<sup>2.</sup> Humr-Brown Buchanan, p. 175

Teuler, t. I, p \$12 et su.v.

La conduite personnelle de Marie après son mar age fut irréprochable. Elle avait été unie à un enfaut, presque continuellement malade, souffrant de la fièvre et d'autres maux dont les médecins s'efforçaient en vain de découvrir la cause. Mais la reine danphine se montrait toujours tendre et affectionnée envers lui, le soignalt, faisait preuve à son egard de la plus grande déférence. Elle pensait évidemment trouver son intérêt à fortifier le corps et l'esprit de cet époux impuissant et, en même temps, à le soumettre entierement à sa propre influence.

François et Marie acquirent une importance bien plus considérable par la mort subite de Henri II, arrivée le 10 juillet 1559. Ils étaient desormais roi et reine de France, dignités bien autrement élevées et réelles que la royauté presque nominale d'Écosse. Ma heure isement, François II était incapable d'exercer lui-même les graves devoirs inhérents à sa haute position. L'était un « prince de doux esprit, mais de fort peut sens, et du tout propre a se laisser mener en laisse '⇒, un « enfant chez lequel l'imbécillité de l'esprit égalait celle du corps2. » Dans ces circonstances, la mère ambitieuse da jeune monarque, Catherine de Médicis, se flattait de l'espoir de sortir enfin de l'inaction, dans laquelle la volonté de son mari, dominé par sa maîtresse, Diane de Portiers, l'avait reléguée jusqu'alors, et de saisir les rênes du pouvoir. En effet, c'était l'opinion

<sup>1.</sup> REGNIER DE LA PLANCHE Histoire de l'Estat de France sous François II (nouvelle ed. Paris, 1836). t. l, p. 1.

<sup>2.</sup> De Thou, Historiae, lib. 23. — Davilla, auteur fort catholique porte sur François II un jugement semblatle (l.b. II).
« Giovane di debole spirito, di samtà corrotta e di delicata natura »

générale, et chacua pensait qu'elle allait gouverner au nom de son fils. Mais on avait compté sans l'ambition impérieuse et l'esprit dominateur de la maison de Guise, et sans l'influence absolue que le cardinal de Lorraine avait su acquerir sur l'âme de Marie Stuart. La jeune reine, belle, grac.euse, aimable et rusco. n'employa l'empire qu'elle exerçuit naturellement sur son époux, qui en tout lui était inférieur, que pour le ctor dans les bras de ses oncles, les Lorrains. Il leur abandonna le pouvoir entier, de telle sorte qu'ils gouvernérent le royaume sans aucune restriction. La rame-mère se vit totalement negligee . Le plus grand politique et le plus asturieux parmi les Gu ses, le cardinal Charles, devint le véritable souverain du pays Le nonce du pape, monseigneur de Santa-Croce, dit de lin qu'il n'avait laissé à François que le nom de roi, tandis qu'il s'était approprié tout le reste

Les Gaises étaient depuis longtemps les chefs du parti catholique extrême en France. Il est évident que sous leur direction la politique de ce pays devait être cléricale, antiprotestante, à l'intérieur et pour le dehors. Il en fut ainsi. Une ere de persécutions terribles s'auvrit pour les calvinistes de France. Et, en même temps, les Guises voulurent faire triompher, avec le catholicisme, l'influence française dans la Grande-Bretagne où ils avaient depuis de longues années une sentinelle vigilante et active en la personne

<sup>1.</sup> Relations de Michel Suriano et de Marc Antoine Barbaro, ambassadeurs le Venise en France, Tommasko, I. 523, 551, II. 55 — Mémoires de Michel de Castelnau, éd. Le Laboureur Bruxelles, 1731, in-fol., I. 2.

de leur sœur, mère de Marie Stuart, la regente d'Écosse. Ils affichèrent hautement l'opinion qu'Élisabeth d'Angleterre était une bâtarde, indigne de régner. En effet, François II et Marie Stuart avaient si peu cédé à une pression de Henri II, en prenant le titre et les armes d'Angleterre, qu'apres sa mort ils s'intitulèrent plus que jamais rex et requia branciae, Scotiae, angliae et hiberniae; qu'ils firent ajouter les armes d'Angleterre à celles de France dans leurs appartements, dans leurs chapelles, sur leur argenterie, etc.; qu'ils se laissèrent glorifier comme ayant réuni sous le même sceptre les deux anciennes ennemies, la France et la Grande-Bretagne?.

Le gouvernement de François II, dirigé par les Guises et par la jeune reine, employa toute son influence, après la mort du pape Paul IV, à faire élire un nouveau pontife qui, par les armes spirituelles et maté rielles, n'assistat pas seulement le parti catholique en Écosse, mais favorisat aussi les pretentions de Marie Stuart à la succession d'Angleterre.

Ces événements ont décide a tout jamais de la destinée de Marie Stuart. Elle s'était identifiée avec le parti catholique extrême. Elle s'était également identifiée avec les vues ambitieuses et hostiles des Guises sur l'Angleterre. Voila des faits que nulle protestation ultérieure n'a pu faire oublier, qui lui ont suscité des inimités implacables et mortelles, et qui à la fin ont

Dep. de Kill.grew et de Jones, 6 janv. 1560; Forbes'Papers, I, 293.

<sup>2.</sup> Faits cités dans un document anglais offic el, de la fin d'août 1560 ; Teuler, II, 25, 39

<sup>8.</sup> THEOD. MULLER, Dae Conclave Pius IV (Gotha 1889), p. 83.

causé sa ruine et sa mort. Dès les premiers moments de sin regne en France, elle s'était posée en adversaire decidée et systématique du protestantisme et de sa bonne sœur et consme Élisabeth Tudor

Le nouveau pape Pie IV, fort hostile à cette reme, et que l'hilippe II d'Espagne avait toute la peine du monde d'empêcher de lancer contre elle une bulle d'excommunication et de destitution, comprenait très bien I importance de la position prise par Marie Stuart. Dès son propre avenement, il lui montra une grande affection. Le 30 decembre 1559, il lui annunça son élection. à la plus haute dignite de l'Église!. Un mois plus tard, i. lui exprima ses regrets du départ de Rome du cardina. Louis de Guise cousm de la reine, et profita de l'occasion pour vanter les immenses mérites de la maison de Larraine auprès du Saint-Siège\*. Le 29 mars 1560, autre bref papal, afin de recommander à Marie le nouveau gonce, évêque de Viterbe. L'on voit combien était suivie cette correspondance entre le souverain pontife et la reine très chretienne.

Mais l'regne de Marie ne fut pas de longue durce. Le 15 novembre 1560, son époux tomba malade d'un u. cere à l'oreille; celui-ci pénétrant dans le cerveau, et la faible constitution du jeune roi n'offrant nulle résistance à la maladie, il succomba le 5 décembre

Cet événement amena un changement complet et terrible dans la situation de Marie Stuart. Elle n'avait pas donne d'héritier a la couronne. Apres son mariage, elle était plusieurs fois tompée en syncope, de manière qu'elle-même et que d'autres personnes l'avaient crue en-

<sup>1</sup> Ms Copie; Bibl. Barberine à Rome, vol. XXXI, 10.

<sup>2.</sup> Ms Bref du 24 jany, 1560 ; ibid.

ceinte : mais cette illusion n'avait duré que quelques semaines, et ces accidents n'avaient été que les conséquences de son mal habituel, ses douleurs cardiaques.

Veuvo et sans enfants, elle etait redevenue une étrangere pour la France. Après y avoir passe douze ans, après avoir été élevée des son enfance pour la première dignite dans ce pays, elle se trouvait alors sans appui, au milieu d'un peuple avec lequel elle n'avait plus men de commun. Son beau-frère Charles IX qui succèda à son mari n'avait que dix ans ; la régence échut à sa belle-mère Catherine de Medicis, assistée par tous les adversaires de l'ancien gouvernement et surtout par le roi Antoine de Navarre et son frère Loms de Condé, chefs du parti huguenot. En vain les Guises essayèrent ils de garder le pouvoir par la force et par l'intrigue : leur domination était devenue tellement odieuse à l'immense ma orité de la noblesse et de la bourgeoisie, que leur tentative échoua et n'eut pas d'autre conséquence que de resserrer l'union entre la reine-mère. Navarre et les calvanstes. Écartée et négligée par les princes de Lorraine ausai longtemps que ceux-ci avaient dirigé les affaires, arrivée maintenant au pouvoir malgré eux. Catherine de Medicis? les detestait du fond de son cœur et se rangeait du côté de leurs adver-

<sup>1.</sup> A. DE RUDIE, La première jeunesse de Marie Stuart, p 187 — « Beauroup de gens, écrivait alors l'ambassadeur d'Espagne à Marguerite de Parme, sont d'avis que la reine de France ne doive avoir enfant » (ouv cité, p. 192). Le chromqueur contemporain La Planche donne, à ce sujet, des détails intimes concernant la nature du petit roi, qui semblent, en effet, exclure toute poss bilité d'un tel événement.

<sup>2.</sup> Philippson, Westeuropa, II, p. 107 et suiv

saires. Son antipathie contre les Guises devait nécessairement rejailur sur la parente de cette famule, sur la jeune femme qui avait employé son influence absolue sur François II à procurer au cardinal une domination il imitée. Cette mère dédaignée, cette ambitieuse. si longtemps deque dans ses espérances, en voulait de toutes les forces de son âme haineuse à l'Écossaise qui lui avait ravi à la fois l'affection obéissante de son fils ainé et la domination politique ardemment convoitée. « La reine-mère, dit un témo n oculaire, compatriote de Marie, était Leureuse d'être débarrassée du gouvernement de la maison de Guise, et à cause de celle-cielle était défavorable à notre reine 1 » Les confidents de Marie de Médicis prétendaient justailer la hame que celle-ci montrait à sa bru par des offenses mortelles qu'elle aurait subies de la part de la reme d'Écosse. Celle-ci aurait dit, entre autres, à sa belle-mère, descendante de banquiers, « qu'elle ne serait jamais autrechose qu'une fille de marchands' ». Une parole aussi blessante est contraire à toute vraisemblance, jamals Marie n'en a prononcé de parcilles, et, certes, elle n'aurait pas lancé la seule de son espèce contre sa seconde mère qui l'avait recue en France lorsqu'ellemême était encore une faible enfant. Ce mot a tout l'air d'avoir été fabriqué par les amis de la régente centre Marie. En tout cas, « la reine-mère trouva fort bon et expédient de s'en défaire »

La disparition de François II et la chute du gouvernement des Guises fut, en même temps, une défaite

<sup>1.</sup> Jacques Melvil, Mémoirs (ed. Londres, 1683', p. 29.

<sup>2.</sup> Chercke, Marie Stuurt et Catherine de Médicie, p. 17

<sup>3.</sup> Mem. de Mich. de Castebrau, liv. III, chap. 14.

complete pour la cause du catholicisme militant Tout le monde le comprit ainsi. En Écosse, le parti dominant organisa des réjonissances publiques à l'annonce de ces événements. On se sentait délivre de la menace d'une nouvelle expédition française, abordant à Leith pour renverser la suprématie de la Congregation. Rien de semblable n'était à craindre de la part de Catherine de Médicis, adversaire des Guises, hostile à sa bru, amée aux calvinistes français. D'autre part, la cour pontificale était sérieusement alarmée. craignant que Catherine ne menat a l'hérésie le jeune roi de France. A peine Pie IV eut-il reçu la nouvelle de la mort de François II qu'il adressa à la jeune veuve une lettre de condoléances sincères, et qu'il lui annonça l'arrivée d'un nonce spécial, chargé de la consoler par tous les movens spirituels 2. Quelques mois plus tard, le pape envoie de nouveau à Marie une lettre des plus flatteuses, en lui transmettant une rose d'or bénite et en la comparant elle-même à « une rose entourée d'épines » : a lusion évidente à la difficulté de la situation de la jeune veuve, fervente catholique, au milieu des hérétiques ou demi hérétiques

Marie Stuart comprit, en effet, qu'elle ne pouvait rester plus longtemps dans cette France, où tout lui était maintenant hostile, et où elle ne possedant plus aucune position officielle. Au moins le côté matériel de son existence était-il assuré. Son contrat de mariage lui avait assuré un douaire de soixante mille

<sup>1.</sup> Cal. of State P.; for. ser. Elizabeth, 1550-61, nº 812, 818.

<sup>2.</sup> Ms. Bref du 18 déc. 1560 ; Bibl Barberine, l. c.

<sup>3.</sup> RAYNALDI, Annales ecclesiastici, annoc 1561, nº 76

livres de rente annuelle; le nouveau gouvernement lui conce la la possession du duché de Touraine et du comté de Poitou dont les revenus étaient consideres comme étant même supérieurs à cette rente viagere. Rarement, un seuverain d'Écosse s'était vu à la tête de moyens financiers aussi considerables.

Lorsque Marie eut payé son tribut de tendres et tristes regrets à son defunt epoux, ce qu'elle fit avec autant de dignite que de cœur³, au jugement même de ses adversaires, et qu'elle eut assure son avenir materiel, elle quitta cette cour dont ene avait été autrefois le centre, et où dominait maintenant une ennemie implacable « Notre souveraine, observe l'Ecossais Jacques Melvil, témoin oculaire de ces événements, s'elugua petit à petit, toujours davantage, de la cour de France, afin qu'il ne semblât point qu'elle y fût aucunement forcee, comme elle l'était en réalité par la conduite rigoureuse et vindicative de la reine-mère, qui prétendait avoir été méprisée par sa bru, sur l'instigation de la maison de Guise, durant le court règne de François II »1 Les efforts tentés par la jeune veuve pour place à sa belle mère, ses obséquios tés envers elle n'eurent pas d'autre consequence que de la lui rendre toujours plus suspecto'. Tous les hommes influents se

Ordennance de Charles IX, du 20 déc. 1560; TEULET.
 11, 158

<sup>2.</sup> Voir la dépêche de Suriano, ambass, de Venise, à Paris, du 9 janv 1561, dans ALPH. De l'UBLE, Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret III, 105

<sup>3.</sup> Memoirs, p. 30 et suiv — Cf. Castelnau. Mémoires, I. III, ch 1et

La reine-mère à l'év. de Limoges, 3 mars 1560 [1]; Paus,
 819.

montraient hostiles à la fille d'une Guise, non seulement les haguenots, mais aussi des catholiques, comme le connétable, qui s'était déjà apposé à l'umon de Marie Strart avec le dauphin. Étant encore prisonnier des Espagnols, en 1558, il ne s'était pas gêné devant eux de se donner au diable au sujet de ce mariage, à cause de l'autorité que celui-ci avait assurée aux Guises, ajoutant que, « si l'on eut attendu qu'il fût sorti de captivité, jamais cotte affaire n'eût été conclue »1. Que pouvait elle faire au milieu de tous ces adversaires! Les Français qui avaient été en Ecosso, tels que messieurs d'Oysel, de Martigues, de La Brosse, l'évêque d'Amiens, ainsi que ses autres amis Lu conseillérent vivement de quitter la France où elle n'avait plus à attendre que des humiliations, et de retourner dans son propre royaume<sup>2</sup>. Mais ce ne fut pas sans crainte serieuse, sans un dou, jureux serrement de oœur que Marie songea à quitter la France, pays le plus cultivé alors de i Europe entière, et qui était devenu pour elle une véritable patrie, pour se hasarder dans l'Ecosse qui lui était etrangère, parmi un peuple à demi sauvage et barbare, d'une religion opposée à la sienne, au milieu des hommes qui avaient été les ennemis mortels de sa mere, et qui s'étaient révoltés contre sa propre autorité. Elle ne voyait nulle part l'amis sur lesquels elle aurait pu s'appuyer.

Parmi les grandes familles qui, dans ces derniers temps, s'étaient saisis du gouvernement de l'Écosse, la première place appartenait sans doute aux Hamilton, au point de vue de la noblesse de leur origine et de l'elé-

<sup>1</sup> Albe a Phil.ppe II, automne 1563; Wriss, VII, 238.

<sup>2</sup> Melvil, 31

vation du rang. Descendants de Marie, sœur aîner du rou Jacques III, ils étaient genéralement considéres comme les plus proches parents et les héritiers présomptifs de la famille royale. Pour le moment, la vie de Marie Stuart seule les séparait encore du trône. Leur richesse était proportionnée à leur haute position. Ils possédaient de vastes domaines dans le voisinage de la capitale, des fiefs dans une demi-douzaine de comtés, l'île d'Arran dans le Firth de Clyde; et enfin le duché de Châtellerault en France. Le chef de la fam., le, le duc de Châtellerault, s'était, en beaucoup d'occasions, montré indigne de son nom el de son rang; la fablesse de son caractère et l'instabilité de ses convictions lui avaient fait perdre le pouvoir et le titre de régent et la confiance publique. Récemment encore, il avait donné une nouvelle preuve de ses défauts. Chef nominal du parti calviniste, and hautement affiché de l'Angleterre, il s'était laiss' amoner par Marie de Lorraine à adresser au roi François II une très humble demande de pardon, accompagnee de la promesse d'envoyer ses enfants en France comme otages; en outre, il avait remis à la régente des blancs-seings, revêtus de sa signature et de son cachet, afin qu'ehe l'eût entièrement à sa discrétion. Connaissant très bien le personnage, la regente n'avait attaché aucune importance à ses promesses et ne s'en était servie que pour les faire connaître à la reme d'Angleterre par l'entremise de l'ambassadeur de France à Londres. Lorsque le duc

<sup>1.</sup> Le duc de Châtellerault au roi, 15 janv 1559 [1560]; Fernet, I. 406

<sup>2.</sup> La régente à M. de Noailles, 28 janv 1559 [1560], ibid, 500, 510.

eut connaissance de cette dernière démarche, si comprimettante pour les espérances matrimoniales de son fils, il eut la hardiesse d'infliger un démenti public au diplomate français, M. de Seurre, et de le provoquer en duel : ce qui lui attira, de la part de cet ambassadeur, une verte leçon qui le confondit entièrement'. Le fils aîné du duc, qui portait le titre de comte d'Arran, était un personnage grossier, farouche, à moitié fou. L'on comprend sans peine qu'Elisabeth Tudor ait refusé d'epouser un tel prétendant à sa main, fils d'un tel père. Malgré tout, cependant, leur position unique, en tant que famille la plus rapprochée du trône, donnait aux deux Hamilton une grande influence sociale, surtout dans les comtes occidentaux des Lowlands.

Leurs prétentions à la couronne étaient contestées, i. est vrai, par une branche collaterale de la maison même de Stuart, lignée dont le comte Mathieu de Lennox était le chef. Ce gentilhomme avait été éleve en France, ou il avait connu Jacques V, et ce monarque lui avait même promis de l'adopter comme successeur, dans le cas où il n'aurait pas d'enfants lui-même, au préjudice de la maison de Hamilton. En effet à peine le comte d'Arran — plus tard duc de Châtellerault fut-il chargé de la régence par les états d'Ecosse, en 1443, que Lennox aborda dans son pays natal et essaya de le supplanter, en s'appuyant sur la France et le parti français en Ecosse, tandis qu'Arran favorisait les projets de Henri VIII d'Angleterre. Marie de Lorraine et le cardinal Beaton, assaills et menacés par le parti anglais et hérétique, avalent alors promis au

1. Ces pièces se trouvent dans TEULET, Il, 143-147

jeune Leunox la main de Marie Stuart et partant la royauté, après que le comte leur eut juré de vouloir mainteair l'église cathonque et l'alhance française, de combattre de tout son pouvoir les partisans du roi d'Angleterre et tous ceux qui s'opposeraient a la rememere, enfin de laisser à la disposition de cede-ci la personne de la jeune reine jusqu'au jour du mariage '. Mais cette nouvelle perspective de grandeur s'évanouit pour le comte, tout aussi bien que la première. En effet, la convention secrète n'était guere sincere de part et d'autre et conclue seulement pour les besoins du moment. Comme le régent se laissa bientét gagner à l'alliance française par Marie de Lorraine et par Beaton, Lennox, adversaire et émule d'Arran, d'ailleurs depourvu de tout scrupule ou principe moral, se mit à la tête des Écossais assurés. Il n'eut pas honte de prendre part aux pillages que les Anglais faisaient d'une manière si cruelle au prejudice de ses compatriotes. La paintion de tels forfaits ne se fit pas attendre: apres une longue serie de combats, il fut vaincu et déclaré hors la 101°. Il se sauva, cependant, par la fuite et trouva un asile en Angleterre, où il fut amicalement reçu par Henri VIII, pendant que les Hamilton confisquaient a leur profit le comte de Lennox. Le monar que anglats chercha à dédommager le comte des pertes qu'il venait de subir à son service, non seulement en lui accordant une pension, mais encore en le mariant à une femme sortie du sang roya.. et qui

<sup>1.</sup> Report of Roy Commiss., IX, n. 414. — C'est un fait important, resté incoma jusqu'à présent

LESLIE, I. X, p. 466 et suiv. — Acta Pari Scot., II, 452,
 456.

à ses propres pretentions à la couronne d'Écosse ajoutait des droits nouveaux à la couronne d'Angleterre. C'était Marguer.te Douglas, fille unique de Marguerite Tudor, sœur de Henri VIII et veuve du roi Jacques IV d Écosse, et d'Archibald Douglas, comte d'Angus, second mari de cette princesse Outre ces esperances, Marguerite Douglas apportait à son mari quelques terres, peu importantes, il est vrai, et un château dans le Yorkshire. Mais ce qui importait surtout au comte Mathieu c'était la brillante perspective pour sa maison de réunir les droits le succession aux trênes des deux moitiés de la Grande-Bretagne, Du reste, Marguerite était aussi rusée et aussi méchante que son époux, mais bien mieux douée que lui, et le dominait entièrement. Lennex avait pris part aux incursions de Warwick en Ecosse, en automne 1547. C'est par lui que son beau pere Angus et tous les Douglas furent rattaches au parti anglais 1. Après la mort d'Édouard VI. le comte et sa femme changerent encore une fois de parti et se montrèrent catholiques zelés, afin de complaire à la nouvelle reine, Marie Tudor; et en effet, cette princesse les récompensa, en traitant lady Lennox comme son heritière, au préjudice de l'hérétique Élisabeth, et en lui accordant la preseance sur cel e-ci Lorsqu'Élisabeth fut arrêtée pour avoir trempé dans la conspiration de Wyatt, Marguerite l'insulta de toutes manières et chercha a exciter davantage encore contre elle la colere de la remez

Entre temps, le comte d'Angus mourut, en 1557,

Odet de Selve au connétable, 4 mars 1548, LEFEVRE-PONTALIS, p. 803

<sup>2.</sup> FROUDE, VII, 329, 387.

sans laisser d'autres enfants que Lady Marguerite. Mais comme le mazi de cette dame était mis au ban du royaume ses biens échurent à son cousin, le comte de Morton, qui, bientôt apres, devint un des chefs principalix du calvinisme écossais. Et lorsque Marie Tudor succomba à l'hydropisie, activée par ses mécomptes politiques et par ses tourments moraux, les espérances des Lennox s'évanouirent de nouveau, l'opinion publique en Angleterre se declarant avec une force irrésistible en faveur de la dermere fille survivante de Henri VIII. Depuis ce double malheur, le couple, pauvre malgre ses grandes prétentions, vivait dans un état continuel d'excitation et intriguait de tous les côtés. Tantôt il se mettait en relation avec Mario de Larrame et cherchait à faire valeur ses droits en Eccsee contre les Hamilton'. Tantôt il invitait à son chiteau de Temple Newson, dans le Yorkshire. les gentilshommes catholiques, si nombreux encoradans le nord de l'Angleterre, afin de conspirer contre Elisabeth, pour ses propres droits on ceux de Marie Stuart. Les esperances des Lennox se concentrèrent petit à petit sur leur fils Henri Darley on Darnley',

1. Teulet, I, \$00.

2. La forme la plus unitée et presque officielle de ce nom était Dariev. Après E Berker, Marie Stuart, Darley, Bothwell (Giessen 1881), p. 11, note, et Petrik, Die Briefe der Königin Maria Stuart (Leipzig, 1873), p. 5 et suiv., — M. Oncres a pleinement démontré ce fait par des preuves innombrables. l'ajoute que dans les instructions données par la reine d'Angleterre à Throgmorton, en 1565, ou écrit toujours Dariev (Brit. Mus., Cangula, B IV, p. 254 et suiv.); que Cecil uiméme emploie les formes Daries et Darie (ibid., vol. IX, fol. 213 et suiv., et Brit. Mus., Landowne, vol. VIII); que Randolph, envoyé anglais en Écosse, se sert de l'orthographe

né en 1546, jeune homme d'un esprit et d'une instruction bien mediocres, mais d'une grande beaute phy sique et d'une parfaite élégance de manières. Il avait été élevé dans la religion catholique et dans le sévère exercice de ses ceremonies et de ses usages. Les Lennox avaient réussi, en effet, à faire du jeune Darnley l'idole des catholiques d'Angleterre qui au destinaient la succession au trône, aussitôt qu'Elisabeth aurait éte écartée par une révolution, par une attaque du dehors ou par une mort naturelle ou violente<sup>1</sup>. Jusqu'à la mort de François II, Darnley avait donc eté un competiteur pour Marie Stuart, relativement à la couronne d'Angleterre; on avait même decouvert, en 1550, un complot, dirigé contre la vie de la jeune reine, et entrepris en faveur, peut-être même sur l'instigation des Lennox<sup>2</sup>. Mais lorsque Marie devint veuve, Lady Marguerite changea la di-

Darive (Londres, Record office, Scotland, vol. X et suiv). L'amosssadeur espagnol à Londres, Silva, écrit également De Arle (Documentos ineditos para la hist. de España, it LXXXIX, passim); de même Michel de Castelnau, qui a été quatre fois ambassadeur de France en Ecosse, écrit l'o'Harlay (Le Laboureur, Mém de Castelnau, t. I, p. 181 et suiv.). Il ne peut donc y avoir de doute sur la manière dont on prononçait alors ce nom Cependant la forme écrite de Darviey a eté également en usage queique bien moins souvent (Cf Bresslau, dans la Historische Zeitschrift, t. Ill [1884], p. 268 et suiv.) i et comme olle a fini par prévaloir, et que maintenant ce personnage est genéralement des gné de la sorte, je m'en servirai désormals dans notre texte, quoiqu'elle soit la moins correcte.

- Dép. de Quadra, évêque d'Aquila, amb. d'Esp à Londres, du 7 mars 1560; Doc. inéd. p. la hist. de Esp, LXXXVII. 286.
  - 2. Strickland, III, 83

Panappack, Marie Stuart.

rection de ses batteries. Désormais elle ne poursuit plus qu'un seul but: marier son fils à Marie Stuart, renforcer ainsi les droits de Darnley, lui assurer la royaute en Ecosse comme en Angleterre '. Ce n'est pas sans raison que l'acte d'accusation, dressé contre elle un peu plus tard, d.sait: « Elle favorisa elle-même le titre de la reine d'Écosse [comme reine d'Angleterre], en déclarant comb.on il serait utile de réunir les deux royaumes, c'est-à dire de marier son fils à cette reine qui deviendrait souveraine et d'Écosse et d'Angleterre nº. Elle mit tous ses soins à élever Darn.cy de façon à plaire a une jeune femme habituée à l'élegance artistique, en le faisant instruire avec un zele particulier dans la danse, dans la musique et d'autres talents de société<sup>8</sup>. Il semblait que le rôle de cette princesse était. d'être destanée à des enfants. Après qu'elle ent perdu un mari de se ze ans, on voulait lui faire épouser un jeane homme qui n'en comptait que quinze!

Il est évident que Marie ne pouvait favoriser à la fois et les Hamilton et les Lennox II lui fallait choisir entre les deux familles et encourir en tout cas l'hostilité mortelle de l'une, pour se concilier l'amitté intéressée et incertaine de l'autre. Mais bien d'autres graves dilemmes l'attendaient encore dans son pays natal.

Pour des motifs que nous avons suffisamment indiqués, la plus grande partie de la noblesse ecossaise

<sup>1</sup> Dép de Quadra. 23 févr. 1561; Docum. inéd., LXXXVII., 321.

<sup>2</sup> FROUNE, VII, 988.

<sup>3.</sup> Mémoires de Castelnau de la Mauvissière, l. V, ch 12 (t. I, p. 181, éd. Le Laboureur).

avait embrassé le calvinisme. Mais tous les partisans des nouvelles doctrines ne se ressemblacent pas : il y avait parmi eux un groupe zélé et un groupe modéré, ce dermer besucoup plus nombreux que le premier, et composé de gens indifférents, au fond, à toute confession religieuse, mais très sensibles à ce qui touchait leurs intérêts matériels. On ne trouverait guère qu'un seul membre de la haute aristocratie qui fût réellement sincère : c'était le comte de Glencairn, grand propriétaire dans les Lowlands occidentaux, dans le Kyle et l'Ayrshire, où les Lollards avaient subsisté depuis la fin du xive siècle et où la Réforme avait recruté ses premiers et ses plus ardents disciples. Glencairn mérite une place à part dans la noblesse écossaise : ses convictions protestantes ctaient sincères, invariables; il ne les avait jamais cachées, aussi peu que son attachement pour l'Angleterre; son honnètete et l'intégrité de son caractere étaient au-dessus de tout soupçon

An delà de la C yde s'étendant le vaste territoire du clan des Campbell, dont le chef aveuglément obéi était le comte d'Argyle. Comme puissance effective. Argyle avait peu de rivaux en Écosse. Il commandant sans conteste à des milliers de hardis et rudes montagnards, toujours prêts à verser leur sang pour leur chef héréditaire. Le comte actuel, Archibald, était avant tout un ambitieux protestant pour des motifs égoistes, mais en rapports intimes avec les rebelles catholiques en Irlande, changeant de parti aussi souvent que cela lui semblait utile; peu doué, du reste, dépourvu même de courage physique et indigne de son immense influence dans les Highlands. Il avait épouse une sœur de lord Jacques Stuart, enfant illégitime, comme-ce dernier, du roi Jacques V et de Marguerite Erskine.

Dans les comtes de l'est, presque tout le monde etait devenu profesiant: les lords Ruthven, Ogilvie, Rothes, Hume, Lindsay Ruthven, sombre et fanstique. était important comme prévôt, c'est-à-dire maire de la v lle de Perth. Lindsay était rempli d'une ambition. effrenée et n'avait nullement herite du royalisme constant et exemplaire de son père, jadis gardien fidèle de Marie Stuart enfant. Lui et Ogilvie avaient leurs domaines dans le comté d'Angus. Hume et les Hepburn étaient pulssants dans le Lothian, tout pres de la capitale. Dans le voisinage immédiat d'Edimbourg se trouvaient encore les domaines d'un des plus formidables partisans de la Réforme, le camte Jacques de Morton. Issu de la célet re famille des Douglas, il s'était é evé sur les ruines de la branche d'Angus. Mais en uehors de ce comié, situe dans l'est, il s'était rendu maître, par mariage, de la seigneurie de Dalkeith, à quelques kilomètres au sud de la capitale. Ce personnage est un des plus repoussants parmi les seigneurs écossais de cette epoque: rusé, menteur, entrepre nant, l'une énergie froide et cruelle, écartant de sa route par tous les moyens, astuce et violence, quiconque lui semblait être un obstacle à ses projets ambitique, sans for milor. Il avait commencé par fiatter et servir la regente, qui le combla de bienfaits, et par se mon trer catholique zelé; ce qui ne l'empêcha point, en même temps, de signer les covenants des protestants!. Plus tard, lorsque les progrès de l'armée anglaise, en 1560, eurent assure la victoire a la Congrégation, il se déclara ouvertement pour elle et pour l'Angleterre. I avoua ses motifs egoistes, avec une effronterie cymique,

1. Dep. de Sailer et de Croft, du B nov 1559 ; Kerru, I, 385.

dans une lettre adressée à Cecil. Voilà encore un des prétendus héros des calvinistes écossais du xvr sierle! La reine d'Angleterre vit promptement combien de services les taients et la perversité de Morton pourraient lui rendre, et elle fit violence à son avance pour lui payer une pension régulière. A partir de cette donation, il se posa en champion le plus zélé de l'intérêt anglais en Ecosse.

Les nobles des Marches, importants parce qu'ils pouvaient fermer ou ouvrir les chemins qui d'Angle terre conduisaient en Écosse — les Hume, les Maxwell et d'autres — appartenaient tous au protestantisme.

Trois membres du parti calviniste occupent une place particulière, parce qu'ils en étaient les veritables hommes d'État, les chefs politiques. Ce sont Robert Melvil, Maitland de Lethington et lord Jacques Stuart.

Sir Robert Melvil, — qu'il ne faut pas confondre avec son frère cadet Jacques, l'auteur des Mémoires — appartenait à la petite noblesse, mais il avait promptement acquis de l'importance par ses talents diplomatiques. La régente avait fait beaucoup de bien a toute sa famille Elle l'avait pris lui-même très jenne encore a son service, avec un de ses freres, tandis qu'elle en plaçait un troisieme auprès de sa fille Marie, en France'. Tout cela n'empêcha nullement l'ambitieux et méchant sir Robert de se déclarer de bonne heure pour la Congrégation qui, en 1559, l'avait envoyé auprès de la reine Élisabeth pour réclamer son assistance. Il y était resté pendant plu-

<sup>1. 24</sup> mai 1560; Haynes, 315.

<sup>2.</sup> J. MELVIL, 15.

sieurs mois et avait beaucoup contribué à obtenir ces subsides anglais qui seuls avaient maintenu la cohésion du part, calviniste. Vers la fin de l'année, il était encore retourné à Londres et y avait aidé à déterminer la reine à jeter définitivement le masque et à envoyer une armée en Écosse. C'était donc un des médiateurs les plus importants de l'alliance anglo-écossaise; sans fanatisme, d'ailleurs, et prêt à beaucoup de concessions dans le domaine religieux et politique, mais fidèle à la tendance gelérale qu'il avait adoptée en abandonnant la régente.

Dans sa seconde ambassade, il avait ête accompagné par Maitland de Lethington, ancien secretaire d'État de Mario de Lorraine et consideré par tout le monde comme une des plus fortes têtes de l'Écosse.

Guillaume Maitland laird de Lethington, né vers l'an 1528, avait reçu une excellente éducation qui, favorisee par une intelligence toujours en eveil, une perspicacite extraordinaire, une éloquence peu commune, faisait de lui la fleur des beaux esprits de l'Écosse, selon e témoignage d'un jugeaussi compétent qu'Elisabeth d'Angleterre Également versé dans la science profane et dans l'érudition théologique, il avait la mémoire heureuse et une grande promptitude à la repartie Il était homme à discuter les questions de politique avec Cecil, et les textes bibliques avec Knox. A l'âge de vingt-cinq ans, il entra au service de la regente qui, reconnaissant ses qualités, l'élèva

<sup>1.</sup> M. de Noaines au card de Lorraine, 2 nov. 1559; Teulet, I. 267.

<sup>2.</sup> Le même à M de la Croix, à janv. 1560, ibid., 397. — H. de La Fernière, Le XVI secte et les Valoss, 25.

3800

quelques années plus tard au rang de secretaire d'Etat, Cependant, il se retourna bientôt vers la Reforme, dans laquelle il vit l'avenir du pays, et par conséquent vers le parti anglais, sans être, du reste, très ferme dans ses convictions. Il ne devent calviniste que par politique, parce que la Réforme seule rendait possible l'union de l'Écosse avec l'Angleterre: partant il fut peu aime par Knox. Lethington dissimula même assez longtemps, et ce fut seulement lorsque la régente fut enfermee dans les murs de Leith sans grand espoir d'en sortir victorieuse, qu'il l'abandonna et qu'il passa publiquement a la Congrégation (octobre 1559'). Elle l'envoya à Londres à differentes reprises, et il s'y concilia l'affection tant d'Élisabeth que de Cecil. Il tomba d'accord avec ce ministre sur les points principaux de la ligne politique à suivre dans les relations entre l'Angleterre et l'Écosse : amance perpétuelle des deux royaumes sur la seule base dorénavant possible, l'unité dans la foi protestante. Une correspondance secrète s'établit entre les deux hommes d'État, le fougueux Cecil et le prudent Lethington<sup>2</sup>. Ce dernier eut même l'habile, é d'entretenir un commerce epistolaire avec lady Cecil, femme ambitieuse qui aimait beaucoup à jouer un certain rôle politique<sup>3</sup>. Élisabeth fut enchantee de la finesse de l'esprit du jeune laird, de son érudition élégante

<sup>1.</sup> Skelton, I, p 35 et suiv., 206 et suiv., 213-221 et suiv.

Cf. Randelph & Cecil, 15 mars 1561; Cal. of State P.,
 For ser., 1561-62, no 15

<sup>3.</sup> Correspondance politique de Lethington avec Lady Cecil; Haynes, 293, 304, 369. — Robert Melvil et le comte d'Arran communiquent également avec cette dame : 16id., p. 862, 368

et sure et de la modération de ses sentiments religieux, bien différente du sembre et farouche radica lismo de la doctrine de Calvin et de Knox. C'estsurtout grâce à Lethington que les scrupules de la reine furent vaincus et qu'elle prêta des secours de plus en plus efficaces et manifestes aux lords de la Congrégation'. C'était un homme indispensable pour tout gouvernement en Ecosse, et pourtant aussi dangereux comme ami que comme adversaire, à cause de sa profonde indifference pour les préceptes les plus élémentaires de la morale publique, et de son ambition personnelle sans frein, qui lui faisait trahic sans scrupule les obagations, quelque sacrées qu'elles fussent, de la reconnaissance et de la foi jurée. Outre cela, c'était un esprit inquiet, jamais tranquille, cherchant toujours du nouveau, doue d'une certaine méchanceté innée, préférant les voies detournees au chemin direct, suspect a tout le monde : défauts qui, à la fin, l'ont empêché de reussir, malgré toutes ses qualités intellectuelles, et ont causé sa chute et sa mortmisécable.

Après la disparition de François il, il eut une crainte terrible de la jeune reine, de la part de laquelle il croyait mériter une punition exemplaire, a cause de la trabison qu'il avait commise envers Marie de Lorraine Il exprima ses appréhensions a son ami Cecii dans d'innombrables lettres, se plaçant entièrement sous la protection du gouvernement anglais, auquel il conseilla

<sup>4.</sup> Marie Stuart écrivit à Lethington de France, le 29 "anv. 1561 : « Vous avez de l'entendement et dextérité, et ne se passe rien entre ma noblesse dont vous n'ayez cognoissance, et que vostre avis n'y soit recen. » Tyrier, VI, 399.

de ne pas permettre la rentrée de Marie Stuart en Ecosse.

Si Knox s'est toujours douté du peu de sincérité qu'il y avait dans les opinions de Lethington, il avait la plus grande confiance dans le caraptere de lord Jacques Stuart, fils du roi Jacques V et d'une de ses nombreuses maîtresses, Marguerite Erskine, seul, disait-il dans une lettre adressée à son maître Calvin, parmi tous ceux qui fréquentent la cour, à s'opposer resolûment à l'impiéte be Laustérité de sa vie, sa conduite privée irréprochable, les saintes paroles qu'il avait toujours sur les lèvres firent de lui l'idole des calvinistes. En effet, tous les auteurs favorables a ce parti, depuis ses contemporains jusqu'à l'epoque actuelle, l'ont glorihé comme l'homme le plus intègre, comme le soutien de tout ce qu'il y avait de bon et de sain en Écosse. Les adversaires, au contraire, l'ent depeint comme un ambitieux sans foi ni loi, abusant hypocritement de la religion pour ses fius personnelles, briguant dès le commencement de sa carrière la couronne royale dont sa naissance illégitime semblait l'exclure à tout jamais.

Les seconds sont plus pres de la vérité que les premiers.

Élevé pour l'état ecclésiastique, d'abord dans son propre pays et ensuite en France, il avait acquis des habitudes de travail régulier et une culture intellectuelle qui le rendaient supérieur aux rudes barons qui l'entouraient. Mais l'Eglise ne donnait pas d'espérances suffisantes à son ambition et à la conscience qu'il ava t de ses propres talents. Il déstrait obtenir, sinen la cou

1. Lettre du 24 oct. 1561 ; Teulet, II, 173.

ronne même, but trop dangereux pour un homme de son origine, au moins la realité du pouvoir suprême '. l'eus les moyens lui semblaient bons pour réaliser ses granda desseins. La destruction du parti français lui avait paru nécessaire, afin qu'il pût saisir lui-même le pouvoir. Mais il était prêt à se ranger du côté qui pouvait le mieux servir ses intérêts. La clarté de son esprit, sa connaissance profonde des affaires politiques dans l'Europe entiere, son art psychologique lui ouvrant le cœur de toutes les personnes avec lesquelles il aveit à frayer, faisaient de lui un homme d'État de premier ordre. C'était en même temps un excellent diplomate. Ses manières franches, ouvertes, un peu brutales même, desarmaient la suspicion et provoquaient la conflance des autres, tandis qu'elles l'a: laient à cacher soigneusement ses projets perfides et son manque absc.u de bonne foi et de loyauté. Il était execulent homme de guerre, courageux et déc.de ; en outre d'une belle prestance et d'un maintien digne et noble. Ces qualites qui faisaiont de lui un personnage hors ligne expaquent suffisamment l'immense influence qu'il a su acquérir en Écosse comme en Angleterre, aur les reines comme sur les prédicants, sur les nobles comme sur le peuple.

Pour le moment, il était considéré comme le chef temporel des calvinistes de son pays, aussi bien que Knox en était le chef spirituel<sup>2</sup>. Ainsi, la victoire du

<sup>1.</sup> Ses meilleurs amis lui supposaient nors de pareils projeta: Instruction pour S. Ralph Sadler, 8 août 1559; Tytler, VI, 136; et Throgmorton à Cecil, 27 juillet 1559; Forbes, I, 180

<sup>2.</sup> Dépêche de Jean Alcheson (agent de Marie Stuart), du 22 avril 1561: Reports of Royal Commis., VI, 650.

parti protestant avait-elle eu pour consequence de placer entre les mains de lord Jacques le véritable gouvernement du pays. Les agents anglais étaient enchantes de lui lis le dépengnent comme un homme de bien, d'une sincerite absolue, d'humeur et de fidelité dévoué au service de Dieu et de leur reine. Il s'était neanmoins ménagé d'assez bous rapports personnels avec Marie de Lorraine, et également avec Marie Stuart, à saquelle il cachait songneusement son dépit de ne pas avoir été doté, selon sun désir, d'une grande se gneurie temporelle et héréditaire. Il était alors âgé de trente ans.

Les événements ayant tourné contre l'Église, le nombre et l'importance des lords restes fidèles au catholcisme étaient bien moins considérables que ceux des protestants. Le plus puissant parmi ces derniers était, sans conteste, le comte Huntly, chef de la grande famille des Gord n. I. dominait dans tout le nord de l'Ecosse, dont les autres seigneurs — Errol, Sutherland, Lovat

étaient ses partisans ou même ses vassaux. Huntly était le plus riche de tous les magnats du royaume Rusé et adroit, il jourssait cependant de peu d'estime, à cause de la perversité et de l'inconstance extraordinaires de son caractère. Grand chancelier d'Ecosse, il avait pactisé tantôt avec les rebelles, tantôt avec la regente, et ne s'était décidé pour celle-ci que sur la promesse qu'elle lui avait faite du comte de Murray dont il briguait la possession depuis longtemps. C'est

<sup>1.</sup> Throgmorton à Cecil, 23 avril, et à la reine, 29 avril 1561, Cal of State P., For ser, 1561-62, nº 118 § 2, 151, § 19

<sup>2</sup> Instruction du sieur du Fresnoy, envoyé en France par la regente, en juillet 1559; TEULET, I, 331.

aiora qu'il avait fait conclure par les nobles et les clans du nord avec les Français une alliance, par laquelle ils s'obligeaient à défendre, de tout leur pouvoir, la cause du catholicisme et de la ligue française : une espèce de contre-bond apposé aux bonds du particuluiste et anglais. Les protestants l'appelaient l'astucieux (wily) ou le renard. — Plus sympathique était le comte d'Athol, qui avait ses propriétés au cœur même des Highlands, homme brave et sincère, sans qualites distinguées, d'ailleurs. Catholiques aussi etaient les lords Fleming, Seton et Sempii.

Les catholiques étaient en même temps favorables à la France et à la maison régnante. Lord Georges Seton était allé en France présenter ses hommages à sa jeune reine, de compagnie avec Jacques Beaton, archevêque de Glasgow, et d'autres prélats, dés le mois d'août 1560, torsque la victoire du calvinisme fut legalement sanctionnée en Ecosse. Leur parti fut renforcé par un noble qui, bien qu'appartenant à la confession protestante, ne s'en posait pas moins en adversaire de la faction anglaise. C'était Jacques Hephurn, quatrième comte de Bothwell. Ayant succède à son père en 1556, a l'age de vingt-deux ans a peu près , Bothwell possédait de vastes domaines sur la Clyde, dans les Lowsédait de vastes de la la clyde de vastes domaines sur la Clyde de vastes de la la clyde de la la la clyde de la la clyde de la la la clyde de la la la clyde de la la la clyde

<sup>1.</sup> Tytlen, History of Scotland, VI, 160. P. 359 et suiv.. Tytler donne des documents prouvant jusqu'a l'év dence la perfidie de Huntly.

<sup>2.</sup> Dépêches de Sadler et de Croft, des 25 oct., 8 nov. 1559 ; REITE, I, 378-385

<sup>3</sup> Tyrlen, VI, 176. — Labanoff, I, 78: Seton retourns en Écosse, en octobre 1560

<sup>4.</sup> A Petrick, Zur Geschichte des Grafen Bothwell (Berlin, 1874), p. 13.

lands occidentaux, et à côté d'une foule d'autres charges, il était investi de la haute dignité de grandamiral d'Écosse. La régente Marie de Lorraine, qui tenait en grande estime sa fidélite et sa valcur, l'en avait récompensé en le nommant en outre lord heutenant des Marches et gouverneur de l'unique citadelle royale située au milieu des Borders, Hermitage Castle, place militaire de la plus haute importance. En 1558, Bothwell, sur l'ordre de la regente, avait fait une incursion dans le nord de l'Angleterre, tandis que les autres nobles écossais avaient refusé de prendre part à la guerre de la France contre ce dernier pays. C'est à lui que Francois et Marie avaient confié la charge de s'entendre avec des commissaires anglais à l'effet d'échanger les prisonmers". Pendant la guerre civile, il avait fait preuve d'un entier dévouement à la régente, à qui, par uue surprise hardie, il avait produré trois mille livres sterling, envoyees aux rebelles par Elisabeth d'Angleterre. Marie de Lorraine lui avait confié le commanment d'une tro ipe de huit cents Français et Écossais, e. l'avait envoye en France afin d'y solliciter de nonveaux secours. Il y resta jusqu'après la mort de Franchis II, et retourna alors en Ecosse pour y travailler autant que possible en faveur de la jeune reine. — Laid de sa personne, rude, grossier, malgré l'édu cation littéraire qu'il avait reçue en France, violent

<sup>1.</sup> CHALMERS, III, 9.

<sup>2.</sup> La Ferrière, 20.

Voir plus haut, p. 466

<sup>4.</sup> Chalmers, l. c.

<sup>5.</sup> Voir, entre autres, lettre de Randolph à Ceci. 26 févr. 4561, Cal. 4560-61, nº 1034

et impérieux, Bothwell comptait peu d'amis; mais c'était un homme d'un courage indomptable, toujours prêt à l'action, plutôt aventurier que fin politique, et dont l'ambition et l'immoralité étaient limitées par une loyanté constante envers un souveraine d'etait le portrait du chevalier du moyen âge, non pas le chevalier chimérique de la poesie, mais bien le chevalier réel des xi et xii siècles. Le gouvernement d'Angleterre et le parti anglais en Écosse lui faisaient l'honneur de lui vouer une baine profonde et de le considérar comme leur adversaire principal.

Pour le moment, ce parti triompha sur toute la ligne. Les calvinistes agissaient en maîtres. Leurs ministres redigerent le Livre de discipline, destiné a regler la doctrine. l'administration des sacrements, le choix des ministres, les provisions pour leur maintien, la discipline ecclésinstique et la police de la Kirk (église calviniste). De persécutée, la Kirk se fit exclusive, persécutrice, traitant d'idoldtrie les restes encore considerables du catholicisme dans le pays, avec le plus grand mépris. « Afin que Jesus-Christ soit prêché en vérité et ses saints sacrements administrés de la bonne manière, nous ne cesserons de demander que l'idolâtrie, avec tous ses monuments et locaux, tels qu'abbayes, couvents de freres et de religieuses, chapelles, cathédrales, chanomeries, éguses, collèges,

Cf., entre beaucoup d'autres témoignages, l'instruction adressée à Randolph par Élisabeth, le 2 février 1565[6],
 M. Philippson, Etudes sur l'hist. de Marie Stuart; Revus historique, t. XXXIX (1889), p. 279.

<sup>2.</sup> On trouve le Buke of Discipline dans les Œuvres de KNOK, publices par DAV. LAING, t. II, p. 183, et suiv.

autres que ceux qui servent actuellement d'églises paroissiales et d'écoles, soit entièrement supprimée dans tous les endroits et limites de ce royaume; et que cette idolátrie soit éloignée de la présence de toutes les personnes dans ce royaume, de quelque état ou condition qu'elles soient .. Sous le nom d'idolátrie nous comprenons la messe, l'invocation des saints, l'adoration des images, ainsi que la conservation et la possession de celles-ci; et enfin toute espèce de culte non contenue en sa sainte parole ».

Après avoir anathématisé ainsi, en quelques paroles hautaines, le damné papisme, c est-à-dire tout l'edifice. ecclesiastique en vigueur depuis mille ans, Knox et ses disciples se mirent à construire leur propre système C'était un mélange de démocratie et de cléricalisme, selon le modele de l'église de Geneve. Le droit d'éare les pasteurs fut confié à chaque communauté: mais son cho.x n'était legal et définitif que lorsque la personne désignée avait passé un examen public de bonnes mœurs, de capacité et d'orthodoxie devant le superintendant et les autres ministres du diocèse. Une fois établi dans ses fonctions, le ministre ne peut plus être transféré à un autre siège sans son assentiment, ni être dépose sans avoir commis de crime. Attendu que « tout travailleur mérite son salaire », et qu' « il ne faut pas museler la bouche du bœuf qui laboure », le Livre de discipline fixe un minimum de revenus pour chaque ministre, ainsi que de pension pour sa femme et pour ses enfants. Il exhorte les communautés a entretenir convenablement les instituteurs, ainsi que les pauvres incapables de gagner leur vie eux-mêmes. Le royaume est divisé en dix diocèses, à la tête desquels sont placés des superI'ent fait jusqu'alors « les paresseux évêques »; ils voyageront constamment dans leurs districts ain de contrôler les ministres, d'en instituer de nouveaux, d'inspecter les écoles, de fonder des églises, de précher au moins une fois par semaine. La nomination de superintendant appartient à tous les ministres du diocèse, réunis aux superintendants des diocèses voi sins, et se fait après un nouvel examen public où tout le munde peut elever des objections contre le caractère des candidats

Un des côtes les plus sympathiques de la Réformation est l'importance que, des son debut, elle a attachée à l'ense, gnement à tous les degres. On peut dire que l'instruction populaire générale est due aux précaptes des réformateurs. Le Livre de discipline insiste avec beancoup de force sur ce point. Toute paroisse doit posséder un maitre d'école, toute ville un professeur qui sache bien la grammaire et le latin, tout chefheu de diocèse un collège ou une école savante. Les Universités de Saint-Andre, de Glasgow et d'Aberdeen seront maintenues, et on y enseignera le latin, le grec, I hébreu, les mathémat ques, la phnosophie, le dr. it, la médecine et la théologie. C était certes beaucoup d'Universités, sans doute, pour une population inférieure à un m...hon d'âmes! Toute famille sera astremte à faire instraire ses enfants; aux pauvres, on assure la gratuite et des bourses. C'est le système de l'instruction obligatoire, réalisée dès le milieu du xvi° siècle dans le coin le plus reculé de l'Europe.

Les frais d'entretien des églises et des écoles de tout degré seront supportés par les revenus de la dime, notablement diminuée, il est vrai, et des anciens biens ecclésiastiques, par ceux du moins que la rapacité des nobles avant encore laissés subsister.

L'administration des églises n'est pas confiée aux seuls ministres; selon le principe democratique du calvinisme, chaque communauté à à élire, tous les ans, des anciens pour prendre part à ce gouvernement; mais d'après son principe clérical, les candidats pour cette dignité sont généralement proposés par le pas teur.

Le conseil formé par le ministre et les anciens possède, des pouvoirs fort étendus sur les fidèles; il doit citer devant sa juridiction les personnes de mauvaises mœurs, afin de leur imposer une pénitence publique ou meme les excommunier. Une telle sentence d'excommunication, publiée dans le royaume entier, entraîne le complet isolement du coupable « Nul ne doit plus avoir avec lui aucune espèce de commerce, soit en mangeant ou en buyant, soit en vendant ou en achetant, pas même en le saluant, ou en lui parlant ». Ses enfants mêmes étaient exclus du baptême. Lon sait avec quelle rigueur cette arme redoutable était maniée par les ministres calvinistes, non seulement envers de véritables criminels, mais aussi contre des personnes qui se plaisaient aux amusements innocents, ou qui essayaient de se soustraire à la pesante domination des pasteurs. Car le Livre de discipline combat avec la même véhémence que les catholiques les autres sectes chrétiennes; oubliant que les protestants eta.ent eux-mêmes rebelles envers l'eglise traditionnelle, il prononce la peine de mort contre tous ceux qui, en fait de dogme, voire de cérémonies, osent se séparer du calvinisme.

Tel est le Livre de discipline destiné à réaliser defi-

Pertipeson, Marie Stuart.

nitivement la tâche que Knox s'était imposée : faire regner en Ecosse l'esprit de Calvin. En vain quelques munistres pre estants, modérés et prudents, s'opposerent- la à la crea, un d'une nouvelle Kirk, et prétendirent ils que pour le bien temporel et spirituel du pays, il va ait inteux se borner à réformer l'ancleane église, and d'ever les désordres etles abus inherents. à une revolution radicale. Knox et ses partisans, tous les zeles, maccess bles aux considérations d'ordre temporel, tinrent à imiter exactement le modele créé par les institutions de Geneve Le Livre fut donc soumis au parlement qui se réunit le 15 janvier 1561. Cependant il y fut fort mal accueilli. Les nobles jugerent qu'ils avaient bien autrement compris la Réforme: pour eux, il ne s'agissait pas de faire passer les anciens luens ecclésiastiques entre les mains de la nouvelle Kirk, mais dans les leurs. Ils s'écrièrent avec mépris « que c'étaient là des fantaisses de bigots », et la majorite conclut qu'il fallait ajourner cette matière jusqu'à ce que les affaires fissent plus amplement discutées.

En cette occasion, romme en tant d'autres Knox déploya l'invincible energie qui est la meilleure garantie du succès. Sans se laisser décourager, il insista en faveur de son Livre, auprès des chefs mêmes du particulviniste, et ils ne purent faire autrement que de s'executer sclon le desir de leur indispensable allié. Par conséquent, un certain nombre de seigneurs, parmillesquels le duc de Châtellerault et son fils, lord Jacques Stuart, les comtes d'Argyle, de Glencairn et de Rothes étaient les plus considérables, mais auxquels ne s'associaient ni Morton ni Lethington, adopta le Livre de discipline le 29 janvier 1581. Pour donner à ce fait un

peu plus de solemnité, on attribua à cette acceptation le caractère d'une résolution du conseil privé; valeur que en réalité elle n'avait pas, amsi que le démontrent jusqu'à l'évidence la forme de l'acte et les signatures, qui ne sent pas toutes celles des membres de ce corps politique. Le document, d'ailleurs, ne contient aucune ordennance, mais simplement une approbation personnelle du Livre par les signataires. Et, ce qui était pire, ces signataires ne se sont jamais souciés des préceptes du Livre de discipline, pas plus que le reste de la noblesse. « Ancuna étaient luxurieux; aucuns s'étaient avidement emparés des possessions de la Kirk; et d'autres pensaient qu'ils ne devaient pas perdre leur part dans les vêtements du Christ Dans tout le royaume, il n'y avait personne de plus crue, envers les pauvres ministres que ceux qui s'étaient approprié les plus larges rentes d'eglise. » C'est Knox lui-même qui se voit obligé de reconnaître ainsi les veritables mobiles de ceux qu'autre part il décore pompeusement du nom de saints et de témoins de la foi1.

Mais si la Kirk se trouvant dans un état pitoyable au point de vue des richesses matérielles, au point de vue spirituel elle régnait sans conteste sur la plus grande partie de l'Écosse. Sauf dans l'extrême nord, le culte catholique avait partout cessé. Au commencement du mois de mars 1561, en un seul dimanche, on compta à Édimbourg treize cents personnes qui se firent administrer la communion selon le rite réformé, après avoir été examinées sur leur foi par les ministres. Le dimanche suivant, on institua les super-

KNOX. — SPOTTISWOODE

intendants dans les chefs-lieux de diocèse. La Kirk était constituée, définitive et triomphante 1.

La déciaration des nobles du 27 janvier avait décidé que ceux des preiats qui embrasseraient la religion réformée conserveraient leurs possessions et leurs revenus, à la condition de payer les ministres protestants dans leurs domaines. Il faut dire à l'honneur de ces loups affamés, comme Knux et ses amis avaient l'aimable habitude d'appeier les évêques, qu'il n'y en eut que deux qui acceptèrent co marché: Alexandre Gordon, evêque de Galioway, et Adam Bothwell, evêque d'Orkney; le premier, qui était le plus estimable des deux, obtint, après de longues sollicitations, la satisfaction d'être chargé de l'office de superintendant dans son ancien diocèse?

La population d'Édimbourg apprit bientôt a ses dépens ce qui l'attendait sous ses nouveaux maîtres. Les réjouissances populaires qui, de temps immémorial, avaient lieu au mois de mai et que l'on appelait Robin-Hood, furont interdites et ceux qui s'y livreraient néanmoins menaces tout simplement de la peine capitale.

Marie Stuart vit donc son pays abandonné à ses pires adversaires, ceux qui avaient combattu sa mère et causé la mort de Marie de Lorraine, qui avaient fait litiere de sa propre autorité et qui l'insultaient comme papiste, comme fitte de Bétiat, comme idoldtre Son parti, celui des catholiques, était peu nombreux, dis-

Randelph à Cecil, 5 mars 1561; Cal. of State P., 1561-62, n° 15

<sup>2.</sup> KEITE, t. I. p. 250, note.

<sup>3.</sup> KNOX, II, 157.

persé et découragé. Et derrière ses ennemis d'Écosse se levait, terrible et implacable, la puissance de la cour de Westminster, d'Élisabeth et de ses ministres.

On ne saurait nier que la reine d'Angleterre n'eût eu des raisons de se plainure de sa cousine. Marie l'avait morieilement blessée, non seulement dans ses dro.ts à la couronne d'Angleterre, mais aussi dans sa dignité personnelle, en la désignant comme une bâtarde. Deja, pendant les négociations de la paix de Cateau Cambresis, en 1558 et 1559, les diplomates français avaient revendiqué hautement et avec insistance le droit exclusif de la reine d'Ecosse a la succession immédiate au trône d'Angleterre . Trois mois plus tard, à l'occasion du fameux tournoi ou périt Henri II, des distiques latins entourant les écussons reunis d'Écosse et d'Angleterre, annonçaient, sur la loge de Marie, que, par la grâce de Dieu, elle n'était pas moins reine d'Angleterre et d'Irlande que d'Écosse'. On aurait pu à la rigueur expliquer ces procédés comme l'ont fait les diplomates français, c'est-à-dire en pretendant que tout cela s'etait fait sur l'ordre-

<sup>1.</sup> Les plaintes formulées à cet égard par Élisabeth dans sa réponse à la protestation de M de Seurre, ambassadeur de France, en avril 1560 (Tetler, II, 23; ef. Sadier's State papers, I, 379), sont pleinement confirmées par un témoin impartial et bien instruit : Granvelle. Le 15 décembre 1550, il écrit (Kervyn de Lettenhove, lielations polit. des Pays-Bas et de l'Anglet., II, 134) : « La Reyna de Francia [Marie Steart] en todos sus títulos toma el de Inglaterra y a voces dicen su pretension y no hablavan de otra cosa quando estavamos en la negociación de las paçes » [de Cambrai] Voir encore Le Labouheur, Memoires de Lastelnau, I, 33.

<sup>2.</sup> TELLET, II, 24 et suiv. - STRICKLAND, III, 102,

du roi Henri II Malheureusement, après la fin subite de ce monarque. Marie ne changes point de conduite quant à ses prétendus droits sur l'Angleterre Depuis la mort de son beau-père, la responsabilité de ses actes retomba sur elle. Son mari et elle datent leurs actes d'après les années de leur rèque en Angleterre et en Irlande Leurs envoyés en Ecosse disaient tout haut que leur avénement au trône de France leur procurerait les moyens matériels nécessaires pour réaliser leurs justes prétentions à la couronne des Indes. Au sacre du jeune couple, à Reims, les armes d'Angleterre firent de nouveau leur apparition, et elles se trouvèrent également gravées sur la vaisselle d'argent de la cour royale. Marie fit publier des livres affirmant son droit de succéder immédiatement à Marie Tudor, à l'exclusion d'Elisabeth .

A ces actes évidents d'hostilité, celle ci avait répondu par le siege de Leith. Malgré ect avertissement, Marie n'avait jamais voulu ratifier le traité d'Édimbourg, pas même la partie relative à l'Angleterre senle C'est là le point que sa cousine a toujours désigne comme étant la pierre de touche et la condition indispensable d'une amitié sincère entre Marie et elle. Refuser la sanction, si solennellement promise, d'une convention dont l'article le plus important comportait précisement la reconnaissance des droits d'Élisabeth était, d'après son opinion, perpêtuer l'offense que, depuis l'année 1558, Marie ne cessait pas de lui infliger et menacer son trône, son existence même C'est aussi

<sup>1.</sup> Truley, II, 25 et suiv. — Granvelle, I. c. — Strickland, III, 112.

<sup>2.</sup> Mém. de Castelnau, I. 34.

ce que la reine d'Angleterre répond aux États d'Écosse, le ler juillet 1561 , c'est enfin ce que son ambassadeur à Paris expose au ministre espagnol, son collègue \*. Ces diplomates anglais, créatures de Cecil et, par consequent, adversaires acharnés de tout ce qui était catholique, cherchaient constamment a irriter encore davantage leur souveraine contre Marie, en prêtant à cette dernière les projets les plus sinistres.

Les qualités mêmes de la jeune princesse devaient servir à augmenter les craintes et la haine qu'El sabeth et ses conseillers ressentaient à son égard. Sa conduite sage et habile, ses manières alliant la dignité royale au charme irrésistible d'une femme gracieuse et spirituelle, l'influence enchanteresse qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, etaient autant de causes nouvelles de peur et de sombres provisions pour les chefs et pour les agents du gouvernement anglais. Qu'arriverait il. si une femme aussi dangereuse retournait en Ecosse et se mettait en relation avec les catholiques fort nombreux de l'Angleterre septembrionale, tout portés à la reconnaître comme leur véritable reme? La guerre civile, la destruction de la royauté d Elisabeth et de la religion protestante en Grande-Bretagne seraient peut-être les conséquences de tels événements! Elles devenagent d'autant plus possibles que Marie était sûre de l'assistance des Guises, du pape, peut-être un jour même de Philippe d'Espagne, de tout le grand parti catholique enfin La

FROUDE, t. VII, p. 355 et suiv.

<sup>2.</sup> Dep. de Chantonnay, 26 juillet 1561; Temer, II, 167.

<sup>3.</sup> Vo.r .a correspondance de Thregmerton dans le Calendar of State Papers, ainsi qu'au VI= volume de TYTLER.

jeunesse et la beauté de la reine d'Ecosse étaient un peril encore plus menaçant, en ce sens qu'elles rendatent vraisemblable un nouveau mariage avec un prince plus ou moins puissant, dont les armes la meneraient facilement à la victoire. Throgmorton l'avona franchement à son collègue espagnol à Paris « Marie, disaitil, pontrait realiser ses pretentions par les armes; et si I on considère l'état actuel de l'Angleterre et les nombreux partisans que la reme Marie y possede, l'ancienne religion pourrait s'y rétablir, comme il paraît qu'elle le desire et essaie de l'obtenir. » Même la perspective de l'union de Marie avec un Écossais déplaisait aux Anglais, parce qu'elle servirait à donner a cette reine un appui considerable dans sa nation et pourrait, en consequence, ramener l'Écosse à l'aihance française et à la religion catholique 1.

Ces craintes n'etaient certes pas sans fondement. Un des plus puissants chess des révoltés de l'Irlande, O'Donnell, l'avait dejà reconnue comme reine légiture d'Angleterre et le sa propre lle. Cn croyait que les Guises favorisaient les rebelles et les aidaient de leurs conscils.

Sans doute, Elisabeth enviait aussi la grâce de sa cousine, son amabilité, les hommages que tant d'hommes lui rendaicent de près et de loin, mais il serait pueril de supposer que tels étaient les motifs princi-

<sup>1</sup> Dép de Chantonnay, du 26 juillet 1561; l. c., p. 167, 171 — Cf. Dép. de Quadra, amb. d'Esp. a Londres, 12 juillet 1561; Kervyn de Lettensove, II, 581.

<sup>2</sup> En mai 1561; Cal. of State Papers, Ireland, 1509-1573, p. 170, nº 164.

<sup>3</sup> Quadra à Granvelle, 6 sept. 1561, KFRYYN DE LETTENHOVE, II, 622

paux de l'hostilité de la roine d'Angleterre contre celle d'Ecosse. Elle était due à des causes plus justes et plus générales. La premiere de ces princesses voulait réunir la Grande-Brotagne au profit du protestantisme, la seconde, au profit de la religion catholique. Intérêts personnels et interêts universels les plaçaient dans des camps opposés.

En tout cas, la jalousie et les offenses directes insligées par Marie augmentaient encore chez Élisabeth la haine contre sa rivale; haine tellement violente qu'elle frappa l'attention des diplomates étrangers qui se declarèrent convaincus que le gouvernement anglais chercherait à nuire à la reine d'Écosse par tous les moyens. Pour le moment, il s'agissait de l'empêcher de se rendre dans son pays, où elle serait infiniment plus dangere use pour l'Angleterre que dans sa position actuelle en France.

Marie Stuart ne pouvait se faire aucune illusion sur l'inimité qu'avant et après son retour en Écosse elle rencontrerait chez le parti dominant lans ce pays, aussi bien que chez Élisabeth et ses ministres. Où chercher un appui, une consolation, un refuge?

Pas en France. Dans ce royaume, le gouvernement de Catherine de Médicis s'affermissait de jour en jour. L'antipathie que cette princesse éprouvait pour sa bru et l'alliance qu'elle avait conclue avec les chefs du protestantisme français l'aurait certes empêchee de

Dép. de Quadra du 13 juillet 1561; ibid., p. 582.

<sup>2</sup> Cecil à Randolph, 80 ju a 1561; Wright, 1, 62: « I see our opinion here is that it shall doe much hurt in Scotland, if the Quene should come thither before thyngs be better established. »

prêter le moindre secours à la reine d'Ecosse. Le cœur rempli de joie. Throgmorton pouvait écrire à Cecil (1" mai 1561): « Les Français n'ont ni la velonté ni les moyens de faire du mal à l'Angleterre'. » Restaient encore ses oncles, les Guises. Mais ils étaient ocartés du pouvoir, tenus en suspicion par la regente, eloignés de la cour même : il failait une guerre civile en France pour leur rendre de l'influence. Momentanément, ils ne pouvaient offrir à la jeune veuve aucun appui matériel. Pourrait-elle dans de telles conditions se maintenir assez longtemps en Ecosse pour donner aux éléments catholiques, à l'intérieur de la Grande-Bretagne et à l'étranger, le temps de se grouper autour d'elle, de s'armer et de fourmir une force offensive et defensive? C'était là où gisait la clé de la situation.

A l'agréable nouvelle de la mort subite du roi de France, le duc de Châte lerault et les autres chefs du parti dominant en Écouse avaient convoqué la noblesse à un parlement, à Édimbourg, le 15 janvier 1561, afin de decider des mesures à prendre dans cette conjoncture extraordinaire. Les avis inclinaient plutôt à demander le retour de la jeune reine, pour qu'elle ne contractât pas un nouveau mariage avec un prince étranger, mais avec un calviniste du pays. Il est hors de doute que le cerveau toujours actif et inquiet du duc, voyant s'évanouir le projet de mariage de son fils Arran avec Élisabeth, travaillait dojà a amener l'union de ce jeune homme à mortié fou avec la souveraine

Cal. of State P., for. ser., 1561-62, nº 159.

Yoir sur ces événements: Cal. of State P., for. ser., 1560-61, no. 814, 819, 819.

d'Écosso. Les autres espéraient avoir ainsi leur reine à leur merci et la forcer, tôt ou tard, à se convertir au protestantisme. Le refus opposé par Élisabeth au projet de son mariage avec Arran rendait les esprits en Écosse d'autant plus favorables à un compromis passager et conditionnel avec sa rivale. En retournant de Londres à Édimbourg, Lethington, toujours encore dévoué à l'Angleterre, trouva, à son grand etonnement, « que les hommes d'ici vont faire la cour à leur reine beaucoup plus qu'ils n'en avaient autrefois l'habitude 1. » Nous voyons même les chefs des calvinistes rivaliser à qui mieux mieux pour se mettre en rapport. chacun le premier avec la jeune souveraine qu'ils venaient de combattre avec tant de furie. Ce même lord Jacques Stuart, que Knox complait d eloges comme l'unique véritable serviteur de Dieu parmi les nobles, fut le premier à rechercher les bonnes grâces de sa sœur, en sorte que trois semaines après la mort de son mari elle croyait déjà être sûre de son dévouement. Au commencement de janvier 1561, Arran, tout à son nouvel espoir de devenir le mari de la belle reine, expédia en France le capitaine Forbes, sous prétexte de remercier le roi de Navarre de quelques bons services, mais en realité pour poser des jalons en faveur de cette union. Antoine de Navarre, en effet, s'intéressa vivement à ce projet. Le comte Archibald d'Argyle, le fougueux calviniste, imitant l'exemple donné par son beau-frère, lord Jacques, écrivit à Marie,

<sup>1.</sup> Leth. à Cecil, 10 janv 1561 ; shid., nº 875

<sup>2</sup> Throgmorton au Conseil privé d'Angleterre, 31 décembre 1560; 161d., nº 833, § 5.

<sup>9.</sup> Ibid., no 860, 861, 866, 872, 876.

afin de l'assurer, dans les termes les plus expressifs, de son attachement pour elle et de son entier devouement pour sa cause '

Evidemment, il faut bien se garder de croire ces chefs erossais capables d'un é an subit de loyauté ou d'attendrissement envers leur belle et malheureuse princesse. La raison de leur nouvelle conduite était tout autre. Se voyant repousses par l'Angleterre, ils résulurent de mettre sur une autre carte et d'essayer si Marie Stuart, pour le moment, ne servirait pas mieux encore qu'Elisabeth Tudor leur ambition et leur avidite. Ce n'etait pas un changement de caractère ou de but, c'était tout simplement un changement de moyen.

Marie profita de la faveur passagere des circonstances avec toute i intelligence et l'énergie dont elle a fait preuve chaque fois que son esprit n'était pas aveugle par la passion. Depuis la mort de son époux, elle s'occupait de ses propres affaires avec autant de sagesse que de zele, au dire même de ses pires adversaires. Ce n'était plus la joune onfant ignorante et timide, perdue au milieu des intrigues et des méchancetes du monde comme ses defenseurs mal entendus nous la depeignent si souvent. Elle commençait à se faire à l'idee de rentrer en Ecosse, mais elle voulait effectuer son retour d'une manière digne et assurée, c'est-à-dire à la prière et à la requête de ses sujets'. Elle n'avait garde de s'exposer à l'éventualite d'y être



<sup>1.</sup> Ms. Argyle a Marie, 22 fevr 1560[1], Brit. Mus., Londres, Additional Manuscr., vol. 19401, fol. 20.

<sup>2.</sup> Throgmorton au Conseil privé d'Ang.et., 31 dec. 1560; Cal. of State P., L. c., nº 838.

mal reçue et peut-être obugee à quitter hientôt le pays d'une manière peu honorable.

Pour amener ses sujets a lui adresser une telle demande, elle envoya dans sa patrie plusieurs Ecossais qui avaient fait partie de son enteurage et dans lesquels elle avait une entière confiance. Le plus important parmi les membres de cette commission était Robert Leslie, gentilhomme qui élevait des pretentions sur le comté de Rothes Mais la partie essentielle de leur mission était la tâche officieuse ils avaient à delivrer à tous les hommes marquants, même à des adversaires lels que Lethington et Kirkaldy de Grange, des lettres de la reine, pleines de bonnes paroles. promettant d'oublier le passé et de leur être une souveraine affectueuse et bienveillante. Plus de trois cents de ces épitres furent conflées aux messagers. En même temps, ils étaient porteurs de lettres patentes de Marie pour les états d'Ecosse. Elle y demandant l'envoi de députés du parlement afin qu'elle pût délibérer avec eux sur la convocation d'un parlement légal et sur d'autres affaires importantes, en particulier sur le renouvellement des anciennes ligues avec la France. En outre, elle pria les représentants de la nation de lui faire tenir une liste de candidats pour la nomination d'un treserier et d'un contrôleur des finances 1.

Par ce document, tres habilement rédigé, la reine déclarait vouloir se confier entièrement aux conseils de ses fidèles sujots, ne rien faire sans leur assentiment. Elle ne touchait qu'en passant au point le plus dangereux, l'alliance franco-ecossaise, et de manière à l'abandonner à la volonté des États. En tout cas, nous

1. Labanoff, t. I, p. 80 et st.v

voyons que Marie, si elle n'aimait pas la régente de France, désirait encore l'assistance de ce pays.

L'instruction donnée aux quatre commissaires contenait également l'assurance que « son intention est de passer en son royaume aussitôt que ses affaires de decà le pourront porter et permettre ». Mais pour ce voyage, elle a besoin d'argent; par conséquent, il faut régler l'état de ses finances dont elle n'a rien appris ni recu depuis la mort de sa mère, la regente<sup>4</sup>. Elle prit des mesures pour renouveler la direction de la monnaie royale et pour faire frappor des pièces à sa propre effigio\*. — Un trait caractéristique et un véri table présage pour l'avenir de Marie, constamment traine par coux qu'elle tenait pour ses serviteurs les plus fidèles, c'est la promesse que Cragmillar, un des commissaires, fit a Throgmorton de communiquer ses instructions à Geoil, lors de son passage à Londres<sup>3</sup>.

En même temps que la reine cherchait à gagner à sa cause les douteux et même les adversaires, elle essaya de retenir et de recompenser les fidèles. Ainsi, elle nomma lord Sempil abbé commandataire de Melrose et de Haddington et lui fit tenir ces riches bénéfices par l'intermediaire du comte Bothwell'.

Cependant, malgré toutes ses affirmations, sa décision définitive pour son retour en Écosse n'était

- 1. Instruction datée d'Orléans, 12 janv. 1561; sèsd., p. 85 et suiv
- 2. Jean Acheson & Marie Stuart, 22 avr 1561; Reports of Royal Commuse., VI, I, 640.
- Throgmorton & Élisabeth, 28 janv 1561; Cal., l. c., no 919.
  - 4. Handolph & Cecil, 15 mars 1561; Cal., 1561-62, nº 15



pas encore prise. Son amour pour la France, sa patrie adoptive, son habitude du luxe raffiné et de la haute culture intellectuelle de la cour de Fontainebleau, sa peur de la barbarie et de l'indocilité écossaises la faisaient hésiter avant de se hasarder dans son royaume. Mais ce qui lui important plus encore que ces consi dérations, c'était une affaire importante qui aurait pu la dispenser de se rendre en Écosse, tout en quittant la France, et qui la retint sur le continent encore plusieurs mois.

A peine le corps de son jeune époux fut il enterré dans l'église de Saint-Doms que de tous côtés les souverains d'Europe se mirent en campagne pour obtenir la main de la belle princesse dont la dot etait un royaume. Le duc de Châtellerault et son fils Arran continuèrent leur brigue par l'intermédiaire du capitaine Forbes et avec l'assistance du roi de Navarre et du connétable de Montmorency, intimement lies avec-Catherine de Médicis. Un tel mariage aurait prive Marie Stuart de toute assistance etrangère et l'aurait tenue à tout jamais éloignée de la France; d'autre part, on croyait être s'ir du dévouement des Hamilton, que l'on tenait par leur duché de Châtellerault : voilà pourquoi sa belle-mère et ses alliés favorisaient cette proposition'. Mais la jeune reme, tout en donnant de bonnes paroles, ne songeait nu lement à un tel hymen. Elle croyait au-dessous de sa dign.té de se marier avec un de ses sujets, et n'oubliait pas le rôle detestable que les Hamilton avaient joné dans les dernières guerres civiles. Son intention était plutôt de les combattre après son retour en Écosse, en s'ap-

1. F. Decrue, Anne duc de Montmorency (Paris 1889), p. 296.

puyant sur tous les Stuarts, tels que ses frères naturels, le comte d'Athol et les Lennox, adversaires constants des Hamilton. Châtelierauit et Arran en furent donc pour leurs frais d'intrigues et de mensonges envers tout le monde. Mais l'idee de ce mariage s'était tellement fixee dans l'étroit cerveau du jeune comte qu'il ne voulait pas y renoncer, malgré tous les avis bienveillants des agents anglais, contents de pouvoir semer la zizanie entre Marie et les plus puissants de ses sujets.

La reme aurait préféré s'unir à un prince étranger qui l'eût retenue dans un pays cultivé et qui, en outre, est pu mettre à sa disposition une force suffisante p un dompter ses sujets et peut-être même pour assurer l'execution de projets plus ambitieux. C'est afin de pouvoir suivre le développement de ces dessems en toute tranquill.té et sans le contrôle génant et hostile de sa belle-mère, qu'elle resta en Champagne et en Lorraine pendant tout le printemps de 1561. Et en effet toute une serie de prétendants se présentérent. D'abord le roi Frédéric II de Danemark, jeune prince de vingt sept ans pourvu des plus belles qualités de l'esprit et du cœur, et qui n'avait pas encore abjure publiquement la religion catholique; mais déplaisant également aux Ecossais et aux Guises, et dont Marie e, le-même n'e soutait guere les avances. Plus sérieuse semblait la demande du roi de Suède, Éric XIV. Le fils aine de Gustave Wasa, du même âge que le roi de Danemark, venait de succéder à son père; c'était un joune homme réputé pour sa beauté, pour son esprit che-

<sup>1.</sup> Cat., 1561 62, no 12, 103, 133, 151 § 14. - STRICKLAND, III, 145, 172

valeresque, ses études littéraires et scientifiques, son eloquence et ses connaissances en peinture et en musique: bref, il personnifiait tous les avantages qu'une jeune femme et que le vulgaire doivent apprécier dans un prince. Il s'était montré fort épris de Marie Stuart, sans l'avoir jamais vue, il est vrai, et sans cesser de négocier, en même temps, son mariage avec Élisabeth Tudor Dès la mort de François II. il s'était mis en campagne pour obtenir la main de la jeune veuve. Un de ses agents, Charles de Mornay, gentilhomme français au service de la Suède, se rendit à la cour de Fontamebleau, sous prétexte de notifier le décès de Gustave Wasa et l'avènement du nouveau roi, mais on réal.té pour commencer avec les Guises des negociations relatives au mariage de le ir nièce avec son monarque 1. Il plaisait personnellement à Marie, et il plaisait tout à fait aux. Écossais; nul ne se doutait du terrible avenir réserve à ce prince fort bien doué, mais léger, débauché et colérique, et qui était destine a trouver une fin tragique, après être tombé en demence. Mais pour la jeune reine, il avait, dès le début, le grave tort d'être protestant.

Un prince catholique semblait mieux fait pour deven.r l'époux de Marie Stuart, que ces prétendants hérétiques. L'ambassadeur de l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> à Paris mit en avant un des fils de son souverain.

1 Dépêches d'Arnold Rosenberger, envoye d'Éric, du 27 janv. 1561; F. Arnheim, dans la Histor. Zeitschr., N. F., t. 28, p. 444 — (f., ibid., p. 445

2. Throgmorton à É sabeth, 31 mars, 29 avr. 1561; Cal., lc., nº 77, 151, §§ 14, 15, 18. — Él sabeth craignait toujours le marage d'Éric avec Maris Stuart: Quadra à la duchesse de Parme, 11 oct. 1561; Kervys de Lettenhoye. II, 634.

PHILIPPSON. Marie Stuart.

Tu, feler Austria, nube: en effet, la maison d'Autriche ayant acquis, par des mariages, la Bohême, la Hongrie, les Pays Bas, la Franche-Comté, l'Espagne, la moitié de l'Italie et le nouveau monde, pourquoi n'ajouterait elle pas, par un nouveau mariage, l'Ecosse à toutes ces possessions? On négocia serieusement sur ce projet, mais il ne paraît pas que la reine lui ait accordé une grande importance, car elle trouvait un fils de l'empereur trop peu puissant pour pouvoir l'assister de troupes et d'argent.

Elle avait en vue un tout autre candidat qu'elle aurait préferé à n'importe qui, malgré son extrème jeunesse et malgré sa laideur physique et morale : le fameux Don Carlos, prince des Espagnes. Voila enfin un pretendant qui, un jour, serait encore plus considérable et plus important que le premier époux de Marie Stuart, et s'élèverait à un degré encore superieur de splendeur et d'influence. Les Guises se donnaient un mal infini pour mener à bonne fin cette affaire, qui aurait assure la puissance de leur famille et le triomphe du catho, cisme en Écosse et peut-être même en Angleterre<sup>3</sup>. Dejà quelques jours avant la mort de François II, Marie avait envoyé le cardinat de Lorraine a Caantonay, ambassadeur espagnol à Paris, pour solliciter l'appui de Philippe II Trois semaines après, raconte le même diplomate, « le cardinal de Lorraine se pla, gnant des malheurs de sa n.èce et du peu de moyens

Bedferd et Throgmorton au Consei, privé, 26 févr. 1561;
 et Throgm à É is., 31 mars 1561

L'évêque de Limoges à la reine-mère (sans date); Paris,
 p. 784.

de lui trouver un parti égal, me dit clairement qu'elle n'en avait pas d'autre que Son Altesse », — c'est-à-dire Don Carlos '.

On comprend qu'une telle perspective inspira une vraie terreur aux hommes d'État anglais qui jusqu'alors avaient conservé d'assez bonnes relations avec Philippe II, et qui craignalent maintenant de le voir s'allier à tous leurs adversaires. Même les huguenots de France s'effrayerent : car le roi d'Espagne. en mariant son fils unique à une princesse relativement pauvre et d'une maison de second ordre, devait le faire en vue de desseins ultérieurs grands et dangereux. On parlait déjà d'un parti considérable que les Espagnols se seraient assuré en Angleterre. A Paris, on croyait remarquer que les diplomates espagnols se montraient d'une prévenance etonnante envers la reine d'Écosse. On v soupconnaît Don Juan Manrique. ambassadeur extraordinaire du roi catholique, de n'être pas venu seulement pour apporter les con doléances de son maître à l'occasion de la mort de François II, mais aussi pour négocier le mariage tant redouté entre Marie Stuart et Don Carlos, dont il était le confident. A Rome, on parlait également dans ce sens s.

Throgmorton annonça à sa souveraine d'un air effaré que Philippe II, parlant de la reine d'Ecesse, avant dit qu'il ne vou ait pas marier son fils à un procès, mais que, si les affaires de Marie Stuart étaient en

<sup>1</sup> Dépêches de Chantonay, des 3, 28 décembre 1461, citées dans de Rusle, III, 109.

Catherine de Medicis à l'évêque de Rennes (amb. français à Vienne), 11 avr. 1561; Le Labourgur, I, 555

bonne voie, il préfèrerait cette union à toute autre. En attendant, rapportait-on, le fameux comte d'Egmont réunissait dix mille hommes aux Pays-Bas, afin de soutenir la reine lors de son retour en Écosse!. Tout cela ne reposait que sur des conjectures et des bavar dages ce qui est vrai, c'est qu'il y avait en realité bon nombre de diplomates espagnols qui recommandaient chaudement ce projet de mariage, et qu'à la cour de Madrid même on le considerait comme firt avantagenx.

A côte de ces pretendants sérieux, if y en avait un qui faisait peu de brint encore, et que l'on croyait pouvoir negager : c'etait Henry Darnley, fils de lord et de lady Lennox. Le comte, son pere, mettait en mouvement ciel et terre pour être autorisé à rentrer en Ecosse et pour y travailler et intriguer à son aise'; et les personnes initiées aux secrets des cours savaient pertinemment que sa femme nourrissait le désir et l'espoir de voir un jour son fils uni à Marie Stuart'

Le plus vraisemblable de tous ces projets qui se rattachaient à la main de la jeune veuve aurait été le mariage espagnol, tres adroitement negocié de la part des Guises par l'intermediaire l'un moine qu'ils avaient envoye en Espagne; si cette affaire n'avait trouve un adversaire énergique en Catherine de

<sup>1</sup> Throgm. à El.s., 10 janv., 29 avr., 23 juin 1561; et à Cocil. 28 avr. 1561.

<sup>2</sup> Quadra a la duchesse de Parme, 16 août 1561; Кенуул DE LETIENBOVE, П. 605. — Louise de Bretagne à la reinc merc. Toiéde, 6 févr. 1561; Paris, 804.

<sup>3.</sup> Cal. of State P., I c., no 138-140.

<sup>4.</sup> Dep. de Quadra, 23 fêvr. 1561; Docum. ined. p. la hist. de Esp., LXXXVII, 321.

Medicis. A peine eut-elle obtenu la direction des affaires qu'elle ecrivit à l'ambassadeur de France en Espagne, l'évêque de Limoges, pour le mettre en garde contre le mariage brassé par les Lorrains, comme elle disait, et le pria d'en dissuader le roi catholique 1. En dehors de son antipathie envers Marie, Catherine avait, en effet, pour une telle conduite, une raison importante : c'est qu'elle désirait marier Don Carlos à la plus jeune de ses propres filles, Marguerite. la pequena, la petite, comme on disait en Espagne, qui serait devenue ainsi la belle-fille de sa sœur Élisabeth. Catherine poursuivait la réalisation de cedessein avec toute son énergie et toute son habileté. Sa fille aînée la reme d'Espagne, quoique amie de Marie Stuart, fut obligée d'user de toute son influence sur Philippe II pour favoriser le projet de la régente \*. Le connétable de Montmorency, fort estime par le roi catholique, travailla dans le même sens<sup>2</sup>. Catherine espérait ainsi Ler à tout jamais l'Espagne à la France et déjouer les intrigues hostiles des Guises. Si, au contraire, Marie Stuart, instrument servile jusqu'alors de ses oncles, épousa.. l'heritier du roi catholique, Catherine prév yait pour ses propres fils des dangers terribles, suscités par les Guises et les catholiques zélés en France, avec l'aide de teute la formidable puissance de l'Espagne. Et un jour, celle-ci se serait renforcée de l'Écosse, et de l'Angleterre et de l'Irlande. Cela aurait été, à coup sûr, l'abaissement définitif de

 <sup>19</sup> décembre 1569; Paris, p. 787 et suiv

Voir les lettres d'Élisabeth d'Espagne à sa mère; PARIS,
 p 805 et suiv.

<sup>3.</sup> DECRUE, ouvr. cité, p. 296.

la France. Il y avait donc pour la régente des raisons politiques fort importantes aussi bien que des raisons personne les pour s'opposer au mariage manigancé par la maison de Lorraine. D'après les instructions secrètes de la reine mère à l'évêque de Limoges, ses négociations pour le mariage de sa fille Marguerite sont même surtout destinees à « rompre l'autre coup, auquel je donneray de deçà sourdement tout l'ordre que je pourray. » — « Il n'y a men que je ne veuille plutôt tenter et hazarder que de voir ce qui me deplairait tant, et qui me serait si dommageable, et à ce royaume aussi. » Elle tit également travailler ses diplomates aupres de l'empereur, afin d'empêcher ce mariage si dangereux!. Il n y avait pas de sacrifice auquel elle ne se déclarát prête pour faire échouer les desseins des Guises : en offrant à Philippe II de placer le petit roi Charles IX sous sa tutelle, en lui promettant de faire renoncer le roi titulaire de Navarre à toute prétention sur ce pays, en demandant au roi catholique une entrevue où toutes ces beiles choses se realiseraient en que ques jours \*. Il va de soi que Catherine, l'alliée des huguenots, ne pensait pas un mot de tout ce qu'elle faisait dire à Philippe II.

Cependant, ses intrigues rencontrérent de grandes difficultés. Le roi d'Espagne désirait vivement faire l'acquisition de l'Écosse et, dans un avenir plus ou moins rapproché, de l'Angleterre, dont on disait la

Marie à L.moges, 3 mars, 1° avr. 1560[1]; Paris, 818,
 La même à l'év de Rennes, 11 avr. 1561, Lx Labouneur, I, 555.

<sup>2.</sup> Cather. de Médicis à Lumoges, 21 avr. 156t; CHERUEL, p. 22 et surv.

reine assez malade, minée par la même hydropisie qui avait causé la mort de sa sœur. Il détestait la régente comme amie des hérétiques, et il craignait d'avoir bientôt à la combattre. Ce fit un mauvais signe pour les întérêts de Catherine, lorsque le roi d'Espagne et ses ministres nièrent absolument avoir jamais entendu parler de l'union entre Marie et Don Carlos.

Mais durant l'été 1561, l'aspect des choses changea. Le gouvernement de Catherme s'affermit en France, et elle ne passa point au protestantisme, comme on l'avait supposé à Rome et en Espagne. C'était donc une force qu'il fallait monager et essayer de gagner. D'autre part, Elisabeth d'Angleterre se retablit et sa succession ne sembia pas prête à s'ouvrir. Il devenait douteux que Marie Stuart fût seulement reçue en Écosse ; falla..-il r.squer pour elle l'hostilité de l'Angleterre et de la France réunies? A partir de ce moment, les négociations entre la cour de Madrid et les Guises furent, sinon rumpues, au moms ajournées C'est alors que, comme nous le verrons tout à l'heure, la jeune reine d'Écosse quitta la Lorraine et se tourna de nouveau vers l'ouest, résolue à passer dans son pays. Son sejour aupres de ses oncles n'avait plus de raison d'être!

Quant à la reine d'Angleterre, pour les causes que nous avons déjà indiquées, elle était opposée à tout mariage nouveau de sa cousine. Elle ne cessa de

Dép. de Limoges, 10 mars 1560[1]; Paris, p. 825 et suiv.
 Dép. de Quadra, 13 sept 1561; Doc inéd. p la hist. de Esp., LXXXVII, 368.

Dep. de Lamoges, du 23 ayr. 1561, et sans date; l. c.,
 p. 855, 871

conseiller aux Écossais que surtout ils ne souffrissent point que leur reine épous at encore un prince etranger, en leur promettant de les favoriser et de les assister dans le cas où Marie voudrait passer outre, contre leur gré' Él.sabeth résolut même d'essayer de se réconcilier avec Marie, mais à la condition que celleci se soumit entièrement à sa propre pout que et à ses conseils interessés. De cette manière espéraitelle l'empêcher le plus facilement de se marier. Lorsque, en janvier 1561, elle envoya en France le comte de Bedford, pour porter ses condoléances à cette cour, elle le chargea d'une mission importante aupres de la jeune venve et des Guises ses oncles. Il devait les assurer de la bienveillance de sa souveraine. leur exposer les agissements du gouvernement anglais sous le jour le plus favorable, demander à Marie de la conflance et de l'attachement pour sa cousine, mais aussi la menacer de l'hostilité de l'Angleterre dans le cas où elle ne repondrait pas aux bons procedés d'Elisabeth. Si, après ces généralités. Marie accueillait favorablement les avances de Bedford, celui-ci et Throgmorton, l'ambassadeur ordinaire, auraient à lui demander la rat fication immédiate du fameux traité d'Édimbourg trop retardée jusqu'à présent par la faute de la jeune re.ne et de feu son mari\*.

Bedford, assiste par Throgmorton, vit Marie pour

C'est un des points principaux dans l'instruction donnée à Randolph, le 20 mars 1561; Harnes, p 367. — Cf. Dép de Quadra, 13 sept. 1561, Doc. inéd p. la hist de Esp , LXXXVII.
 368.

<sup>2.</sup> Instructions pour le comte de Bedford, 20 janv. 1561 ; Cal., 1560-61, nº 898. — Mémoire pour la reme d'Écosse, de la part de Bedford. 25 janv.; ib.d., nº 932

la première fois à Fontainebleau, le 16 fevrier. Elle reçut les deux Anglais avec de grandes demonstrations d'amitié pour leur reine et avec l'expression de son ardent désir de vivre toujours avec elle en intime amitie. Mais lorsque, à une audience subséquente, les deux diplomates demandèrent avec insistance que les faits régondissent aux paroles et que Marie At preuve de la sincérité de ses bons sentiments, en ratifiant le traité d'Édimbourg, elle usa de subterfuges. Employant un habile stratageme, elle rappela que sa bonne sœur Elisabeth e.le-même lui avait conseillé de n'agir, dans toutes les affaires d'Écosse, que d'après l'avis des nobles de ce royaume; or, aucun Écossais ne se trouvant auprès d'elle, elle pria pour le moment la reme de pouvoir ajourner sa décision jusqu'à l'arrivée prochaine des députes des Etats d'Écosse. Ce fut, sauf quelques paroles aimables, tout ce que les envoyes anglais purent tirer de Marie Stuart'.

Il est évident que sa reponse ne reposait que sur un pur prétexte Les ambassadeurs anglais lui répliquerent avec raison qu'elle avait à ses côtés ses oncles de Lorraine et tous ceux des seigneurs français qui lui servaient de conseillers ordinaires, qu'elle n'était donc pas aussi dépourvue de bons avis qu'elle voulait bien le dire. Il saute aux yeux qu'elle n'avait pas plus l'intention alors de reconnaître le traité que du vivant de son mari. Bien entendu, il s'agissait du seut traité avec l'Angleterre, et non pas de celui conclu avec ses sujets écossais. Il est vrai que le premier garantissait également les concessions faites par François et

<sup>1.</sup> Rapport de Bedford et de Throgmorton; Cal of State P., et Tyrgen, VI, p. 211 et suiv.

Marie aux catvinistes d'Écosse, concessions préjudic ables a l'autorité royale. En ce sens-là Marie aurait été excusable, tout aussi bien qu'auparavant, de refuser la ratification. Mais les conditions accordées aux Ecossais avaient cessé d'être en vigueur, par le fait incontestable que ceux-ci les avaient impudemment viol les et qu'elles ne haient donc pas non plus la couronne : circonstance que la reine avait affirmée ellemême mainte et mainte fois. Que restait-il alors du traité d'Edimbourg? Rien que la renonciation de la reine d'Eccsse à la possession du trône d'Angleterre. la recontaissance d'Ensabeth Tudor comme souveraine légitime le ce duraier pays. En conse juence, Élisabeth avait ple nement le droit d'exiger cette reconnaissance comme cond.t.on proalable de son amitié envers sa cousine. Elle ne pouvait pas vivre en bons termes avec une princesse voisine qui, indirectement, la declarait bâtarde et déchue de toute pretention fondee à la couronne qu'elle portait, et qui, par cela même, déclarait attendre la première occasion qui se présenterait pour la chasser de son trône et pour y occuper sa place. Timtes les belles paroles et toutes les assurances chaeureuses d'une tendre amitie ne changeaient men à ce fait brutal. Le refus de Marie Stuart était d'autant plus significatif que, au point de vue de la forme, il étart absolument inexcusable : le couple royal de France et d'Écosse n'avait-il pas donné, en été 1560, des pouvoirs illimités à ses plempotentiaires à Édimbourg, e. n'aval,-il pas promis à l'avance de ratifier leurs conclusions ?

Si même Marie était résolue à ne pas signer un

1. Voir plus haut, p. 189.



traité qu'elle trouvait déshonorant paur sa personne et pour la couronne d'Écosse, malgre l'obligation qu'elle avait contractee à cet égard, — elle aurait pu fournir à Ensabeth une preuve de sa bonne volonte, en la reconnaissant publiquement comme reine legitume d'Angleterre Cette preuve, elle ne l'a pas dennée, et par ceia même elle s'est déclaree, impicitement, la rivale de sa cousine

Elle croyait pouvoir se passer de cette princesse, espérant de bons résultats de la mission des quatre députés qu'elle venait d'envoyer en Écosse, et surtout de l'ambassadeur que la reine-mère y avait expédié en même temps: Gilles de Noailles, abbé de l'Isle. M. de Noailles était chargé d'annoncer d'une manière officielle le changement de règne avenu en France et d'exhorter les États d'Écosse a se montrer fidèles et obeissants envers leur jeune souveraine, et enfin de renouveler les anciennes alliances et lignes qui avaient une ce royaume avec les monarques très chrétiens'.

Lursque, le 11 mars, les envoyes arrivèrent à Édimbourg', le Parlement, après s'être assemblé à la date fixée d'avance, le 15 janvier 1561, ne siègeait dejà plus, ce qui mécontenta fort les Françals. L'assemblée n'avait pas réuni un grand nombre de nobles et s'était contentée de satisfaire à la demande de la reine, en lui expédiant en France son frère naturei, lord Jacques Stuart, prieur de Saint-André, comme ambassadeur à la fois le plus digne le confiance

<sup>1.</sup> La reme-mère aux États d'Écosse, 22 janv. 1561, et Instructions à l'abbé de l'Isle, 23 janv.; Teurer, II, 159 et suiv.

<sup>2.</sup> Diurnal of Occurrents, p. 64.

pour les calvinistes et le plus agréable à Marie. Lord Jacques n'apportant à la reine aucun message spécial, mais sa t'che confidentielle n'en était que plus importante. Il avant a scruter l'esprit de sa sœur et à se convaincre si elle avait l'intention de s'en remettre à la fidelite de ses sujets, c'est-à-dire de se livrer entre les mains du parti calviniste. La preuve la plus concluante de sa bonne volonté serait, en ce cas, de venir en Écosse sans aucune force armée. Si, au contraire, elle amenait des troupes, les lurds protestants étalent décides à s'opposer à sa rentrée dans le royaume, et ils comptaient pour cela sur l'assistance de la reme d'Angleterre . L serait pueril de leur fa re un reproche de leur conduite sur ce point, leur manière l'agir étant la conséquence inévitable de la situation, te le que les ev nements des deux années précédentes l'avalent creée. En tout cas, les chefs écossais desiraient attendre le résultat des négociations que lord Jacques aurait à entamer avec la reine, avant de prendre n'importe quelle autre decision ; et pour cette cause, ils a nurnérent le Parlement jusqu'au 20 mai, esperant qu'à cette date leur député serait de retour. Par conséquent, M. de Noailles ne pouvait s'adresser qu'aux seuls seigneurs du Conseil privé. Ils lui donnèrent, tout i aturellement, une reponse purement dilatoure et faite de compliments. Elle contient cependant

- Lethington a Cecil, 6 fevr. 1561, Cal. 1560-61, no 967.
- 2. Randorph a Cecil, 14 mars 1561; Cal. 1561-62. nº 29, § 1.

   Un autre agent de Marie, Jean Acheson, ne put obtenir d'autre réponse des chafs écossais que celle qu'il fallait attenire a nouvelle réunion du parlement pour prendre n'importe que le décision politique; Acheson à Marie, 22 avr. 1561; Rep. of Royal Commiss., VI, 640.

un passage qui aurait dû le faire réflechir, en dôcelant chez les seigneurs écossals un manque absoiu de repentir quant au passé, et leur intention de ne pas changer de conduite à l'avenir. « Quant à l'offre du roi, disaient-ils, de vouloir nous réconcilier avec notre reme, nous ne nourrissons pas d'autres sentiments envers elle que ceux qui conviennent à de bons et obéissants sujets, et nous sommes prêts à répondre à la bonté de la reme avec toute soumission et humbles services. Il n'est guère nécessaire de nous exhorter à faire ce que nous savons être notre devoir. Nous prions le roi qu'il lui piaise de considérer qu'il n'y a pas en Europe de sujets plus enclins à servir leur souverain que nous ne le sommes envers notre reine. » On voit distinctement la pointe de mauvaise humeur qui perce dans cette réponse officielle, ainsi que la ferme décision de maintenir tout ce que l'on avait fait jusqu'alors et de continuer dans la même voje 1.

Afin d'empêcher la defection qui commençait à se mettre dans leurs rangs et les voyages entrepris en France par des Écossais de plus en plus combreux, ils défendirent la sortie de tout navire, jusqu'après le départ de lord Jacques.

On pria en outre M. de Noailles de patienter jusqu'à la nouvelle réunion du Parlement, qui seule pourrait lui donner une réponse definitive : ce retard lui était

<sup>1.</sup> Harangue de M. de l'Isie, et réponse du conseil d'Écosse 12 mars 1561; Cal., 1561-62, n° 26, 27. - Knox (t. II, p. 1561) donne une idée absolument fansse de cette ambassade. Dans cette partie de son récit, sa partialité est extrême, et on ne peut le croire que lorsqu'il parie d'incidents dans lesquels il a joué directement un rôle.

fort desagréable, surtout comme il ne prevoyait aucun bon résultat de sa mission. On cherchait, d'ailleurs, à dissiper sa mauvaise humeur, en lui rendant toutes sortes d'honneurs, et en le fétant autant que possible.

Ensabeth ne vit pas avec moins de deplaisir les négoclations de plus en plus fréquentes entre la reine d'Écosse et ses sujets. Il est sûr que le zèle pour l'Angleterre diminua considerablement en Écosse, par suite de la conduite hab.le de Marie Stuart et de l'annonce de sa prochaine arrivée. Certes, on n'avant envie ni de se soumettre de nouveau à la France, ni de renoucer a la position dominante du calvinisme ; mais les éléments moderes, et c'était la grande majorité du pauple et même de la noblesse, commençaient à espérer que leur reine leur donnerait pleine satisfaction et rendrait possible une existence pacifique et indépendante de la namon<sup>a</sup>. Les lettres alarmantes par lesquelles le craintif Lethington avisa sir Guillaume Cocil, d'une manière exagérée, des progrès que Marie faisait journellement dans l'esprit de ses sujets les p. 18 notables, augmenterent l'inquiétude de la reine d'Angleterre, d'autant plus que, comme nous le savons, la mission de Bedford avait en pour unique résultat de dementrer de nouveau les intentions défavorables de sa consine. E..o crut nécessaire de combattre ses projets augrès des Exossais, et elle confia cette tâche à Thomas Randelph, son ministre à Edimbourg. Copersonnage, destiné à joner un rôle important dans la vie de Marie Stuart, était sorti d'une famille fort consi-

<sup>1.</sup> Rand. à Cecil. 14 mars; Caf , l. c., nº 29, § 2.

Yoir là-dessus les rapports de Randolph, surtout du moisde février 1561, dans le Calenaar, 1566-51.

derée mais modeste ; il avait fait ses études à Paris, en 1557, et ensuite à Genève. Dans cette dernière ville, il s'était lié avec son noble compatriote, le comte d'Arran. qui venait de s'enfuir de Paris. Arran le prit en telle affection que, après son retour en Écosse, il pria le gouvernement anglass d'autoriser Randolph à se rendre auprès de lui. Le jeune erudit resta, en effet, a la cour de Hamilton depuis septembre 1559 jusqu'en décembre 1560, date à laquelle il regut sa nomination officielle de ministre d'Angleterre en Écosse . C'était un brave homme, mais d'une intelligence médiocre ou plutôt faible, incapable de se piacer à un point de vue é evé et général, livre à l'influence que son entourage exercait sur lui; dévoue d'aineurs à Cecil dont il devint l'instrument aveugle. Les instructions que le secretaire d'État lui donna en mars 1561 portent l'empreints de la haute intelligence politique de Cecil et de la largeur de ses idées. Il se placa hardiment sur le terrain d'une alliance protestante universelle, afin d'encourager les lords ca vinistes d'Ecosse a persévèrer dans leur ligue avec l'Angleterre et dans le développement de la nouvelle communauté religiouse S'ils restent bien unis entre eux, ils n'ont pas à être perplexes par peur temporelle; l'Angleterre et les princes d'Allemagne seront là pour les soutenir. En même temps qu'il s'adressait aux calvinistes, Randolph devait se mettre en relation avec les neutres et même avec les

Wotton à la reine Ét.sabeth, 1557; Typler, VI, 378 —
 Sabler, I. 474 Élla, à Randolph, 29 déc. 1560; Cal., 1560-61, n° 823 — Rand.à Cecil, 6 févr. 1561; thid., n° 968, § 8

<sup>2.</sup> Memorial to Th. Randelph; KESTH, II, p. 25 et suiv. — La date, 20 mars 1561, est fournie par le Cal., 1561-62 nº 57.

catholiques dont le nombre avait considérablement augmenté dans les dermers mois, à l'annouce de la prochaine arrivée de Marie dans son pays, et leur remontrer que l'union avec l'Angleterre était dans tous les cas plus profitable pour l'Écosse que ses anciennes ligues avec la France, ils feraient donc blen de profiter de ce noment où rien ne les attachait plus à ce dernier pays pour conclure une alliance avec leurs voisins du sud Enfin. Rando.ph devait toucher une corde fort sensible pour tout exur écossais, en les exhortant à prendre soin que leur reine ne se mariit point à un etranger, qui tacherait sans doute de détruire les libertes du royaume et la puissance de chaque famille noble. Elisabeth cherchait ainsi a empécher l'union de Marie avec un prince puissant et surtout avec celui qu'elle craignait le plus : le prince d'Espague. L'opposition personnelle et d'intérêts entre les deux reines se dessinait plus clairement de jour en jour.

Cependant les catholiques d'Ecosse, encourages par la prochaine presence de la souveraine, leur coreligionnaire, ne se laissèrent nullement se luire par les
bonnes paroles des diplomates anglais. Tandis que
les chefs calvinistes s'assemblaient en parlement et
dépêchaient vers la reine lord Jacques Stuart, les catholiques agirent de leur côté. Dès le mois de mars,
un des leurs, Étienne Beaton, avait écrit à son parent,
l'archevêque : e Clasgow qui se trouvait depuis longtemps auprès de Marie et jouissait de sa confiance,
en l'engageant à combattre, auprès de la souveraine,
toutes les demarches du député calviniste. Un peuplus tard, au commencement d'avril, eut neu une grande

1. Cal., l. o., nº 63.



assemblée catholique. Huntly s'y trouva avec les autres lords du nord qui dépendaient plus ou moins de lui, tels que les comtes Crawford, Sutherland, Caithnes, de même que le Stuart comte d'Athol, les evêques d'Aberdeen, de Murray et de Ross. Cette réunion prit des résolutions fort energiques. On décida d'envoyer auprès de la reine un jeune prêtre fameux déjà par ses talents et par ses connaissances hors ligne, Jean Leshe, official d'Aberdeen, et Jean Cunen, parent de Huntly, excellent soldat et marin. Ces deux deputés avalent à proposer à la souveraine d'atterrir à Aberdeen, dans le nord de l'Ecosse où les partisans de l'égase de Rome dominaient encore, et de lever hardiment l'étendard de la religion catholique; à ce signal, les seigneurs du nord lui ameneraient vingt mille combattants et la condurraient en triomphe à Édimbourg. C'etait donc la guerre civile que projetait I assemblée des septentrionaux 1.

Lorsque lord Jacques et Jean Leslie débarquèrent sur le continent, avec leurs messages si différents, Marie Stuart avait dejà commencé son voyage vers la Lorraine. Leslie, en faisant grande hâte, arriva auprès de la reine avant son rival, le 14 avril, à Vitry en Champagne Son message et ses offres, tout seduisants qu'ils pouvaient paraître, furent reçus avec beaucoup de froideur par la jeune souveraine. Marie ne se laissa pas éblour par le brillant avenir que les lords catholiques faisaient miroiter devant ses yeux. Elle se rappelait sans doute la lâcheté avec laquelle ces mêmes catholiques avaient abandonné sa pauvre mère pendant une longue latte d'un an et demi; le manque absolu

1. Lesme, p. 575 et surv.

Philippson. Marie Stuart.

. 19

de scrupules religieux avec lequel, aussi bien que les protestants, ils venaient de piller les biens ecclésiastiques; les lettres et puroles amicales que Huntly et ses amis avaient échangées, il y avait peu de temps encore, avec les diplomates anglais!. Si même ils avaient reellement agi selon lears promesses et missur pied une petite armée, ils auraient rencontré des adversaires au moins éganx en force dans les calvinistes: et ceux-ci auraient en outre trouvé, à coup sur un appui formidable et puissant auprès d'Elisabeth d'Angleterre, à laquelle Marié n'aurait pas pu o poser une résistance suffisante. Bl.e n'avait rien à espérer de la France dirigée actue..ement par des personnages qui lui étalent franchement hostiles et qui ne songeaient pas à pousser l'Angleterre dans les bras de l'Espagne pur une opposition manifeste de la part du roi très chrétien. La victoire était donc presque impossible, la defiate à peu près certaine. La victoire même aurait eu pour effet, non pas l'affermissement du pouvoir roya, mais l'omnipotence des Gordon; la défaite, au contraire, aurait amené la chute des Stuarts et l'avénement des Hamilton, ainsi que la perte definitive du catholicisme écossais. Marie nourrissait bien d'autres projets. Elle desirait s'assurer un retour tranquille dans son pays, afin de pe avoir s'y créer petit a petit un parti personnel et une puissance independante des

1. Randelph à Cecil, 14 mars 1561; Cal, & c, nº 29 § 5.

— Le même au même, 20 mars (ibid., nº 56, § 1): « On the 15th mat, there arrived at Ed nburgh the Earls of Huntly and Sutherland, with whom I have talked at large of the state of things in their country. Never I found in my life at nither of their hands better entertainment, or more affectionate words, or heartier desire to maintain amity. »



factions nobiliaires; ce n'est qu'après avoir obtenu ce resultat qu'elle pourrait essayer la realisation de ses desseins politiques et religieux plus généraux. Nous croyons ne pas nous tromper en supposant qu'un plan de campagne aussi profond et sagace lu avait été suggéré par son conseiller ordinaire, le ruse et perspicace cardinal de Lorrame. Pour le moment, il lui fallait absolument flatter le parti calviniste et tâcher de le diviser, en se concluant ses chefs les plus importants, tels que lord Jacques, Lethington, Argyle et Grange. L'exposé que les conseillers français de Marie venaient de lui faire sur l'état de l'Écosse, l'avait persuadee de la necessité absolue de cette conduite.

Elle montra donc à l'official d'Aberdeen la plus grande cordianté, et lui ordonna de rester auprès d'elle jusqu'a son propre retour en Ecosse, mais envoya en même temps aux lords et aux prélats catholiques des lettres dans lesquelles elle les priait d'attendre sa présence avant d'agir, tout en leur prodignant les paroles les plus flatteuses.

Entre temps, lord Jacques Stuart était parti d'Édimbourg, le 18 mars 1561. Bien qu'il supportât à ses propres deniers les frais de son voyage, il l'entreprit avec la pompe d'un ambassadeur de premier ordre, afin de faire en France étalage de sa puissance. En debors de son secrétaire Jean Wood et de ses serviteurs-gentlemen, tels que le laird de Pitarrow et Robert Richardson, ainsi que d'une domesticité qui occupait plus de vingt chevaux, il était accompagné de plusieurs lords parmi lesquels Guillaume Livingstone, père d'une

<sup>1.</sup> MELVIL, 31.

des quatre Maries de la reine, devait être particulière ment agréable à la souveraine. Son train était de soixante personnes on tout, cortège roollement royal. Pour ôter tout soupçon à Élisabeth et à ses ministres, et pour ne pas agir contre leur gré, il résolut de passer par Londres. Un accue l des plus favorables lui était assuré dans cette capitale, grâce aux chaudes recommandations par lesque s Randolph le devançant aupres des membres du gouvernement anglais. Tous les calvinistes marquants le chargèrent également de lettres pour Cecil.

Le frere de Marie Stuart partit avec la ferme intention de faire servir surtout ce voyage à son profit per sonnel. D'un côté il s'agrasait pour lui de conserver les bonnes grâces du gouvernement de Londres, en se montrant tout devoué à l'Angleterre, comme chaf du parti calviniste et anglais en Écosse. Mais d'autre part il était résolu à tacher de se concilier la faveur de sa sœur, de conquérir sa confiance et de s'en servir afin d'obtenir l'agran lissement de sa position polit. que et l'augmentation de ses richesses dans le pays. L'était donc prêt à faire à Marie Stuart toutes les concessions personne..es. compatibles avec la profession de protestant zélé qu'il avait faite depuis si longtemps. Knox l'avait exhorté a ne pas exciter la colère de Dieu, en permettant à la reine de contaminer l'Ecosse par l'exercice, soit public, s'ilt même prive, de la messe;

Fand, à Cecil, 14 mars; Cal. I Te., p. 29. § 1. — Knox.
 11. 1-2.

<sup>2.</sup> Marie Stiar. à Elisabeth, 4 févr. 1561 (Cal., 1560-61, nº 959, demandant un sauf conduit pour lord Jacques et soixante personnes.

<sup>3.</sup> Cal , 1561 62, no 52, 53, 56 §§ 1, 2

cependant il avait répondu que la messe publique, il ne l'admettrait jamais, mals qu'il croyait impossible d'empêcher la souverane de l'entendre secrètement dans sa chambre: et nulle admonition ulterieure du prédicateur n'avait pu lui faire adopter une autre opinion '.

Après avoir rendu hommage à Élisabethet converse avec les ministres anglais, lord Jacques traversa la mer, et arriva en France au commencement du mois d'avril. Il resta quelques jours à Paris, afin de faire la connassance des personnages influents de la cour de France et de s'aboucher avec Throgmorton; puis il partit pour rejoindre Marie Stuart en Champagne<sup>1</sup>. Il la rencontra, le lendemain de l'entrovue de la reine avec Jean Leslie, à Saint-Dizier. La jeune veuve recut son frère avec les démonstrations d'une vive affection. En effet ses consenders français, l'evêque d'Amiens, MM. d'Oysel, de Mart gues et de La Brosse, qui tous connaissaient parfaitement l'Écosse pour y avoir sejourné et travaillé, lui donnaient l'avis unanime de ne pas exaspérer le parti protestant, de beaucoup le plus influent pour le moment, mais de le flatter jusqu'au jour où elle serait assez forte pour prendre l'offensive. On lui recommandait surtout d'établir de bonnes relations avec les chefs de cette faction. dont lord Jacques était le membre le plus considérable. Marie se la ssa diriger par eux, et particulièrement par d'Oysel, que ses ennemis mêmes caractérisent comme un

<sup>1.</sup> KNOX, l. c.

<sup>2.</sup> Throgmorton à Cec.l, 9 avril ; Cal., l. e, nº 103 — LESLIE, p. 575.

<sup>3.</sup> VETVIL, p 26.

homme de bien, juste, absolument étranger au fanatisme et à l'ambition des Guises, egalement expert en politique et en art militaire. Elle reçut donc lord Jacques de la manière la plus aimable. A son tour, il repondit a ces bons procédés en l'assurant, au nom des Etats d'Ecosse, que, si elle voulait revenir dans son pays, elle y trouverait une stricte obsissance et une entière et fidele soumission, à ces deux conditions : qu'elle maint endrait la religion protestante dans l'état où elle était actuellement, et qu'elle n'amenerait point de soldats étrangers. Par ces deux restrictions, la noblesse calviniste se croyait sûre de conserver toujours le pouvoir et d'être à même de traiter à son gréla jeune reine

Celle-ci, sur le conseil du cardinal de Lorraine, fit un essai pour gagner entièrement son frère, qu'elle regar lait avec raison comme l'âme même du part, calviniste, et pour le séparer de ce dernier. Elle l'exhorta à revenir à l'Eglise et a son ancien état ecclésiastique. En ce cas, elle pouvait lui promettre, au nom du roi très chrétien, le chapeau de cardinal, dejà obtenu par avance du pape, et de riches bénefices en France même. Elle et Charles de Lorraine lui montrèrent que l'avenir du protestantisme était bien le n d'être assuré; la reine l'Angleterre n'était elle pas plus pres du catholic sme que de la Réforme, elle qui conservait dans ses chapelles la croix et les bougies sacrées ??

Lord Jacques crut de son intérêt de refuser ces

2. LESLIE, p. 677.

<sup>1.</sup> George Buchanan, Historia, lib. XVI.

<sup>9</sup> Throgm à Él.s., 31 mars et 29 avr 1561; Cal., L.c., nºs 77 § 6, 151 § 22.

avances Comme cardinal, il n'aurait jamais pu attemdre le but de son ambition, la direction des affaires en Écosse. Odieux aux calvinistes qu'il aurait indignement trompés, suspect aux catholiques quoi qu'il fit,— il aurait perdu toute induence dans son pays natal. Au con raire, il voulait y dominer, sous le nom de Marie si c'était possible, ou contre elle si cela devenait nécessaire. Quelle folie ç'eûl été de sa part de renoncer au véritable fondement de sa puissance, le parti protestant et l'alliance avec le gouvernement anglais!

Il remercia done Marie de ses offres et lui demanda plutôt de lui permettre qu'il abandonnât entièrement ses benéfices ecclés astiques et de l'en dédommager par le comté de Murray. Ce vaste firf, qui avait autrefois appartenu a une branche collatérale de la maison de Stuart, etait retourne à la couronne en 1541, mais abandonné provisoirement par celle-ci aux Gordon, comtes de Huntly, cinq ans après. Lor'i Jacques exigeart donc de spolier, en sa faveur, le comte de Huntly qu'il haïssait comme chef du parti catholique. Il est vrai que la puissance de cette famille était presque trop grande pour des sujets. La reine répondit comme la situation le lui indiquait, elle pria son frère d'attendre, jusqu'à ce qu'elle-même fût revenue en Écosse; elle chercherait alors à satisfaire à sa demande' Enfin, le charme de Marie opéra momentanément sur le froid et hypocrite Jacques Stuart; à sa demande, il l'accompagna à Joinville (17 avril), ou elle rendit visite à sa grand'mère maternelle. Antoinette de Boarbon, du-

t. LESLIE, p. 577.

chesse douairière de Guise, et de là, il la suivit jusqu'à Nancy, capitale de la famille de Lorraine'.

Après être resté environ dix jours a sprès de sa sœur, a prit congé d'elle et commença sen voyage de retour. Ils se séparerent en parfait et bon accord. La fermeté avec laquelle le jeune homme avait refusé ce qui semblait être son avantage matériel pour rester fidèle a sa conviction, et son langage plein de pielé et de dévoucment lui avaient gagné l'entière condance de sa sœur, qui l'avait chargé d'exprimer ses volontés au parlement d'Ecosse. Le parlement ne devait plus siéger durant l'absence de la reine, ce qui, en effet, portait prejudice à l'autorite royale et amenait des resolutions contraires à ses intentions. Elle ordonna

- 1. Le fait que ford Jacques à accompagné sa sœur à Nancy fai, nie expressément par lui est prouvé par une lettre le Marie Staart à Throgmorton, datée de « Nancy de 22 avril 1561 », et dans laquelle elle dit : « Quant a lord James qui est devers moi » (Kerri, III, 210).
- 2. Le 29 avril, il revint a Paris; Throgmorton a Elis., le même jour; Cal., l c., nº 151 § 10.
- 3. Nous demons les résultats de la mission de lord Jacques Stuart d'après un doctment authentique et très important qui jusqu'à présent, est resté inconnu : le long mémoire adresse par lord Jacques lui-même à la re ne Marie, d'Édimbourg le tô juin 1561 (Londres, British Museum, Addit. mas., nº 33091, foi. 189 et suiv.). Nous le publierons comme Pièce justificative A. Il réfute les contes que lord Jacques a narrès, à ce sujet, aux hommes d'État angleis pour se poser en martyr de son anglomanie Ce document démontre encore de nouveau le peu de confiance que l'on peut accorder à l'Histoire de G. Buchanan, qui dans son livre XVII, prétend que ord Jacques emporta de la part de la reine une commission, donnant aux États le droit de sièger et de faire des lois pour le men du public ». C'est le contraire de la vérité!



donc d'ajourner cette assemblée qui n'aurait pas à se réumr de nouveau avant l'époque de son propre retour, fixé à la fin de juillet ou au commencement d'août. En conformité avec le traite d'Édimbourg même, elle demanda que les personnes appartenant à l'ordre ecclésiastique ne fussent plus troublees dans la possession de leurs biens. Ensuite, elle nomma un trésorier et un contrôleur des finances, et elle les charges d'apporter leurs soins au rétablissement de ses biens et de ses revenus. Au premier de ces postes elle eleva un compagnon et un confident de lord Jacques, Robert Richardson, — gracieuseté calculée évidemment pour être agreable à son frère naturel.

Vaine prevenance! Ce même homme qui venalt de s'introduire, par toutes sortes de protestations d'affection et de dévouement, dans la conflance d'une jeune femme de d.x huit ans, sa sœur, ce même homme dont le troisième mot était toujours une invocation de la divinite, n'eut rien de plus presse, le jour même de son arrivee à Paris (22 avril), que d'aller trouver l'ambassadeur anglais, afin de lui donner sur cette même sœur les plus détestables informations, calculées de facon à la perdre entierement dans l'esplit d'Ehsabeth es de ses ministres. Il lui raconsa qu'elle ne lui avaix pas permis de l'accompagner à Nancy, evidemment parce qu'elle voulait y nouer avec les Guises des intrigues dont il ne devait pas ayoir connaissance: accusation d'autant plus impudente qu'en réalre il avait sejourné avec elle dans la capitale de la Lorraine. L exposa, en outre, qu'elle n'avait nullement l'intention de jamais ratifier le traité d'Edimbourg, qu'elle detestait l'idée et les partisans d'une union que conque entre l'Angleterre et l'Écosse, et qu'ene ferait tout son possible

pour dissondre cotte union; qu'elle n'epouserait pas Arran, mais bien un prince étranger, - projet que lord Jacques savait être tout particul érement odieux augunvernement de Londres. Enfin, il lonna al'ambassadeur un avis dont celui-ci pût se servir auprès des ministres français: « Elle ne se soucie pas plus de l'amitié de la France que de celle de l'Angletorre "». Pen lant son court séjour à Paris, il raconta à Throgmarton une feule de mensonges à l'effet de a'entourer lui-même d'une e latante aureole que Marie avait commencé par lui promettre le gouvernement du royaume durant sa propre absence, mais qu'elle était revenue sur cette resolution, irritee de ne pas avoir pu le décider à abandonner le parti anglais et la religion reformée. L. tra le ce prétendu sacrifice la conclusion, transmise immédiatement par Throgmorton à sa souversine que celle ci devait l'en dédommager amplement « par qu'iques honnétes libéralités ». Par une condustr aussi hab, e qu'infâme et perfido, le bâtard avait atteint le double but qu'il s'etait proposé : gagner la confiance de sa souveraine, et en même temps se montrer à l'Angleterre comme le plus ferme et le plus mdispensable soutien de son influence en Ecosse. Marie Stuart était constamment trahle par ceux qu'elle avait l'intension d'employer comme ses principaux

Throgm. a Elis., 29 avril; Cal., l c, no 151 §§ 10-20, et
 Tyrler, VI, 221

<sup>2.</sup> Throgm a Élis., i et à mai 1561, et à différents ministres ai glais, 4 mai; Kerra, II, p. 28 et suiv., et Cal., l e, n° 158 § 2, 167 § 1, 168 § 2, 169. La reine promet de rocevoir Lord Jacques « à sa sausfaction », Élis à Throgm., 6 mai; Cal., l. e., n° 180.

ministres, et cela même avant qu'elle eût mis le pied aur le sol de l'Ecosse.

Le 4 mai, le noble lord partit de Paris pour Dieppe et puis continua sa route vers l'Angleterre Là, sans doute, il répéta les calumnies qu'il avait débitées à Throgmorton, et conseilla à la reine Élisabeth de s'emparer de la personne de Marie Stuart, quand elle serait en mer Le 29 mai, le traitre était de retour à Edimbourg<sup>2</sup>, et fit connaître au parlement les ordres de la souveraine.

L'assemblée du parti calviniste, car les adversaires ne prirent plus aucune part aux réumons des consentit sans difficulté à s'ajourner jusqu'à Etats. l'arrivée de leur reme. Elle promit, en outre, de tenir la main au retablissement du domaine royal. Mais quant a la conservation des biens ecclésiastiques, la plus importante de toutes les questions, les membres du parlement répondurent a Marie, par l'intermédiaire de lord Jacques Stuart: « qu'ils croyaient en effet qu'on aurait tort de troubler qui que ce soit dans la possession de telles choses qui lui appartenzient de droit, pourvu qu'il remplit les charges inhérentes à ces biens. Cependant, laisser de tels biens à des personnes qui, au su de tout le monde, n'étalent pas aptes a remphr leurs charges, tant par leur mauvaise vie mani-

Lestre (p. 577), indique le 1<sup>se</sup> mai comme date de l'arrivée de Jacques Stuart en Écosse C'est une erreur, prouvée par la correspondance diplomasique que nous suivens ici.

Cette assertion de Campen, Annales rerum Anglicarum.
 67 et t11 (éd. Londres, 1615), est assez vraisemb'able, d'après la conduite de lord Jacques.

<sup>3.</sup> Ms. Mémoire de ford Jacques à Marie Stuart, & c. (voir plus haut, p. 296, note 3).

foste que par leur doctrine, ils croyaient une telle chose fort dommagcable à l'Etat de Son Altesse, ainsi que fort dangereux pour la tranquilité des sujets de Sa Majesté, la noblesse et le peuple étant alors si sérieusement occupés à reformer de tels abus "». En d'autres termes, les chefs du parti calviniste, au hen d'agir conformément au traité d'Edimbourg et aux ordres de leur s'averaine, agirent d'après leur declaration du 27 janvier 1561, en ne laissant la jouissance des bleus et des revenus coclésiastiques qu'à coux d'entre les prélats qui avaient embrasse ou embrasseraient de suite la cause de la Réformation.

Voyant que leur reme leur interdisait de traiter aucune affaire importante jusqu'à son arrivée, les Etats mirent à pront ce prétexte pour renvoyer definitivement M. de Noailies avec une réponse génerale, assez amicale, mais dépourvue de toute signification importante. Le 7 juin, l'abbé de l'Isle quitta Édimbourg ou il avait séjourne pendant trois mois, sans avoir obtenu le moindre résultat positif<sup>3</sup>.

Le parti catholique n'essaya pas pour le moment de combattre des adversaires qui étaient en possession de tous les pouvoirs publics. Ses esperances reposaient sur le rotour de la reine qu'il croyait pouveir encore gagner à une politique de violente reaction religieuse. En nombre de plus en plus considérable, les fords de

<sup>1.</sup> Ns. Mémoire precité.

<sup>2</sup> im um 1561, Cal., L.c., nos 220 221. — Les réponses grossières et menaçantes que, se.on Knox (II. 166), les Étate auraient données à M. de Nosilles sont naturellement aussi fausses et exagérées que les prétendues propositions de l'envoyé français.

<sup>2</sup> La date es, donnée par le Diurnal of Occurrents, p. 64.

cette faction affluérent en France, auprès de Marie Stuart. Les plus importants parmi eux étaient plu sieurs évêgues, ainsi que les comtes Eglinton et Both well, qui n'avait pas trouvé très bon accueil lors de son retour en Écosse; ils furent tous reçus par la reine avec sa grâce et sa bonté habitue..es!. Nous n'avons nul indice, d'ailleurs, que la personnalité rude mais imposante de Bothwell ait produit alors la moindre impression sur la jeune reine. D'autres nobles, comme Gilbert comte de Cassilis, l'assurèrent par lettre de leur entier dévouement, en la suppliant de se montrer bientôt en personne a ses fideles sujets<sup>2</sup>. Même quel ques anciens partisans de la Réforme, tels que Guillaume Murray de l'ul ihardine, abandonnèrent ce parti et se soumirent sans condition à la so iveraine, soit par dégoût de l'égoïsme des chefs calvinistes, soit dans l'espoir d'an plus grand avantage personnel<sup>a</sup>

Dans ces circonstances, les hommes d'État anglais et leurs partisans d'Écosse commencèrent a prendre peur. Ces seigneurs écossais se connaissaient trop bien pour ne pas nourrir les uns contre les antres laplus profende méfiance. Ils savaient fort bien que chacun d'eux était ca pable de n'importe quelle d'alles, si elle semblait pouvoir lui procurer un avantage. Or, la faction de la reine Marie gagnait évidemment du terrain tous les jours. N'aurait on pas à craindre un effondrement total du parti anglais et avec lui lu calvinisme? Il faut payer les hommes principaux d'Écosse, pour en être surs,

<sup>1</sup> LESUE, l c

<sup>2</sup> Ms. Cassilis a Marie Stuart, 9 juin 1561; Londres, Brit. Mus., Addit. Manuscr., vol. 19401, fol. 26.

<sup>3</sup> Ms. Tullibardine à là mê ne, 12 juin ibid., fol 25.

voila le conseil toujours réitéré de Throgmorton, excellent compliment a l'auresse de ces saints et de ces martyrs' Le duc de Châtellerault lui-mome etait prêt à se vendre à Marie Qu'arriverait-il si cette reine revenaît en per sor ne dans l'île, en compagnie d'un époux ruche et puissant, avec ses trésors et ses soldats? Eux aussi, ils cragnaient le mariage avec le prince d'Espagne. Lord Jacques écrivit à Cecil une de ses lettres pleinesd'invocations à Dieu et au Saint-Esprit, afin le mettre les Anglais sur leurs gardes. Lethington pousse également des cris de détresse : l'influence française commence à s'étendre; peut être amènera t-elle même le renouvelle nont des anciennes ligues avec le roi très chretien. Po ir conclure, il preche, lui aussi, l'évangile du pouvoir fortifiant et moral sant de l'or sur ces ames faibles « Avec les mains vides on ne saurait capter des faucons, sapienti sat, » ainsi termine tell une do ses lettres a Throgmorion\*. Comme tout cela est caracteristique pour ces indignes disciples de Jean Knox!

Les chefs du parti calviniste, caux du moins qui ne l'avaient pas encore plus ou moins abandonné, cre yaient nécessaire d'achever au plus vite la réformation de l'Écosse avant l'arrivée de la reine et avant la renaissance definitive de la faction catholique. A peine le parlement s'était-il séparé, qu'ils décidèrent que toutes les places et tous les monuments de l'idolâtrie seraient detruits. Arran, Argyle et Giencairn se chargérent de l'ouest; ils y dévastèrent les grands monas-

<sup>1.</sup> Correspondance de Throgmorton, Cal., l. c., not 125 § 5, 151 § 19, 159 § 23,

 <sup>5</sup> jain, d'Edimbourg; ibid., nº 224.

<sup>3. 10</sup> juin ; fbid., nº 234.

tères de Paisley, de Faifurd, de Kilwinning et de Crossraguel. L'archevêque Hamilton de Saint-Andre, abbé de Paisley, faillit y trouver, de la main de son neveu, la mort violente dont son frere l'avait léja menacé aux États de l'éte 1560; il n'echappa qu'a grand'peine. Lord Jacques Stuart et Lethington exécuterent l'œuvre de destruction dans le nord, sans que Huntly osat les en empêcher, — ce même Huntly qui avait promis 20,000 soldats à Marie Stuart pour la défense du catholicisme!!

En même temps, lord Jacques eut l'impudence d écrire à sa sœur : « A cette heure, Votre Majeste qu'elle veuille me croire, car je l'affirme sur ma vie a un aussi grand nombre de fitéles et affectionnés suje,s que n'importe quel autre prince d'Europe, J'ose vous assurer que mile père, ni l'aieul, ni l'arrière grand père de Votre Majesté n'ont jamais en un reyaume si obcissant et si florissant que celui que Votre Majesté va posséder en quelques jours. Voilà ce que ma conscience m'oblige à certifier à Votre Altesse sur mon devoir. Qué Dieu vemile que Votre Majesté l'accepte aussi sincerement que je le dis, et du fond de mon cœur. » Dans quel but étaient données ces assurances hypocrites et mensongères énoncees a un moment où l'auteur du memoire exhortait les Anglais à capturer la reine en pleine mer, et où lui-même agissait en toutes choses d'une maniere absolument contraire aux ordres de la souveraine? C'était d'abord pour l'empêcher d'écouter les propositions et les conseils

<sup>1.</sup> Knox, II, 167. — L. Jacques et Lethington partirent pour le nord vers le 1° juillet; Leth. à Cecil. 10 août 1561: these forcy days Ketta. III, 211).

des lords catholiques, du a grand nombre de ceux qui veulent donner à Votre Altesse de fausses alarmes, soit pour empêcher son retour dans ce royaume, soit pour inditrer, par de tels faux récits, dans la tête de Votre Altesse la suspicion contre les plus fidèles sujets de Votre Grâce. »

Après avoir préparé ainsi son terrain, lord Jacques arrive au veritable but qu'il avait eu en vue dans ces longs preambules. Avec un zèle qu'elle ponyait croire ardent et honnête, il conseille à la reine de revenir dans son pays aussitôt que possible 4. Et lorsque, par la grâce de Dieu, Votre Altesse sera arrivée en bonnes COL Litious. Votre Grace devrait s'appuyer toujours sur le conseil et sur l'avis de votre noblesse, et surtout de ceux qui possèdent la connaissance et la longue expérience des affaires, lu royaume de Votre Altesse, et qui y jeignent dans lears cœurs la crante de Dieu et la zere ser eux de la justice, désirant en sincérité et verité le bien du service de Votre Alfesse ». — c'est-adire les chefs ca vinistes qui, comme on vient de le voir, sont depends ici au vif par la plume de lord Jacques, dans leur haute moralité, dans leur touchant desinteressement et dans leur noble dévouement pour leur teune souveraine!

Mais lord Jacques caressait encore un autre espoir encore pus ambitique et plus personnel. Il avait suffisamment avertiles hommes d'Etatanglais et leur reine des danzers dont la rentrée de Marie en Ecosse les menaçait, et il l'avait souvent et assez fortement calomniee aupres d'eux, pour pouvoir supposer que le retour, auque, cet homme de bien invitait sa sœur avec tant d'insistance et tant de promesses, ne s'effectuerait jamais. Ce cas-là, il l'avait bien prévu, et nous ne lui

ferons même point tort en prétendant que c était le but reel vers lequel tendait toute sa politique, « Si Votre Grace, continue-t-il dans son memoire, ce que Dieu ne veuille, était empêchée par quelque obstacle important de retourner à l'époque prévue, le meilleur et même l'unique remède serait que Votre Altesse donnât des pleins pouvoirs fort larges et complets à des personnes telles que le cœur de Votre Majesté pût leur confier le gouvernement du peuple de Votre Altesse durant son absence. Car j'ouvre ma conscience devant Dieu; il me paraît autrement impossible de contenir les sujets de Votre Gràce en cette tranquillité dont ils jouissent maintenant, » Ces gouverneurs devaient évidemment être des protestants, attendu que les prélats et leurs partisans étaient des gens indignes d'un tel emploi, et qu'ils causcraient à coup sûr de nouvelles revoltes. Cette menace est appuyee d'un exemple recent : « La mere de Votre Altesse, qui repose en Dieu, en a eu une honne expérience; que Dieu protege Votre Altesse d'en faire une semblable. » Et parmi ces protestants, le plus digne de confiance est sans doute lord Jacques Stuar : Lai-même 🧸 Qu'il plaise à Votre Grâce de me donner créance et de snivre mes conseils, provenant d'un cœur sans feinte, qui désire en réalité tous les succès pour Votre Altesse 1. n

Ainsi lord Jacques espérait jouer un rôle prépondérant dans toutes les éventualités. Si Marie venait en

PERIPPSON. Marie Stuart.

<sup>1.</sup> Ms. Lord Jacques a Marie, 10 juin 1561; voir Pieces justificatives, A — Ce locument, que nous publions pour la premiere fois, jette une vive lumiere sur les véritables projets de lord Jacques Stuart, si diversement juges par les différents historiens.

Écosse, il aurait suffisamment conquis ses bonnes grâces pour qu'elle le chargeat de la direction des affaires. Si, au contraire, elle n'esait pas retourner dans son pays nutal, elle le nommerait régent, à l'exclusion des Hamilton qu'elle n'aimait guère. Si, enfin, Elisabeth s'emparait de la personne de la reine en l'interceptant dans son voyage, il avait tellement su capter la confiance de tous les ministres anglais qu'il était à peu près sur d'être place à la tête de l'Écosse par leur influence.

Il faut rendre cette justice à la reme Élisabeth que, malgré tous les efforts de lord Jacques pour lui rendre Marie suspecte et même odieuse, elletit encore une tentative de réconomation avecelle. Sur l'ordre de sa souveraine<sup>1</sup>, Throgmorton demanda de nouveau à la reine d'Écosse la ratification du traité d'Édimbourg Marie trouva d'autres pretextes pour se soustraire à cette exigence desagréable. d'abord son voyage et ensuite la maladie jui l'avait sarsie à Nancy. La maladie était réelle, d'ailleurs; après bien des plaisirs; la chasse, les come l.es. les ballets, par lesquels le couple ducal de Lorraine avait essayé d'égayer la jenne veuve, elle fut prise d'une flèvre tierce, consequence bien naturelle de ses chagrins et de ses sincis, qui la tourmenta pendant un mois et l'empécha d'alier à Reims assister au sacre de son beau frère Charles IX'. On la ramena à

<sup>1.</sup> Élis à Throgmorton, 29 mars 1561 ; Cal., I. o., nº 73.

<sup>2.</sup> Correspondence de Throgmorton pendant les mois de mai et de juin 1561; Cal., l. e, n≈ 103, 110, 124, 155 § 3, 168 § 1, 160, 208 § 1, 214 § 1.

<sup>3.</sup> LESLE, 578. — Ms. Lettre de lord Jacques, citée plus haut

Joinville, où les soins de sa grand'mère réussirent enfin à la rétablir. Au commencement du mois de juin, pendant que les négociations de son mariage avec le prince d'Espagne étaient momentanément abandonnées, elle se rendit à Reims pour faire encore une retraite de quinze jours au convent de Saint-Pierre dont sa tante Renée de Lorraine était abbesse. Vers le milieur du même mois, elle se trouva assez forte pour retourner à Paris. Les jeunes membres de la famille royale et la noblesse de la cour firent leur possible pour la distraire de samélancol.e. mais en vain. Tout dans la capitale lui rappelait les temps de son heureuse jeu nesse, et sartout de l'époque ou, à côte d'un mari qui l'adorait, elle avait été la souveraine aimée et populaire du plus beau royaume de la chrétienté. Maintenant, en présence d'une belle mère toute puissante qui la détestait, et devant laquelle elle devait contin iellement fléchir et ceder, eile no songeait plus qu'à quitter la France et à retourner dans cette Ecosse que, au fond, elle craignait de revoir 1.

Que de dangers, en effet, l'attendarent dans cette traversée: l'égoisme, l'esprit indocile et turbinent et l'avidité de la noblesse écossaise, les tendances révolutionnaires et la mefiance ombrageuse de la nation entière et, avant tout, l'hostilité d'Élisabeth la menaçaient des plus graves péris. l'rofondement découragée, elle desirait parfois mourir. Mais cette jeune femme possédait un fonds inépuisable d'énergie qui

Lester, l. c. — Leslie était alors constamment dans l'entourage de Marie Stuart.

<sup>2</sup> Throgmorton an Conseil privé, 26 juillet, Cal., L. c., nº 335 § 9

finissait toujours par vaincre l'abattement et les sombres idees, provoques par ses difficultés et par ses malheurs. Elle le prouva bien à la reine d'Angleterre et à ses ministres.

A peine fut-elle revenue à Paris que Throgmorton se présenta de nouveau devant elle, afin de lui demander. encore la fameuse ratification. Au milieu de ses angoisses et de ses trisfesses. Marie ent le courage et la fermete de refuser derechef, soucieuse de ne pas porter. pré udice à ses grands projets pour l'avenir. Elle assura l'Anglais que, dans toutes autres choses, elle chercherait à mettre un terme aux dissentiments qui avaient existe entre sa bonne sœur et elle, mais que, quant à la ratification du traite d'Étimbourg, elle devait d'abord prendre l'avis de sa noblesse et de son parlement. Ce fut en vain que l'ambassadeur lui représenta que la ranfication serait le meilleur moyen de couper court à toute mefiance entre les deux souveraines, et que les Etats d'Ecosse avalent participé euxmêmes à la conc. is, in du traité. Sa réponse fut tiès caractimstique: « Ou., quelques-uns d'entre eux, mais pas tous. Nous ail ne voir, quand je serai parmi eux, s'ils seront encore du même avis que vois dites qu'ils etaient albra. » Marie justifia ainsi, jusqu'à un certain point, les avertissements que Jacques Stuart et Lethington venal, at do donner au gouvernement d'Angleterre que leur reine, après être rentree en Écosse, emploierait toutes les ressources de son esprit, de son charme personnel et de son autorité pour seduire la noblesse et lu faire abai dorner le parti anglais. Marie ne fut pas moins franche, lorsque Thogmorton, abordant la question religieuse, reprit l'argument presenté quelques jours auparavant par lord Jacques et cita



l'exemple des ma.heurs de Marie de Lorraine pour exhorter la jeune reine à reconnaître en Écosse la victoire définitive du protestantisme : « Dieu, répondit elle, Dieu commande aux sujets d'obeir à leurs princes et commande aux princes de lire sa loi et de gouverner d'après elle eux mêmes et les pruples dont ils ont la charge, » En vain le diplomate chercha-t-il à ébranier sa fidelité envers le catholicisme. Ede lui répliqua : « Je serai franche avec vous ; la reagion que je professe, je la crois la plus agréable à Dieu, et, en effet, je n'en connais pas d'autre ni ne désire en connaître aucune. La constance est une qualife dans tout le monde, et particul èrement dans les souverains. J'ai été élevée dans cette religion; et qui voudrait encore me croire en quoi que ce soit, si je me montre legere sous ce rapport! Je ne suis pas de ceux qui changent de religion tous les ans. Je n'ai pas l'intention de contramdre mes sujets, mais je voudrais bien qu'ils pensassent tous comme mon 1. v

C'était tout un programme pour son avenir de reine: pas de conversions par la force, mais faveur constante et génerale montree au catholicisme, pour ramener à l'ancienne religion le plus grand nombre possible de ses sujets.

En faisant ces aveux, peut-être trup sincères, Marie avait annoncé à Throgmorton qu'elle était sur le point d'envoyer un ambassadeur à la roine d'Angleterre. Le choix qu'elle fit en cette circonstance ne fut pas moins

<sup>1.</sup> Throgm. à Élis., 23 juin 1561, dans Knox, II, p. 169 et suiv , en dialecte écossais, et avec des observations de l'ecrivain : d'après l'original et plus complet, dans le Cal., l. c., n° 265

significatif que son refus de reconnaître le traite d'Édimbourg et ses déclarations quant à sa future politique religieuse, il tomba sur M. d'Oysel, gentilhomme universellement apprecié pour son honnétete et pour ses qualités distinguées, mais connu aussi comme conseiller principal de Marie de Lorraine et comme adversaire constant et dangereux des protestants écossais.

D'Oysel était charge de demander à la reine d'Angleterre, avec beaucoup d'assurances et d'offres d'aminé, un passeport pour Mar. : Staart et la permission pour la reine d'Ecesse d'aborder en Angleterre et de continner par ce pays son voyage à Edimbourg, avec toute sa suite, au cas nu le mauvais temps la forcerait d'y atterrir. En outre, d'Oyse, avait à demander un passeport pour lui-même, ann de pouvoir 🧈 rendre de Londres en Ecosse, où il devait préparer le retour de la reine et apaiser les sentiments de méconfentement. A l'effet de gagner complètement l'esprit de la souveraine de l'Angleterre et de ses partisans écossais et de leur enlever tout soupcon, il avait recu du roi Charles IX l'ordre de retirer et de ramener dans leur patrie les garmsons françaises qui occupaient encore les places de Danbar et d'Inchkeith'.

Mais le brave soldat échoua complètement dans sa mission. Après les nouveaux refus opposés par Marie aux demandes de ratification, Élisabeth croyait être

Instr pour d'Oysel, juillet 1561, Cal, l c., n° 298 – Quadra à Granvelle, 13 juillet; KERYYN, II, 561.

<sup>2.</sup> Comme d'Oysel a fait lui même cette communication à Quadra, l'indication contraire de Leslie (p. 580,, que d'Oysel aurait été chargé de maintenir ces garnisons est évidomment erronée.

súre des mauvaises intentions de sa cous ne et du danger de laisser rentrer dans la Grande-Bretagne cette souveraine catholique, prétendant à la couronne d'Angleterre. Lui faciliter encore le voyage, l'assister ouvertement, une telle conduite semblait à Élisabeth faire preuve de sa peur devant la faction catholique en Europe et un signe de faiblesse destiné à encourager notamment les adversaires du protestantisme en Ecosse, assez fortifiés dejà par l'espoir du retour de leur reine. Elle ne voulait pas non plus intervenir pour la sser rentrer dans ce pays M d Oysel, qui aurait pu rallier autour de lui et organiser militairement les forces du parti antiprotestant1. Le rappel des deux petites garnisons françaises lui semblait trop peu important pour être mis en ligne de compte, après le refus opiniâtre, de la part de Marie, de ratifier le traité du 6 juillet. Au contraire, il lui était plutôt desagréable de voir disparaître les derniers vestiges de l'occupation française en Écosse, parce que Mario enlevait de cette maniere à ses sujets une cause de mecontentement et de plaintes contre elle-même et contre sa faction. Enfin, pouvait-elle permettre à une princesse, sa rivale pour l'Angleterre même, et qui n'y avait que crop de partisans, de parcourir ce pays avec un train royal?

L'audience que d'Oysel obtint de la reine fut donc fort orageuse. Elisabeth répondit à peine aux belles offres de sa cousine et se plaignit amèrement du refus

Les causes de l'échec d'Oysel sont indiquées dans une lettre de Cecil à Throgmorton, 14 juillet; Hardwick Papers, I, 172.

<sup>2.</sup> Quadra à Granvelle, l. c.

de la ratification. Ce fut en vain que d'Oysel chercha à excuser co fait par les prétextes déjà connus: El sabeth s'en montra indignée et les traita d'absurdes . Elle blâma la reine d'Ecosse en termes blessants : offense inutile et d'autant plus grave qu'elle se fit en présence d'un grand nombre de courtisans. Elle annonça hautement qu'elle empêcherait sa cousine de passer la mer". Il est vrai qu'à la fin elle se radoucit un peu, et qu'elle fixa au 14 juillet une nouvelle audience ou d'Oysel devait paraître en compagnie de M de Seurre, ambassadeur de France. Mais au fond, ce delai était seulement destiné à formuler sa réponse negative à toutes les demandes de Marie Stuart<sup>a</sup>. Elle y exprima aux deux diplomates sa profonde déception de ne trouver, de la part de la reine d'Elosse, aucune satisfaction quant à la ratification du traité, et ajouva qu'elle accorderait à Marie coutes les facilités et l'assistance désirables, après que cette ratification aurait eu heu. Dans ce dernier cas, elle proposerait à sa cousine une entrevue amicale pour affermir et assurer leurs bonnes relations. En attendant, elle charges d'Oysel de retourner immediatement aupres de sa maltresse, afin de lui exposer ses intentions dans tous leurs détails\*.

C'était, en termes polis, un refus complet: « Voila un precéde qui plaira beaucoup aux Écossais » [cal-

2. Throgm. a Cecil, 26 juillet 1561; Tytler, VI, 229.

<sup>1</sup> Fieros; Lettre citée le Quadra, auquel d'Oysel venait de rapporter tout ce qui s'était passé à cette audience.

<sup>3</sup> Le 13 juil.et, elle communique déjà su réponse à Throgmorton; Cal., l. c., n° 203.

<sup>4</sup> Brou Bon de cette réponse, de la main de Cecil, imprime dans le Cal., l. c., nº 818.

vinistes], écrivait le haineux Cecil dans la joie du triomphe . Il serait injuste de reprocher cette façon d'agir à la reine Elisabeth, dont Marie s était déclarce ouvertement et constamment la rivale. Au contraire, la reponse semblait demander à la reine d'Écosse de se raviser encore et lui offrait, en ce cas-là, l'amit.é intime de l'Angleterre. Il eût été peut-étre plus genereax de la part d'Elisabeth d'oublier l'offense et de répondre au mal par le bien, mais cette vertu chrétienne se pratique peu en politique, aujourd hui pas plus qu'au xvi siècle. Dans ses lettres au roi et à la reine-mère de France, Elisabeth insista sur ce que son refus était exclusivement la consequence de la non ratification du traito2. Elle usa même dans cette affaire d'une franchise qui lai était peu habituelle, en chargeant Throgmorton de dire sans ambages, à la régente de France aussi bien qu'à Marie Stuart, que sa manière d'agir serait pacifique et aimable avec ses amis, et avec les autres selon leur propre conduite, et que son intention quant à la reme d'Écosse était tene que celle-ci ne la surpasserait jamais en bienveillance, en honnêteté ni en amitié, mais qu'elle ne sougeait pas, d'autre part, a lui céder dans le cas contraire3. Personnellement, elle déclara a M. d'Oysel, ainsi qu'aux ambassadeurs de France et d'Espagne, qu'elle empècherait sans doute Marie par la force de rentrer dans son royaume avant qu'elle eût confirmé le traité\*.

Cecil au comte de Sussex, 25 jui.let 1561; WRIGHT, 1, 67.

<sup>2.</sup> Cal , l. c., nº 811.

<sup>2.</sup> Ibid , nº 303 (13 jullet)

Quadra à la duchesse de Parme, 16 août; Kervyn de Lettenhove, II, 604.

La lutte entre les deux cousines étant devenue plus vra.semblable que les bons rapports. Elisabeth essaya de s'assurer des esprits en Écosse. Elle commun, jua aux. Etats de ce pays la réplase qu'elle venait de donner à i Oysel' et y joignit une lettre solemuelle, destinee à éclaireir la situation. La dépêche commençait par exposer que, des le début de son règne, la reine n'a su en vue que de favoriser la victoire de l'Évangi e el l'établissement de l'umon entre les deux royaumes, ce ivre profitable à chacun des deux pays Les adversaires l'avaient accusée de songer à la conquête et à l'occupation de l'Ecosse, mais les faits ont bien démontré l'inanité de ces calomnies. Après avoir atteint son véritable but, elle a rendu le royaume à sa jeune souveraine, sans aucune diminution et en parfait etat de tranquillité. Cette princesse, cependant, contra rement a ses propres obnigations et à l'avia des Etats d'Ec asc. a constamment refuse de sanctionner le traite conclu pour le bien de son pays autant que pour celou de l'Angleterre, Quoiqu'elle ait eu l'occasion de consulter à ce sujet les représentants de sa non esse, elle a usé du prétexte de vouloir demander d'abord l'avis des États, en alléguant que le traite n'avait pas été conqua ayec l'assentiment de tous, et que, depuis, les intentions des États avaient changé. Par consequent, Bosabeth leur demandant une réponse claire et franche, s'ils étaient maintenant en réalité d'un autre avis qu'auparavant. En ce cas, e.le ne se soucierait pas non plus du traité et les la serait porter les consequences de leur infidélite; si, au contraire, ils éta ent unanimement résolus à le maintenir, elle leur

## Hardwick Papers, I. c.

promettant toute sa bienveillance et tous les secours, sans vouloir autrement empiéter sur le pouvoir de leur souveraine<sup>1</sup>.

Si jamais Elisabeth a été franche et sincère, c'est évidemment dans cette affaire. Sa lettre était assez conforme à la réalité des faits, et la question posée aux Etats d'Ecosse était juste et nette. Elle n'a dissimulé ni devant Marie ni devant les Ecossais. A tous les deux elle a mis le marché à la main; c'est d'eux mêmes qu'elle fit dependre sa future conduite à leur égard.

Le parlement n'était pas reum, lorsque la lottre de la reine d'Angleterre arriva à Édimbourg; mais les lords du Conseil privé y répondirent sur-le-champ (16 juillet). Cette déclaration des chefs du parti calviniste est trop caracteristique pour en donner seuiement un extrait. La voici dans ses parties principales

« Qu'il plaise à Votre Majesté,

« Nous sommes bien loin d'assumer pour nous le déshonneur devant le monde ou le reproche de notre conscience devant Dieu, de négliger l'observation de la paix conclue, il y a peu de temps, entre ces deux royaumes. Nous ne saurions dire pour quels motifs notre souveraine en ajourne la ratification, mais nous, — nous, Madame, qui en présence de Dieu avons juré fidelité a nos promesses, — nous n'avons pas donne à Sa Grâce des raisons pour agir ainsi. Votre Majesté

Ce document se trouve intégralement dans Knox, II,
 p. 175 et suiv — En cette occasion, Élisabeth écrivit encore des lettres particulières à Châtellerault et à ford Jacques;
 Cal., l e., nº 284.

n'est pas sans savoir que nous avons beaucoup d'ennemis dans ce royaume, et ensuite que notre souverame a des consenlers dont elle prefère le jugement au nôtre dans tous les cas semblables. Notre qualité de sujets nous oblige non seulement de parier et d'écrire, mais encore de juger et de penser avec respect de notre souveraine; mais toutefois Votre Majesté peut être parfaltement sûre que cela ne sera jamais de notre faute, si cette paix n'est pas ratifiée au contentement de Votre Majesté. Dieu nous est témoin de ce que, apres la gloire de notre Dieu, le maintien d'une paix perpétuelle entre ces deux royaumes est notre principal sonci dans cette vie : chose dont Votre Majesté et son royaume feront à coup-sûr l'expérience, aussi longtemps que notre conseil et notre avis pourront empêcher le contraire. Les bienfaits que nous avons rejus sont si réjents que nous ne pouvons les oublier si subitement, et nous desirerions que Votre Majesté dargnát se persuader que nous en laisserons le souvenir à notre pustérité, autant que cela sera dans notre pouvoir1, »

Les chefs du parti calviniste, de ce parti qui formait alors le gouvernement de l'Ecosse, déclarent ici sans ambages qu'ils ne sont pas seulement étrangers mais aussi hostiles à la conduite de leur reine, et qu'ils se rangent du côté de son adversaire, Élisabeth Tudor. Ils se séparent ostensiblement de Marie et de son entourage pour se montrer dévoués au parti de l'Angleterre qui était aussi celui de la reforme religiouse. Sous les protestations officielles de soum ssion à leur souveraine perce avec évidence la menace de l'aban-

<sup>1</sup> Knox, II, 178.

donner et même de la combattre. Il ne faut pas oublier, en effet, que l'immixtion de la jeune reine d'Ecosse dans les affaires de sin pays était de fraîche date, et que l'emploi de son autorité ne pouvait pas effacer les traits que, depuis longtemps, les luttes religiouses et politiques avaient imprimés à la physionomie de la nation. A cette epoque, comme on était bon catholique avant d'être bon Anglais, on était bon profestant avant d'être bon Français ou bon Écossais. Les nobles d'Écosse, dans leur grande majorité, avaient pris parti pour le protestantisme, n'importe pour quels motifs; et ils étaient décidés à défendre leur cause contre tout le monde, même contre leur propre reme. La masse de la population, de plus en plus sériousement convertie au calvinisme, était du même avis. Et ne s'agissart-il pas aussi de l'union de la Grande-Bretagne, union que tont habitant intelligent de cette île devait appeler de ses vœux, en la considerant comme une condition nécessaire de sa tranquillité, de sa sûrete et de sa grandour?

En vain, Marie s'était-elle adressée à Lethington aussi bien qu'à lord Jacques, en essayant le les séparer de la faction anglaise. Eile avait promis au secrétaire d'État d'oublier le passé, plus encore, de le récompenser grandement, s'il voulait cesser sa correspondance avec ses anciens alliés d'Angleterre et lui rendre de ficèles services'. Lethington, comme lord Jacques, préféra le parti malhonnête de risquer un double jeu, en se montrant fort devoué à sa souvera ne et en entre tenant soigneusement, en même temps, des attaches avec le parti calviniste et anglais et avec le gouvernement

<sup>1. 29</sup> juin ; Tyrens, VI, 399.

de Londres. Pendant que ces deux hommes postsques exijédiaient en France des lettres pleines de devouement et de promesses, ils assuraient au ministre d'Angleterre a Eduabourg qu'ils désiraient ne voir jamais. leur re ne arriver en Écosse<sup>1</sup> Lethington s'en exprime longuement dans une lettre adressee à son ami Cecil. avec une animosité qui parfois nous paraît un peuexagérée et plutôt calculée pour plaire au secrétaire d'Etat de la reine Élisabeth. « l'approuve, dit-il, votre conduite envers M. d'Oysel et votre opinion quant au vivage d'Ecosse de la reine notre souveraine; son arrivée ne manquera pas, si reellement elle est si hostile à la religion et à votre royaume comme il semble, d'exciter d'étranges tragedies. Je suis sur que son l'ut principal est la suppression de la religion réformée), mais elle y procédera par des chemins détournés, surtout en détruisant notre amitie avec Sa Majesté votre reine, ce à quoi sa présence ici lui sera grandement ut.le. Vous savez que, dans leur cœur, les papistes sont toujours ennemis de cette union, à cause de la religion. Coux qui se donna ent pour protestants ne sont pas tous égaloment décidés à la maintenir, soit par amour de l'or français, soit pour suivro la voie la plus facile, soit pour éviter la colère du prince et pour gagner sa faveur, soit enfin par peur d'une punition ulterieure. Chacun a au moins une fois par an affaire à la bienveillance de son souverain. Que doit devenir le sujet ai, dans le cas où ses intérêts

<sup>1.</sup> Randolph & Cecil, 9 andt 1561; Robertson, Hist of Scotand, Append. V (t. III, p. 287 de la 19- édition, Londros, 1812); a some of them care not thouthey never saw her face > 2 10 août; Keith, t. III, p. 221 et suiv.

particuliers l'abligent à s'adresser à la reine, la figure de celle-ci se montre irritée? Chacun a quelques adversaires ou ennemis dans ses affaires personnelles: quel courage cerx-or ne vont-ils pas puiser dans la défaveur montrée à leur antagoniste par la souveraine? Elle va frapper de disgrâce tous ceux qui veulent du bien à l'Angleterre. Elle va leur faire le procès, d'abord pas directement pour cause de religion, mais pour haute trainson. . Aussi longtemps que la reine est absente, il n'y a ancun danger de rupture pour la continuation de l'amitié entre les deux reyaumes; mais sa présence va cout changer. « Il est évident que, à mots couverts, Lethington donnait au gouvernement anglais le conseil perfide de s'emparer de Marie Stuart, si on ne pouvait l'empêcher de se mettre en route. Pour le cas où, malgré tout, elle arriverant à Edimbourg, Lethingthon donnait un autre conseil, bien imaginé et assez conforme aux idées de Cecil : celui de conclure uno ligue protestante générale entre l'Angleterre, les princes allemands, les huguenots de France, les rois de Suede et de Danemark; et de faire également entrer l'Écosse dans cette ligue. Comprise dans cette alliance, la reme Marie se trouverait suffisamment liée pour ne pouvoir faire de mal Le rusé laird se propose de soumettre ce projet important au parlement que le Conseil d'Écosse venait de convoquer pour le 31 août, en apparence pour préparer une réception solennelle à la reine :

Lord Jacques, de son côté, commençait à croire que, malgré ses mauvais offices et ceux de son ami Lethington, leur reine pourrait fort bien arriver same

1. Proclamation du 6 août 1561; Cal., l. c., nº38/.

et sauve en Écosse. Ses idées ne s'elevaient pas, comme celles du jeune secrétaire, jusqu'à la hauteur un peu ch nérique de l'alliance générale des protestants, tres difficile à realiser, dans tous les cas, pendant les quinze jours ou trois semaines qui les séparaient encore du retour de Marie Stuart. Il eut une peusée plus pratique. Espérant maintenir l'état actuel des choses, si l'on reussissait à faire do la reine même une amie de l'Angleterre, il s'adressa, le 6 août, à Elisabeth pour lui proposer une transaction dont on avait dejà parié quelquefois à la cour de cette princesso". Marie aurait à reconnaître Élisabeth et ses descendants légitimes comme possedant de plein droit le trône d'Angleterre; mais, d'autre part, Marie et sa lignee seraient designées pour succeder, si Elisabeth mourait sans héritiers directs ou après l'extinction de sa descendance legitime. Il amena Lethington à ecrire à Cecil dans le même sens<sup>a</sup>. Mais pour le moment les passions etaient trop vives des deux côtés pour qu'on put arriver à une entente, bien que lord Jacques revint plusieurs fois à la charge<sup>3</sup>, et que le bruit d'un tel accord entre les deux remes fit généralement accepte on France comme authentique\*.

Une entente était d'autant plus diffiche que Marie, avant d'avoir mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, était regardee par tout le monde comme le

<sup>1.</sup> Cf. Cacil à Throgmorton, 14 ju llet 1561; Hardwick Papers, 1, 172.

L. Jacques à Elis et a Cecil, 6 août, et Lethington à Cecil,
 août Cal., L. c., n° 384 335 et note

B. I. Jacques à Cecil, 1= sept.; ibid., nº 471.

<sup>4</sup> Dép de Chantonay, 31 sout, Temer, II, 171.

futur champion du catholicisme dans cette île. Sans qu'elle eût rien fait pour confirmer cette hypothèse, on lui supposant le projet « d'y retablir la religion catholique et les rites de la Sainte Église' ». C'est de son intline liaison avec les Guises que las provenait une telle réputation. Le pape Pie IV lui même entretenait avec elle une correspondance fort suivie. Le 6 mars, il l'avait engagée à envoyer les ambassadeurs et les prélats du royaume d'Écosse au Conche de Trente, convoque par lui pour sa troisième session2. Le 1º juillet, il lui recommanda tout specialement son nouveau légat en France, le cardinal de Ferrare. « Il rendra visite, lui ecrivait le Saint-Père, à Ta Majesté, Te saluera dignement de Notre part et Te fera parvenir la bénédiction apostolique, comme à une reine que Nous savons avoir toujours été la plus chère et la plus dévouée à ce Saint-Siege, et qui, Nous n'en doutons point, conservera constamment sa pieté première et sa soumission au souverain pontife. C'est pourquoi Nous aimons tout particulièrement Ta Majeste comme Notre fille dans le Seigneur et Te promettons de faire to ajours tout ce qui peut servir à Ton honneur, à Tadignite et a l'on avantage, comme le légat Te l'explipaquera en detail. » Des éloges et des assurances si tendres, comparés surtout au ton assez sec et parfois sévère que le pontife emploie en écrivant à Catherine

PHILIPPSON. Marie Stuart

<sup>1.</sup> Ms Franc. Marscaldi, Vita della Regina di Scotia et del principe suo figliuolo (terminée à Florence, le 8 décembre 1573); Rome, Bibl. Corsini, vol. 33 D 28, fot. 84.

<sup>2.</sup> Ms. Rome, Bibl Barberina, vol XXX, 10 (copie

<sup>3.</sup> Ms. shid. (copie); et Arch. seer. du Vatican, Brevia diversa, vol 64 (m.nute)

de Médicis, décélent en lui une grande confiance personnelle et p litique dans la piété et dans les intentions de Marie Stuart.

La même idée domine les rapports qui venaient de s'établir entre elle et les hommes d'Etat espagnols. Ceux ei s'étaient montrés jusqu'alors les amis devoues de l'Angleterre, leur ancienne alliée contre la France. Favoriser Marie Stuart lour aurait paru aider le roi très chretien à rétablir son influence sur l'Ecosse; au contraire, favoriser les dessins d'Eusabeth Tudor sur ce pays, c'était affaiblir la puissance rivale des Valois. Mais pen à peu la conviction que Marie sente pouvait defendre la cause du catholicisme dans la Grande-Bretagne contre l'hérétique Élisabeth fit pencher .s. balance chez les diplomates castil ans en faveur de la première de ces deux princesses. Chantonay, frère du cardinal de Granvelle, a Paris, Alvaro de Quadra, évêque d'Aquila, à Londres, se montrent de plus en plus zélés à soutenir la personne et les intérêts de Marie Stuart, auprès des gouvernements où ils sont accrédités et aupres de leur propre maître. Le ton qu'ils prennent envers les hommes d'Etat anglais n'est pas encore hostile, mais plutôt celui d'amis qui grondent un peu et qui consenient un changement de conduité sur un certain point; mais enfin, les sympathies pour celle qui semble déja une martyre du catholicisme 50 font sentir en tout ce qu'ils disent

Ainsi se dessinent de plus en plus les contours de

<sup>1.</sup> Que l'on compare, entre autres, la dépêche de Chantonay du 26 juillet 1561 (Truner, t. II, p. 166 et suiv.) et de Quadra à Granvelle, 13 juillet (Kervyn de Letterneuve, t. II, p. 581 et suiv.)

la future situation de Marie Stuart en Ecosse : à l'intérieur de ce pays, une minorité catholique, assez peu consistante et qui, au neu de renforcer la position de la jeune princesse, attend d'elle son salut; un tres petat nombre de royalistes sans phrase, tels que Bothwell et Seton; une majorité calviniste qui ae se soumet qu'en apparence et qui est prête à trabir et à combattre sa souveraine sur l'ordre d'Élisabeth et de Cecil. Ceux-ci, adversaires déterminés de Marie, en laquelle ils viient, non sans cause, un danger pour le trône des Tudor et pour la préponderance du procestantisme dans la Grande-Bretagne, cachent quelque fois leur jeu sous des dehors amicaux, mais au fond tendent constamment vers la ruine de la jeune prin cesse. La France officielle, sous le gouvernement de Catherine de Médicis, maintient un semblant de relations bienveillantes envers la veuve de François II. mais est bien décidée en réalité a ne risquer pour elle ni un soldat ni un écu. L'Espagne, au contraire, officiellement alhée à Ehsabeth, mais prenant de plus en plus contre elle la défense des interêts catholiques, ne se nontre cependant nullement disposée encore à assister contre elle la reme d'Écosse par l'emploi de la force. Les seuls amis sur lesquels Marie peut compter sont le pape, bien éloigné et bien fa.ble, au point de vue matériel, et les Guises qui, sans doute, se trouvent à la tête de l'immense parti catholique en France, mais d'un parti non encore organisé n. prêt à l'action. Exposer une telle situation, c'est predire le résultat final de la lutte pour l'existence que Marie Stuart était sur le point de commencer en Écosse Heureusement pour la tranquillité de son esprit, elle devait se faire illusion quant au caractère des hommes marquants de son pays, sur l'hypocrisie et la noirceur desquels elle n'était pas encore suffisamment éclairée, et dont les assurances trompeuses de soumission et de dévouement lui semblaient alors sincères.

Avant de connaître le resultat de la mission de M d'Oysel, vers le 15 juillet, Marie Stuart quitta Paris qu'elle ne devait plus revoir, pour commencer son voyage vers l'Ecosse. La cour, la noblesse, le peuple même regretta.ont son depart, et le meilleur repré sentant de tous ces poètes dont la gracicuse reine avait été la favorite, Ronsard, en vers élégants, pleurait la France, privee de cette beaute royale et semblable desormais à un ciel sans étoiles et à une tague dépouillee de sa perle precieuse Marie ellomeme ressentit un douloureux serrement de cœur en quittant le théâtre de tant de souvenirs heureux pour se risquer dans un avenir plein de luttes, de dangers et de douleurs<sup>1</sup>. Toute la cour et la famille royale l accompagnèrent jusqu'à Saint Germain en-Laye, là même où on l'avait reque treize ans auparayant, dans une situation et avec des espérances, hélas, si différentes des circonstances actuelles!

Son humeur mélancolique ne fut guére égayee par le rapport qu'Oysel lui tit de sa malencontreuse mission (17 juillet!). Elle fut profondement blessee, non seulement par le refus que lui opposait Élisabeth, mais surtout par le langage passionné et injurieux qu'elle avait tenu à son égard devant de nombreux temoins, lui reprochant sa jeunesse, son inexpérience,

<sup>1.</sup> BRANTOME, V, 90

<sup>2.</sup> Tout ce qui suit d'après la longue dép. de Throgmorton du 26 juniet ; Krith II, 40-54.

son isolement. Toutefois la courageuse femme ne se sont t point intimidée par l'hostilité d'Élisabeth, et elle résolut de passer la mer, malgré les menaces de sa cousine L'audience que Throgmorton venait de lui demander, et qui ent heu le 20 juillet, lui donna l'occasion de marquer toute son indignation au représentant de la reme d'Angleterre. Elle commanda à toutes les personnes de son entourage de se retirer, « parce que, d.t-elle au d.plomate anglais, je n'alme pas avoir tant de témoins de mes passions, comme il a plu à la reme yotre souverame d'en avoir quand elle parlait a M. d'Oysel. » Elle exprima son regret de s'être abaissée jusqu'à demander à Elisabeth une faveur dont elle n'avait au fond nul besoin, espérant échapper aux hostilités des Anglais aussi bien pendant son retour que lors de son depart d'Écosse. Après cette al.usion, peu flatieuse pour un Anglais, aux evénements qui s'étaient produits du temps du protecteur Somerset, elle reprocha amerement à Éusabeth de préférer l'amitlé de sujets rebelles à celle d'une reine, son égale et sa parente la plus proche. Etle la menaça avec courage de la payer de la même monnaie, en s'alliant aux nombreux Anglais « que je sais ne partager nullement ses sentiments, ni en religion ni autrement », et en se servant de la foile d'amis qu'elle prétendait posséder parmi les princes de l'Europe.

Ce langage était moms inconsideré qu'on pourrait le croire; il faisait sentir au gouvernement anglais que Marie ne se laisserait pas maltraiter sans résistance ni sans danger pour son adversaire. S'il confirmait Elisabeth et ses conseillers dans leur idée de voir en Marie une ennemie à combattre, il leur prouvait que cette lutte ne serait pas sans péril pour eux, et que, en l'ongageant, il leur fallait montrer de la prudence.

Apres avoir amsi obtenu son effet, la jeune reine adoucit le ton de son apostrophe, en demandant à l'ambassadeur, comment elle avait pu assez desservir sa maîtresse pour justifier l'hostilité dont celle-ci venait de faire preuve envers elle. Heure ix de se trouver sur un terrain où les torts étaient du côté de son interlocutrice. Throgmorion lui exposa longuement les griefs que sa souveraine avait à formuler contre l'adoption du titré et des armes d'Angleterre par sa cousine La réponse de Marie est très significative. Suivant sa man.ère habituelle, elle excusa cette usurpation par la pression que son beau-père et son mariavaient exercée sur elle-même — comme si François II avait eu une autre volonté que la sienne! Mais elle maintint ses droits à la couronne d'Elisabeth, « Vous ne sauriez nier que ma grand'mere ne fût la sœur du roi son père, et même, si je ne me trompe, sa sœur aînée. En effet, je suis qui je suis, et je ne veux ni faire du mai aux autres ni souffrit qu'eux m'en fassent trop. » R.le n'aurait pas pu dire plus clairement que, si actuellement elle renonçait à attaquer les titres d'Elisabeth, elle reservait tous ses droits pour l'avenir. Il est bien possible que cette affirmation, qu'elle n'avait aucune intention hostile envers sa cousine. était fondée pour le moment, d'autant plus qu'elle ne possedait pas les moyens de la mettre à exécution; mais d'autre part, elle était évidemment résolue a remplacer sans hesitation Elisabeth, si celle-ci mourait ou était renversoe par une revolution; et même à hâter un tel événement en cas que sa cousine continuât à lui susciter des difficultes. Quant à sa réponse eternelle, qu'elle devait ajourner la ratification du traité pour demander l'avis de la noblesse d'Écosse, ce pretexte deverait simplement dérisoire, après les nombreuses negociations qui venaient d'avoir lieu entre Marie et ses États, sans qu'elle se fût donné la peine de les consulter sur ce point, — comme Throgmorton l'expliqua avec raison a Catherine de Médicis. D'ailleurs, même après son retour, la jeune reine ne soumit jamais cette question au parlement d'Écosse dont elle devinait la réponse à l'avance.

Marie possédait trop d'amabilité personnelle pour ne pas accorder certaine faveur à l'ambassadeur luimème; sclon l'usage du temps, elle l'embrassa quand il vint prendre congé d'elle, le 21 juillet, et envoya plus tard un cadeau à lady Throgmorton.

Quatre jours après cette audience', elle dit adieu au petit roi et à sa mère, ainsi qu'aux autres membres de la famille royale qu'elle voyait tous pour la dernière fois. Pourvue d'une somme de cent mille écus qu'elle venait d'emprunter au roi, elle se mit en route vers l'Océan. Ses effets venaient d'être expedies au Havre-de-Gràce, mais le tiers de son propre embarquement fut tenn secret, par peur des valaseaux anglais. Six de ses oncles l'escortèrent jusqu'au port les cardinaux de Lorraine et de Guise, les ducs de Guise et d'Aumale, le grand-prieur de Lorraine et le marquis d'Eibeuf; ainsi que le duc de Nemeurs, M de Damville, fils du connétable, et beaucoup d'autres gentils-hommes et de dames'. Soudain, ce brillant cortège abandonna la route de l'ouest, pour se diriger vers le

<sup>1</sup> Karsa, II, 53.

<sup>2.</sup> LESLIE, 579.

nord, sur Calais. Cependant Marie était toujours sous le coup du danger d'être prise en route par une escadre anglaise Sur le conscil d'un politique fin et astucieux, le cardinal de Lorraine sans doute, la reine resolut d'employer la ruse afin d'amener Elisabeth à renoncer à toute idée d'une telle attaque et de la tromper, en même temps, sur l'époque de sa traversée. Elle écrivit donc à Throgmorton pour le prier de se rendré encore une fois aupres d'elle, à Atbeville, Le diplomate accourut, en effet, de Paris, et le 7 août, il rencontra la reine d'Ecosse dans la petite ville picarde. Il la trouva d'une humeur beaucoup paus donce et plus conciliante qu'à Saint Germain. Elle lui donna mille bonnes parcles, se déclara trop jeune et trop inexperimentée pour décider d'affaires auss, importantes que l'était le traite d'Edimbourg et lui annonça qu'elle abandonnerait la résolution finale dans cette affaire au duc de Châtellerault et aux lords de la Congrégation. --déclarations et promesses qui, evidemment, n'étaient destinées qu'à lui faciliter le retour dans son royanme. Elles produsirent cependant une certaine impression sur Throgmorton dont la constance etalt déjà ébranlée. par les reproches de l'ambassadeur d'Espagne. Il pria Elisabeth de réfléchir mûrement, si sa conduite sevère envers Maris n'allait pas procurer à celle-ci les sympathies de trop de princos ctrangers. Cos observations curent une certaine influence sur les projets de la reine d'Angleterre.

Pour donner plus de poids aux demarches qu'elle venait de faire auprès du ministre, Marie s'adressa



<sup>1.</sup> Throgm & Élis., 11 auút; Cal., & c, nº 395 note — CAMBEN, p. 64 et su.v.

également à sa maîtresse même, en envoyant de Calais à Londres un de ses compagnons écossais. Sir Jacques Stewart de Doune, abbé commendataire de Saint-Colm. Il apportait à Élisabeth une lettre de sa cousine, épître redigée dans les termes les plus amicaux, et dans laquelle l'auteur établissait, article par article, les raisons qui ne lui permettaient pas de ratifier le traité, tout en acceptant les points principaux D'aitleurs, Marie affirmait que depuis la mort de son époux elle n'avait plus porté les armes d'Angleterre, et elle annonçait vouloir soumettre l'affaire entière au Conseil privé d'Écosse. A cette fin. Saint-Colm devait demander a la reine d'Angleterre un passeport pour se rendre immédiatement a Édimbourg'.

Les menaces de Marie d'un côte et les offres amicales faites par l'intermediaire de Throgmorton et de
Saint-Colm d'autre part, firent changer d'avis Élisabeth. Elle avait d'abord résolu de s'opposer par la force
au retour de sa cousine en Écosse, et de la capturer en
route, comme lord Jacques Stuart et Lethington le
lui avaient conseillé. Le 12 août encore, Cecil écrivait
au comte de Sussex: « La reine d'Ecosse etait le 10
de ce mais à Boulogne, et avait l'intention de s'embarquer à Calais. Ni ceux d'Ecosse ni nous mêmes ne
sommes satisfaits de son retour. Sa Majeste la reine
a trois vaisseaux dans la mer du Nord pour pritéger

<sup>1</sup> La lettre de Marie Stuart a Ensabelh etait datée d'Abbeville, 8 acût (Cal., l c., nº 504); maîs les instructions pour St. Colm sont datées de Calais, 12 août. (Si Fal., ibid., note, on indique le 2 août, c est évidemment une faute d'impression. Le 2 août, Marie était encore en Normandie. Elle ne partit d'Abbeville pour Calais que le 10 août; Cal., l. c., nº 395, note § ?)

les pécheurs contre les pirates; je pense qu'ils seraient bien tristes de la voir passer' ».

Mais le message de Saint-Coim opéra un changement complet dans les intentions d'Elisabeth Elle renvoya de suite le compagnon de ce seigneur, Arthur Askyn, ayec une lettre pour la jeune souveraine. Dave du 16 août, cette missive maintenait le point de vue l'h...sabeth, quant au fameux traité, et en exigeart la ratification « Toutefols, comme nous apprenons par le rapport de Saint Colm que vous avez l'intention de suivre, immediatement après votre retour, l'avis de votre Conseil d'Écosse en cette matière, il nous pla t le suspendre toute idee d'hostilité, et après l'execution de votre promesse, nous sommes pleinement resome à conclure avec vous une ferme union d'amitie et a vivre désormais avec vous dans votre voisinage en une all ance aussi etroite que celle qui nous lie déjà par la nature et par le sang. — Quant au rapport qui semble vous avoir été fait sur ce quo nous aurions envoyé un amiral avec notre fiotte en haute mer afin d'empêcher votre passage, vos deux serviteurs - 5aint-Colm et Askyn - comprennent très bien qu'il est absolument faux. Ils se sont convaincus de ce que nous n'avions sur mer que deux ou trois petites barques pour prendre certains pirates; nous y avons été amenee et presque forcée par les plaintes serieuses que l'ambassadeur d'Espagne a portées contre certains Écossais qui inquiétent nos mers par des actes de piraterie, chose que nous vous

<sup>1.</sup> Weight, Queen Elizabeth and her times, t. I, p. 69. - Tyrlen, VI, 280.

prions avec instance de vouloir bien considérer après votre retour dans votre royaume 1 ».

Elisabeth avait eru pouvoir se moquer de la trop grande jeunesse et de l'inexperience de Marie; mais en cette circonstance, elle fut misérablement jouée et dupée par sa cousine. Tandis que celle-ci faisait semblant d'attendre avec anxiete une lettre consolante de la reine d'Angieterre, qu'elle lui faisait les plus belles promesses afin d'obtenir cette lettre tant désiree, qu'elle l'accablait d'assurances d'amitié et endormait sa vigilance, elle s'embarqua en réalité avant que la répinse d'Élisabeth eût pu lui parvenir.

Elle avait trompe tout le monde sur l'époque de son retour. De Saint-Germain, elle avant envoyé en Ecusse le capitaine Anstruther, porte-ense que de la garde française au service de la France, qui racontait à qui voulait l'entenire qu'elle allait arriver vers le 26. c'est-à dire une semaine plus tard qu'elle n'arriva en verite. Elle était parfaitement sûre que cette nouvelle serait communiquée sans retard au gouvernement anglais. Par conséquent, si celui ci ayait réellement de mauvaises intentions, il aurait dressé trop tard ses pièges pour la prendre. Anstruther était, en outre, porteur d'un grand nombre de lettres pour les chefs de la noblesse. Il n'y était nullement question de la ratification des traités ou de rapports amicaux avec la reme d'Angleterre. Tout au contraire, Marie s'y plaignant amerement de l'offense qu'Elisabeth venait de lui infliger par le refus opposé par elle aux demandes d'Oysel. El.e mettait ses sujets en garde contre les

t. Élis. à Marie Stuart, 16 août, Robertson, Append., nº 5 (t. HI, p. 289 et suiv., ed. 1812)

doute d'ourdir avec eux, et leur defendant avec sévérite de renouer avec elle aucune négociation ou de recevoir ses messagers, jusqu'a son propre retour. On voit combien étaient peu sinceres les assurances d'amitié et les promesses formelles que Marie venait de faire à Élisabeth. En même temps, Anstruther avait a congedier et à renvoyer en France les garnisons de Dunbar et d'Inchkeith; ordre destiné à plaire aux Écossais et rendre populaire leur jeune seuveraine. — Les historiens reprochent avec raison à Élisabeth Tudor sa duplicité et sa facilité de mentir On vient de s'apercevoir que Marie Stuart savait manier l'arme de la ruse avec non moins de virtuosite.

L'excellent Lethington se mit tout naturellement à informer saus retard son ami Cecil du message qu'Anstruther vensit d'apporter 1. Il s'étoana fort, le misérable, que sa souveraine racontat aux nobles écossais toutes les choses qu'elle desirait tenur secretes devant les Anglais, il no se doutait pas de ce que Marie l'avait fait justement parce qu'elle avait eté sûre d'avance de trouver parmi les calvinistes un traître qui, trompe lui-même, l'aiderait à tromper Elisabeth. — Lethington regretta amerement que les Anglais ne se fussent pas résolus à attaquer et a prendre les navires qui portaient sa reine. Il ne leur ménagea pas ses sarcasmes, pourquoi alors ne pasav, ir accordé le passeport à pourquoi déclarer ememis ceux que l'on n'ose pas combattre? Cependant, si l'affaire principale est manquée, il faut montrer maintenant au moins un peu d'énergie. « Il serait très bon

Lethington & Gevil, 15 août, TYPLER, VI, 469.

que Sa Majesté — Élisabeth — voulût maintenir un fort corps de troupes regulieres a Berwick, aussi longtemps que notre situation ne s'est pas éciaircie, autant pour la sûreté de la paix que pour notre aisance (c'est-à-dire pour le sout en du parti anglais en Écosse). Le voisinage de vos gens découragerait nos ennemis et nous rendraît plus braves. »

Le parti calviniste et de l'union de la Grande-Bretagne sentait bien qu'il aurait a lutter pour son existence contre la jeune souveraine qui approchant des côtes de l'Écosse. C'est le seul argument qui puisse, non pas justifier, mais excuser dans une certaine mesure ses agissements, incompatibles avec les notions les plus élémentaires de la morale, de la véracite et de la loyaute.

Un jour avant que Lethington eût exhalé ses craintes dans l'épitre adressée à son ami Cecil, le 14 août 1561, Marie, à Calais, avait pris congé des deux cardinaux et du duc de Guise, ses parents, qui avaient etc ses protecteurs et ses conseillers pendant de si longues années. On peut s'imaginer combien ces adicux furent dechirants pour des personnes si intimement lices, et qui se doutaient déjà qu'elles ne se rencontreraient plus jamais. Il y avait juste treize ans, plus un jour, que Marie etait arrivée à Brest, enfant fiancée, à l'heritier de la couronne de France! Deux galères l'au tendaient maintenant au port, toutes les deux bien equi pées et battant pavulon français, l'une, la plus grande, destinée à la reine et peinte tout entière en blanci;

<sup>1.</sup> Strick and au comte de Rutland, 17 août; Report of Royal Commissioners, XII, Append. IV, vo.. I, p. 76. — Rutland a Cecil, de York, le 18 août; Cal., l. c., nº 419.

de plus, quatre navires à voile pour sa domesticité et ses bagages. Ses trois autres oncles, ainsi que M. de Damville et plus de cent gent.lshommes écossais et français, parmi lesquels Brantôme 'l s'étaient résolus à l'escorter jusqu'en Ecosse, afin de donner à son entree dans sa patrie à la fois plus de grandeur et plus de s'irete. Lorsque le moment du départ fut venu, une tristesse profonde s'abattit sur la pauvre jeune femme. Elle laissait derrière elle tout ce qu'elle avait aime, toutes ses illusions, tous ses souvenirs, ce pays où elle avait trouvé si longtemps la sécurité et le bonheur. Et quel avenir lui reservait de l'autre côté du canal, cette Écosse rude, grossière, barbare, où tous ses aieux avaient trouvé le sort le plus triste et une mort prématurée! N'etait-elle pas, d'ailleurs, devenue étrangere à ce pays par les mœurs, par les idees, par la langue et par la religion? Les deux bras appuyés sur la poupe de la galère, ne quittant pas des yeux la côte qui s'éloignait rapidement, et versant d'abondantes larmes elle s'ecria « Adieu, France, adieu, je pense ne te voir pius jamais », — jusqu'à ce qu'elle perdit la terre de vue'.

Adieu, plaisant pays de France.

O ma patrie.

La plus chérie.

Qui a nourri ma jeune enfance .

1. T. H, p. 368.

2. BRANTOME, t. V., p. 92 et suiv.

3. Premiers vers de la célèbre chanson qui lui est attribuée en cette occasion. — Rien n'est plus discuté que l'époque et les modalités du voyage de Marie Stuart de France en Écoase, en août 1561. Pour trouver la date de son départ, il vant mieux fixer d'abord la date de son arrivée à Leith. Georges Buchanan Rerum (Scoticarum historia, livre XVII, p. 601.

La flotte qui portait la reine semble avoir longé les côtes des Pays-Bas, où Philippe II avait ordonné de lui

[ed. d Edimbourg, 1643]) la place au 21 août ; crtte donnée semble être confirmée par Castelnau de Mauvissiere (Mémoires, livre III, chap 1st; ed. Le Laboureur, t I. p. 60), qui raconte que Marie n'aurait atterri que le huilième jour de son voyage. Buchanan, du reste, accompagnait la reine dans sa traversée ; malheureusement, il est fort inexact quant aux dates, sur lesquelles il commet de nombreuses erreurs (cf. Philippson, Études sur l'aist, de Marie Stuart; Revue historique, t. XXXVII [mai jum 1888] p. 1 et suiv.). Castelnau ne se trouvait pas .ui-même sur la flotte de la jeune reine, il parle seulement d'après le rapport de son frère qui faisait partie de cette expédition. Les indications de tous les autres témoins oculaires, au contraire, concordent en donnant toutes le 19 gold comma date de l'arrivée, Ainsi Leslie (p. 579) et Brantome (il parle du mardi qui était le 19), compagnens de voyage de la reine, Knox qui lavait vu arriver; Randolph, ministre d'Angleterre à Edimbourg, dans ses lettres officielles à Cecil (Wright, I, 72) et à Throgmorton (Cal., I, c., nº 455). De même, Sir Thomas Gargrave écrit de Carlisle que la reine d'Ecosse est arrivée à Leith le mardi 19 (Revort of Roy. Commiss., XII, Append. IV, vol. I, p. 78); Cocal annonce l'événement de la même façon à Throghorson (Cal., L. c., nº 455) note) et au comte de Sussex (WRIGHT, I, 71). La question est définitivement tranchée dans le sens indiqué par ces auteurs, par une ment on officielle dans le Privy Seal Register d'Écosse. cité dans Kerru, t. II, p. 61, note 3. Il n'y a donc pas de doute possible. Marie a atterri en Écosse, à Leith, le 19 août 4561, dans la matinée avant dix heures (GARGRAVA: entre 7 et 8 heures: Knox: entre 8 et 9 heures: Randolph et Throgmer. ton vers dix beures, Ceril à Throgmorion : de grand matin)

Quant au départ, on le fixe généralement au 15 août; mais on n'a pos pour cola d'autre autorité qu'un passage de LESLE (¿ c.): « Ad XVIII Kal Septembr. [regina] Caletum pervenit, ubl... triremes conscendit. » Cependant, la donnée de Leslie est évidemment erronée, car nous possédons une lettre de Marie Stuart, adressée à Lady Throgmurton, et dates de

prêter toute sorte de secours et assistance, en cas de besoin, et où eile était garantie de tout acte d'hostilite

Caixis, 13 coût. Elle n'est donc pas arrivée dans ce port le 15, et la donnée de Leslie perd ainsi toute importance. Mais plus bas. Leslie qui genéralement est digne de foi, et qui, comme nous l'avons dit, était du voyage, raconte que la reine est arrivée au port de Leith le sixième jour de la traversée : cela donné comme jour de départ le 16. Faute d'autre indication, cette date me paraît la plus probable.

Plus compliquée et plus difficile à élucider est cette autre question. Élisabeth a-t-elle vraiment organisé la chasse à la petite escadre de sa cousine et essayé de s'emparer de sa personne? La presque totalité des auteurs modernes émet un avis affirmatif M Frou le lui-ême, l'admirateur de la reinevierge, n'ose pas la défendre entierement à cet égard. Il dit (t. VII, p. 361, 365) w La flotte anglaise était à sea trousses, envoyee ostensitlement pour supprimer la piratorie, mais enréalité avec des ordres equ voques. In n'y avait pas de consigne formelle de l'arrêter, mais on supposait que la flotte la rencontrerant, et sa l'amiral avant envoyé le navire de la reine avec son chargement au fond de la mer du Nord, sans que personne l'appr.4, El.sabeth aurait trouvé après soup que c'était bien fait... Cependant, les navires anglais virent leur proie passer et n'osèrent pas se jeter sur elle. » Aucune référence, aucune indication sur ce prétendu amiral!

Essayor's d'aborder cette question sans parti pris d'avance, étayons nous tout simplement des documents. Qu'Ellabeth ent été capable de capturer sa cousine, contravrement à tout droit international, nul doute. Mais l'a t-elle voulu? Il faut ici distinguer deux phases. Jusqu'a un certain momentelle a certes en cette intention. Nous avons déjà cité (plus haut pp. 330, 331) quelques algnes de la main de Coell qui prouvent ce fait jusqu'a l'évidence. De même, l'ambassadeur d'Espagne à Londres, l'évêque Quadra d'Avila, fort bien instruit, cert à Granvelle, le 26 juillet : « Le mas cierte es que quieren impedir el paso à la Reyna de Scocia » (Kervyn par Lettenhove, Il, 589) ; et le 2 août : « Se aderozavan aqui para impedirla [c'est-a-d re la reine d'Ecosse]. Han embiado quatro



de la part des Anglais. De l'extrémité septentrionale de la Hollande, elle traversa la Mer du Nord vers

naos la vue ta de Corn ia la, etc. a Enfin, les commissaires royaux, nommés en Angleterre pour le dépouillement des manuscrits d'une valeur historique, ont retrouvé que ques uns des ordres donnés à cette occasion (Report XII, Append. IV. vol. I, p. 73 et suiv.) Sur l'ordre émané du secrétaire d'État Sir Guillaume Ceril, le 🗺 août 1561, le comte Rutland, qui remplissait les fonctions de Lord Président du Nord, commanda aux maires de toutes les vil es mar times, situées dans la partie septentrionale de la côte est de l'Ang eterre, de faire soigneusement visiter tous les navires étrangers, et particulièrement français et ecossais, qui entreraient dans ieurs perts, de retenir, avec beaucoup de courtoisie, toutes les personnes qui, d'une manière quelconque donneraient lieu à des soupçons et de l'en avertir sans délai. Bien que Rutland ne découvrit pas aux maires la véritable raison de ces mesures, il ne leur cacha point que « vraisemblablement il allalit se produire des falts d'une telle importance que, si i on y mettait tout le soin déstrable, ils avantageraient beaucoup le service de Son Altesse » [la reine Élisabeth]. Le 8 août, il précisa davantage ses ordres anterieurs, en prescrivant aux maires de n'arrêter que « les étrangers autrement équipés ou faits que les marchands ou les pêcheurs ne le sont ordinairement, et, dans ce cas, d'agir avec beaucoup de prudence. c'est-à-dire avec toute la courtoisle possible, tout en s'assurant d'eux et en les retenant jusqu'à muvel avis de ma part » A Cecil i, parle le cœur ouvert, montrant qu'i, savait très bien que cette « affaire concernait le voyage de la reine d'Écosse » (lettre du 6 sout, 15:d.).

Cet ordre n'a jamais été révoqué II n'y a donc pas l'ombre d'un donte que, si Marie Stuart eut aborné sur un point quelconque du sol anglais, ene eut ôte arrêtée, du moins provisoirement. Le gouvernement anglais ne voulait pas souffrir qu'elle traversat librement son territoire et se mit, ce qui serait probablement arrivé en rapports directs avec les catholiques, si nombreux et si inquiets dans les comtés septentrionaux. Mais a-t-il ansa maintenu, après la mission de Saint-Coim,

PRILIPPSON. Marie Stuart.

l'ouest et rencontra la côte anglaise au cap Flamborough dans le Yorkshire, le troisieme jour du voyage,

son intent on de s'emparer des navires sur lesquels se trouvait la reine d'Ecosse, de l'empêcher de reteurner dans son propre

pays, directement at par mer?

Cecil le nie d'une manière absolue, et non pas dans une lettre d'apparat, mais lam une dépêche confidentielle à Throumorton (26 noût, Hardieret Papere, 1, 175): « Les vaisseaux de la reine [Élisabeth] qui se trouvaient en mer pour la nettoyer de pirates ent vu la reine d'Écosse et out salué ses galères, et en arrêtant ses navires [o est-à-dire les navires à voile, car les galères sont toujours distinguées de ces derniers], ils les visits rent pour la recherche les pirates et les la seèrent partir poliment. Ils retinnent cependant un des navires écossais comme fort suspect de piraterie.

L'on a soupenné Coul d'avoir menti cette fois encore, comme il l'a fait si souvent. Cependant, nous verrons que son récit est sei cor forme aux faits. D'alleurs, Quadra, peu suspect d'affection p'ur les l'ig ais, et e n'éta i en rapports continuels avec Marie Stuart du expressérient, que le gouvernement de Londres avait renoncé à sa première résolution d'empécher le traversée de la resse à Écosse (« el no haber esta Reina [Elisabeth] impedido el paso à la otro como tenia determinado », Dep. du 12 sept. 1561, Docum. sacd. p. la hiel, de Esp., LXXXVII, 869 Et plus ela rement encore dans sa lettre à la duchesse de Parme, du 16 août 1561 [Kervyn de Latrienhove, II, 665]; « Estos dias han amenazado à la Reyna de Escozia de que errele impidir el paso ... Después parece que har mudado proposito, porque no se sabe que ayan salido deste puerto mas que des naos gruesas con des navios pequeños »)

Examinons un peu les faits concernant la traversée de Marie

Stuart.

On a prétendu que seul le broutlard qui enveloppait la pet te fictuille française : avait sauves des mains des Anglais. Leslie raconte en effet (p. 579) : « Perpetua caligine, quant nube coelitus dimissă, toto tempore circumsepta, et ab hostibus qui insidiat et tendebant munita fuerat. » Buchanas qui n'affirme pas absolument les manyaises interc'est-à-dire le samedi, 18 août, entre trois et quatre heures de l'après midi. Pour reconnaître l'endroit où

tions d'Élisabeth, parle toutefois de la caligo comme d'un événement heureux pour Marie ; ce phénomène zurait subsisté pendant plusieurs jours (l. XVII, p. 601, éd. 1642). Brantôme attribue également a ce brouil ard la vertu d'avoir préservé la reine de l'attaque de ses ennemis. Mais déjà ce même temoin nous dit, d'autre part, que le bienheureux brouisard ne s'est produit que le matin du dimanche, c'est-à-dire le quatrième jour du voyage, quand on était déja sur les cotes de l'Écosse, et qu'on a jeté l'ancre pendant toute la durée du brouillard, jusqu'au lundi matin, lorsqu'il se dispersa et qu'on continua le voyage. Comme la flotte est restée immobile pendant le brouillard, celui-ci ne l'a donc pas fait passer impunément devant les vaisseaux anglais. C'est ce qui résulte, d'ailleurs, du récit de Castelnau dont le frère était un des compagnons de la reine (LE LABOUREUR, t. I, p. 80 livre III, chap 1"); il ne parie par du tout du brouil,ard et dit expresnément que les galères ent passé à la vue de la flotte anglaise; il attribue le fait qu'elles lui ont échappé à la plus grande vitesse des galeros. Cette dernière considération est évidemment une simple conjecture de Castelnau lui-même, car Cecilavoue, comme nous l'avons vu, que les valsseaux anglais ont visité une partie de la flottille royale.

Les indications de Brantôme sur la courte durée du prodilard sont confirmées et mises hors de doute par des témoi gnages ultérieurs. Un des agents de Rutland lim fait savoir le 17 août, de grand matin, qu'hier — samedi le 16 — entre trois et quatre heures de l'après-midi, on a vu deux galères, aux couleurs françaises et pompensement ornées, près de Bridlington, sur la côte du Yorkshire, et que le même jour, à sept heures du soir, elles passaient devant Flamborough, en se dirigeant vers le nord (Rutland à Cecil, 17 août, Cal., l. c., nº 416; Strickland a Rutland, le même jour, Report of Roy, Commiss., l. c., p. 76; Rutland à Cecil, 18 août, Cal., l. c., nº 419). Lundi, le 18, au soir, les deux galères sont vues au nord de Berwick (Valentin Browne à Rutland, Berwick, 19 août, Report, l. c., p. 77). Elles ont, par consequent, fait elles se trouvaient, les doux galères jetèrent l'ancre et firent quelques sondagest. Vers le soir, elles con-

pen de chemin entre le 16 au soir et le suriendemain vers la même heure. Cela est entièrement conforme aux dires de Brantôme. Quand les galères arrivèrent à la hauteur de Berwick, sur la frontière de l'Écosse, dimanche, le 17, au matin, elles furent assa lines par le troutiland, qui les force de s'arrêter jusque vers le soir du lundi, 18 août. Alors e les continuèrent rapidement leur route, pour arriver à Leith le 17 au matin. Les deux galères ont donc été parfaitement visibles pendant leur voyage, à l'exception de treuts ou treuts cinq heures, pendant lesquelles elles ne bougérent point. Par conséquent le brauilland ne fut pour rien dans la réussite de la traversée.

Les galères françaises praignaient si peu les vaisseaux anglats qu'e es jetèrent l'ancre entre Bri Jington et F amborough, à quatre cents mètres seulement de la rôte, et restèrent pendant plusieurs heures dans cette situation exposée (Rutand à Cecil, 18 août; Cal., 1. c., nº 419).

Mais la flotte anglaise a réedement capturé un navire de la reine! C'est vrai, mais les navires de transport naviguaient séparement des deux galères. Ceci est prouvé par le fait que partout on ne parle que de ces dernières, sans mentionner les navires. Cecil, dans sa lettre du 28 août, disting le aussi emre les galères qu'on a laissé passer avec un salut royal, et les navires qu'on a visités. Ces derniers, sauf l'un qui est retenu par les Anglais, semblent me ne être armyés avant les galères qui marchaient avec beaucoup de prudence, en faisant des sondages, commo la correspondance de Rutland le démontre, à cause des hauts personnages qu'elles portaient La circonstance même dont nous venous de parier ressort d'une lettre de Rutland à Cecil, de York, le 18 août, dans laquelle le Lord Président dit : « Certains navires viennent d'arriver à Inchkeith et Dunbar avec les provisions de la reine d'Ecosso » (Cal., l. c., nº 419, et Report, l. c., p. 77). Dans con conditions, l'affront fait aux navires est moins grave que s'ils avaient directement accompagné les galères royales.

Tands que partout ailleurs on ne paris que d'un seul

tinuèrent leur route; mais ayant le vent contraire, elles n'avancèrent que lentement. Le dimanche matin, elles se trouvèrent devant Berwick, sur la frontière

navire retenu, les comptes du tresorier d'Écosse mentionnent deux bâtiments bollandais, capturés par les Anglais, ces navires auraient été chargés de vingt-neuf chevaux et mules de la reine, qui i 'auraient été relàchés qu'après une détention de trente et un jours (Chalmens, III, 359). Probablement ées deux embarcations hollandaises n'ont rien à faire avec l'anfre navire écoscase, rotenu également par les Anglals, et sur lequel se trouvait le comte d'Eglinton (Buchanan, l. c.) Il est vraisemblable qu'elles ont appartenu à ces navires de transport qui avaient embarque au Havre une partie des bagages de Marie Stuart (voir plus haut, p. 327, 334).

Nous croyons avoir prouvé que la flotte anglaise n avait pas reçu l'ordre de s'emparer de Marie Stuart, ou plutôt que cet ordre avait été révoqué, probab ement après l'entrevue d'Elisabeth avec Saint-Colm ou deja après celle de Throgmorton avec Marie, à Abbeville. Le nombre des vaisseaux anglais qui n'était que de trois ou quatre, n'était pas asses considérable pour assurer le succes a une pare lle entreprise. Déjà le 26 juillet, Throgmorten se plaint à Ceeil de ce qu'on n'a pas équipé anc force navale pour empêcher le passage de la re ne d'Ecosse, ainsi qu'on l'en avait menacée par M. d'Oysel (TYTLER, VI, 229). Le 15 août, avant l'arrivée de la reine, Lethington savoit déjà que les Anglais ne feraient rien pour intercepter la jeune. souveraine (ibid., 469; voir notre récit, plus haut, p. 332). Ce dermer témbignage, surtout, est de la plus haute importance car Lethington était constamment tenu au courant des relations du gouvernement anglais avet Marie Stuart, par sea amis Cecil et Randolph

1. Ruthand & Georf, 18 aout, i. c. a On Saturday, soon after three e'clock, two great galleys were espied at Flamborough, within half a quarter of a mile of the pier; which letting their anchors fail, put forth of either galley a naked man to swim, and then launched forth two boats which sounded the depth, to which boat the naked awarmers returned

même de l'Écosse; cependant il tomba alors un broudlard tedement épais qu'il fallut absolument s'arrêter, surtout sur une côte herissée d'écueils comme celle de l'Écosse. Heureusement, le lundi mat.n, le broudlard se dissipa un peu, et les galères purent terminer leur voyage. Le sixième jour, le mardi 19 août, dans la matinée, Marie Stuart remit le pied sur le sol ecossa s. Ici commence une nouvelle période de l'histoire, non seulement de sa vie, mais aussi de la Grande-Bretagne; période décisive pour l'avenir entier de l'Angleterre et de l'Écosse et, par cela même, de l'Europe.

FIN DU TOME PREMIER

Google

ge ek nem l

## TABLE DES MATIÈRES

					Pages
PREFA	CE.				
LIYRE	PREMIRR.	L'avênement	de Marie St	uari.	
L	Les Ecose mod Les Ecose Les Ecose Les Ecose Lowlands, villes, p. 11 Litiérature l'Écosse, p. Attaques d' conquête m tion du pa et guerres Siuart, p. p. 55. — Hi l'Écosse p. p. 64 La	er. — L'Écosse oderae  lerne, p. 1. — L'I sais civilisés a. le derera, p. 6. — Lo p. 10. — Kobless 6. — Les Institulet sciences, p. 26. — Les Pictes Scande de l'Angleterre 12 de l'Angleterre 12 de l'Angleterre 13 — Corruption réforme rengieus du part, anglais	icosse at avias Ecosseis state Highlands e et pièbe, paons politiques. — Histoire e et les 22. — In eterre p 35. — Changement, p 44. — Avitre l'Écosse et impopulate: promiers ne contra de l'impopulate: promiers ne contra de l'impopulate.	re siècle, p. 2 suvages, p. 5. s, p. 8. — Les p. 13. — Les primitive de primitive de primitive de la . — Constitu- it de dynastic venement des et la France, à soumettre rité du clergé, nortyrs p. 77.	1
	Stuart.  A régence de l'Angleterre du parti en Beaton, p. 1 p. 112. — I Régence de parti anglar Le prem gation, p. 1 La guerre c. 144. — É.	L'Écosse penda  du comto d'Arrai  p. 87. — Chute e  shollque et fran  81. — Programme  nvol de Marie St  Marie de Lorra, ne  s et profestant, puer covenant calvi  33. — Interventie  ivile, p. 137. — I  lisabeth Tudor, p.  t Marie S. 187., p.	o, p. 85. (d'Arran, p. 95 cals, p. 97. d'une un.on uart en France, p. 115. R. 121. — Jean niste, p. 130. on de la Francéfalte de la (d'47. Antag	Combats avec Triomphe Le cardina, britamique, ce p 114. — clèvement du Knox, p 124 La Congré ace, p. 135. — Congrégation, comsme entre	85

Pages,

p. 154. — Intervention d El sabeth en Ecosse, p. 159 – Destruction de la flotte française, p. 169. — Alliance entre la Longrégation et l'Angleterre, p. 174. — L'armée anglaise en Ecosse, p. 175. — Siège de Leith, p. 177. — Mort de Marie de Lorraine, p. 180. — Traités d'Édimbourg, p. 183. — Organisation du part, ca viniste, p. 190. — L'Écosse changée en pays protestant, p. 192. Pro et d'union avec l'Angleterre, p. 195. Mission de Sendi auge p. 109. — Mort de Français II. p. 204. de Sandhanes, p. 198. - Mort de François II, p. 204

CHAPITRE III. - L'avénement de Marie Stuart en Écosse

205

Enfance de Marie, p. 205. Son voyage en France, p. 207.

— La cour des Valois, p. 209. Accuei, et éducation de Marie Stuart, p. 211. — Les Gu ses, p. 220. — Majorité anticipée de Marie, p. 221. Son mariage avec le dauph a François, p. 223. — Leur avénément en p. 227. - Pretentions au titre d'Angleterre, p. 229 -Yer vage de Marie et perte de toute autorité en trance, p. 230. — État de l'Écosse. les Hamilton, p. 235. — Les Lennox, p. 237. — Darnley, p. 240 — Les sei gneurs protestants, p. 242. Robert Melvil, p. 245. — Leib ngion, p. 246. — ford Janques Start, p. 249 — Les se gueurs catho ques, p. 251. - Bothwell, p. 252. - Organization de la Kirk calviniste, p. 254. - Histi te d Ensabe à d'Angleterre vontre Marie, p. 261 - Animo-sité de Latherine de Medicia contre Marie, p. 260. stic de latherine de Mencis contre naria, p. 250.

Mame e. les Écossais, p. 266. — Les pretendants à sa ma q, p. 27 — Elle préfère le muriage espagn d, p. 274. — Ambassade angioise, p. 280. — Reserve des se grents écossais, p. 283. — Craintes du genvernement angiais, p. 286. — Projets des Écossais catholiques envoi de Leshe, p. 288. Jacques Stuart en France, p. 291. — Ses negociations avec Marie et sa trah son p. 28 — Ses sesurances hypocrites, p. 303. — Mélancolie de Marie, p. 306. — Programme politique de Marie, p. 308. — Miss on d'Ovsel autrès d'Elisabeth.

de Marie, p. 308. - Miss on d'Oysel auf rès d'Elisabeth, p. o 0. - Aupture entre Elsabeth et Marie, p. 313.

Tral ison de l'ethington, p. 318. - Marie, champion
i u a'holicisme dans la Grande-Bretagne, p. 320. 
Depur, de Marie pur l'Écosse p. 324 : La traversee,
p. 333 - Arrivée de Marie e i beosse p. 312.

Co ale

Instituted by Google

Origina form UNIVERSITY OF WISCONSIN

Google

N VERNTE OF MISCOMISM





